LE MASQUE D'AMOUR

Le Marquis de Valcor

ŒUVRES

DE

DANIEL LESUEUR

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

POÉSIES. — *Visions divines.* — *Visions antiques.* — *Sonnets philosophiques.* — *Sursum Corda!* 1 vol. avec portrait. . 6 »

LORD BYRON. (Traduction). Tome Ier : *Heures d'Oisiveté.* — *Childe Harold.* 1 vol. avec portrait. . . . . 6 »

Tome II : *Le Giaour.* — *La Fiancée d'Abydos.* — *Le Corsaire.* — *Lara,* etc. 1 vol. . . . . 6 »

ÉDITION IN-18 JÉSUS

ROMANS

MARCELLE. 1 vol. 3 50
AMOUR D'AUJOURD'HUI. 1 vol. 3 50
NÉVROSÉE. 1 vol. 3 50
UNE VIE TRAGIQUE. 1 vol. 3 50
PASSION SLAVE. 1 vol. 3 50
JUSTICE DE FEMME. 1 vol. 3 50
HAINE D'AMOUR. 1 vol. 3 50
A FORCE D'AIMER. 1 vol. 3 50
INVINCIBLE CHARME. 1 vol. 3 50
LÈVRES CLOSES. 1 vol. 3 50
COMÉDIENNE. 1 vol. 3 50
AU DELA DE L'AMOUR. 1 vol. 3 50
Lointaine Revanche. — L'OR SANGLANT. 1 vol. . . 3 50
— — LA FLEUR DE JOIE. 1 vol. . 3 50
L'HONNEUR D'UNE FEMME. 1 vol.. . . . . . . 3 50
FIANCÉE D'OUTRE-MER. 1 vol. 3 50
Mortel secret. — LYS ROYAL. 1 vol. 3 50
— — LE MEURTRE D'UNE AME. 1 vol. . 3 50
LE CŒUR CHEMINE. 1 vol. 3 50
Le Masque d'Amour. — LE MARQUIS DE VALCOR. 1 vol. 3 50

DANIEL LESUEUR

LE MASQUE D'AMOUR

Le Marquis de Valcor

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIV

Le Marquis de Valcor

I

LA FÊTE DE NUIT

REGARDEZ-LE. Ce n'est pas la chance, mais bien lui-même, qui a fait sa destinée. De n'importe quelle obscure condition, cet homme-là aurait surgi au premier rang. Il n'y a pas à dire : c'est quelqu'un.

— Quelqu'un... Oui, quelqu'un .. Mais qui?... » prononça l'interlocuteur avec un accent singulier.

— « Comment qui ? Le marquis Renaud de Valcor, l'explorateur célèbre, le conquistador moderne, qui aurait doté notre pays d'une colonie nouvelle, si le Gouvernement n'avait craint des conflits dans l'Amérique du Sud, et qui de-

meure comme le roi des territoires les plus étendus possédés par un particulier — cette Valcorie, cédée par le Brésil, la Bolivie et le Pérou, fort en peine de délimiter leurs États dans cette région jusque-là inexplorée. Je n'ai pourtant rien à vous apprendre, monsieur Escaldas, sur la personne ou la carrière de mon cousin, puisque vous avez été directeur d'une de ses caoutchouteries du Haut-Amazone, et que vous le seriez encore, si votre santé... »

Un étrange sourire, plutôt deviné que réellement vu dans la pénombre, figea soudain cette éloquence.

Marc de Plesguen, — qu'on appelait parfois, pour le flatter, M. de Valcor-Plesguen, bien qu'il fût cousin du marquis seulement au second degré, et par les femmes, sans avoir aucun droit au nom, — venait d'éprouver le frisson d'inquiète antipathie qui, depuis quelque temps, le secouait devant certaines expressions et certaines attitudes de José Escaldas.

Tous deux s'étaient installés, pour savourer les fins cigares de leur hôte, sur des sièges de jardin, au bord de la pelouse fleurie de corolles électriques.

C'était une des surprises de la fête de nuit, cet épanouissement d'une floraison versicolore et lumineuse parmi les massifs, les corbeilles, les gazons, et même dans les feuillages des hauts arbres les plus voisins de l'admirable demeure.

Au delà de cette zone féerique, le parc s'étendait, nocturne, immense et solitaire. D'un côté, il aboutissait à une terrasse monumentale, longue d'un demi-kilomètre, en face de laquelle

s'ouvrait le vide énorme de l'Océan. Car ce domaine de Valcor, situé sur un promontoire du Finistère, dans le voisinage de Brest, s'enveloppe de toute la sauvage poésie qui fait de l'extrême Bretagne une région si farouchement pittoresque.

Ici, la terre et les eaux tiennent un tête-à-tête formidable. Les lames qui battent ces côtes ont dans leur élan la poussée de tout l'Atlantique. Et le rivage ne leur résiste que par un hérissement de granit, monstrueux, tourmenté, indestructible, — force inerte, non moins imposante que la force furieuse et déchaînée de la mer.

En ce moment, sur le château de Valcor, dont la magnificence architecturale et la situation merveilleuse font une des curiosités de cette côte déjà naturellement si grandiose, planait la douceur d'une splendide nuit d'été.

Là-haut, contre le velours sombre du ciel, les constellations semblaient aussi les fleurs de feu d'une prairie fantastique. Le souffle ample et suave du large apportait une fraîcheur sans rudesse, imprégnée d'aromes salins.

Par les larges croisées ouvertes de toutes parts dans la magnifique façade Renaissance, entre les tourelles, sous les grands toits Louis XIII, aux saillies des avant-corps, s'échappaient des flots de musique et des nappes de lumière, avec le frémissement de la danse. Sous les lustres aveuglants des salons, tournoyait l'envolement de couples. Toute la jeunesse aristocratique de Brest et des environs fêtait, dans la griserie du plaisir, le dix-huitième anniversaire de la jolie Micheline de Valcor.

Cependant, les deux hommes qui s'étaient isolés, pour fumer, dans l'air délicieux du soir, réunis seulement par le hasard de cette fantaisie, semblaient n'avoir guère d'idées communes à échanger.

Celui dont ils parlaient encore, et qui, pour la seconde fois, passait devant leurs yeux, était pourtant, comme l'exprimait avec chaleur son cousin, un personnage peu banal, et qui, à lui seul, pouvait fournir un sujet intéressant à leurs propos.

Le marquis de Valcor marchait lentement, à côté d'une femme qui, à la distance où la voyaient les deux observateurs, et parmi les jeux variés de l'ombre et de l'éclairage électrique, paraissait presque jeune et assurément encore belle.

C'était la comtesse Gaétane de Ferneuse. Veuve, elle habitait toute l'année dans ses terres, qui touchent à celles de Valcor. Depuis des siècles, une amitié traditionnelle unissait les deux maisons. On retrouve, à travers l'histoire, côte à côte, comme frères d'armes dans les plus célèbres combats, des Ferneuse et des Valcor.

Sur le décolleté de sa robe en mousseline de soie crème incrustée de chantilly noir, la comtesse avait jeté une écharpe en duvet neigeux. Sa tête blonde, où tremblait le vol d'une libellule en diamants, émergeait hors de cette mousseuse écume, comme celle d'une sirène dans la brisure d'une vague. Son visage blanc et immobile, aux larges yeux fixes, prêtait à cette illusion. Son expression était celle de la tristesse et de la fierté. Cependant, elle inclinait légèrement le

front du côté du marquis, avec un air d'attention profonde, comme si elle eût voulu saisir jusqu'aux moindres inflexions de sa voix.

— « Voilà un flirt qui me paraît sérieux, » murmura José Escaldas.

— « Un flirt ! » répéta M. de Plesguen, choqué du mot. « Pour le compte de leurs enfants, alors. Micheline et Hervé sont destinés l'un à l'autre. Leurs fiançailles vont être bientôt officielles.

— Hé ! » riposta l'autre, « que les jeunes gens s'aiment, cela va sans dire. Mais pourquoi voulez-vous que les parents aient dit leur dernier mot ? Voyez... Ne forment-ils pas un beau couple ? »

Pour la troisième fois, le maître de la maison et sa compagne revenaient à proximité. Une gerbe électrique éclaira en plein le visage et la silhouette de Renaud. C'était vrai : à son aspect seul, on ne pouvait douter qu'il ne fût QUELQU'UN. Sa taille haute, élancée, aux épaules larges, se dessinait sous l'habit avec une vigueur élégante. Comme il était nu-tête, on constatait la richesse drue de ses cheveux foncés, à peine givrés de blanc aux temps. Une barbe brune, en pointe, achevait bien le dessin général du crâne vaste, des joues fines, et contribuait à l'énergie martiale de la physionomie. Les traits, pétris de volonté, eussent été trop marqués de sécheresse peut-être, sans la flamme séductrice du regard. Même ici, ce soir, dans l'artificielle et inégale clarté, on devinait quelle puissance de suggestion flottait dans ces prunelles qui, d'un bleu velouté au grand jour, restaient maintenant

indistinctes et ténébreuses. Ce qui échappe à la description, c'était le charme hautain mais attirant, volontaire mais souple, dont cet homme se savait doué et savait user, l'ayant exercé sur bien des êtres, depuis les primitifs les plus rudes, jusqu'aux âmes féminines les plus délicates, les plus compliquées, de la civilisation.

— « Il a pourtant ses cinquante ans sonnés, mon beau cousin, » observa Marc, impressionné par cette persistante jeunesse.

— « Sans sa fille, » demanda l'autre, « ne seriez-vous pas son héritier ?

— Mais oui, » dit le représentant de la branche cadette.

Sa réponse tomba sans regret ni emphase. Pourtant il était pauvre, et, lui aussi, avait une fille, sa bien-aimée Françoise, pour laquelle il eût souhaité les splendeurs princières dont se rehaussait le prestige du chef de la maison. Mais Marc avait l'âme d'un gentilhomme. Au plus profond de sa pensée, aussi bien que sur ses lèvres, existait, à l'égard de la richesse, ce sentiment délicat qui n'est pas du dédain, ni même de l'indifférence, mais une sorte de neutralité fière.

D'ailleurs, la brièveté dominait dans son entretien actuel. Évidemment, c'était par pure politesse qu'il échangeait quelques phrases avec son compagnon.

Celui-ci, au contraire, semblait ne pas prononcer une parole sans une intention forte et secrète. En même temps, il examinait la physionomie distinguée, mais peu expressive, de M. de Valcor-Plesguen. Il lançait vers celui-ci des re-

gards furtifs et aigus, comme si la connaissance de son caractère lui eût importé plus qu'il n'eût voulu le laisser voir.

Ces deux hommes, que réunissait un hasard de la courtoisie mondaine, avaient eu, jusqu'à ce soir, peu de rapports l'un avec l'autre. Marc ne voyait en José Escaldas qu'un employé, presque une espèce de parasite, de son cousin. Depuis que le marquis avait ramené ce personnage en Europe, au retour d'une de ses premières explorations, Escaldas restait attaché à sa fortune, sans qu'on distinguât clairement à quel titre, ni quels services il pouvait rendre à son tolérant patron.

Jamais M. de Plesguen n'avait sympathisé avec le métis espagnol. Toutefois, cette froideur avait dégénéré en méfiance depuis qu'Escaldas, après avoir occupé pendant deux années une place de directeur à la tête d'une des fabriques de caoutchouc établies par Renaud sur ses territoires américains, était revenu précipitamment en Europe.

Ce retour, effectué en apparence pour des raisons de santé, marquait un changement dans les façons du Bolivien. Marc se demandait comment Renaud ne s'inquiétait pas de ce changement, et pouvait continuer à faire son commensal et presque son homme de confiance d'un si douteux individu.

En ce moment même, la nuance de sarcasme que prenait la voix d'Escaldas pour parler de son bienfaiteur, et ce que l'ombre laissait apercevoir d'insistant et d'aigu dans ses yeux vifs comme deux perles de jais, éclairant sa maigre

et olivâtre figure, produisaient sur M. de Plesguen une impression qui, se prolongeant, devenait presque intolérable.

— « Excusez-moi, » dit-il tout à coup en jetant son cigare. « Je rentre dans les salons. Ma fille n'a plus de mère pour la suivre des yeux quand elle danse. Et la chère petite ne s'amuse jamais complètement lorsqu'elle ne voit pas dans quelque coin la vieille figure de son papa. »

Escaldas ouvrait la bouche pour protester contre ce mot de « vieille figure », d'une modestie réellement exagérée. Il n'en eut pas le temps, pas plus que Marc n'eut celui d'exécuter son projet de retraite. Une scène inouïe les cloua sur place — à cette place, abritée par un massif, où l'ombre, épaissie par le voisinage d'une nappe électrique éblouissante, rendait leur présence invisible.

A cette minute précise, Renaud de Valcor et Mme de Ferneuse arrivaient dans cette région de clarté toute proche. Elégants et graves tous deux, ils poursuivaient à voix basse leur causerie, dont aucun geste, aucune exclamation, n'indiquait le caractère. Banalités mondaines? sincère échange de préoccupations, de sentiments? davantage encore? qui l'eût pu dire?...

Mais, brusquement, ils arrêtèrent leur lente promenade. Leurs visages, levés avec étonnement, se tournèrent dans une même direction.

Des pas rapides foulaient le gravier. Quelqu'un venait vers eux, tout droit, comme pour une communication qui ne supportait pas de retard.

Quelques secondes de plus, et la marquise de Valcor était là, elle aussi, dans la lumière, et avec une telle expression sur le visage que les deux témoins involontaires, immobilisés dans leur abri, retinrent leur souffle.

Le couple qu'elle abordait ne s'y trompa pas non plus. Une catastrophe éclatait sur la demeure en fête, ou bien elle allait se produire dès que cette femme pâle et défaite parviendrait à formuler une parole, de ses lèvres qu'on voyait trembler.

— « Laurence!... Qu'est-ce qui vous arrive?... » s'écria Renaud.

La marquise ne lui répondit pas. Son regard, chargé d'une fureur sinistre, se fixait sur Mme de Ferneuse. Celle-ci, malgré sa fierté, perdit un instant contenance, eut un mouvement de recul, tandis que ses traits se décomposaient visiblement.

Presque aussitôt, Laurence de Valcor trouva la parole. Des mots, rauques mais distincts, sortirent de sa gorge contractée.

— « Allez-vous en à la minute ! » dit-elle à la comtesse. « Emmenez votre fils... Partez!... Que je ne vous revoie jamais, ni vous... ni ce misérable enfant !...

— Laurence... Perdez-vous la tête?... » demanda le marquis, du ton d'un homme véritablement stupéfié.

Un intervalle d'angoisse et de silence suspendit ce drame foudroyant.

Les deux femmes, les yeux dans les yeux, paraissaient comme hypnotisées l'une par l'autre. Dans le bouleversement de leurs impressions

réciproques, elles croyaient se voir face à face pour la première fois.

L'avantage, en apparence, n'était pas du côté de celle qui insultait de façon si odieuse une amie de toujours. Laurence de Valcor n'avait ni la beauté, ni la hautaine tournure, de Gaétane de Ferneuse.

Celle-ci, après le saisissement de la première seconde, s'était reprise. Elle redressait sa taille altière et toisait la marquise avec moins d'orgueil et de défi que de véritable dignité.

— « Ne m'avez-vous pas entendue ?... Je vous chasse, madame !... Je vous chasse !... » prononça Laurence.

Malgré l'égarement où elle était, Mme de Valcor n'élevait pas la voix, ne faisait pas un geste, et gardait, dans une pareille tempête de passion haineuse, la tenue de son rang, cette maîtrise extérieuse de soi, dont une éducation séculaire a fait le signe de la race.

Petite et brune, avec une certaine pauvreté de traits, rachetée par sa distinction et la splendeur de ses yeux sombres, elle avait quelque chose de mince et de menu dans toute sa personne, ce qui lui gardait un air juvénile, bien qu'elle touchât à la quarantaine.

Son mari lui prit les mains, la força de se tourner vers lui, la regarda de cet air affectueusement dominateur auquel il savait qu'elle ne résistait pas. Puis il parla de sa voix chaudement caressante, s'adressant à elle comme à une enfant :

— « Voyons, ma petite Laurence... Calmez-vous, ma chérie... Si vous avez quelque chose sur

le cœur, vous vous en expliquerez demain. Mais c'est une erreur, un malentendu... Laissez-moi vous en excuser auprès de la comtesse...

— M'excuser !... »

Elle bondit en arrière, arrachant ses deux frêles mains d'une étreinte pourtant volontaire et forte, — plus forte de tout le prestige qu'avait sur son cœur ce mari qu'elle adorait.

Renaud insista, d'un ton cette fois impératif :

— « Vous n'allez pas gâter cette fête, la fête de notre Micheline...

— Notre Micheline !... Ah ! ma fille, ma pauvre petite fille !...

— Elle divague... C'est une crise de somnambulisme, » prononça dédaigneusement Mme de Ferneuse. Vous savez, Valcor, on ne doit pas discuter avec les fous. Je me retire. »

Le marquis protesta, mais pour la forme, jugeant à peu près de même, et craignant un scandale pire si l'on résistait à la volonté extravagante de Laurence.

Cet homme, tellement autoritaire et sûr de lui, paraissait — pour la première fois peut-être de son existence — réellement embarrassé. Il eut, entre les deux femmes, un mouvement d'hésitation. Que devait-il faire ? Allait-il offrir le bras à la comtesse, pour la mettre — ce qu'il trouvait monstrueux — hors de chez lui ?

Elle vint à son secours avec une aisance et une ironie où elle gardait le beau rôle.

— « Ramenez Laurence, mon ami. Elle a plus besoin de votre appui que moi. Et envoyez-moi mon fils, en lui disant que je suis un peu souf-

frante, que je l'attends ici pour qu'il me reconduise à la maison. »

M. de Valcor, la tête vide de pensées dans une situation si déconcertante, obéit machinalement. Il plaça sur son bras la main de sa femme, qui ne résista plus, mais qui se cramponna, pour marcher, à ce soutien, comme prête à défaillir.

Mme de Ferneuse les regarda s'éloigner sans changer d'attitude. Et les deux spectateurs cachés de cet inexplicable éclat furent déçus s'ils espéraient que, une fois seule, la femme si indignement traitée aurait une exclamation de révolte, de douleur ou de crainte, qui leur donnerait la clef du mystère.

Elle resta debout, à la place où ses hôtes l'avaient laissée dans une attitude pensive. Seulement elle ramena autour d'elle, d'un geste frileux, son écharpe de plumes, comme traversée d'un frisson.

Personne ne vint à elle, bien que dans les avenues voisines, sous les arbres illuminés, passât plus d'un couple qui cherchait au dehors la fraîcheur, l'isolement ou la poésie de ce beau soir.

Mais qui se fût douté que pour les plus enviés et les plus brillants acteurs de cette parade mondaine, l'heure de plaisir devenait une heure de désastre et de lutte?...

Les fleurs électriques s'épanouissaient sous les étoiles. On entendait des chuchotements et des rires sous les calmes feuillages. L'énorme château étincelait par toutes ses fenêtres et frémissait du rythme de l'orchestre, qui jouait des valses lentes.

Dans l'ombre, Marc de Plesguen chercha des

yeux les yeux de José Escaldas. A l'inquiétude désolée de ce regard, un coup d'œil de férocité triomphante répondit. Le cousin de Renaud en eut froid entre les épaules. Ses prunelles questionnèrent anxieusement le Bolivien. Mais l'autre hocha la tête, et d'un coup de menton, indiqua la comtesse toute proche.

Cependant, un jeune homme accourait en bonds rapides et légers, abordait la femme solitaire :

— « Mère chérie!... Que me dit-on?... Vous êtes lasse?... Vous vous sentez mal?... Mais pourquoi rester ainsi à l'écart?... »

C'était un charmant et svelte garçon, aux traits d'une délicatesse presque féminine, malgré la virilité de la moustache blonde. Sous la lumière, un reflet d'or brillait sur la grosse mèche ondée qui rehaussait son front gracieux. Sa voix, tout imprégnée en ce moment de tendresse et de respect, se modulait en inflexions pénétrantes.

— « C'est vrai, mère, que vous souhaitez partir?... »

Il ne pouvait le croire. Ne savait-elle pas quel bonheur il goûtait auprès de Micheline? Et il la connaissait, cette mère adorable. Que ne supporterait-elle pas avant de lui causer un chagrin!...

— « J'ai fait donner l'ordre d'atteler, mère chérie. Je vais vous ramener. Mais, à moins que vous n'ayez besoin de moi, il faudra bien que je revienne. Je dois conduire le cotillon avec mademoiselle de Valcor.

— Non, mon pauvre Hervé, tu ne reviendras pas.

— Pourquoi? Ferneuse n'est qu'à deux lieues. Nous avons les irlandais, ce soir. Avec ces chevaux-là, je puis être de retour dans une heure. »

Gaétane secoua doucement la tête.

La voix d'Hervé s'altéra tandis qu'il s'écriait :

— « Oh! mais alors... vous êtes donc véritablement malade?

— Non, mon enfant. C'est bien pire.

— Pire?...

— Toi et moi, Hervé, nous sommes chassés de Valcor. »

Il la regarda sans même s'émouvoir, tant les mots lui parurent incompréhensibles.

— « Fuyons cette maison, mon fils. Nous n'y remettrons jamais les pieds.

— Que me dites-vous, ma mère?

— Allons... viens... As-tu fait dire qu'on portât nos manteaux dans notre voiture? Sinon, envoie le valet de pied les prendre. Nous ne rentrerons pas dans les appartements.

— Mère!... vous me rendez fou!

— Je te dis qu'on nous chasse. Attendras-tu qu'on nous pousse dehors, toi, un Ferneuse? »

Hervé passa la main sur son front.

— « On nous chasse... Qui nous chasse?

— La marquise.

— Pourquoi?

— Elle ne l'a pas dit.

— Vous le savez?...

— Peut-être.

— Est-elle dans son droit? »

En posant cette question, le malheureux jeune homme attachait sur sa mère des yeux pleins d'une horreur et d'une douleur qui semblaient

implorer leur pardon d'éclater indomptablement. Il y avait une appréhension indicible sur son visage, et en même temps une ferveur filiale qui s'humiliait de cette appréhension, se maudissait de n'y pouvoir résister.

La comtesse de Ferneuse regarda longuement son fils, puis, d'une voix calme :

— « Si elle en a le droit?... Mais je donnerais ma vie pour le savoir. »

Un inconnu redoutable s'évoqua dans la profondeur de l'accent, d'une indéniable sincérité. Une sensation d'énigme étreignit le jeune de Ferneuse, mais, du même coup, les vils soupçons cessèrent de violenter son cœur de fils.

Il fit le mouvement de s'agenouiller.

— « Oh! pardon... pardon... mère...

— Y penses-tu!... On peut nous voir.

— Ma mère, j'aurai raison de ceci. Il y a un homme qui m'en rendra compte. »

Elle ne répondit rien et prit son bras.

Tous deux s'éloignèrent.

Couple d'une grâce touchante et haute, cette mère, ce fils, beaux tous deux, lui d'une jeunesse si fraîchement virile, elle d'une si noble féminité, intacts quand même sous l'outrage, et d'une telle confiance l'un dans l'autre.

Leurs deux silhouettes s'effacèrent, à quelque distance, dans les ténèbres.

— « Mon Dieu!... C'est atroce!... » murmura M. de Plesguen, en se levant.

Parlait-il de l'injurieuse expulsion, du supplice de cette femme, à qui, malgré tout, son fils demanderait d'étranges comptes? du brutal écrasement de l'amour au cœur de deux enfants

irresponsables? ou de l'oppressant mystère qui enveloppait tout cela? Lui-même ne démêlait pas ses sentiments, secoué jusqu'au fond de sa nature timide, bienveillante, affectueuse, par le souffle équivoque et violent de ce conflit passionné.

— « Monsieur de Valcor-Plesguen, » dit une voix pleine de signification secrète.

Marc se retourna, glacial.

— « Non, monsieur Escaldas, épargnez-moi vos commentaires. C'est bien assez qu'un étranger à notre famille ait assisté à ce triste incident de son histoire intime. Elle n'en saurait, je le crains, tirer beaucoup d'honneur. Il me serait pénible d'en parler.

— Comment! » ricana l'autre, « c'est ainsi que vous le prenez avec moi?... A votre aise, monsieur. Je ne vous en garderai pas rancune. Je sais si bien qu'avec un mot je pourrais vous faire dresser l'oreille. Vous auriez tant de raisons pour me supplier de parler, que cela me semble tout à fait plaisant de vous obéir quand vous m'enjoignez de me taire.

— Je n'essaie pas de comprendre les rébus, monsieur, » dit Marc.

Et, de sa démarche élastique, mesurée, d'homme de race et d'homme du monde, il se dirigea vers la maison.

Comme il en approchait, il hâta le pas. Un désir subit le prenait de voir tout de suite sa fille, sa petite Françoise, de constater qu'elle s'amusait d'un cœur insouciant, que rien du sombre nuage n'avait flotté sur elle.

« Malgré notre pauvreté, » pensa-t-il, « elle

s'endormira ce soir plus paisiblement que sa cousine, la riche héritière. »

Ce fut comme un sentiment de revanche contre cette fortune de la branche aînée, qui mettait un tel contraste entre les destinées des deux jeunes filles.

Lorsque Marc entra dans les salons, il les aperçut tout de suite l'une et l'autre qui, au milieu d'un cercle de robes vaporeuses et d'habits noirs, exécutaient un menuet.

Un grand nombre de couples s'étaient arrêtés pour regarder les pas et les figures de cette danse, que rythmait en sourdine un seul violon, tandis que, dans la grande galerie, l'orchestre continuait à jouer des valses.

Micheline de Valcor et Françoise de Plesguen étaient toutes deux d'une grâce délicieuse. Mais, à cet instant, la première, quoique généralement plus admirée que sa cousine, ne soulevait pas, comme celle-ci, à chaque évolution, des murmures charmés.

C'est que Micheline, à l'étonnement de tous, glissait en mesure avec raideur et distraction, sans les mines et les sourires que réclame cette danse coquette, où Françoise faisait merveille.

La fille du marquis était très pâle. On la crut même soudainement souffrante. Seul, Marc de Plesguen devinait l'angoisse de ce jeune cœur. Elle avait vu Hervé de Ferneuse quitter le bal sur un mot murmuré par un valet, tandis qu'elle-même, valsant avec un autre cavalier, ne pouvait recevoir de lui une explication ou un adieu. Aussitôt après, s'échappant dans un vestibule pour tâcher de savoir ce qui se passait, elle avait

entendu près du seuil les voix de ses parents, qui rentraient ensemble du parc. Micheline s'était avancée, juste à temps pour saisir cette phrase, prononcée par sa mère :

— « Demain, monsieur, vous saurez de moi ce que je n'ai, du reste, point à vous apprendre. Ce soir, je n'oublierai pas que je suis maîtresse de maison et que je me dois à nos invités. »

Puis, comme elle apercevait leur fille :

— « Micheline, » avait murmuré cette femme, bouleversée par un étrange désespoir, « aie du courage, ma pauvre petite... Danse... Montre-toi gaie... Souviens-toi que tu es une Valcor... »

C'est sur ce mot que la jeune fille venait de rentrer dans les salons. Malgré toute sa vaillance, — car elle ne manquait ni d'énergie ni de fierté, — Micheline ne pouvait plus montrer l'entrain radieux qui, au début de cette fête, faisait d'elle l'image même de la jeunesse heureuse.

Et quelle séduisante image, avec sa taille élevée, souple et svelte, son visage aux traits purs, qui reproduisait, affiné, celui de son père, mais qu'illuminaient, d'une douceur ardente, les sombres yeux veloutés de sa mère, son merveilleux sourire, sa chevelure brune gonflée d'une sève impétueuse sur la délicate blancheur de la nuque et du front.

Micheline de Valcor, d'une beauté célèbre parmi la vieille aristocratie bretonne, à laquelle appartenait sa famille, aussi bien que dans le grand monde parisien où elle commençait à paraître, fille unique d'un homme riche et dont la carrière, déjà si brillante, ne paraissait point at-

teindre son apogée, n'avait pas accompli ses dix-huit ans, qu'on célébrait ce soir, sans avoir vu se présenter des partis plus ou moins acceptables, et dont quelques-uns même semblaient dignes d'une si parfaite destinée.

Elle les avait refusés tous.

Ses parents, malgré d'assez vives insistances en faveur de quelques prétendants hors de pair, s'étaient gardés de pousser leurs prédilections jusqu'à la contrainte. Ils aimaient trop tendrement leur fille pour essayer de lui édifier un bonheur qu'elle n'eût pas choisi.

Ce ne leur fut point chose difficile que de deviner ses sentiments envers son ami d'enfance, Hervé de Ferneuse. Ils n'y virent rien à reprendre, et se contentèrent de laisser un peu couler le temps pour s'assurer que ces sentiments étaient bien de ceux qui durent et qu'on ne saurait contrarier sans une cruelle inconséquence. Maintenant, ils étaient fixés. Le penchant réciproque des deux jeunes gens avait résisté à la séparation des trois années passées par Hervé dans un régiment de cavalerie.

Le fils de Gaétane était un esprit singulier, d'une gravité rare, absolument dédaigneux du plaisir, et que la science attirait.

De retour à Ferneuse, après son temps de service militaire, il y organisa un laboratoire, où, désormais, il passa ses journées.

En dehors des problèmes dont il poursuivait la solution, il n'avait de pensée que pour M[lle] de Valcor. Élevé près de sa mère, par des précepteurs ecclésiastiques, Hervé était un chaste, avec une teinte de mysticité, un de ces êtres

faits pour se donner entièrement à un amour unique, et pour mettre dans cet amour tout l'idéal de leur âme avec toute la chaleur de leur sang.

Jamais il ne l'avait compris comme ce soir, où, presque officiellement, sa vie s'enchaînait enfin à celle de Micheline.

Elle et lui ne craignaient plus de danser trop fréquemment ensemble. Tout le monde savait que les fiançailles seraient annoncées d'un jour à l'autre. Aussi, malgré le devoir mondain qui obligeait Mlle de Valcor à ne pas montrer de préférence parmi les invités de ses parents, elle pouvait garder des tours de faveur à son cher et charmant Hervé, grâce à la discrétion des autres cavaliers, qui se faisaient un scrupule de réclamer une valse à la ravissante amoureuse.

C'est au milieu de cette idylle que tomba le coup de foudre.

Mme de Valcor, plus soucieuse pourtant du bonheur de son enfant que cette enfant elle-même, venait, avec la plus irréparable violence, de briser ce bonheur.

Sans comprendre encore de quelle tragique gravité était le drame où sombrerait demain sa félicité ingénue, le miracle divin de sa jeune destinée éblouissante, Micheline sentait sur ses fraîches épaules décolletées un appesantissement de catastrophe.

Qu'elles étaient fragiles pour supporter ce qui tomberait bientôt sur elles, ces douces épaules à la chair si pure, ignorantes de tout frisson voluptueux ou brutal, ne connaissant encore que le contact candide et léger des petites perles réu-

nies en rang nombreux afin d'engainer très haut le cou élancé, lilial.

Quand le menuet — un supplice!... — fut terminé, Mlle de Valcor partit à la recherche de son père. Celui-ci lui donnerait une impression nette, un mot d'ordre décisif. Elle avait une confiance absolue dans ses résolutions d'homme au prompt coup d'œil, à la volonté sûre, qui se détermine dans la vie comme un capitaine sur un champ de bataille, toujours prêt aux surprises, et d'un sang-froid capable d'y faire face.

Elle trouva le marquis près du buffet, où il conduisait une dame, avec une bonne grâce souriante et aisée, telle que sa fille elle-même se demanda si elle ne sortait pas d'un mauvais rêve.

Elle y rentra bien vite, la pauvre enfant, — et pis que dans un rêve, dans une réalité accablante, — lorsque, un instant après, quand il put, sans affectation, s'approcher d'elle, qu'il voyait plus blanche que sa robe neigeuse, il lui dit d'une voix basse et expressive :

— « Micheline, je compte sur toi pour que cette maison reste au-dessus de la malveillance et des jugements vulgaires. Hervé ne reparaîtra plus ici ce soir...

— Ce soir ? » répéta-t-elle avec une lèvre tremblante d'anxiété comme pour demander : « Seulement ce soir, n'est-ce pas ? »

Elle n'eut pas de réponse. Et cependant elle ne put pas douter que son père n'eût compris. Il ajouta simplement :

— « Pour tout le monde, une indisposition de Mme de Ferneuse a forcé son fils à la ramener

chez elle. Tu m'entends bien, Micheline?... Je peux me fier à ton orgueil, mon enfant?

— Mon père, » balbutia-t-elle, « il y a donc autre chose?

— Pas ce soir. Pas plus pour toi que pour moi, » répondit-il.

Il se détourna. Et ce qu'elle avait cru saisir de détresse personnelle dans son acccent, ne fut pas pour lui enlever l'appréhension affreuse qui lui étreignait le cœur.

Elle revint dans le bal, marchant comme une somnambule, mais la volonté tendue à jouer son rôle de jeune fille heureuse, tout au plus assombrie par le départ — ce contre-temps fâcheux, accidentel — d'une amie de la maison.

— « Madame de Ferneuse s'est trouvée subitement malade, » dit-elle à Françoise de Plesguen. « Son fils a dû la reconduire. Veux-tu me céder ton cavalier pour le cotillon? Le prince Gilbert devait être conducteur en second. Il connaît toutes les figures. Je ne puis demander à personne autre... »

La physionomie blonde et mignarde de Françoise, ce visage frais et chiffonné comme un pastel de La Tour, qui prenait dans le menuet, avec des grâces surannées, un petit air Louis XV tout à fait de circonstance, se troubla aussitôt de telle façon que Micheline s'en fût aperçue, sans le voile interposé entre son regard et les choses extérieures.

Mais Mlle de Valcor ne voyait plus rien distinctement. Elle ne remarqua pas la flamme mauvaise dont brillèrent les claires prunelles de sa cousine.

— « Non, » dit Françoise d'un ton sec. « Le prince Gilbert doit danser le cotillon avec moi...

— Le prince Gilbert, » répéta quelqu'un à coté des deux jeunes filles. « Quelle malice dites-vous sur le prince Gilbert, mesdemoiselles ? »

Elles se tournèrent. Un jeune homme était là, petit, d'une taille bien prise, à la physionomie particulièrement séduisante avec son teint mat, sa jolie moustache brune, ses yeux d'or, qui, parfois, s'assombrissaient en s'alanguissant. Une expression très prenante, à la fois légère et voluptueuse, teintée d'une ombre mélancolique, donnait de la poésie et de la beauté à ce visage dont les traits, à les détailler, n'eussent rien offert de remarquable.

C'était l'arrière-petit-fils d'un héros de l'Empire, le maréchal Gairlance, prince de Villingen. Lui-même venait d'hériter du titre, il y avait moins d'un an, après la fin tragique d'un oncle représentant la branche aînée, qui, presque octogénaire, s'était fait tuer en duel.

Le prince Gégé — comme on l'appelait à cause de sa double initiale, dans le Paris où l'on s'amuse, et où il s'amusait plus absurdement que quiconque — achevait de dissiper dans le plaisir le patrimoine conquis, par les hauts faits de son bisaïeul, et qui lui arrivait, d'ailleurs fort entamé. Fin tireur et beau joueur, il usait de même les derniers restes de la hardiesse familiale dans les salles d'armes ou devant le tapis vert.

De ce jeune viveur, Françoise de Plesguen était éprise avec tout l'aveuglement de son âge et dans son ignorance de la vie.

Elle venait de tressaillir en entendant sa voix.

Nerveusement, sans douter une minute qu'il ne revendiquât son droit de danser le cotillon avec elle, — car il lui faisait la cour, comme à toutes, et chacune se croyait seule, — elle lui expliqua :

— « Nous ne disions pas de malices. Il s'agit » — elle sourit finement, avec ses petites mines à la Watteau, — « d'une affaire très grave. Micheline a perdu son conducteur de cotillon.

— Monsieur de Ferneuse?

— Oui. »

Le prince Gilbert regarda Mlle de Valcor. Qu'elle avait une figure étrange, avec ce tremblement au bord des lèvres!

— « Un accident?... » demanda-t-il.

— « Oh! à peine, » fit Micheline avec une vivacité superflue. « Sa mère un peu souffrante... »

Et Françoise reprenait, en l'imprudence de sa sécurité :

— « Il vous aurait déjà fallu guider ce pauvre Hervé, qui n'arrivait pas encore à se débrouiller dans les figures après quinze jours de répétitions. Vos lumières, prince, seront encore plus indispensables. Et si je n'avais pas attesté la promesse que je vous ai faite de cette danse, ma cousine voulait vous prier...

— De suppléer monsieur de Ferneuse?... » interrompit Gilbert avec une joie si hâtive que sa voix s'en altérait. « Ce me serait un tel honneur!... Mademoiselle, » dit-il à Micheline, « je suis humblement à vos ordres. Votre cousine

est trop aimable pour ne pas céder son cavalier à la raison d'État. Et, d'ailleurs, la charmante mademoiselle de Plesguen n'est pas en peine de me remplacer par un plus digne. »

Françoise sentit son cœur s'arrêter.

C'était sa première expérience de la vie, c'est-à-dire de la lutte, où, le plus souvent, la force l'emporte. Sa cousine représentait une force suprême : l'argent. Elle, Françoise, n'avait au monde que sa grâce fluette et souriante, qui la faisait croire sans caractère. Pourtant, sous ce petit masque puéril de bergère de Saxe, se voilait un sentiment tenace et terrible : la jalousie. Depuis l'enfance, elle enviait Micheline. Ce soir, ce ne fut plus seulement de l'envie, mais une meurtrière fureur qui éclata en elle, quand son regard suivit M[lle] de Valcor partant au bras du prince Gilbert, pour organiser le cotillon.

Quel espoir n'avait-elle pas mis dans cette heure escomptée entre toutes, où le caprice des figures tantôt l'entraînerait, légère et glissante, aux bras du jeune homme, tantôt la laisserait assise auprès de lui à échanger de doux chuchotements! Elle avait cru qu'il l'attendait, cette heure, avec une impatience égale à la sienne. Il n'avait pas fallu à sa naïveté beaucoup des fadeurs que débitait si bien le beau Gilbert, pour le supposer amoureux d'elle.

Pauvre petite! à peine sortie du couvent où la maintenait la sollicitude timorée de son père, ayant perdu sa mère si tôt qu'elle ne se la rappelait même pas, elle offrait, dans son âme incertaine, un mélange de candeur, de chimère, d'instincts dangereux, d'enthousiasmes indomp-

tables, qui la vouait aux actions extrêmes, dans le bien comme dans le mal, mais qui surtout la laissait sans défense contre les pièges du destin.

— « Je vais t'envoyer un cavalier, » lui avait dit Micheline.

Françoise était restée muette, comme pétrifiée. Aussi eut-elle un sursaut de saisissement quand elle entendit presque à son oreille :

— « Il vous reviendra, le beau prince Gilbert, mademoiselle de Valcor... Il vous reviendra quand je le voudrai. »

Le premier mouvement de la jeune fille fut de fierté blessée. Mais, lorsqu'elle eut reconnu celui qui lui parlait, la surprise l'emporta.

— « Vous, monsieur José!... Et pourquoi m'appelez-vous mademoiselle de Valcor? Mieux que personne, vous savez qu'à peine avons-nous le droit de joindre ce nom à notre nom de Plesguen.

— Mieux que personne je sais peut-être autre chose, » riposta José Escaldas.

Il souriait, avec l'air mystérieux qu'il prenait, voici des années, quand il racontait aux deux cousines quelque histoire effrayante des pampas. Il avait été pour elles un grand camarade, et ni l'une ni l'autre n'eût songé à se méfier de lui ou à le tenir à distance, comme l'avait fait tout à l'heure le père de Françoise.

Celle-ci, sans même s'offusquer de sa libre allusion au prince Gairlance, tout à coup distraite et intriguée, comme une enfant qu'elle était encore, questionnait de ses yeux élargis et scintillants, ce brun visage familier.

Les traits maigres et arides de José Escaldas,

ses cheveux poussés trop en arrière sur son front jaune, sa courte barbe, frisée et grisonnante, son corps étriqué, sans aisance dans l'habit noir, prenaient un certain air fatidique pour cette imagination de vingt ans, dont l'élasticité rebondissait vite à l'espérance.

— « Qu'est-ce que vous me racontez, monsieur José? » dit Françoise avec son prompt sourire. « Êtes-vous devenu sorcier?

— Peut-être.

— Et vous exerceriez votre pouvoir en ma faveur? » ajouta-t-elle, croyant suivre un badinage, mais soulevée au fond par ces désirs si puissants de la jeunesse qui ne trouvent invraisemblable aucune de leurs réalisations.

— « Vous ne savez pas à quel point, » répliqua-t-il avec un air de gravité impressionnante. « Et, ce jour-là, vous trouveriez le prince Gairlance un trop piètre parti pour vous. »

Françoise eut dans ses prunelles transparentes d'aigue-marine un éclat malicieux et ravi. On y lisait, comme si elle l'eût crié tout haut : « Un parti?... Mieux que cela... Celui que j'aime, celui que je serai toujours trop heureuse de choisir. »

— « Ah! » soupira Escaldas, « si j'avais seulement un allié avec moi!

— Lequel?

— Votre père.

— Mon père!... » s'exclama Françoise, étonnée. « Il n'a d'autre pensée que mon bonheur. Et d'ailleurs je lui fais faire tout ce que je veux.

— Eh bien, décidez-le à m'entendre.

— Mais, monsieur José, vous pouvez lui parler quand bon vous semble.

— Pas, je le crains, sur un certain sujet.

— Dieu, que vous êtes énigmatique! Je suis dévorée de curiosité. Vous causerez avec papa dès demain.

— Où cela?

— N'importe! Ce n'est pas difficile, puisque, en ce moment, nous habitons le château et vous aussi.

— A demain donc, mademoiselle Françoise, car voici, je crois, quelqu'un qui attend pour vous inviter à danser. »

Un jeune homme, en effet, un cavalier tellement indifférent à Françoise, qu'elle l'accepta sans même le regarder, s'inclina dès qu'il vit s'écarter José Escaldas et sollicita l'honneur du cotillon avec Mlle de Plesguen. Celle-ci mit la main sur son bras, et se laissa emmener vers la grande galerie, où Micheline et le prince Gilbert entamaient la première figure.

Malgré la griserie d'illusion donnée à Françoise par les étranges propos de José Escaldas, la jeune fille ne put surmonter sa souffrance en constatant l'air de triomphe et de fatuité, le galant empressement auprès de sa danseuse, qui éclataient dans toutes les façons, d'ailleurs parfaitement élégantes, du prince Gilbert.

Mlle de Valcor et lui formaient un beau couple, en dépit de la taille médiocre de Gairlance, qui atteignait tout juste celle de Micheline. Mais il avait une grâce mâle et assurée, une séduction incontestable, et il était là sur son terrain d'homme du monde accompli, dirigeant avec un art aimable les fantaisistes figures du cotillon, et dansant à miracle, avec un rien de né-

gligence, qui marquait son dédain complaisant pour l'exercice frivole où il excellait.

Tant de conquérantes vertus, dont s'émerveillait la galerie féminine, restait sans effet sur sa ravissante partenaire, la seule entre toutes qu'il eût voulu toucher.

Micheline de Valcor, les yeux noyés d'un rêve triste, un sourire voulu sur les lèvres, dansait sans lui parler, sans le voir pour ainsi dire, et, même dans la valse, quand Gilbert enlaçait son corps souple, il la sentait très loin de lui.

« Ah!... » se dit-il, « elle ne serait pas si absorbée pour un malaise de sa future belle-mère. Une fille de tête comme celle-là!... Il y a autre chose. Est-ce que cela craquerait du côté de son petit séminariste de Ferneuse?... Ça m'éviterait la peine d'éliminer le freluquet, comme j'en ai si furieusement envie. Je voudrais voir ce gaillard-là sur le terrain... Mais, le plus sûr, c'est une bonne brouille entre les amoureux. Cette belle créature aux yeux de braise et de velours se doute peut-être enfin qu'un blondin à figure de Carême n'est pas du tout son affaire... »

Cependant les salons de Valcor s'étaient peu à peu désemplis. Les invités venus de Brest ou de châteaux éloignés se retiraient les uns après les autres. Une vingtaine de couples, tout au plus, achevaient le cotillon. C'étaient, pour la plupart, des amis intimes qui recevaient l'hospitalité dans l'immense château.

Déjà, sur les massifs, étoilés de fleurs électriques, la pâleur d'une aube d'été glissait, fanant les calices de lumière.

Brusquement, ils s'éteignirent tous dans le

parc, tandis que, sous les plafonds éblouissants, la jeunesse inlassable ne se doutait guère que cette nuit de plaisir cédait déjà la place au jour.

A ce moment, Renaud de Valcor, laissant enfin ses traits se crisper d'inquiétude, se réfugia, pour se détendre de la pénible contrainte, dans un petit salon qu'il croyait désert.

Tout de suite, il y aperçut sa femme.

Laurence était abattue sur un divan, la tête renversée sur les coussins, les yeux mi-clos, pâle comme une morte. Une telle douleur dévastait son visage que son mari n'osa, cette fois, la traiter ni en malade ni en enfant.

— « Montons, » lui dit-il. « La maison ne contient plus que nos hôtes, qui y sont chez eux. Vous pourrez enfin m'expliquer... »

La marquise tourna vers lui ses yeux sombres et doux, où il vit une expression pareille à celle d'une bête inoffensive sur laquelle se lèverait le couteau du chasseur.

Jamais elle n'avait lutté contre lui, fût-ce une minute.

Il comprit l'affreuse angoisse qu'elle éprouvait à l'accuser, et, quelle que fût cette accusation, il se dit qu'il en triompherait aisément dans ce cœur tendre.

— « Chère Laurence, » murmura-t-il, « quel que soit le mal que vous soyez en train de vous faire à vous-même, je jure de vous en guérir. Venez... Dites-moi ce qui vous tourmente... Ayez confiance en moi. »

Sans répondre un seul mot, elle se laissa prendre la main, se leva et le suivit.

II

LA CACHETTE

PAR les immenses escaliers de pierre, à marches basses, recouvertes de tapis somptueux, par les corridors larges comme des galeries, le marquis et la marquise de Valcor s'éloignèrent de la salle de gala où s'achevait le cotillon.

Tout à coup, en arrivant sur un palier du second étage, dans l'aile où se trouvaient leurs appartements privés, Renaud et Laurence surgirent en la blême lumière de l'aube. Le jour naissant éclairait une vaste antichambre, tendue de tapisseries sombres entre les boiseries sculptées. Par les hautes fenêtres à petits carreaux, s'offrait une vue grandiose, d'une solitude infinie, que l'heure incertaine et mystérieuse emplissait de tristesse.

L'esplanade entourant le château aboutit, de ce côté, à la terrasse qui surplombe la mer, car c'était ici l'aile extrême de l'édifice. Les cimes

des arbres séculaires qui bordent cette terrasse, et une assez longue rangée de ses balustres blancs, se détachaient sur le glauque abîme. Vers la droite, la crête aiguë d'un promontoire rocheux hérissait, contre la lividité des eaux et du ciel, ses dentelures d'un noir d'encre, brodées d'un fil d'or rose par le soleil levant.

Le couple troublé frissonna, malgré la familiarité d'un tel cadre, en passant soudain des clartés de la fête et de ses échos joyeux à cette pâleur et à ce silence de la Nature. En même temps, ils se virent l'un l'autre, avec des traits que la jeunesse enfuie ne défendait plus contre les meurtrissures d'une nuit blanche, dont le souci plus que le plaisir avait allongé les heures.

— « Où me conduisez-vous donc, Laurence? Dans le nouvel appartement de Micheline? »

De la tête, Mme de Valcor fit signe que oui. Elle mit la main sur le bouton d'une porte.

Pour ses dix-huit ans accomplis, Renaud offrait à sa fille, au lieu de l'unique chambre d'enfant occupée jusqu'ici par elle, un ensemble de pièces, dont la décoration et l'ameublement représentaient un somptueux cadeau.

« Quand, plus tard, elle reviendra nous voir avec son mari, » s'étaient dit les parents entre eux, « il faut qu'elle trouve ici une installation bien à elle, et qui lui plaise. »

Malgré les efforts de l'architecte et du maître tapissier, qui devaient livrer tout en état pour le jour de l'anniversaire, les travaux restaient inachevés.

Une pièce n'était pas faite.

Laurence y conduisit son mari.

Ce devait être un boudoir-bibliothèque. Micheline, qui adorait les livres, et en possédait de charmants, — éditions rares, reliures précieuses, mignons volumes presque illisibles dans leur finesse, — avait souhaité qu'on aménageât pour eux la chambre où elle se tiendrait le plus volontiers. En vue de cette destination, elle avait choisi la moins grande, mais la mieux située, dans la tourelle d'angle la plus rapprochée de la mer.

C'était un cabinet de forme irrégulière. On y accédait par trois marches. Deux fenêtres, étroites et accouplées, s'ouvraient sur l'Océan, bordé à perte de vue par des rochers farouches.

L'idée d'être chez elle dans cette retraite enchantait la rêveuse Micheline. Son désir de la rendre aussi originale que possible, et ses hésitations à ce sujet, n'avaient pas été pour peu de chose dans le retard apporté aux travaux. La veille seulement les ouvriers avaient attaqué un mur, où Mlle de Valcor voulait faire creuser une niche, que l'on garnirait de rayons pour certains de ses livres.

— « Vous reconnaissez cette chambre? » demanda Laurence à son mari.

— « C'était mon cabinet de travail, quand j'étais jeune homme, » répondit Valcor. « Je vous l'ai dit cent fois. Micheline — la chérie! — a trouvé là une raison de plus pour en faire son studio.

— Alors, » reprit la marquise d'une voix tremblante, « vous n'avez pas oublié votre cachette?

— Ma cachette!... »

L'expression atterrée de Valcor glaça Lau-

rence. Elle n'était point préparée à voir sur les traits de son mari une pâleur si soudaine et si lugubre, une telle contraction d'effroi.

Il ne fut pas long à se reprendre. Quelques secondes, et ce mâle visage, d'une souriante énergie, redevenait lui-même.

Trop tard!

L'épouse qui, jusque-là, espérait encore on ne sait quelle invraisemblable justification, se sentit glisser jusqu'au fond du doute. Elle demeurait consternée de son succès, éperdue de ce renversement des rôles, elle, la timide, si heureuse à l'ordinaire de plier devant ce souverain esprit.

— « Oui, Renaud, » répéta-t-elle, « votre cachette. Ce réduit si bien célé dans le mur qu'il a fallu la pioche des maçons pour le mettre à jour. Ce réduit contenant votre horrible secret. »

Il fit peser sur elle un regard violent.

— « Vous avez donc osé, » demanda-t-il, « toucher à quelque chose ici sans me prévenir, sans m'appeler?...

— C'est aujourd'hui même, » reprit Laurence, « qu'en creusant la paroi, les ouvriers ont découvert une cavité contenant les lettres que vous aviez autrefois si bien cachées. Micheline était là, donnant ses indications. Elle m'apporta le mince paquet, en riant de l'aventure, et sans en briser le cachet, grâce au ciel! Elle et moi, nous crûmes à quelque relique plus ancienne que nous tous. « C'est ton père qui l'ouvrira, » lui dis-je. Et je laissai là ces papiers. Distraites par les préparatifs de la soirée, nous n'y pen-

sâmes plus, ni l'une ni l'autre. Mais, plus tard, en m'habillant pour le bal, sur un pli saillant, je crus reconnaître votre écriture...

— Et vous avez lu? » demanda-t-il.

Maintenant, Renaud avait reconquis son sang-froid, jusqu'à renoncer même à manifester de la colère. Ce fut avec une espèce d'ironie bienveillante qu'il posa la question.

Le trouble de sa femme grandissait, au contraire. Elle se tordit les mains.

— « J'ai lu... J'ai lu... la chose abominable! Ah! croyez-le bien, ce n'est pas la jalousie qui me déchire le plus. Si j'étais seule à souffrir!... »

L'angoisse la suffoqua. Les mots moururent dans sa gorge, tandis qu'elle attachait sur son mari des yeux qui n'arrivaient pas à perdre leur infinie douceur, de larges prunelles d'ombre amoureuse, toutes noyées par une douleur sans nom.

Il eut pitié d'elle, car il appréciait sa grâce inoffensive, sa dévotion à toute épreuve. D'ailleurs, il croyait voir se réduire le problème à un orage sentimental, et son épouvante première diminuait.

— « Comme vous avez tort de vous tourmenter si follement, ma pauvre Laurence! Y a-t-il rien en ce monde qui soit irréparable?

— Quelle réparation offrirez-vous à ces malheureux enfants? »

Renaud regarda sa femme sans répondre.

— « Où alliez-vous donc? » reprit celle-ci au bout d'un instant. « Pourquoi les laisser dans une illusion si dangereuse? Quand comptiez-

vous anéantir leur beau rêve? Qu'attendiez-vous? »

Valcor continuait à se taire. Ses yeux ne quittaient pas les lèvres de Laurence, comme s'ils eussent tâché d'y surprendre des mots qu'elle ne disait pas.

— « Vous n'aviez pourtant pas l'intention de les laisser tomber dans ce piège infernal?... Oh! Renaud, parlez!... protestez!... Ma raison s'égare...

— Précisément, » dit-il, « vous n'êtes pas en possession de vous-même. Je ne puis vous répondre maintenant. »

Elle gémit sous l'assaut d'une pensée plus atroce, ainsi que dans les tenailles d'une torture physique.

— « O Dieu!... Si Micheline allait en mourir! »

Le marquis tressaillit, lui aussi, comme touché brusquement par un fer rouge. De nouveau, malgré sa maîtrise de lui-même, sa physionomie s'altéra. Pourquoi Micheline mourrait-elle? Sa Micheline, sa fille adorée, son orgueil, sa joie!...

— « Allons! » fit-il d'un ton dur, « c'est assez de récriminations et d'équivoques. Où sont ces papiers? Laissez-moi les lire. Je vous répondrai quand j'aurai pesé toutes les données de la situation.

— Toutes les données!... Il n'y en a qu'une qui compte, et elle n'a pu sortir une heure de votre mémoire! Croyez-vous donc que ma douleur soit celle de l'épouse bafouée!... Avez-vous besoin de vérifier vos anciennes lettres d'amour, afin de mesurer mon offense et de découvrir un

moyen de la leurrer? Peu m'importe que votre aventure se soit terminée avant notre mariage, ou que vous ayez trahi plus tard ma tendresse. Ce qui m'aurait tuée, si j'eusse été la seule victime, ne me touche qu'à peine auprès de la révélation affreuse...

— Mais quelle révélation?... » s'écria Renaud, lui saisissant le bras presque brutalement.

— « Hervé est votre fils.

— Mon fils!... »

Il recula. L'expression de son visage était bien la plus immense, la plus sincère stupeur.

— « Quel homme êtes-vous donc pour jouer ainsi la comédie devant moi, qui ai vu! » murmura Laurence. « J'avais une telle confiance en vous!...

— Ce que vous avez vu!... » répéta son mari avec la promptitude d'un duelliste qui pare une botte mortelle. « Mais, imprudente que vous êtes, vous me faites l'effet de quelqu'un qui boirait le poison destiné à un autre. Vous avez lu ce qui devait tromper d'autres yeux. Le piège n'était pas tendu pour vous. Votre découverte est fausse. Hervé n'est pas mon fils. Il n'y a jamais rien eu entre madame de Ferneuse et moi. »

Un éclair de délivrance, un faible sourire, détendirent cette physionomie de femme, en dévoilant d'autant mieux toute sa douleur. Ce fut touchant, puis cruel, par l'immédiate rechute.

— « Ah! Renaud, je donnerais mon sang pour vous croire.

— Je vous dis la vérité, Laurence. Je vous le jure sur la tête de Micheline. »

De nouveau, elle espéra. Le serment vibrait d'une telle fougue de vérité! Valcor, esprit audacieux, n'avait qu'une superstition : sa fille. Il ne se parjurerait pas sur cette tête sacrée.

Laurence, jusque-là debout, se laissa tomber sur un escabeau, seul siège de cette pièce, qu'encombraient des échelles et des outils de maçons. La force lui manquait pour croire à l'invraisemblable salut. Elle tremblait de ne pouvoir se laisser convaincre.

Son mari la vit plus blanche que la proche muraille où séchait le plâtre frais. La malheureuse grelottait sans même s'en apercevoir, dans ce matin blafard, et avec cette robe décolletée, d'où sortaient ses grêles épaules. Une pitié, qui n'était pas feinte, imprégna les traits et l'accent de cet homme, qui, pourtant, n'avait jamais aimé d'amour celle qui souffrait si horriblement, là, devant lui.

— « Venez dans votre chambre, ma pauvre Laurence. Il fait glacial ici. Vous mettrez un châle. Ne pouvons-nous pas nous expliquer ailleurs? »

Elle regarda vers l'angle où la pioche des ouvriers avait mis la cachette à jour. On y voyait encore une boîte de tôle ouverte, une simple caissette à biscuits, dans laquelle, sans doute, les papiers se trouvaient à l'abri de l'humidité.

— « Oh! » reprit-elle, comme si des paroles sur le chaud ou le froid ne parvenaient même pas à ses oreilles. « Il y a si longtemps!... Vous ne vous rappelez plus quelles preuves vous avez vous-même rassemblées là exprès. Quand vous les reverrez, vous serez confondu!...

— Êtes-vous sûre que c'est moi qui les ai rassemblées? Êtes-vous sûre qu'elles sont authentiques?

— Qui donc, sinon un amant, prêt à s'expatrier, comme vous l'étiez alors, scellerait dans un mur, sous une tapisserie soigneusement replacée ensuite, les témoignages d'un bonheur coupable, et d'une paternité illicite? Si vous reveniez vivant, vous deviez retrouver ces souvenirs. Si vous périssiez au loin, vous pouviez en indiquer le secret à un ami, ou bien les laisser ensevelis à jamais. Il y avait tant de chances pour qu'on ne les retrouvât que dans des siècles, quand le château tomberait en ruines.

— Alors, » demanda Renaud, « comment expliquez-vous que j'eusse donné cet appartement à ma fille, que je lui eusse permis de faire creuser cette muraille, où se trouvaient abrités des documents si dangereux? »

Elle se tut. Son regard vacilla, comme si sa raison même faiblissait.

— « Comment avez-vous pu, Laurence, concevoir cette monstruosité, que j'eusse consenti à laisser ma fille épouser son propre frère, n'y eût-il qu'une probabilité sur mille qu'un lien si scandaleux existât entre elle et Hervé de Ferneuse? »

Maintenant, le ton du marquis exprimait la réprobation, l'honneur blessé. Le trouble, — tellement inaccoutumé chez lui, — dont il n'avait pas été maître au début de ce tragique entretien, disparaissait. Sa haute taille se haussait encore. Ses traits, finement busqués, reprenaient leur netteté énergique. Ses prunelles, impérieuses

dans leur captivante douceur, étincelaient, d'un bleu transparent de gemme.

Laurence posa sur lui un regard qui s'égarait de plus en plus. L'effroi de ne pouvoir jamais pénétrer l'âme de cet homme, qu'elle craignait trop et qu'elle aimait trop, et l'horrible conviction qu'elle avait acquise, l'oppressaient comme la sensation d'un cauchemar dont elle n'espérait aucun réveil.

A la fin, se parlant à elle-même, la malheureuse balbutia :

— « Mais Gaétane de Ferneuse... elle sait, elle... Dieu! c'est peut-être sa vengeance... Son fils n'aime peut-être pas réellement notre fille. »

Frappé de cette idée, Renaud tressaillit légèrement, fronça les sourcils et garda le silence, évaluant l'hypothèse.

Sa femme, alors, se tordit les mains et s'écria :

— « C'est à elle que j'en appellerai... Je m'humilierai, je me jetterai à ses genoux. Je lui demanderai pardon de l'avoir chassée... Mais je veux savoir... Je veux savoir!... »

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Le marquis lui saisissait les poignets, penchait vers elle un visage où la fureur effaçait tout vestige de pitié, et lui disait d'une voix rauque et terrible :

— « Je te le défends, tu entends bien... Je te défends d'avoir aucune explication avec Gaétane de Ferneuse! »

Les bras qu'il serrait avec une violence cruelle, s'amollirent dans son étreinte. Heureusement qu'il les tenait encore, car tout le poids d'un pauvre corps anéanti s'y suspendit brus-

quement, et Laurence, défaillante, serait tombée de l'escabeau si ce soutien lui eût manqué.

Valcor se pencha, prit sous la taille sa femme évanouie, la souleva sans peine, car il était d'une force peu commune et elle ne pesait guère. Il l'emporta dans sa chambre à elle, située à proximité du nouvel appartement de leur fille. Ni sur le palier, ni dans cette pièce, il ne rencontra de serviteur. Tous les gens, retenus en bas pour le service de la fête, ignoraient que leurs maîtres fussent montés.

Renaud allait poser le doigt sur une sonnerie pour appeler de l'aide, lorsqu'il se ravisa. Ayant étendu sur le lit — un lit d'angle avec des courtines à l'ancienne mode, mais fort somptueux, — Laurence inanimée, il parcourut des yeux la vaste chambre.

Le jour entrait maintenant, presque dans tout son éclat, par les hautes croisées, dont l'une restait entr'ouverte depuis la veille. Dans la douceur de ton des tentures en velours bleu pastel, du tapis pâle, tranchaient en plus sombre de jolis bahuts anciens, une petite commode ventrue et ornée de bronze, un secrétaire à cylindre. Vers ces meubles, dont l'un certainement, — mais lequel? — recélait les papiers trouvés dans la cachette, se porta successivement l'attention du marquis. Ce qu'il cherchait ne devait pas être difficile à découvrir. Mme de Valcor ayant pris une hâtive connaissance des mystérieuses lettres, au moment où son devoir de maîtresse de maison l'appelait dans les salles d'apparat, s'étant peut-être échappée du bal pour en achever la lecture, juste avant cet éclat qui aboutit

au départ de Mme de Ferneuse, avait dû les rejeter dans quelque tiroir, sous un simple tour de clef, pour courir ensuite à cette exécution où l'emportaient le désespoir et la colère.

C'était, en effet, exactement ce qui s'était passé. Et même, tel avait été l'affolement de cette infortunée, atteinte d'un coup si foudroyant, que l'angle d'un des feuillets passait hors du secrétaire, sous le cylindre rabattu avec trop de précipitation.

Renaud aperçut la tache blanche que faisait ce menu fragment de papier. Ses yeux brillèrent, un rictus lui détendit les lèvres. Il s'approcha du meuble, réfléchit un instant, puis revint vers Laurence. Touchant la robe de bal, il entendit, dans le froissement de la sous-jupe de soie, un tintement de métal. Les clefs étaient là. Il trouva la poche, et les prit. Bientôt il ouvrait le secrétaire. Sur la tablette s'étalaient éparses des feuilles roussies au bord et piquées par le temps. Valcor les saisit toutes, les rassembla d'un geste rapide, les glissa dans une poche de son habit, puis referma la serrure et replaça les clefs.

Seulement alors, il sonna.

Une femme de chambre parut au bout d'un instant.

— « Qu'est-il arrivé à madame la marquise? » cria-t-elle, lorsqu'un mouvement de son maître lui eut indiqué la forme gisante sur le lit.

— « Une syncope... Peu de chose, j'espère, » dit-il. « Madame s'est beaucoup fatiguée pour cette fête. Déshabillez-la. Faites-lui respirer des sels. Mettez-lui aux pieds une boule d'eau brûlante. Je ne pense pas que cela dure. Mais, si la

connaissance ne revenait pas promptement, appelez-moi, n'est-ce pas? »

Quittant la chambre de sa femme par une porte qui communiquait avec son appartement, il se trouva bientôt dans une pièce à peu près semblable, mais meublée plus sévèrement, où il se sentit chez lui, maître enfin de la situation, seul en face des papiers qui, peut-être, allaient transformer son sort, mais du moins prêt à la lutte, et délivré de l'incertitude.

Il commença par aller de l'une à l'autre des trois portes, dont les boiseries foncées coupaient la tenture de damas rouge sombre, et, à chaque serrure, il donna un tour de clef. Il revint ensuite à la table du milieu, posa dessus le paquet, d'ailleurs assez mince, des lettres, s'assit, et, vérifiant les dates, prit le feuillet le moins ancien.

Celui-ci avait dû être enroulé autour des autres. Il ne portait qu'une courte inscription, d'une écriture où, malgré plus de vingt années écoulées, Renaud ne put pas ne point reconnaître la sienne telle qu'elle était aujourd'hui.

Ces mêmes lignes, sans doute, avaient éveillé l'attention de Laurence.

Elles avaient dû rester presque entièrement cachées par un ruban, dont on distinguait la trace pâle, revenue en plusieurs tours sur le papier jauni. Et Mme de Valcor avait dénoué ce ruban, que Micheline, heureusement, lui rapportait intact.

Ainsi la jeune fille devait ignorer ces mots terribles dont sa mère avait été déchirée comme par un poignard :

« Moi, Renaud Yves Alexis, marquis de Valcor, au moment de m'expatrier pour arracher de mon cœur un amour qui sera le seul de ma vie, m'éloignant par la volonté expresse de celle que j'adore et qu'un devoir terrible sépare de moi, j'enferme ici, ne pouvant me résoudre à les détruire, ces lettres qui gardent le secret de notre sublime et déchirante aventure.

« O mon enfant!... enfant de ma noble Gaétane!... enfant de notre chair et de notre âme!... mes yeux te verront-ils jamais?...

« Sois sa consolation!

« Je te bénis.

« RENAUD.

« 20 février 1877. »

Le marquis lut à mi-voix cette date, réfléchit, puis murmura :

— « Hervé a, cette année, vingt-quatre ans. Nous sommes en 1901. Son anniversaire tombe le 12 mai. Il est donc né trois mois après que ces mots furent écrits. Laurence a dû faire aisément ce calcul. Elle était fixée même avant de parcourir ces lettres. »

La main de Valcor se posa sur les papiers jaunis, où s'apercevait une autre écriture que la sienne, des caractères très fins et très hauts, biens féminins, mais d'une fermeté singulière.

Soit que Renaud eût ces lignes présentes à la pensée au point de n'avoir rien à y apprendre, soit qu'il eût besoin de ressaisir immédiatement quelque fil d'une machination qui se compli-

quait jusqu'à déconcerter son génie, il ne se hâta point de feuilleter ces pages où dormait un passé mystérieux, mais s'enfonça dans une méditation profonde. Posant les coudes sur la table, il joignit les mains et y appuya son menton.

Qui l'eût vu, dans la solitude et le silence de cette chambre, le regard fixe et droit, les sourcils rapprochés, les lèvres durement closes, avec on ne sait quelle flamme intérieure transparaissant sur ses traits énergiques, eût pressenti ce que la volonté d'un homme peut opposer de résistance au Destin.

Ce visage si beau eût fait peur, jusqu'au moment où une détente soudaine en adoucit l'expression farouche. Quelque chose de douloureux et de passionné trembla autour de la bouche qui s'entr'ouvrit et dans les yeux qui se voilèrent. La face glissa contre les mains où elle s'ensevelit.

Un gémissement s'échappa, étouffé :

— « Gaétane... Gaétane !... »

III

CE QUE LA MER ENTENDIT

Le lendemain de fête fut pour Micheline de Valcor la date la plus lugubre de son existence, le jour qui l'initiait à la douleur.

Sa jeune vie, jusque-là, s'était écoulée dans une douceur merveilleuse. Et elle n'aurait pas su qu'il y avait des larmes sur la terre, si elle n'avait pas essayé de faire la charité.

Elle était un peu comme ce prince d'Orient à qui ses courtisans avaient si soigneusement caché toute laideur et toute peine, qu'il dut s'échapper de son palais pour découvrir la maladie, la vieillesse et la mort. Il est vrai qu'il ne rêva plus ensuite qu'à consoler l'humanité, et qu'il devint, sous le nom de Bouddha, le dieu le plus adoré de l'univers.

Micheline n'eût voulu consoler qu'un être au monde, celui qu'elle aimait, et qu'elle devinait aussi malheureux qu'elle-même.

Quant à ses parents, enfermés depuis qu'ils avaient quitté le bal, et dont elle ne pouvait approcher, elle se refusait à les plaindre, malgré toute sa tendresse pour eux. Car leurs chagrins, s'ils en avaient, s'étaient manifestés par une attitude tellement incompréhensible et cruelle, que c'est tout au plus si leur fille arrivait à ne pas les juger dans un esprit de blâme et de révolte.

« D'ailleurs, » pensait-elle, « ils ne devraient pas m'écarter ainsi de leurs préoccupations. Puisqu'ils ont cru devoir agir si atrocement contre mon fiancé et contre sa mère, ils ont à m'en rendre compte. Ce sont mes sentiments qu'ils déchirent. C'est mon bonheur qui est en jeu. »

Micheline ne savait rien, hors les quelques mots surpris entre son père et sa mère, et ceux, moins explicites encore, qu'ils lui avaient adressés. Mais, avec la retraite brusque de Mme de Ferneuse et de son fils, dans l'intuition de son jeune cœur amoureux, délicatement vibrant, c'était assez pour lui suggérer les pires craintes.

Ne s'étant pas couchée après le bal, elle attendait impatiemment le déjeuner, qui se servait à une heure. Elle espérait y rencontrer ses parents. Ni l'un ni l'autre n'y parut. Pas plus, d'ailleurs, qu'aucun des hôtes du château. Tous reposaient encore après la nuit de fête.

Mlle de Valcor, par l'intermédiaire d'un domestique, fit alors passer à son père un mot, sous enveloppe cachetée, le suppliant de la recevoir.

Le valet revint avec une réponse, également écrite et close,

« *Mon enfant,* » disait le marquis, « *des affaires très graves m'absorbent, et ta mère, un peu souffrante, ne doit pas être dérangée.*

« *Aie confiance en moi. Ne sais-tu pas, Micheline, que tu es ma seule raison de vivre, et que le bonheur n'a de sens pour moi qu'en ce qui te concerne ?*

« *Je suis de force à te l'obtenir, comme tu le souhaites, quoi qu'il arrive.*

« *Sois seulement patiente, calme et silencieuse, comme une Valcor doit l'être.*

« *Ton père qui t'aime par-dessus tout.* »

Ces lignes, au lieu de rassurer la jeune fille, lui firent passer sur le cœur un frisson de danger, de mystère.

Pour hâter le cours des lentes heures, dont l'angoisse à venir l'effarait, Micheline résolut de sortir dans le parc. Elle irait sur la terrasse, dans un coin qu'elle connaissait bien, où le spectacle de la mer était plus sauvage qu'ailleurs. Là, même par les temps calmes, les vagues se brisaient et se plaignaient toujours. Leur voix triste et infinie l'aiderait à engourdir sa peine.

Cette terrasse de Valcor s'étend sur une longueur d'un demi-kilomètre à cent pieds au-dessus de la grève. Elle a, comme mur de soutènement, la falaise rocheuse même, si abrupte à certains endroits, que la balustrade de pierre se trouve presque en surplomb et domine verticalement les flots. A ses deux extrémités, la terrasse s'appuie à des promontoires naturels, dont

les arêtes la limitent comme des bornes gigantesques. Celui du nord est d'un dessin particulièrement tourmenté. Si l'on s'accoude à son ombre, au-dessus du dernier balustre, on suit de l'œil sa crête déchiquetée, qui va, s'abaissant rapidement, jusqu'à ce qu'elle s'enfonce dans les flots, ou bien on plonge le regard immédiatement au-dessous de soi, le long de sa muraille, qui descend à pic, offrant des aspérités où seuls les oiseaux de mer semblent pouvoir trouver un point d'appui.

A cet endroit, la basse grève n'est qu'un chaos de rochers, dont les masses, vues d'en haut, surgissent toutes noires dans la blancheur d'une perpétuelle écume. Et toujours, de cet abîme, monte la rumeur des eaux puissantes, tantôt apaisée et monotone comme une chanson de nourrice, tantôt avec des éclats de foudre et de surnaturels hurlements.

Jamais elle n'avait été plus caressante qu'en cet après-midi de juin, où Micheline vint l'écouter. Le soleil brillait. La mer bretonne était bleue et soyeuse. Des voiles de pêcheurs la semaient de fins triangles ocrés. Toutefois, malgré la beauté de l'heure, la tristesse des espaces immenses, qui rend si graves les yeux des marins, flottait sous le ciel, jusque vers l'horizon, où rien ne s'achevait.

Micheline s'approcha de la balustrade. Elle tenait une ombrelle blanche ouverte au-dessus de sa tête, que protégeait en outre une grande capeline de paille légère. Sa robe aussi était blanche. On aurait pu la voir, apparition charmante, contre le rocher sombre, s'il eût été pos-

sible à un être humain d'errer sur la redoutable falaise. Mais, du côté du parc, elle se trouvait cachée par un dernier hérissement de granit.

A peine avait-elle eu le temps d'explorer d'un regard la perspective grandiose et familière, que Micheline fit un mouvement de recul, et jeta une sourde exclamation. A quelques mètres au-dessous d'elle, une forme humaine venait de remuer contre la vertigineuse muraille.

La frayeur de la jeune fille n'avait été que le saisissement nerveux causé par cette agitation vivante sur le roc éternellement désert. Mais un fait si étrange n'impliquait rien de dangereux pour elle. D'ailleurs, sa nature était calme et brave. Son second mouvement la ramena donc vers le rebord de pierre, au-dessus duquel son buste s'inclina dans une attitude de vive curiosité.

Un homme se hissait dans sa direction, s'agrippant des mains et des pieds aux parties saillantes du granit, montant avec circonspection et lenteur, mais avec une sûreté singulière. On eût dit que la rude falaise avançait à mesure, pour lui, des degrés secourables, tant il avait d'adresse à se saisir de la moindre aspérité.

Cependant sa position était effrayante, car, au-dessous de lui, c'était le vide, et la moindre maladresse pouvait le précipiter.

Micheline regardait en haletant cette silhouette mince et agile. Devenait-elle folle?... Elle croyait reconnaître...

Mais le fantaisiste promeneur put s'arrêter sur une surface relativement large. Il leva la tête, comme pour mesurer l'effort qui lui restait à faire.

Mlle de Valcor jeta un cri :

— « Hervé !...

— Oui, moi, » dit-il, « n'ayez pas peur. »

Quel son doux et voilé prirent ces mots dans l'énormité de l'air ! Jamais Micheline ne devait oublier leur sonorité d'exception, qui accentua l'émoi dont elle était bouleversée.

— « Hervé, » supplia-t-elle, tremblante, « laissez-moi chercher du secours. On vous jettera une corde d'ici.

— Non, non, n'en faites rien.

— O Hervé !... Si j'allais vous voir tomber, là !... »

Elle avait posé son ombrelle. Ses mains se joignaient, convulsives. Son beau visage était plus blanc que sa robe.

Il la rassura.

— « Si vous saviez comme je suis d'aplomb !... Et tranquille ! Je n'ai pas l'ombre de vertige. »

Il changea de ton. Sa voix ne fut plus qu'un souffle, le plus faible, le plus suave parmi les souffles de l'espace.

— « Micheline... Vous m'aimez donc ?...

— Ah ! vous le savez bien. »

Tous deux se turent et se contemplèrent.

Déjà ils oubliaient la situation périlleuse, le décor écrasant, et même les circonstances menaçantes qui amenaient le jeune homme à une si extraordinaire entreprise.

Les yeux noirs de Mlle de Valcor et les yeux bleus de M. de Ferneuse se pénétraient plus attirants et plus profonds que toute la mer et que tout le ciel, plus remplis de présages que le Destin. Ils ne pouvaient plus se déprendre.

Ce fut elle, moins chimérique et moins rêveuse, qui parla ensuite la première.

— « Pourquoi cette folie, Hervé?

— Parce qu'il faut que je vous parle, et que cependant j'ai juré à ma mère de ne pas remettre les pieds à Valcor.

— Nous en sommes là, vraiment?... » s'écria la jeune fille avec désespoir.

Il ne répondit pas tout de suite, cherchant du regard, au-dessus de lui, s'il ne pouvait gagner un mètre ou deux, et s'élever plus près d'elle. L'ayant cru possible, il se mit en mouvement. Et elle, alors, demeura muette, immobile, la respiration suspendue, toute son âme rivée à chaque geste du jeune corps souple, qui rampait en hauteur, collé au roc ainsi qu'une liane vivante.

Elle soupira, délivrée de l'affreuse oppression, lorsque, enfin, Hervé se trouva dans une espèce de niche assez vaste, à une distance d'elle si insignifiante, que leurs mains s'atteindraient peut-être s'ils essayaient de les joindre, non sans une extrême imprudence.

— « Le plus difficile a été fait sous vos yeux, » dit M. de Ferneuse. « J'ai franchi la falaise par un véritable sentier. Les touristes le suivent sans peine, pour goûter l'émotion de voir la mer se briser à la pointe du promontoire. Mais les guides n'ont pas prévu ma visite d'aujourd'hui, et les degrés manquaient pour remonter sur ce versant.

— Vous saviez donc me trouver ici, Hervé?

— J'en courais la chance. N'est-ce pas votre place favorite? Je serais revenu tous les jours,

quitte à attendre, comme je viens de le faire, deux ou trois heures à mon poste d'observation.

— Mon ami, » dit la jeune fille avec une intonation profonde, « ceci nous unit pour toujours. Nous n'étions pas fiancés hier. Aujourd'hui nous le sommes.

— Est-ce vrai, Micheline? » s'écria le jeune homme, transporté. « Vous vous engagez à moi?

— De toute mon âme, devant Dieu qui nous entend, devant ce ciel et cette mer. Quels plus sublimes témoins pourrions-nous souhaiter? »

Elle étendait le bras, comme pour prêter serment. L'immensité se reflétait dans ses beaux yeux. Elle semblait, contre la pierre primitive, dressée derrière elle comme un menhir, une jeune prophétesse inspirée.

— « Micheline, je sens que je braverai tout pour vous conquérir. Mais, s'il faut lutter, ne fléchirez-vous pas?

— Jamais!

— Votre père a tant d'influence sur vous!

— Mon père ne veut que mon bonheur. Il me l'a encore fait savoir il n'y a qu'un instant.

— C'est comme ma mère, » dit Hervé. « Pourtant, elle m'interdit de songer à vous désormais.

— Quel tableau d'obéissance filiale!... » s'écria Micheline, avec la prompte gaieté de son âge.

Elle riait, traçant de la main, autour d'Hervé, un cadre imaginaire.

— « Je n'ai pas promis l'obéissance, » répliqua-t-il. « Mais j'ai donné ma parole de ne pas franchir la grille de votre parc. Rien au monde,

d'ailleurs, pas même mon amour pour vous, adorée Micheline, ne me ferait mettre aujourd'hui le pied sur les terres de Valcor, et ma mère pouvait se dispenser de mon serment. »

Le sourire dont il avait accueilli la plaisanterie de sa fiancée mourut sur ses lèvres. Une expression qu'elle ne lui connaissait pas, un orgueil amer, se fixa sur le juvénile visage, qu'une moustache blonde parvenait à peine à viriliser, tant il y avait de finesse dans le teint blanc et de douceur dans les yeux limpides.

Micheline resta silencieuse, le regardant avec plus que de la tristesse, avec une confusion navrée. Elle ne savait de quels mots se servir pour lui demander s'il était possible que, la nuit dernière, ses parents, à elle, eussent ignominieusement congédié sa mère, à lui. Que devintelle, en entendant celui qu'elle aimait lui dire :

— « Sans vous, Micheline, et malgré ma mère, le marquis de Valcor eût déjà reçu mes témoins.

— Dieu! » cria la jeune fille. « Un duel entre mon père et vous! »

Un peu d'ironie passa sur le visage nerveux de M. de Ferneuse.

— « Oh! » dit-il, « je suis redevenu plus maître de moi-même. Je ne vais pas vous réciter le monologue du *Cid*. Et pourtant, ma situation n'est pas moins tragique que la sienne. Mais j'espère ne pas déroger à la fierté de mon nom, en me retenant de jouer ici le héros cornélien. Si le malheur veut qu'après avoir tout essayé, j'aperçoive mon devoir dans une démarche qui me ferait vous perdre, eh bien... »

Il s'arrêta.

— « Eh bien? » répéta Micheline, dont le cœur sautait d'angoisse.

— « N'importe, ma chère aimée, n'envisageons pas le pire.

— Expliquez-vous, Hervé. Vous me devez le secret de toutes vos pensées. Qui me parlera, si ce n'est vous? Je vis dans le mystère. Mes parents se cachent de moi. Cette entrevue que vous nous avez ménagée au péril de votre vie est peut-être la dernière, pour bien longtemps. Oh! que tout cela est affreux! » gémit-elle, comme si la cruauté de leur sort lui fût apparue tout à coup.

— « Micheline, c'est vrai, il nous faudra beaucoup de courage et peut-être une longue patience. Entre nos deux familles, il y a certainement quelque secret terrible. Ma mère m'a dit d'espérer. Elle croit que ce secret ne mettra pas entre vous et moi un obstacle insurmontable. Cependant... ô ma fiancée devant Dieu! vous qui, seule, posséderez mon cœur jusqu'à la mort, écoutez. Si tout notre amour, toute notre énergie, toute notre fidélité ne venaient pas à bout d'un tel obstacle...

— Que feriez-vous? » questionna vivement Mlle de Valcor. « Est-ce alors que vous demanderiez raison à mon père? »

Hervé secoua la tête.

— « Je suis un croyant, » dit-il. « La science ne m'a pas éloigné de Dieu. C'est lui que je cherche à travers sa mystérieuse création. J'ai confiance qu'il me donnerait la force de renoncer à mes titres vains de gentilhomme et aux préju-

gés sanguinaires dont leurs traditions obscurcissent les âmes. Je quitterais le monde, où je ne pourrais devenir votre époux et où je serais trop tenté de me venger du marquis de Valcor.

— Vous vous tueriez?

— Non, Micheline, car ce serait éviter un crime pour en commettre un pire. J'irais poursuivre, au fond d'un cloître, les études d'où j'essaie de tirer quelque bien pour mon pays. »

Elle parut surprise et se tut. Une anxiété subite altéra la physionomie d'Hervé. Il se méprenait sur ce silence.

— « Vous referiez votre bonheur... » murmura-t-il.

— « Vous pouvez le croire! » s'exclama Micheline. « Oh! non, Hervé, non!... Votre résolution m'étonnait, parce que, moi, il me semble que je préférerais mourir. »

Cette fille charmante prononça ces mots avec une simplicité qui leur donnait une force merveilleuse. D'un caractère moins contemplatif, moins imprégné de traditions religieuses que celui d'Hervé, elle n'envisageait pourtant pas plus que lui leur amour comme un sentiment qui pouvait changer ou finir. Seulement, devant la résolution inattendue de l'homme dont elle ne connaissait pas encore toute l'âme, elle avait eu un instant d'hésitation, un retour sur elle-même. Quelle forme prendrait son renoncement à la vie si elle devait perdre l'amour qui lui représentait toute sa vie?

— « Micheline, » dit M. de Ferneuse avec un beau sourire, « vous savez que notre premier devoir est l'espérance.

— Je ne cesserai d'espérer qu'après vous-même, » dit-elle.

— « Alors, » reprit-il avec une espèce d'espièglerie, « nous en avons pour longtemps. »

Ils rirent. Ils étaient jeunes. Et ils se sentaient si sûrs de s'aimer!

— « Maintenant, » dit Hervé, « il faut que nous nous quittions. »

Micheline pâlit, autant de la douleur de lui dire un adieu qui pouvait être long — qui sait? même éternel — que de frayeur pour lui, qui allait reprendre son périlleux chemin.

— « Me permettrez-vous de revenir? » demanda-t-il.

— « Ici?

— Sans doute.

— Non, non! J'aurai toute la patience qu'il faudra. Je préfère ne pas vous voir que d'exposer votre vie. Jurez-moi que vous ne recommencerez pas cette entreprise insensée. »

Sans répondre, il la suppliait des yeux de ne pas exiger un tel serment. Elle demeura inflexible. Hervé dut se soumettre.

— « Alors, laissez-moi toucher votre main... Essayez... » implora-t-il.

— Oh! vous vous tuerez!... » soupira Micheline, dont le sang se glaçait à chaque mouvement du jeune homme.

Cependant, leurs doigts étendus restaient séparés par un espace presque imperceptible. Mais cet espace, la mort seule eût permis à Hervé l'élan nécessaire pour le supprimer.

Mlle de Valcor regarda autour d'elle.

Du rocher tout proche, hors d'une anfractuo-

sité, jaillissait, parmi quelques pauvres graminées, une petite fleur rosâtre et sans nom. Micheline la cueillit, la baisa, la tendit de toute la longueur de son bras. Son fiancé put saisir la corolle frêle. A son tour, il y posa les lèvres, la glissa contre son cœur.

— « Au revoir, Micheline adorée. Je suis à vous pour toujours.

— Au revoir, Hervé. Je vous aime. Je serai votre femme ou je mourrai. »

M. de Ferneuse commença de redescendre. Il le fit avec la lente et sûre agilité déployée dans l'ascension. Pas une fois il ne leva la tête. La moindre distraction eût été fatale. Mais lorsque, enfin, il posa le pied sur l'espèce de lacet praticable, contournant la falaise et taillé pour les touristes amateurs d'émotions, il retira la casquette de toile qui le coiffait, et dirigea les yeux là-haut, vers l'aimée.

Elle vit ses cheveux blonds lustrés, qui brillaient dans le soleil, et sa face claire où elle devina le reflet d'une âme incapable de découragement, d'inconstance, d'aucune fraude morale. Elle se sentait vaillante et sûre comme lui, résolue comme lui. Elle espéra. Aussi, avec plus de douceur que de mélancolie, suivit-elle la mâle silhouette élégante, qui disparut à l'angle du rocher.

Alors, elle mesura l'horrible chemin parcouru par Hervé pour monter jusqu'à elle. La muraille, grise et sans ombre dans la pleine lumière, paraissait presque lisse. En bas, c'était l'abîme, avec le hérissement féroce des granits et l'irritation perpétuelle des lames contrariées.

Micheline s'enivra d'horreur et d'orgueil, maintenant qu'elle ne craignait plus pour l'audacieux ami.

« Ah! je puis être fière d'être aimée à ce point! » pensa-t-elle.

Sa nature hautaine trouvait là une satisfaction exaltante, une force de constance indomptable.

IV

CE QUE LES ARBRES ENTENDIRENT

Vers l'heure où Micheline s'entretenait avec Hervé, dans des circonstances tellement décisives pour leur amour, un autre tête-à-tête, d'une nature bien différente, avait lieu non loin du leur.

M. de Plesguen — l'oncle Marc, ainsi que l'appelait Mlle de Valcor, — avait accueilli avec une certaine surprise la prière que lui adressa Françoise d'écouter très sérieusement ce que José Escaldas aurait à lui dire.

— « Je n'aime pas beaucoup, fillette, les confidences d'Escaldas. Mais, s'il désire me parler, pourquoi ne pas me le demander lui-même, sans te prendre comme intermédiaire ?

— Mais, père, j'imagine qu'il vous croit son ennemi.

— Ce serait lui faire beaucoup d'honneur, » repartit le vieux gentilhomme.

Ce Marc de Plesguen, grand, sec, au visage

maigre, avec des traits accentués et une moustache grise, l'air de l'officier qu'il avait été, en effet, jusqu'à ce que la mort de sa femme et le désir de se consacrer à sa fille, avec un certain dégoût de la vie militaire moderne, lui eussent fait donner sa démission, offrait le type classique de l'aristocrate, sans morgue, mais d'une hauteur aisée, et, quand il voulait, de la plus impertinente politesse.

— « Papa, » insista Françoise, « je vous prie d'aller retrouver José Escaldas, que je viens de rencontrer, et qui m'a prévenue qu'il vous attendrait au Chêne-Blanc. Écoutez-le. Ne le traitez pas avec votre désinvolture ordinaire. Je ne sais pourquoi, mais je me figure que c'est un individu très fort. Il y aurait peut-être profit à connaître ses idées.

— Profit!... » répéta le père avec une souriante réprobation. « Quel vilain mot dans ta jolie bouche!

— Mais quelle chose opportune, par le temps qui court!

— Tu m'en veux de ne pas avoir su t'enrichir, Françoise?

— Je vous en voudrais si vous en manquiez l'occasion. »

Elle riait. Mais Françoise de Plesguen riait toujours. Frimousse pétillante, avec une longue taille sur des jambes un peu courtes, on la rêvait en paniers, avec un œil de poudre sur ses cheveux blonds, et quelques mouches au bord de ses fossettes.

Son père soupira tout bas, car il savait que le rire de sa Françoise manquait parfois d'insou-

ciance. Mais il ne discernait pas toujours à quel moment.

— « Et si c'est un secret pour l'exploitation du caoutchouc, que ton Bolivien veut me vendre au détriment de notre cousin, » plaisanta-t-il, « m'approuverais-tu de faire concurrence au roi de la Valcorie, et de partir, comme planteur, pour le Haut-Amazone ? »

Elle secoua sa fine tête.

— « Oh! non... Toutes les Valcories du monde ne m'empêcheraient pas de jalouser Valcor tout court, ce domaine héréditaire où nous sommes, un des plus beaux de France. Comment s'occuper d'autre chose quand on le possède ? A la place de notre cousin, je trouverais que c'est l'amoindrir, y ajouter les millions d'une industrie exotique. »

Comme elle tenait de son père, au fond! La fierté de race, l'orgueil de la terre qui donne le titre : voilà ce qu'elle enviait, cette petite bergère de Watteau.

— « Ce n'est pas monsieur José Escaldas qui t'empêchera d'être la fille d'un cadet, ma jolie ambitieuse, » dit Marc avec un peu d'amertume.

— « Qui sait ?

— Enfin, je vais le retrouver. L'heure est chaude pour marcher jusqu'au Chêne-Blanc. »

M. de Plesguen sonna pour se faire donner son plus large chapeau de paille et sa vaste ombrelle grise doublée de vert. Il quitta le château, traversa les jardins à la française, puis par une avenue baignée d'ombre, sous les arceaux des ramures épaisses, il se dirigea vers le Chêne-Blanc.

Le carrefour prenait son nom d'un arbre splendide. Plus droit qu'un hêtre, avec le même ton lisse et vaguement argenté, le chêne jaillissait au centre, colonne dont on oubliait l'énorme diamètre, tant elle était haute, et couronnée d'une coupole gigantesque de verdure.

De côté, sur un banc de pierre, Escaldas était assis, tellement absorbé dans ses réflexions qu'il avait laissé éteindre sa cigarette. Avec sa canne, il traçait des hiéroglyphes sur le sol moussu.

— « Vous avez donc, monsieur, des choses bien mystérieuses à me communiquer, pour m'avoir fait venir si loin ? » demanda Marc en le saluant à peine.

— « Très mystérieuses, monsieur de Plesguen. »

Le mot ne fit que refroidir davantage celui qui arrivait. Sa droite et simple nature répugnait à tout ce qui ne pouvait se dire tout haut ni se faire au grand jour.

— « Allez, monsieur, je vous écoute, » fit-il en prenant une place aussi éloignée de José que la longueur du banc le permettait.

Le métis glissa tout près de lui, escamotant la distance d'un mouvement cauteleux et félin, sans tenir compte d'un haut-le-corps chez son interlocuteur.

— « Monsieur de Plesguen, ne vous écartez pas. Nous n'aurons point à nous repentir, croyez-moi, de parler à voix basse. » En effet, sa voix n'était qu'un susurrement. — « Quel serait votre état d'âme si je vous fournissais la preuve que c'est vous, et non votre cousin Renaud, qui êtes le chef de la famille de Valcor, le véritable titu-

laire du marquisat, le propriétaire légal du merveilleux domaine où nous sommes ? »

L'état d'âme de M. de Plesguen, dont Escaldas se montrait si curieux, ne parut pas sensiblement modifié par une telle supposition. L'invraisemblable et l'absurde, dans la bouche d'un individu pour qui l'on manque déjà de confiance, ne peuvent que mettre davantage en garde contre lui. Marc leva seulement les sourcils et haussa les épaules.

— « Ce que je vous dis est absolument sérieux, monsieur de Plesguen.

— Il y a quelque chose de sérieux là-dedans, monsieur Escaldas : la course que vous m'avez fait faire en pleine chaleur, et que je regrette fort. Mais quant à vos sornettes !...

— Si ce n'est pour vous, écoutez-moi pour votre fille, » cria le Bolivien en le voyant se dresser.

— « Ma fille !... » murmura Plesguen. Il revoyait le rire de sa Françoise, avec le pétillement de ses yeux vifs. Il entendait encore le « Qui sait ?... » plein de chimère. — « Vous n'avez pas débité ces folies à ma fille, je l'espère bien, monsieur ?

— Non. Mais mademoiselle Françoise est vouée au malheur si vous ne vous faites pas restituer le patrimoine qui doit lui revenir. Elle aime le prince de Villingen, qui épouserait l'héritière de Valcor. Tandis que... »

Le vieux gentilhomme ne le laissa pas achever.

— « Taisez-vous !... Quelle audace !... Présumer des sentiments de mademoiselle de Plesguen ! »

Le maigre visage, à moustache militaire, se plaquait de rouge. La colère et l'émotion luisaient dans les yeux, ordinairement assez ternes.

Mais le trouble qui agitait Marc n'était pas fait seulement d'indignation. Une anxiété l'étreignait. Comment deviner un cœur de jeune fille?... Serait-il possible que la sienne se préparât le chagrin d'une amourette insensée?...

Escaldas vit fléchir légèrement la raideur du buste, et une nuance implorante atténuer l'irritation de la physionomie. M. de Plesguen ne faisait plus mine de vouloir s'en aller.

— « C'est au père que je m'adresse, » reprit humblement le Bolivien. « J'ai vu votre Françoise tout enfant. Je lui suis dévoué. Je tiens son bonheur dans mes mains. J'en suis sûr. Et vous voulez que je ne vous en parle pas!... »

M. de Plesguen se taisait. A peine percevait-il le sens de ces paroles. Des billevesées, écloses dans la cervelle sans pondération de ce natif des pays chauds! Mais sa colère tombait, noyée de tristesse. Françoise, sa jolie ambitieuse, comme il l'appelait... Ah! cela ressemblait à cette folle tête, de rêver un mariage impossible. Que deviendrait-il, lui, si elle allait souffrir pour de bon!

— « Monsieur de Plesguen, qu'est-ce que cela peut vous faire, même si je déraisonne, de m'écouter cinq minutes? »

Une réflexion venait de frapper Marc. Il l'énonça brusquement :

— « Vous prétendez me parler dans l'intérêt de ma fille. Vous invoquez votre dévouement pour elle. Vous rappelez son enfance. Mais sa

cousine aussi, vous l'avez connue au berceau. Le père de Micheline a fait votre situation. Vous avez toutes les raisons du monde d'être plus attaché aux Valcor qu'à nous.

— Attaché aux Valcor!... » ricana le métis.

— « Pourquoi voudriez-vous leur ruine? et à notre profit?...

— Ceux que vous appelez « les Valcor », reprit Escaldas, « ne seront jamais ruinés. Les caoutchoucs d'Amérique valent des mines de diamant. Ce que Renaud a conquis par son énergie restera à sa fille. Mais ce qu'il a conquis par un crime doit revenir à la vôtre.

— Par un crime! » s'exclama M. de Plesguen.

— « Croyez-vous qu'il n'en ait qu'un sur la conscience? »

— « Haïriez-vous mon cousin? » questionna Marc, étonné.

— « De toute mon âme! » répondit l'autre, avec une intonation qui ne laissait subsister aucun doute.

Le calme, la hauteur, une grande dignité reparurent sur les traits de son interlocuteur.

— « Cela suffit, » dit-il, « pour que je cesse de vous entendre. »

M. de Plesguen était debout, déjà dans le mouvement de s'éloigner.

— « Vous le haïrez bien plus que moi, » dit Escaldas, « vous si respectueux de votre sang, si fier de votre race, quand vous saurez quel crime il a commis contre votre race et contre votre sang.

— Voilà deux fois que vous prononcez ce mot de « crime », riposta, en s'arrêtant, mais sans

reprendre sa place, le père de Françoise. « Eh bien! soit, admettons que votre calomnie repose sur un fait réel. Ce crime, que vous imputeriez au marquis de Valcor, vous ne prétendez pas qu'il l'ait commis en Europe. Vos allusions se rapportent sans doute à cette période de sa jeunesse, où vous avez fait sa connaissance, au cours de ses explorations dans des pays sauvages. Là-bas, l'énergie prend parfois, et forcément peut-être, des formes sanguinaires. Ce fameux crime, quel qu'il fût, n'en serait sans doute pas un pour nos lois françaises, ou, après vingt années, leur échapperait par la prescription.

— La prescription n'existe pas pour ce que je soupçonne.

— Vous soupçonnez! » répéta vivement de Plesguen. « Vous n'avez que des soupçons!... Et vous osez!... Mais, tout à l'heure, vous me parliez de preuves.

— Je suis moralement sûr, » dit tranquillement Escaldas. « Quant aux preuves, nous aviserions ensemble au moyen de les établir.

— Dans quel but?...

— Faire de vous le maître de...

— Il ne s'agit pas de cette rengaine, » interrompit Marc avec impatience. « Je demande : dans quel but, pour vous?

— Un intérêt de vengeance et un intérêt d'argent.

— Le second seul doit compter, je pense, » fit Plesguen dédaigneusement.

— « Il prime l'autre, certes, » dit Escaldas, imperturbable. « Vous voyez, je suis net. Parce que je veux vous convaincre.

— Vous me convainquez si peu que je vous défie de répondre à cet argument : mon cousin vous paierait sans doute plus pour vous taire, si vous êtes en mesure de le perdre, — que d'autres pour parler. Renaud ne possède pas seulement son patrimoine familial, mais les immenses revenus de ses caoutchouteries. Il peut mettre le prix à votre silence. Si vous ne lui offrez pas ce silence, c'est qu'il n'a rien à craindre de vous.

— Il aurait trop à craindre, s'il savait ce que je sais. Aucun contrat ne lui offrirait une sécurité suffisante. Vous ne le connaissez pas. Il me ferait disparaître. »

Marc frissonna. Le métis avait trouvé on ne sait quel accent de vérité sinistre.

— « Enfin, » murmura Plesguen après quelques minutes de réflexion, et en se rapprochant, la voix étouffée, dans un geste involontaire d'entente, « de quoi donc pouvez-vous accuser le marquis de Valcor? »

Un éclair passa dans les petits yeux de jais du Bolivien.

— « Serez-vous un allié, si je parle? » demanda Escaldas.

— « Un allié!... Quelle expression, monsieur! Je ne crois pas que rien au monde me décide à faire alliance avec vous, surtout pour des menées ténébreuses.

— Cependant, monsieur de Plesguen, je vous répète qu'avec un homme comme Valcor, c'est ma vie que je risque. Au moins me ferez-vous le serment de ne pas le mettre en garde contre moi, quoi que je puisse vous dire? »

L'ancien officier ne répondit pas tout de suite.

Au bout d'un instant, il hocha sa tête grise sous son chapeau de paille à larges bords.

— « Décidément, monsieur, ce sont là des histoires qui ne me reviennent point. Gardez vos secrets. Je ne puis vous promettre que ma conscience ne m'oblige pas à défendre coûte que coûte le chef de notre maison, si je juge qu'il est vilainement et injustement attaqué.

— Le chef de votre maison!... » ricana le métis.

— « Oui, monsieur, ma mère était une Valcor.

— Et s'il n'en est pas un, lui! » s'écria le Bolivien. « S'il est un étranger à votre race... pis que cela, un usurpateur. S'il porte votre titre, à vous, s'il détient votre héritage, à vous, grâce à la plus audacieuse machination, à la plus atroce perfidie! Vous considérerez-vous toujours comme tenu d'honneur à respecter en lui tout ce qu'il bafoue : votre lignée, votre sang, votre nom... Dépouillerez-vous votre fille pour l'effroyable triomphe d'un bandit? »

Le Bolivien s'oubliait. Où était sa circonspection de tout à l'heure. Mais il y gagna de capter enfin l'attention émue de celui qu'il voulait convaincre. Nul ne fût resté sans trouble en écoutant son étrange hypothèse, énoncée avec une indéniable conviction.

Pourtant, après une courte stupeur, Marc se ressaisit.

— « Vous oubliez, Escaldas, » dit-il, « que j'ai vu naître Renaud, étant plus âgé que lui, que je fus son compagnon de toujours...

— Même en Amérique? » interrompit brusquement l'autre, « dans les forêts vierges du

Haut-Amazone, pendant les cinq ou six années où l'on perdit sa trace, tandis qu'il parcourait de sauvages et fiévreuses solitudes?

— On n'a jamais perdu tout à fait sa trace.

— Croyez-vous?

— Tout s'est expliqué à son retour.

— Croyez-vous?... » répéta Escaldas.

Ses yeux perçants pesaient sur les yeux indécis du gentilhomme, qui ne détournait plus son regard.

— « Et, à son retour, » reprit le métis en appuyant sur chaque syllabe, « tout vous a-t-il paru si simple? Lui-même, ne l'avez-vous pas trouvé changé plus que de raison?

— Il était parti presque un adolescent encore, » répondit Marc avec lenteur, interrogeant ses souvenirs. « Il revenait un homme. Plus qu'un homme, une espèce de héros. Il avait souffert toutes les privations, connu tous les dangers, puis éprouvé les rudes ivresses du civilisateur, du conquérant. Il s'était battu, il avait mal guéri de terribles blessures. Les fièvres l'avaient consumé. Et peut-être — on ne me l'ôtera pas de l'esprit — nul adversaire ne lui avait donné plus de mal à vaincre que son propre cœur. Comment n'aurait-il pas paru changé? »

José Escaldas se leva du banc, s'approcha de Marc, toujours debout, se haussa pour mettre son visage tout près du vieux visage loyal, qui pâlissait à cette approche expressive, puis, d'une voix basse, mais qui sembla, pour son interlocuteur, éclatante à faire vibrer tous les échos de l'antique domaine.

— « Et s'il n'était jamais revenu?... Si Renaud de Valcor dormait depuis vingt ans sous la terre sauvage des solitudes?... Si celui qui est ici n'était pas Renaud, et si vous, Marc de Plesguen, aviez, seul au monde, le droit de vous appeler le marquis de Valcor?...

— Taisez-vous!... Taisez-vous!... » murmura le père de Françoise, en jetant autour de lui un regard d'épouvante.

Il y eut un silence.

Les doux bruits de l'été frémissaient dans la profondeur des feuillages. Le chêne gigantesque se dressait dans sa séculaire majesté au-dessus des deux hommes. En prêtant l'oreille, on eût entendu vibrer, puis mourir incessamment, un rythme égal, qui était la respiration de l'Océan au repos.

— « O ma fille! » soupira enfin Marc, « c'est à cause de toi que je ne rejette pas tout de suite une pareille infamie. »

Il eut un recul, comme de dégoût.

— « Je ne veux pas entrer là dedans. Je ne veux pas!

— Vous seul, » déclara Escaldas, « êtes qualifié pour intenter l'action civile.

— Contre qui? contre mon cousin?... Non, non, assez!... Au nom de quoi?... Pourquoi?... Sur quelles bases?

— Je suis peut-être à même de vous fournir tous les éléments du procès. C'est parce que j'ai cru les découvrir là-bas, que je suis revenu si précipitamment d'Amérique, renonçant au poste fructueux que m'avait confié Renaud.

— Monsieur, » s'écria de Plesguen, « je ne

suis pas votre homme. Le marquis de Valcor est mon cousin. Jamais je n'en ai douté, jamais je n'en douterai. C'est le cri de mon cœur, de ma conscience, de ma conviction. Portez vos odieuses combinaisons à d'autres. Je ne vous écouterai pas un instant de plus. »

Il fit deux pas pour s'éloigner, puis se retourna :

— « Moi, jouer un rôle de délateur! Moi, revendiquer un héritage!... Faire un procès pour cela!... Traîner le nom de Valcor devant les tribunaux!... Mais eussé-je bien autre chose pour m'y décider que les soupçons intéressés d'un Escaldas, eussé-je des preuves, entendez-vous, d'irréfutables preuves, je m'y refuserais encore... »

L'ancien officier se montait. Il revint vers le métis.

— « Faites attention, » prononça-t-il, presque d'un ton de menace. « Vous le disiez bien tout à l'heure : il n'y a que moi qui sois qualifié pour soutenir les calomnies que vous avez essayé de m'insinuer. Eh bien! quand il n'y aurait que moi pour jurer devant tous que le marquis de Valcor est bien mon cousin, l'être que j'aime comme un frère, avec qui j'ai grandi, celui que, moi seul de notre famille presque éteinte, je connais depuis son premier jour, et dont seul je puis attester l'identité, vous me trouverez toujours prêt à déjouer vos projets et à le défendre contre vous. Tenez-vous-en pour averti, monsieur José Escaldas, je vous en donne ma parole, aussi vrai que je suis un gentilhomme français et que vous avez dans les veines trop de sang indien

pour que jamais il y ait rien de commun entre nous! »

Sans attendre l'effet de ses paroles, M. de Plesguen tourna le dos, partit à grands pas.

Il regagnait le château par la même avenue ombreuse, d'où le soleil baissant disparaissait. Une paix lourde et obscure tombait des feuillages, tellement serrés qu'à peine une ligne de ciel clair se dessinait au milieu. Et Marc de Plesguen craignait de regarder, avec des yeux nouveaux, ces beautés naturelles, qui, par leur magnifique arrangement, éveillaient des idées de richesse humaine et de noblesse séculaire. La peur de les convoiter bassement l'excitait à se faire le champion de celui qui les possédait.

L'homme qu'il laissait en arrière le suivait des yeux sans pouvoir se persuader que, vraiment, il s'éloignait, que ce n'était ni une comédie, ni une boutade, que tout était fini de ce côté, que le merveilleux mirage n'avait ni ébloui, ni tenté, ni corrompu cette âme.

Lui, José Escaldas, avec son sang trouble de métis, et sa moralité plus trouble encore, ne pouvait concevoir qu'il se trouvât un être capable de pivoter sur les talons et de partir en se bouchant les oreilles, quand on lui offrait une perspective de grandeur et de fortune.

Que l'entreprise fût difficile, impossible même, soit! Il ne l'avait pas combinée si patiemment, mûrie avec tant d'efforts et de soins, sans en mesurer les chances médiocres et les dangers considérables. Mais pouvoir en être le principal bénificiaire et ne pas même éprouver le désir d'en connaître les données! Rejeter l'espoir

parce qu'il était l'espoir, sans même s'assurer qu'il fût irréalisable, voilà qui confondait Escaldas... Et au point que sa stupéfaction l'empêcha d'abord de sentir son désappointement.

Mais, lorsqu'il vit la haute silhouette de Marc se rapetisser jusqu'à n'être plus distincte dans le long tunnel de verdure que formait l'avenue, Escaldas se mit à jurer avec fureur.

— « Vieil insensé! » grommela-t-il, après avoir épuisé l'abondante série de ses blasphèmes espagnols et français. « Dire que c'est vrai! Il est le protagoniste du drame. On ne peut rien sans lui. Et son entêtement stupide suffirait à tout faire manquer. Heureusement, il compte sans sa fille. Voilà une petite gaillarde qui ne se dérobera pas sur l'obstacle. Elle l'entraînera où il ne veut pas aller. Et puis... j'aurai quelqu'un d'autre pour faire le jeu. Hop là! hop là!... C'est un faux départ. Mais le steeple n'est pas couru. »

Le Bolivien s'éloigna, comme rassuré par ces métaphores de turf. D'une vie aventureuse, il avait gardé la passion des chevaux et du jeu. Sur les champs de courses d'Europe, il retrouvait un peu des hasards et de la brutalité des campements dans les pampas. Il n'appréciait que cette distraction des sociétés civilisées.

V

LE SUBTERFUGE

Le marquis de Valcor avait médité longtemps devant les lettres d'amour — ces lettres ensevelies pendant vingt années et qui ressuscitaient une aventure mieux ensevelie encore. Car certains cœurs restent plus hermétiquement clos sur leur secret que les pierres scellées dans les murailles.

La réflexion absorba Renaud plus que la lecture. Des heures s'écoulèrent sans qu'il sortît de son immobilité. Enfin, son corps inerte, où la force de la pensée semblait avoir suspendu la vie physique, se dressa. M. de Valcor rassembla les papiers et les enferma dans une enveloppe, qu'il cacheta avec de la cire. Puis il se dirigea vers le chevet de son lit et commença de compter, à partir d'un certain angle, sur la paroi, des têtes de clous ornées qui fixaient la tenture. A la sixième, il s'arrêta et la dévissa. Un petit orifice se découvrit, dans lequel il introduisit une

clef minuscule. Un panneau se déplaça. L'armature d'un coffre-fort apparut. Ce n'était plus le simple trou creusé dans le mur par une précaution d'amant. C'était un savant mécanisme, organisé par l'industrie de quelque ouvrier sûr pour abriter des trésors plus matériels. Avec une autre clef et au moyen d'un chiffre connu de lui seul, Renaud ouvrit le coffre-fort. Il y serra l'enveloppe contenant les billets jadis écrits par Gaétane de Ferneuse. Ensuite il sortit de sa chambre, et, le long d'une galerie, se dirigea vers le nouvel appartement de sa fille.

Il ne l'y trouva pas. C'était l'heure où Micheline, en face du ciel et de la mer, engageait sa vie à Hervé.

— « Mademoiselle est sortie? » demanda Valcor à une femme de chambre.

— « Mademoiselle est allée se promener dans le parc.

— Seule?

— Oui, monsieur le marquis.

— Est-ce que les ouvriers travaillent dans sa bibliothèque?

— Il y en a un, monsieur le marquis. Mais il prend seulement des mesures. Comme tout le monde devait dormir tard après le bal, monsieur Escaldas a défendu qu'on donnât des coups de marteau. »

Sans titre spécial, Escaldas occupait, dans le château, des fonctions vagues, d'intendant, de secrétaire, de factotum. Parasite, ami ou valet, personne ne savait au juste. Mais la domesticité lui obéissait. Un conflit avec le Bolivien eût coûté sa place à l'indocile. Trop hautain pour

exercer une surveillance immédiate, le maître s'en rapportait à ce bizarre et indispensable personnage.

Sur la réponse de la femme de chambre qu'il y avait un ouvrier dans la bibliothèque, le marquis s'y rendit aussitôt.

Un jeune maçon, dans son costume de travail, tout blanc de plâtre, était occupé à remettre du mastic dans les interstices des pierres, et à crépir l'intérieur des cavités qui devaient recevoir les rayons de livres.

Il s'interrompit, en voyant entrer M. de Valcor.

Le marquis referma la porte avec soin.

— « Comment t'appelles-tu ? » demanda-t-il brusquement.

Le garçon, surpris, devint tout rouge, hésita, et finit par répondre :

— « Bauchet... Firmin Bauchet.

— Tu es d'ici?

— Non, je suis de la Corrèze.

— Tu comptes rester en Bretagne?

— Non, m'sieu. On m'avait embauché pour ailleurs. Ça s'est trouvé comme ça.

— Alors, tu repartirais volontiers?

— Volontiers ou non, faudra bien que je reparte, pour tirer au sort, chez nous. »

Le marquis l'examinait, de son regard dominateur, qui eût intimidé d'autres gaillards que ce petit rustre. Celui-ci, avec une ronde figure enfantine, restait tout rose d'embarras sous la fine poudre de plâtre qui le fardait.

— « Veux-tu gagner mille francs, mon bonhomme?

— Mille francs! » répéta le maçon ahuri.

— « Oui, pour dire quatre mots, et t'en aller ensuite, où tu voudras, sans qu'on te revoie jamais dans ce pays.

— Dame!... » balbutia le jeune manœuvre.

— « Écoute... Est-ce toi qui as trouvé la boîte dans le trou du mur?

— Non, c'est le camarade.

— Ah! c'est ennuyeux. N'avais-tu pas travaillé de ce côté avant lui?

— Pour ça, oui. Même que j'avais entièrement descellé la pierre pendant qu'il était allé gâcher son plâtre dehors. Si seulement j'avais eu l'idée de la tirer, c'est moi qui aurais découvert la boîte.

— Bon... Il était dehors, il gâchait son plâtre. Alors, cette boîte, tu aurais pu la placer là toi-même, pour faire une farce, mettons. Était-ce possible, cela? Me comprends-tu? »

Le Limousin n'était pas bête. Il réfléchit un instant, puis répliqua :

— « Une supposition... Oui. Mais il fallait qu'*il y aurait eu* le trou derrière la pierre. »

Valcor sourit.

— « Tu es un malin, mon garçon. Tout à fait ce qu'il me faut. Ne t'inquiète pas du trou. Il s'agit de rassurer une dame, qui est malade. Et les femmes ne regardent pas aux détails quand elles désirent être convaincues. Suis-moi bien, petit. Tu vas voir comme ce que j'attends de toi est simple. »

Le marquis dicta au jeune ouvrier une espèce de rôle, qu'il simplifia, en effet, autant que possible. L'ayant bien persuadé que tout ce qu'il demandait de lui se réduisait à un inoffensif

mensonge, et qu'aucune conséquence fâcheuse n'en pouvait résulter, il le quitta en lui disant :

— « Dans vingt minutes, n'est-ce pas? Et quand je t'ordonnerai de me suivre dans mon cabinet, ce sera pour te remettre les mille francs que je t'ai promis. »

M. de Valcor, en sortant de la bibliothèque, laissait le petit maçon comme fasciné. Ce n'était pas seulement pour la somme invraisemblable, et si facile à gagner, que ce garçon allait lui obéir. La récompense eût-elle été moindre, ou même nulle, Firmin Bauchet aurait encore éprouvé une espèce de plaisir à exécuter les ordres de ce grand seigneur à la fois si volontaire et si persuasif. La voix impressionnante, les paroles d'une clarté lumineuse, le regard d'une douceur tellement impérative, restaient dans son être avec une incroyable puissance de suggestion.

Le jeune Limousin guetta la fuite des vingt minutes au cadran d'un cartel, dans le vestibule tout proche. L'impatience le dévorait. Il ne pouvait croire qu'un tel rêve fût près de se réaliser.

Quand le moment vint, il se mit à parcourir les corridors à la recherche d'un domestique. S'adressant au premier qu'il rencontra :

— « Pourrais-je parler à monsieur le marquis? »

L'autre toisa la blouse blanche, la silhouette plâtreuse.

— « A monsieur le marquis? Comme tu y vas! Il ferait beau voir le déranger pour un galopin de ton espèce.

— Je vous en prie!... Je vous en supplie!... C'est pour une chose très grave. »

Il insistait avec un trouble qui n'était pas feint. D'abord, dans l'émoi de son rôle. Et aussi dans la crainte d'être empêché de le remplir. Le valet de chambre, étonné, finit par s'en aller à la recherche de son maître.

M. de Valcor se trouvait dans la chambre de sa femme.

Dès qu'il y était entré, il avait compris qu'avec un peu d'illusion il guérirait vite un pauvre cœur, trop faible pour voir la vérité en face. D'ailleurs, la vérité... Il en était seul maître. Pourquoi ne pas substituer au mensonge cruel du hasard le mensonge bienfaisant de son génie? La vérité! Le mot faisait sourire cet homme. Et de quel sourire ambigu, où flottait tant de tristesse sous un orgueil effrayant.

Laurence, remise d'une longue syncope, mais plus abattue que si son sang eût coulé par vingt blessures, demeurait étendue sur sa chaise longue. Une femme de chambre, qui s'empressait autour d'elle, se retira lorqu'elle vit entrer le marquis.

Renaud approcha un pouf bas, se plaça près de Laurence dans une posture qui ressemblait à un agenouillement, et prit la main de la pauvre femme.

— « Alors, » dit-il avec sa voix roulante et chantante, qui caressait, s'insinuait, berçait, « vous avez pu, ma chérie, pour une si grossière imposture, me croire un père et un époux infâmes, m'attribuer de véritables crimes?... »

Quelle douceur un peu dédaigneuse dans ce reproche! Une âme plus solide même en fût restée interdite.

— « Une imposture?... Ces horribles lettres?... » balbutia Laurence.

— « Vous ne les avez pas lues, ma pauvre mignonne! Vous avez dû perdre la tête tout de suite. Je vous forcerai de les examiner ligne à ligne. Vous verrez les contradictions, la stupidité de la fable... Voyons, avouez... Vous n'avez pas tout lu?...

— Non, certes, » dit-elle en frissonnant.

Elle le regardait, moins certaine maintenant, après les heures écoulées, dans l'éclat du jour, en cette souveraine présence, des cauchemars de sa nuit. Et les puissants yeux bleus de l'être tant aimé descendaient impérieusement jusqu'à son cœur.

— « Mais, Renaud, ces feuillets jaunis, piqués d'humidité?... Cette cachette?...

— Je soupçonne, » dit-il, « quelque misérable ruse inventée pour faire manquer le mariage de Micheline. J'ai commencé une enquête. Malheureusement, les ouvriers ne travaillent pas aujourd'hui. Celui qui a découvert le soi-disant dépôt n'est justement pas là. »

A ce moment, on frappa à l'une des portes. La femme de chambre revenait, disant qu'on demandait M. le marquis.

— « On me demande? Qui cela?

— Je ne sais, » fit-elle. « C'est Jérôme, » — elle nommait le premier valet de chambre. — « Il craint quelque accident à la bibliothèque de Mademoiselle, parce qu'un des maçons, tout bouleversé, veut absolument parler à monsieur le marquis.

— Permettez-vous que je m'en occupe? » demanda celui-ci à sa femme.

Il fit le mouvement de s'éloigner, mais sans la quitter des yeux. Et il lut dans les siens la prière qu'il attendait.

— « Préférez-vous, Laurence, que je reçoive cet homme ici ? »

Elle inclina la tête, n'osant pas plus avouer son espoir que sa méfiance.

— « C'est cela, » reprit-il avec un naturel parfait. « Dans votre chambre... Je n'osais vous en prier... Mais combien je préfère que vous soyez témoin...

— Ah ! » murmura-t-elle, « vous pensez, comme moi, que c'est pour les papiers... »

Firmin Bauchet entrait, confus de poser ses gros souliers poudreux sur les tapis délicats.

— « C'est bien vous qui êtes monsieur le marquis de Valcor ? » demanda-t-il, comme s'il voyait pour la première fois le maître de céans.

Dès ce mot, Renaud fut tranquille quant à la sûreté de cabotinage du jeune rustre. Et l'émotion visible du petit maçon, qui claquait presque des dents, ajoutait à la vraisemblance de la scène.

— « Mais, Madame... » dit-il. « Je n'ose pas dire devant Madame...

— C'est donc bien terrible, ce que tu viens me raconter, gamin ? » fit le marquis avec une bienveillance légère. « Allons... Tu peux parler devant Madame. Si tu as commis quelque maladresse, elle te la fera sans doute pardonner.

— C'est pis qu'une maladresse... Quelque chose de vilain, dont je me suis chargé pour de l'argent. Mais, je ne peux pas garder ça pour

moi. Je crains que ça ne cause des malheurs. J'aime mieux tout avouer.

— Quoi donc? Courage!... Ton mouvement est bon. Nous ne te mangerons pas, va.

— Eh ben!... C'est moi qui ai caché c'te boîte en fer-blanc dans le mur, que j'ai entamé exprès, par-dessous la pierre, pendant que le camarade n'était pas là.

— Est-ce possible!... » s'écria Mme de Valcor. « Vous dites vrai?... »

Sa joie encouragea le jeune Limousin. On ne l'avait pas trompé. Il s'agissait d'enlever un chagrin à une dame. Et quelle belle dame, dans toutes ses dentelles, avec l'air si doux! Le conscrit futur sentit s'échauffer son cœur naïf et galant de petit Français.

— « Pour sûr, madame, que je dis vrai. C'est moi qui ai mis la boîte. On m'avait assuré que c'était pour la blague. Mais j'ai pas la conscience tranquille.

— Qui t'avait chargé de ça? » demanda Valcor.

— « Quelqu'un que je ne connais pas, qui me guettait sur la route.

— Combien t'a-t-il donné?

— Un louis de vingt francs.

— Et s'il y avait eu de la dynamite dans la boîte?

— Oh! C'était facile de lever le couvercle, » dit le maçon.

— « Tu l'as fait?

— Oui-da. J'ai vu qué'ques chiffons de papier. J'ai pas pensé que ça pouvait être bien méchant.

— Méchant!... C'était une canaillerie, et tu

t'en doutais bien. Enfin, le remords t'a pris. Tu vas venir avec moi, pour écrire et signer ce que tu nous as raconté là. Puis, tu me décriras le gredin qui a compté sur ta mine de nigaud pour nous tendre ce piège imbécile.

— Oh! monsieur le marquis, » s'écria le Limousin madré, qui joua la frayeur. « Vous n'allez pas me faire mettre en prison! »

La voix émue de Laurence s'éleva :

— « Non, mon petit ami. Vous êtes un brave garçon. Je veux que vous ayez une récompense, au contraire. Puis, dites-moi votre nom, l'adresse de vos parents. Jamais je ne vous oublierai. Ah! vous réparez bien le mal que vous avez commis. »

Elle palpitait, dans une telle griserie de délivrance, qu'elle eût traité en bienfaiteur ce gâcheur de plâtre, cause pourtant de sa récente torture, d'après ce qu'il disait.

Renaud emmena l'ouvrier qui, une fois dans le grand cabinet de travail, un luxe lourd et sévère, sembla plus mal à l'aise.

— « C'est-il vrai, monsieur le marquis, que vous allez me faire écrire?... Vous ne m'aviez point dit ça, tout d'abord.

— Ne te tourmente donc pas, jeune oison, » dit Valcor avec son aisance heureuse, que venait de lui rendre complètement le succès de son subterfuge. « Je vais te dicter quelques lignes, et tu les signeras du nom que tu voudras.

— Mais la dame verra que c'est pas le mien.

— Elle te connaît donc?

— Non, mais elle a dit, comme ça, qu'elle voulait connaître ma famille. »

Le marquis éclata de rire.

— « Allons, heureusement que je n'ai plus besoin de ta malice, car elle semble sujette à de furieuses intermittences. Tu vas prendre ton argent et filer. Et qu'on n'entende jamais parler de toi, ni de ta famille, autrement il t'en cuirait. Est-ce compris ?

— Oui, monsieur le marquis.

— Pourquoi prends-tu cet air malheureux ?

— La dame pensera du mal de moi. Et elle a l'air si bon ! »

Renaud hocha la tête, avec un brin d'attendrissement amusé.

Pas un atome de cruauté n'entrait dans la nature puissante de Valcor. En ce moment, peut-être, le sentiment qui dominait en lui était la joie d'avoir vu s'évanouir la souffrance de sa femme. La méchanceté, le mal inutile, lui inspiraient de la répugnance. Mais il y avait en lui des forces qui, pour le porter au but, savaient au besoin étouffer toute pitié.

Il dit à Firmin Bauchet, avec le fascinant sourire qui faisait de tous les êtres simples des esclaves ravis de sa volonté :

— « La dame pensera que tu as eu peur des conséquences de ta faute, de ton aveu, et que tu t'es enfui. Tes camarades ne diront rien, car on ne les questionnera pas. Elle est consolée, cette dame. N'est-ce pas ce que nous voulions ? » ajouta-t-il.

Et le grand seigneur prononça avec un charme inexprimable ce « nous » qui l'unissait au petit maçon. En même temps, il lui tendait la somme promise.

— « Tu vois, je te la donne en or, pour qu'un billet ne te compromette pas. Ta bourse est-elle assez grande pour la mettre ? »

Certes. C'était une poche de cuir à cordon, plus faite pour contenir des gros sous que des louis, et qui avait, en conséquence, toute l'ampleur nécessaire.

— « Ça te permettra d'épouser ta promise ? » dit Renaud en comptant les pièces.

— « Non, » dit Firmin Bauchet. « Ça empêchera la mère de se tuer de travail pour les petits quand je serai au régiment. J'ai huit frères et sœurs, dont je suis l'aîné. Et le père est toujours malade.

— Alors, voilà deux cents francs de plus. Et si on t'ennuie pour cet argent, écris-moi. Je certifierai que tu l'as gagné à mon service, ce qui est la vérité. »

Le petit Limousin fondit en larmes. Et il fallut que le marquis de Valcor apaisât cette émotion pour que Firmin Bauchet pût sortir sans être un objet de curiosité pour les gens. Lorsque, enfin, il quitta le cabinet de travail, sa ronde face paysanne, sur laquelle les larmes, le plâtre et la poussière de sa manche, employée en guise de mouchoir, se mêlaient, offrait les coloris les plus singuliers.

Une fois l'ouvrier dehors, Renaud prit une élégante petite feuille de papier à lettres, et s'étant assis devant son authentique bureau Louis XV, orné de bronzes précieux, il écrivit :

« *Gaétane,*

« *Au nom du passé, dont j'ai démérité de vous*

parler jamais, et dont, pourtant, il faut que je vous parle, trouvez-vous demain, dans l'après-midi, après trois heures, à la petite grotte de la Falaise-Blanche, — vous savez... « notre grotte », que vous n'avez pu oublier.

« *Ah! ne frémissez pas de colère, Gaétane!*

« *Songez à la scène de cette nuit.*

« *Songez à* notre *enfant.*

« *Venez. Il faut que vous m'entendiez. Et il faut que vous m'entendiez* là.

« *Par grâce, ne me refusez pas! Il y va du bonheur d'Hervé, peut-être de sa vie.*

« RENAUD. »

Quand il eut tracé ces lignes, le marquis de Valcor fit appeler celui de tous ses domestiques en qui il avait le plus confiance, lui donna l'ordre de monter à bicyclette et de porter immédiatement cette lettre au château de Ferneuse.

— « Vous la remettrez, » dit-il, « en mains propres, soit à la comtesse, si elle est à la maison, soit à Noémi, sa première femme de chambre. A personne autre. »

Ceci fait, il retourna chez sa femme.

— « Êtes-vous de force, » lui dit-il, « à revoir ces lettres avec moi?

— Pourquoi? Puisqu'elles sont fausses.

— Les examiner vous en convaincrait. Mais le fait qu'elles ont été apportées ici par une manœuvre indigne ne le prouve pas. Et je tiens...

— Ah! Renaud, n'en parlons plus. Que cette abomination sorte de notre cœur et de notre mémoire. J'ai trop besoin de votre pardon pour vous offenser davantage par une méfiance que

n'excuserait plus l'émoi affolant de la surprise.

— D'ailleurs, nous saurons tout, » reprit-il. « Je n'aurai pas de repos que je n'aie découvert et châtié l'auteur de cette mystification abominable. J'ai promis une forte récompense à ce petit ouvrier maçon s'il réussit à me désigner l'homme. Sans rien dire, il observera de tous côtés, dans le château, dans le pays. »

La marquise de Valcor secoua la tête.

— « Le coupable n'est pas resté ici pour se faire pincer. Songez combien notre fête a fait aller et venir de gens depuis deux jours : électriciens, fournisseurs, tapissiers, domestiques de nos hôtes, sans parler de nos invités eux-mêmes. »

Renaud eut un sourire d'entente. Évidemment le coup avait pu être fait par un inférieur, mais l'impulsion venait de haut.

— « Nous avons, » reprit Laurence, dont la voix s'altéra, « un premier devoir à remplir avant tout. Comment réparer mon offense envers madame de Ferneuse ? »

Depuis que son angoisse dominante avait disparu, ce souci la bouleversait. Son corps mince, accablé par les fatigues, par les émotions de la nuit et du matin, s'affaissait sur la chaise longue, dans les dentelles qui avaient paru au petit maçon si miraculeusement vaporeuses. L'effarement remplit ses grands yeux noirs — sa seule beauté — tandis qu'elle posait la question.

— « Voulez-vous m'en laisser le soin ? » dit son mari, d'un accent qui exprimait plutôt l'injonction que la prière.

— « Comment vous y prendrez-vous, Renaud ? Mon Dieu ! Il est impossible de lui dire...

— Si vous saviez ce qu'il est possible ou impossible de dire, ma petite Laurence, vous ne vous tourmenteriez pas comme vous le faites. Rapportez-vous en à moi, bien que je ne discerne pas encore ce qu'il est le plus opportun de laisser penser à madame de Ferneuse sur cet incident déplorable. Voyez cependant les fâcheux effets de votre caractère impulsif! Mais prenez patience jusqu'à ce que j'aie vu la comtesse. Mes meilleurs arguments jailliront peut-être de notre entretien, de ses dispositions.

— Que pensera-t-elle de moi?

— Aucun mal, Laurence. Croyez-en votre mari, qui a souci de votre dignité autant que de la sienne.

— Mais, que trouverez-vous pour expliquer?... Vous n'allez pas lui laisser croire que je suis jalouse d'elle! »

Renaud sourit à ce cri féminin. Il se pencha, mit un baiser sur le front de sa femme. Puis, avec sa hauteur un peu distante, sa façon de la traiter en enfant :

— « Ayez confiance en moi. Je vous réconcilierai avec madame de Ferneuse, sans qu'il en coûte rien à votre fierté. »

Elle lui saisit la main d'un geste humble, ennobli par la tendresse.

— « Oh! que vous êtes grand et bon, mon Renaud! Mais ne m'épargnez pas trop, cependant. Il s'agit du bonheur de Micheline. Pourvu que ma folie n'ait pas brisé ce bonheur, en blessant irrémédiablement madame de Ferneuse! »

Laurence ajouta plus bas, lentement, d'une voix profonde :

— « Je crois que notre fille aime vraiment Hervé. Et si le cœur de cette enfant-là est pris, c'est pour toujours. »

Une crispation d'inquiétude passa sur les beaux traits du marquis de Valcor. Il se sentit pâlir, et se rejeta un peu en arrière, pour que sa femme n'en vît rien. Cependant il prononça, d'un accent où vibrait la vérité même :

— « Êtes-vous sûre, au moins, Laurence, ou dois-je vous le jurer encore, sur la tête chérie de Micheline, qu'Hervé de Ferneuse n'est pas son frère?

— Taisez-vous!... Ah! l'affreux cauchemar!... » murmura Laurence en frissonnant.

VI

BERTRANDE

Le lendemain matin, de bonne heure, le marquis de Valcor s'était fait seller un cheval, et l'attendait, debout sur l'un des perrons du château, lorsqu'il vit s'approcher le prince de Villingen, son hôte pour quelques jours.

— « Vous sortez, mon cher marquis? Et à cheval, encore, si j'en juge d'après ces superbes bottes et ce stick épatant. »

Renaud eut ce sourire bien à lui, qui, plein de grâce aimable, n'encourageait cependant pas les familiarités.

— « Quelle belle matinée pour un canter à travers la campagne! » reprit Gilbert. « Ah! si je ne craignais pas d'être indiscret!... »

Il ne pouvait guère douter qu'il le fût, à l'expression refroidie du visage de son hôte. Mais le jeune prince Gégé, — comme on l'appelait dans les cafés de nuit et les boudoirs à la mode, à

cause de la double initiale de ses noms : Gilbert Gairlance, — était trop habitué aux adulations, aux gâteries des femmes et des flatteurs, pour vouloir remarquer qu'on accueillait sans empressement un de ses caprices.

— « De quel côté alliez-vous, marquis?

— Vers le Conquet. C'est le petit port de la pointe Saint-Mathieu.

— N'y a-t-il pas, tout à côté, des ruines curieuses?

— Oui, une ancienne abbaye, à l'extrémité du promontoire, à côté du phare?

— Mais c'est au bout du monde, à la pointe extrême du continent. C'est le dernier cri du Finistère.

— Précisément.

— J'aimerais bien voir cela.

— C'est facile, » dit Renaud.

Il venait de se faire cette réflexion rapide que ce compagnon ne le gênerait pas, puisque, en effet, il l'enverrait visiter les ruines, pendant une démarche où il ne se souciait pas de l'emmener.

Un valet alla aux écuries donner l'ordre de seller un second cheval pour le prince Gairlance, tandis que celui-ci se faisait apporter ses éperons et ses leggings.

Un instant après, les deux cavaliers suivaient une de ces routes si caractéristiques de cette côte élevée, où les souffles incessants et impétueux du large ne laissent croître que de courtes plantes rustiques, trapues et têtues, cramponnées au sol, qu'elles dépassent à peine. A droite et à gauche, c'étaient des landes inégales, bossuées par le

granit qui y affleure, et tapissées d'une verdure poudreuse. L'or des genêts y brillait par places. Les ternes fleurs de la lavande y mettaient des traînées pâles. Mais les roses bruyères n'étaient pas encore fleuries.

Sur cette aridité, sur ce silence, planait une sensation d'immensité. Quelquefois, du côté de la terre, une perspective s'ouvrait, laissant voir une pointe de clocher dans un pli de terrain. A d'autres moments, c'était vers la mer que s'enfonçait la pente du sol. Alors apparaissaient des gouffres bleuâtres, dont on n'était pas bien sûr que ce fût l'eau ou le ciel.

La conversation ne se soutenait pas avec beaucoup de chaleur entre Renaud et Gilbert. Rien n'était plus différent que ces deux hommes : l'un, jeune, et ayant horreur de l'action ; l'autre, au second versant de la vie, mais d'une sève toujours bouillonnante. Même physiquement, cette interversion des âges était manifeste. Peu de femmes eussent préféré le fluet et pâle garçon de vingt-six ans à ce beau Valcor d'une si mâle élégance de stature, avec la mine si charmante et si fière, et qui, à près de cinquante ans, n'en paraissait guère que trente-cinq.

— « Vous savez que c'est loin. Nous pourrions trotter. »

Le marquis soutint longtemps l'allure rapide et ne ralentit que par précaution de bon cavalier, à cause des chevaux. Gilbert n'osait dire qu'il trouvait le train un peu dur. Il dut s'essuyer le front, où la sueur ruisselait.

— « Je vous quitterai, » dit Renaud, « avant

le village. Vous trouverez quelqu'un pour vous conduire à la ruine. Moi, je vais voir une famille de pêcheurs, qui demeure un peu plus bas, sur le versant de la falaise. Ce sont des gens que ma famille a protégés de père en fils. J'ai à leur parler.

— Où nous retrouverons-nous?

— A l'auberge, en face de l'église. Vous y laisserez votre cheval. De là, pour gagner le phare et l'abbaye, à pied, il vous faut dix minutes. »

A un tournant de la route, Gilbert vit le marquis de Valcor prendre un sentier qui serpentait à travers la lande, dans la direction de l'Océan. Il lui cria :

— « Vous n'allez pas rencontrer une descente trop raide pour votre cheval?

— Pas jusqu'à la maison où je vais. Il y a un lacet assez doux. A tout à l'heure! »

Presque aussitôt, Gairlance aperçut les premières maisons du Conquet.

Son esprit, tout mondain, n'était pas fait pour goûter le rude caractère de ce village, perché sur le roc, à l'extrémité de la presqu'île bretonne. Poste avancé, où l'âme d'une race simple et aventureuse s'avive, comme celle du veilleur placé à la proue du navire.

Le dégoût de Gilbert pour la société d'un être jugé par lui inférieur, lui fit refuser un guide, plutôt que le désir de se trouver seul avec ses pensées dans un endroit sublime. L'adjectif s'évoqua cependant, même dans l'esprit de ce Parisien frivole, quand tout à coup il vit se détacher sur le vide du ciel et de la mer les hautes

et sveltes ogives de l'abbaye en ruines. Le toit manque, mais les admirables arcatures sont intactes. Lorsqu'on pénètre sous ces arceaux aux lignes si pures, on n'aperçoit au delà des voûtes, par les larges croisées béantes, que les perspectives infinies et changeantes de la mer.

La terre aboutit là, dans ce sanctuaire hautain, dressé sur une falaise à pic. Le phare lui-même est un peu en arrière. Les hommes d'aujourd'hui n'ont pas osé construire l'édifice du salut matériel si hardiment que les hommes d'autrefois l'édifice du salut divin.

Quel art et quelle audace ne fallut-il pas pour dresser là ces architectures énormes, qui défient encore les effroyables vents d'équinoxe et le choc des lames en furie, dont parfois tremble leur assise de rochers!

— « Monsieur, » disait à Gilbert le gardien qui lui ouvrit la petite grille de l'enclos, « il y a des moments, dans la mauvaise saison, où les vagues tapent si fort qu'on sent le sol bouger sous soi, comme par un tremblement de terre. »

Le prince essaya d'avoir quelques renseignements sur l'origine et l'âge de l'abbaye. Mais nul ne sait. L'ignorance du modeste gardien était celle de tout le monde.

Après un moment passé dans les ruines, Gilbert entra, par curiosité, dans la petite église toute proche, aussi ancienne peut-être, mais si humble à côté des murailles grandioses qui la dominent. Une surprise l'y attendait. En entrant, il troubla la prière d'une jeune fille, qui était à genoux, et qui se leva au bruit de ses pas.

Le prince de Villingen jeta un cri :

— « Mademoiselle Micheline! »

Mais, comme il s'approchait et la saluait avec un empressement ému, il entendit une voix très douce lui dire :

— « Vous vous trompez, monsieur. Je ne suis pas mademoiselle de Valcor. »

Gilbert demeura comme pétrifié... Une telle méprise... Une si extraordinaire ressemblance... Et cette réponse de l'inconnue, qui, tout de suite, avait nommé la personne qu'il croyait voir en elle.

Constatant sa stupeur, la jeune fille ne put s'empêcher de rire. Ce n'était plus la hauteur grave de Micheline. L'illusion s'atténua. Et bien plus encore lorsque, faisant deux pas hors de l'ombre, la déconcertante apparition se distingua mieux dans la clarté du porche ouvert.

Certes, on eût dit une sœur, et presque une sœur jumelle, de la délicieuse fille dont le prince de Villingen s'éprenait chaque jour davantage. Depuis la nuit dernière surtout, depuis le cotillon dansé avec Mlle de Valcor, la griserie du jeune homme était complète. Un espoir naissait en lui du brusque départ d'Hervé de Ferneuse, signe d'un grave incident, d'une rupture peut-être. Et il fallait que le charme de Micheline opérât bien profondément dans son cœur pour qu'il en oubliât presque l'attrait de l'immense fortune, qui, d'abord, lui avait fait résoudre sa conquête.

La force invincible de l'amour le dominait si bien en ce moment que la seule ressemblance de cette jeune étrangère le remuait d'un trouble très doux.

Pourtant, — il venait de s'en apercevoir au second coup d'œil, — elle devait être une bien petite bourgeoise, sinon une paysanne. Sa simple robe rayée de noir et de blanc, son col de linge uni, son chapeau orné d'un nœud de taffetas, ne devaient leur espèce d'élégance qu'à sa beauté et aux lignes fines et souples de son jeune corps. Elle ne portait pas de gants. Elle se promenait toute seule. L'expression de son visage était avenante, mais sans fierté. Une rusticité savoureuse enveloppait toute sa personne, et marquait un abîme entre elle et l'héritière de Valcor. Mais en pleine lumière, la différence éclatait surtout dans les yeux. Tandis que Micheline avait les prunelles sombres et veloutées de sa mère, celle-ci avait les siennes d'un bleu vif. Elles parurent à Gilbert, — étant donné l'ordre d'idées où il se trouvait, — rappeler, en une nuance plus transparente, les profonds yeux bleus de Renaud.

— « Extraordinaire... Inouï, vraiment!... » murmura-t-il en dévisageant l'étrangère.

— « Ce n'est pas la première fois, » dit-elle, « qu'on me prend pour la demoiselle de Valcor.

— Est-ce que votre famille est d'ici? » demanda Gilbert, en qui naissait un soupçon, qu'il n'aurait pas eu s'il avait su ce que tout le pays savait, que le marquis Renaud de Valcor avait quitté l'Europe trois ans avant la naissance de cette jolie fille. Et cela sans erreur possible, sans qu'il fût revenu, même pour une heure, dans cette Bretagne, où l'on ne devait fêter son retour que deux années encore après.

— « Je crois bien, » répondit-elle, « que nous

sommes d'ici! Et depuis longtemps, allez. Il y a eu des Gaël au Conquet, aussi loin qu'existent les souvenirs dans la province.

— Votre nom est Gaël?

— Oui, Bertrande Gaël.

— Je parie une chose, » dit-il, suivant sa pensée secrète. « C'est chez vous que le marquis de Valcor se trouve en ce moment.

— Chez nous! » s'écria-t-elle.

Il parut à Gilbert que son frais visage pâlissait. Et elle demeurait perplexe, à le regarder, dans l'envie de savoir davantage. Tandis qu'avant, elle semblait prête à partir, gênée de répondre à un monsieur qu'elle ne connaissait pas, et soulevée d'un élan de fuite, comme un oiseau qui va s'envoler.

— « Vous êtes donc, » reprit-elle, « un ami du marquis de Valcor?

— Je suis même son hôte. Je demeure chez lui en ce moment, mademoiselle. Et puisque vous vous êtes si gracieusement présentée, je vais en faire autant : je m'appelle Gilbert Gairlance, prince de Villingen.

— Un prince! » s'écria Bertrande avec une admiration naïve.

— « Moins prince que vous n'êtes princesse, car vous êtes belle à parer un trône, » dit-il galamment.

La jolie Bretonne devint toute rose. Mais une inquiétude secrète effaçait le plaisir d'être louée par un si fabuleux personnage. Elle demanda, soucieuse :

— « Est-ce que monsieur de Valcor va venir jusqu'ici?

— Nous devons nous retrouver à l'auberge, sur la place, vous savez?...

— Oh! alors, » dit-elle, comme si cette réflexion lui échappait, « je ne vais pas rentrer par le village. Je ferai le tour à travers la lande.

— Vous avez donc peur du marquis de Valcor? »

Elle hocha la tête et ne répondit pas. Mais elle se dirigea vers la porte ouverte, pour sortir de la petite église. Et comme Gilbert, immobile, lui barrait le chemin, sans intention bien arrêtée, rien que pour retenir cette vision charmante, elle murmura :

— « Pardon... Il faut que je m'en aille, monseigneur le prince. »

Le Parisien eut à peine envie de rire. Une autre sorte d'émotion, d'une saveur fraîche et inconnue, lui venait de cette évidente candeur dans une créature si belle. Il laissa Bertrande Gaël sortir de l'église, mais il la suivit, et, comme tout naturellement, se mit à marcher à côté d'elle.

La fine Bretonne, ayant jeté un regard circonspect aux alentours, et s'étant assurée que nul n'observait leur tête-à-tête, pas même le gardien des ruines, qui était en même temps celui du phare, et qu'on n'apercevait pas dehors, se lança vite dans le sentier de la lande. S'écartant ainsi du pays habité, elle craignait moins d'accepter la compagnie compromettante de l'élégant étranger. On ne causerait pas sur leur compte. Et comment se refuser à entendre les compliments d'un prince, à lire dans ses yeux l'admiration qu'elle lui inspirait?

Lui, Gilbert, n'éprouvait pas seulement l'attrait de tant de grâce, mêlée d'un charme un peu sauvage, et comme imprégnée des verts aromes de la mer, il se sentait dévoré de curiosité, ainsi que devant une énigme. Qu'était donc, pour le marquis de Valcor, cette jeune fille, qui semblait le craindre ainsi qu'un tuteur ou qu'un maître, et qui ressemblait à Micheline d'une façon étourdissante? La réponse qu'il se faisait à cette question ne le dispensait pas — au contraire — d'en vouloir connaître les données.

— « Voyons, mademoiselle Bertrande... Je vous promets, sur ma parole, de garder votre secret. Pourquoi donc avez-vous peur de rencontrer mon ami Valcor? Il aurait bien de la peine à se montrer redoutable pour une jeune personne aussi exquise que vous.

— Il ne sait pas, » dit-elle à voix basse et les yeux à terre, « que j'ai quitté le couvent. Et grand'mère ne va peut-être pas avoir le courage de le lui dire.

— Le couvent! Vous étiez au couvent?

— Oui. Aux Géraldines de Quimper.

— Pour de bon?... Vous étiez religieuse?...

— Qu'allez-vous penser! Je serais une défroquée! Oh! pas ça, non!... Novice seulement. Je n'avais pas prononcé mes vœux.

— Et pourquoi les auriez-vous prononcés? Pour contenter monsieur de Valcor?

— Oui, et grand'mère.

— Grand'mère, soit! Mais quels droits le marquis a-t-il de vous imposer sa volonté? »

La jeune fille leva ses yeux d'un bleu si vif,

avec une évidente surprise. Peut-être n'avait-elle jamais réfléchi à cela.

— « C'est monsieur le marquis, » dit-elle.

— « Bon. Mais nous ne sommes plus sous le régime féodal. Et, malheureusement pour lui, le droit du seigneur n'existe plus, » répliqua Gilbert avec un sourire dont la candide Bretonne ne comprit pas l'équivoque.

— « Je ne sais pas, » reprit-elle après un silence. « Depuis que je suis au monde, j'ai toujours vu que, chez nous, on écoutait monsieur le marquis comme le bon Dieu. »

Elle se signa — pour effacer sans doute le léger sacrilège de sa comparaison.

— « Chez vous?... Qui donc y a-t-il chez vous, mademoiselle Bertrande? Si toutefois je ne suis pas indiscret.

— Il y a grand'mère, et puis... » (elle hésita, et, sur un autre ton) : « il y aurait mon oncle Yves et mon oncle Mathias. Mais ils sont presque toujours en mer.

— Vous êtes donc orpheline, pauvre petite? » demanda Gilbert, qui désirait avant tout apprendre quelque chose de sa naissance.

Elle eut une rougeur soudaine, et répondit avec embarras :

— « Je n'ai plus mon père, mais maman n'est pas morte. »

« Ah! » se dit Gairlance, « la mère n'est pas morte, mais absente, disparue sans doute. Qui sait la vie qu'elle doit mener, pour que sa fille rougisse d'elle à ce point? Et Renaud l'aura séduite. Cette enfant-là fut sa première faute. Tout cela est limpide. »

Bertrande Gaël, par un vague instinct l'avertissant que le silence de son compagnon cachait un soupçon pire que la vérité, se décidait à une explication :

— « Ma pauvre mère! » soupira-t-elle. « A quoi bon vous cacher cela, puisque vous la verrez un jour ou l'autre si vous passez par chez nous. Elle est faible d'esprit... Vous comprenez?... Elle est devenue innocente après son malheur. »

« Folle! » pensa Gilbert, dont l'étonnement s'accrut. Il reprit tout haut : — « De quel malheur voulez-vous donc parler?

— De la mort de mon père, qui a péri dans un naufrage. Il était marin de l'État, quartier-maître sur un transport qui s'est perdu dans un cyclone. J'étais petite. Je ne me rappelle pas. Mais on m'a souvent dit qu'à partir du jour où sa fin a été certaine, ma pauvre mère est devenue d'une tristesse comme on n'en voit pas d'exemple sur nos côtes, où cependant il y a bien des veuves. Elle ne parlait plus, ne dormait plus. Elle passait des nuits sur la falaise, à maudire la mer et à pleurer. A peine si on pouvait lui faire prendre assez de nourriture pour qu'elle ne trépasse point de faim. Si elle ne s'est point jetée du haut des rochers, c'est qu'elle fréquentait l'église, qu'elle croyait en Notre-Seigneur et en la sainte Madone. Mais un soir, — un bien triste soir! — elle est rentrée avec la tête perdue. Elle affirmait qu'elle avait rencontré le père dans la lande, et qu'il lui avait parlé. Et c'étaient des douceurs pour lui, puis, tout à coup, des injures, — elle si aimante et fidèle! — des mots qu'elle

lui adressait comme dans un rêve, et que je n'oserais pas répéter. Des rires qui faisaient mal, des pleurs qui ne s'arrêtaient plus. La raison était partie avec son cœur, quoi! — Elle s'est calmée, mais sa peine a été trop forte. Elle n'a jamais retrouvé le sens. »

Bertrande s'arrêta, et, son douloureux sujet ne l'entraînant plus, elle sentit la confusion d'avoir parlé si longtemps.

— « Mais comme je cause!.. Excusez-moi, monseigneur le prince.

— Ne m'appelez donc pas « monseigneur le prince. »

Elle remarqua les sourcils froncés, le mouvement d'impatience. Gilbert s'énervait de ne plus rien comprendre à une situation qu'il avait jugée si claire. La mère de Bertrande devenant folle de douleur pour avoir perdu son mari, cela rendait singulièrement invraisemblable une intrigue de sa part avec le beau châtelain de Valcor.

— « Comment faut-il que je vous appelle? » demandait humblement la naïve Bretonne.

— « Appelez-moi « monsieur », tout simplement. « Monsieur Gilbert », si vous préférez. »

Un rayon passa dans le bleu étincelant des yeux ingénus. Donner ce nom charmant et familier à un prince! Cela parut à Bertrande un tel privilège qu'elle s'en offrit le plaisir immédiatement.

— « Eh bien, monsieur Gilbert, » dit-elle d'une voix tremblante de fierté ravie, « c'est ici qu'il faut nous dire adieu, si vous ne voulez pas

manquer de retrouver monsieur de Valcor à l'auberge. Sa visite chez nous doit avoir pris fin à c't'heure. Ce sentier, à gauche, vous ramène au mitan du village. Tandis que si vous continuez ma route, vous aurez un bout de ruban à revenir à pied avant de pouvoir remonter sur votre cheval.

— Tant pis, jolie Bertrande! Si vous ne m'aviez pas averti, je vous aurais suivie au bout du monde.

— Vous ne reviendrez pas vous promener de ces côtés? » demanda-t-elle, avec une de ses promptes rougeurs, et en inclinant la tête sur l'épaule, du geste sauvage et gracieux d'une fauvette qui s'apprivoise.

Il y avait si peu de rouerie ou de hardiesse en cette fraîche créature, que Gilbert éprouva de cette avance une petite émotion sincère, sans mettre en doute la pureté de celle qui la lui faisait.

— « Certes, je reviendrai, » s'écria-t-il avec élan.

Seulement alors, Bertrande eut conscience de ce qu'elle avait dit. La pudeur et la confusion la troublèrent. Elle s'échappa, d'une retraite si soudaine que Gilbert ne put prolonger leur adieu.

Après quelques bonds légers dans le sentier de la lande, elle se retourna pour le voir. Le prince lui envoyait un baiser. Elle sourit, avec une malice presque coquette, tant l'instinct s'aiguise vite chez la plus innocente des filles d'Ève — et celle-ci l'était réellement. Puis elle s'enfuit tout d'une traite.

Le prince cligna des yeux, pour mieux saisir la séduisante vision qui s'éloignait.

— « Tu es bien jolie, ma petite. Mais tu n'es que l'ombre... Et j'aurai la réalité, » murmura-t-il.

Cette idée d'une conquête plus haute lui rappela que la première tactique consisterait à ne pas faire attendre le père de cette Micheline dont la beauté, comme la fortune, le fascinait.

Gilbert hâta le pas et regagna l'auberge, où il eut le temps de faire ressangler son cheval avant que le marquis y parût.

Le jeune homme remarqua tout de suite que le visage de son hôte s'était assombri. Renaud venait sans doute d'apprendre que sa petite protégée s'était envolée de la cage, qu'elle se refusait à découvrir en elle-même la vocation religieuse. Mais que diable cela pouvait-il bien lui faire, s'il n'y avait pas entre lui et Bertrande un lien dont le prince n'était rien moins que sûr depuis l'histoire du veuvage dément et désespéré?

Quand tous deux trottèrent de nouveau sur la route, Gilbert sentit qu'il ne supporterait pas jusqu'à Valcor le silence de son compagnon. Puisque Renaud ne disait rien, c'était lui qui allait l'obliger à desserrer les lèvres. Quelle parole d'honneur avait-il donnée à la petite, au sujet de son secret? Ma foi, il ne se rappelait plus au juste. Est-on tenu par ces serments pour rire qu'on fait aux femmes et aux enfants? D'ailleurs, il ne révélerait rien à celui-ci, qui quittait la famille de Bertrande et savait sûrement à quoi s'en tenir.

Gairlance commença donc à rire tout haut,

d'un rire plein d'intention, puis il commença :

— « Dites donc, mon cher marquis, cela n'ennuie pas madame de Valcor qu'on puisse rencontrer dans le pays une jeune fille qui paraît la sœur jumelle de mademoiselle Micheline ?

— Comment ? » fit Renaud, en lui lançant un âpre regard.

— « Oui. J'ai aperçu, tout à l'heure, près des ruines de l'abbaye, une petite paysanne ravissante, qui, à la distinction près, est le portrait frappant de mademoiselle de Valcor.

— Vous ne lui avez pas parlé, au moins ? » demanda vivement le marquis.

— « Pourquoi ce ton sévère ? » plaisanta le prince. « Me croyez-vous capable de mettre à mal une petite mascotte de village rien qu'en lui demandant ma route ou en lui disant : « La belle journée ! »

— Mon cher ami, » reprit Renaud, — tout de suite maître de ses émotions, mais avec l'accent le plus ferme, — « je vous prie de ne pas parler si légèrement d'une jeune fille digne de tous les respects, et à qui je me charge de les assurer si on s'avisait de ne pas les lui rendre.

— Oh ! oh !... » dit simplement Gairlance.

— « Je vous entends, » déclara Valcor. « Et l'intérêt que je porte à cette famille, avec le hasard d'une prodigieuse ressemblance, pourraient prêter à l'équivoque où vous semblez vous complaire, sans un petit fait, bien simple, que je vais vous dire. D'ailleurs, un mot : si cette équivoque était possible, croyez bien que je ne me permettrais pas une telle attitude, parce que, en ce cas, elle aurait quelque chose d'offensant

pour la marquise de Valcor, suivant votre insinuation de tout à l'heure.

— Oh! je badinais.... Ma profonde déférence pour la marquise...

— Apprenez, mon cher, » poursuivit Renaud en lui coupant la parole, et avec un sourire où pointait l'ironique satisfaction de se divertir un peu aux dépens d'une malveillance trop facile, « apprenez ce que sait le plus ignare des pêcheurs de cette côte, ce dont tout ce pays m'est témoin, ce qui ressort des registres de l'état civil : Bertrande Gaël est née alors que j'avais quitté l'Europe depuis trois ans. Elle en avait deux environ lorsque j'y suis revenu, après cette longue absence. Mon mariage eut lieu presque aussitôt. Je fus père tout de suite. Ma fille est donc, de trois années environ, la cadette de son sosie féminin.

— On ne le dirait pas, » observa Gilbert. « Elles ont l'air du même âge.

— C'est vrai. Mais entre dix-huit et vingt et un ans, la confusion est facile. Et, sans doute, l'éducation plus simple de Bertrande, au fond d'un modeste couvent breton, a prolongé son enfance. »

Le prince de Villingen garda, pendant quelques minutes, un silence un peu déconfit. Pour lui, le mystère demeurait intact. Et il ne pouvait s'empêcher de croire qu'il y eût un mystère.

— « Eh bien, mon cher marquis, vous excuserez mon soupçon malicieux. Il n'avait rien de désobligeant pour vous. »

Renaud sourit, reprenant sa hautaine bonne humeur.

— « Mon Dieu, dans l'ignorance où vous étiez

des faits positifs et des dates précises, il devait vous venir assez naturellement, ce soupçon. La ressemblance de cette petite paysanne et de mademoiselle de Valcor serait fantastique si nous n'avions la ressource d'y voir quelque phénomène d'atavisme. En répondant de ma vertu sur ce point, je ne garantis point celle de mes ascendants. Peut-être quelque galant aïeul à moi conta-t-il de trop près fleurette à une jolie madame Gaël. Nos deux familles ont toujours eu des rapports de service et de protection. J'ai l'âme traditionaliste et je continue. Les traits et la grâce de Bertrande ne pouvaient qu'accentuer chez moi une bienveillance héréditaire. »

Gairlance, en écoutant la parole nette de cet homme si sûr de lui-même, sentit qu'il n'en apprendrait pas, aujourd'hui, davantage. Pourtant il risqua encore une question :

— « Vous parliez de couvent. Cette jeune fille est donc destinée à la vie religieuse ?

— Je l'aurais souhaité, » répondit Valcor avec une franchise qui étonna l'autre. « C'est un grand souci pour moi qu'elle se refuse à prononcer ses vœux.

— Un grand souci ! Qu'est-ce que cela peut vous faire ? »

Renaud se tourna vers le jeune homme avec un coup d'œil un peu dédaigneux, comme jugeant son incompréhension l'indice d'un manque de clairvoyance délicate.

— « Il ne m'est pas indifférent, » reprit-il, « qu'une personne qui a le visage et toute l'apparence de ma propre fille, coure les risques de certaines tentations ou de certaines misères. Puis

— jugez-en par votre impression même, — cette ressemblance, promenée à travers la vie, — et sait-on quelle vie, avec une si dangereuse beauté ? — peut produire de pénibles équivoques. Enfin je vous ai dit que cette enfant m'intéresse. Étant donné qu'elle est physiquement, et peut-être aussi moralement, au-dessus de son milieu vulgaire, je ne voyais pour elle de bonheur et de sécurité que dans un cloître. »

Valcor se tut, puis ajouta, comme se parlant à lui-même :

— « Mais encore eût-il fallu qu'elle en eût la vocation. »

VII

L'AÏEULE

Lorsque Renaud s'était séparé de Gilbert sur la route du Conquet, il avait poussé son cheval au travers de la lande du côté de l'Océan, là où la pente s'inclinait sur le vide, comme si, brusquement, la terre allait manquer. Cette coupure, abrupte en apparence, de la falaise, sur l'espace vaporeux, avait provoqué l'observation du prince à propos du chemin praticable pour un cavalier. Mais, suivant la réponse de Valcor, le sentier commença bientôt à descendre parallèlement à la côte en une déclivité presque insensible.

Bientôt apparut un groupe de maisons, qui, sans la courbe du sol, aurait été visible de la route. Les maisons dominaient une petite crique, parfaitement abritée entre deux pans de falaise. Une plage en demi-cercle, couverte d'un sable velouté, donnait à cet étroit paysage marin

l'air le plus accueillant et le plus sûr. N'étaient les dimensions restreintes de ce port naturel et l'impossibilité de bâtir plus de quelques demeures sur le terrain trop mesuré entre la rive et la muraille granitique, il eût rivalisé avec le Conquet, dont il demeurait ainsi une simple dépendance.

Les habitations n'étaient guère que des masures de pêcheurs. Cependant, l'une d'elles, construite en pierres grises, avec un toit d'ardoises aux lignes plus élevées et un semblant de jardinet conquis sur le roc, offrait un aspect relativement cossu, presque bourgeois.

C'est vers celle-là que se dirigea Valcor. Ayant mis pied à terre, il tenait son cheval par la figure, lui faisant descendre prudemment un dernier raidillon.

Tandis qu'il lui passait par-dessus la tête la bride du filet pour l'attacher à la palissade, une femme parut, au delà du petit jardin, à la porte de la maison.

Type admirable et caractéristique de vieille Bretonne, elle était de haute stature, élancée sans maigreur, et se tenant plus droite qu'une jeunesse de vingt ans. Sous sa coiffe neigeuse, ses cheveux, plus blancs encore, se gonflaient en bandeaux lourds, dont s'échappaient quelques mèches qui gardaient une frisure souple comme des cheveux d'enfant. Le teint bronzé, tanné, de cette femme et ses grands traits soulignés de rides, lui auraient composé une physionomie plutôt dure, si, dans les yeux couleur d'aigue-marine, n'eût brillé une lumière attirante.

Figure d'une énergie singulière, mais sans rien d'aigre ni de rébarbatif. Elle avait dû être fort belle, d'une beauté qu'évoquait sans doute assez exactement celle de sa petite-fille Bertrande. Un éclair de cette beauté lointaine sembla passer sur la figure de l'aïeule, dans sa joie manifeste de reconnaître Valcor. Silencieuse, elle lui souriait, de son vieux sourire, mais sans prononcer une parole.

Il ouvrit la clôture, s'approcha, lui prit la main.

— « Tout va comme vous voulez, maman Gaël ? »

Avant qu'elle eût répondu, il se passa une chose furtive et singulière, qui aurait stupéfié le prince de Villingen s'il en avait été témoin. Le grand seigneur, le maître de Valcor, avec son geste de marquis, mais de marquis de cour devant une duchesse, souleva la main brunie, cordée, sillonnée de grosses veines violâtres, qu'il venait de saisir, et il la porta à ses lèvres.

Puis, comme l'aïeule rentrait dans la chambre, sans paraître autrement surprise de cet hommage, probablement habituel, Renaud répéta sa question.

D'accord avec son mouvement d'affectueux respect, sa voix, d'habitude si prenante, se faisait plus chaudement douce, plus pénétrée. Sauf quand il parlait à sa fille, on eût rarement pressenti, comme à présent, ce que son âme, toujours en représentation devant elle-même et les autres, contenait de profondeur sincère.

— « Non, monsieur Renaud, tout ne va pas comme je veux, » dit la vieille femme.

Ils s'assirent dans la principale pièce du logis, — une grande salle qui, par de beaux meubles anciens en bois sculpté, l'armoire, la crédence, la huche, l'horloge, les sièges, des cuivres et des faïences pittoresques, ressemblait à quelque hall d'artiste, tandis que par l'âtre immense avec ses chenets, ses ferrailles, ses ustensiles, elle devenait une cuisine de ferme. On n'y voyait aucun lit enfoncé dans une sorte d'alcôve ou de niche à l'intérieur du mur et caché par des volets ajourés, comme dans la plupart des pauvres intérieurs bretons. Cette demeure, luxueuse relativement à la situation sociale des habitants, contenait des chambres à coucher, ainsi que les maisons des villes.

Cependant, Mathurine Gaël, — celle qu'on appelait, au long de la côte, la mère Mathurine, ou la mère Gaël, racontait au marquis de Valcor, dont la physionomie exprimait l'intérêt le plus attentif, les causes diverses de ses préoccupations.

— « Monsieur Renaud, Bertrande a quitté le couvent, et elle n'y rentrera plus. Elle n'a pas la vocation. Ce serait péché que de la contraindre. On la pousserait à quelque folie. »

Bien que cette nouvelle causât au marquis de Valcor un chagrin véritable, plus grave qu'il ne soucierait tout à l'heure de le montrer au prince Gairlance, il ne marqua sa déception par aucun mouvement vif ni par d'abondantes paroles.

Cette vieille femme avec qui il s'entretenait, et lui-même, étaient gens de peu de discours. Leurs âmes fortes et silencieuses, lorsqu'elles

prenaient contact l'une de l'autre, s'incitaient mutuellement à une gravité plus contenue.

Mathurine Gaël dit seulement :

— « Je suis bien près de la tombe. Sa mère est privée de raison. Ses oncles ne sont pas mariés et courent le monde. Qui gardera cette enfant du mal, avec cette figure de tentation qu'elle tient de son défunt père, mon pauvre Bertrand, le garçon le plus beau de toute la côte ? »

Renaud regarda longtemps les clairs yeux, qui, perdus dans l'espace, s'emplissaient d'un souvenir. Il était devenu pâle. Il dit :

— « Vous ne cessez pas d'y penser, à votre Bertrand ?

— Toujours... toujours, je pense à lui.

— Les fils qui vous restent, Yves, Mathias, n'ont donc pas pris dans votre cœur la place de celui qui n'est plus ? »

L'étonnement ramena vers le marquis les prunelles de la paysanne.

— « Est-ce que des goélands peuvent remplacer un aigle ? Vous l'avez connu, monsieur Renaud. Vous alliez dans sa barque, avec lui, quand vous étiez enfant. Sous vos vêtements pareils, en toile cirée, qui donc aurait deviné lequel de vous deux était un Valcor plutôt que l'autre ? »

Un orgueil sauvage illumina cette hautaine figure d'antique druidesse. Ses lèvres flétries semblèrent formuler encore quelques paroles. Mais elle les referma aussitôt.

— « Que dites-vous tout bas, maman Gaël ? » demanda le marquis.

Avec une singulière douceur, il accentuait ce mot de « maman », laissant presque tomber le nom qui suivait. Peut-être éprouvait-il un regret d'avoir eu si peu à le prononcer jadis, ayant perdu sa mère dès sa petite enfance.

Mathurine Gaël secoua la tête avec une expression de solennel mystère.

— « Vous ne voulez pas me dire votre secret, à moi, Renaud, qui vous rappelle votre fils, qui voudrais vous en tenir lieu ?

— Rien ne me tiendra lieu de mon fils. »

Il y eut un silence. Chacun de ces deux êtres garda par devers soi sa pensée.

Valcor reprit enfin :

— « Bertrande n'a-t-elle pas un état ? On lui a enseigné quelque chose au couvent ?

— Elle sait faire de la dentelle.

— Comment ? Quelle dentelle ? Y est-elle habile ?

— La dentelle qu'on nomme irlande, et qui sort aussi de chez nous. Je crois qu'elle pourrait devenir une fine main à la chose. Mais il faudrait aimer le travail. »

L'aïeule, d'un geste, indiqua, dans un angle de la chambre, sur une chaise, des pelotons de fil et de menus outils de dentellière. Puis ajouta :

— « C'est sa place. Mais où est-elle ? Dans le pays, à faire peut-être de dangereuses connaissances.

— Pourquoi l'avez-vous laissée sortir ? » demanda presque violemment le marquis.

— « Elle a vingt et un ans. Que puis-je ? D'ailleurs, elle ne sortait que pour faire ses dévotions à Saint-Mathieu. Elle devrait être de retour. »

Valcor s'écria :

— « Je la doterai. Je la marierai. Cette enfant ne peut épouser un rustre.

— Et vous, monsieur Renaud, vous ne pouvez pas la doter, » prononça la vieille avec une fermeté farouche. « Vous le savez bien. Ne vous ai-je pas dit cent fois que jamais une Gaël n'acceptera, moi vivante, de l'argent d'un Valcor.

— Mais cette fierté est insensée ! » s'exclama le marquis.

A peine eut-il laissé échapper cette phrase, soulignée par une inexplicable irritation, qu'il vit l'aïeule se dresser devant lui. De la main elle lui montrait la petite porte à claire-voie, avec sa partie supérieure grande ouverte, sur le jardinet plein de soleil.

— « Vous sortirez, » dit-elle, « tout marquis de Valcor que vous êtes, plutôt que de me faire entendre encore des réflexions pareilles ?

— Pardon, maman Gaël, » dit-il avec la soumission d'un écolier pris en faute.

Aussitôt, il lui parla de son troisième fils, Mathias. C'était à cause de Mathias qu'il était venu. Car il ne se doutait pas que Bertrande...

— « Ah ! Mathias... » soupira-t-elle. « En voilà un qui, pour la première fois, mettrait de la honte sur le nom de Gaël, si je n'étais résolue à le tuer plutôt de ma main, le jour où je serai sûre qu'il n'y a pas d'autre remède. »

Un trouble passa sur le visage de Renaud. L'altière vieille femme agirait sans doute comme elle le disait. La race rustique, intrépide et honnête des Gaël, semblait avoir trouvé son sym-

bole dans cette prêtresse du foyer, aux yeux clairs, où le regard brillait comme du soleil sur l'eau.

Mais pour qui le frémissement involontaire du marquis de Valcor? Pour ce Mathias?... qui ne devait cependant pas l'intéresser outre mesure. Pour Bertrande?... Enfant trop belle, sur qui pourrait tomber la réprobation de la formidable aïeule. Pour lui-même?... Invraisemblable hypothèse! Quels comptes aurait-il jamais à rendre, lui, un grand de ce monde, à cette pauvresse, dont le seul domaine était la maison héréditaire, le mobilier antique et cossu, souvenir des vaillants labeurs d'autrefois, et qui vivait, outre les légumes de son jardin, des quelques sous gagnés en raccommodant les filets.

Il n'avait eu le temps de rien ajouter, quand un bruit de pas résonna sur l'escalier intérieur.

Quelqu'un descendait.

— « Ah! voilà l'Innocente, » murmura Mathurine.

Une porte s'ouvrit, et, sur le seuil, une chétive figure s'arrêta, pétrifiée.

— « Avancez, Mauricette. Ne craignez rien. C'est moi, un ami, » prononça Valcor avec une infinie douceur.

A cet accent, la nouvelle venue sourit et fit quelques pas, les yeux fixes, comme en un rêve, ou sous l'influence d'un magnétisme.

Mais elle parut reconnaître le marquis. Un tremblement l'agita. L'extase bizarre s'effaça de son visage. Et elle alla se blottir dans un coin de la chambre, où elle demeura muette, la tête rentrée entre les épaules, les coudes serrés au

corps, dans l'attitude d'un enfant qui craint d'être frappé.

Valcor regarda l'aïeule et hocha la tête, comme pour dire : « Allons! il n'y a pas de changement. »

Tous deux continuèrent à causer, sans plus s'occuper de la folle. C'était la seule façon de rassurer cette pauvre créature, sur qui semblait peser un perpétuel effroi. En effet, lorsqu'elle se vit oubliée, elle se détendit un peu, risqua un mouvement, puis un autre, et finit par attirer à elle un énorme paquet de filets, amoncelé près de l'âtre. Alors, tranquillement, elle se mit à rattacher les mailles rompues.

Mauricette Gaël, la veuve de Bertrand, et la mère de cette belle fille qu'en ce moment le prince de Villingen escortait à travers la lande, gardait juste le peu qu'il fallait d'intelligence pour accomplir un si humble travail. Elle y était même particulièrement agile et adroite. Et surtout on lui en faisait la réputation parmi les pêcheurs, avec cette bienveillance un peu superstitieuse que les campagnards, et plus encore les gens de mer, témoignent aux pauvres d'esprit. De très loin, au long de la côte, arrivaient à Mauricette Gaël, — à l'Innocente, comme on l'appelait, — des filets à réparer. Et leurs propriétaires affirmaient que les poissons se prenaient ensuite plus nombreux aux mailles qu'avaient renouées ses doigts inoffensifs.

Ainsi, la pauvre créature gagnait largement son entretien, qui ne coûtait guère.

Elle avait dû être jolie aussi, dans son jeune temps, la Mauricette, quand l'amour et la joie

des épousailles avec le beau Bertrand Gaël illuminaient ses traits finement modelés, ses yeux couleur de mer, et que, sous sa coiffe ailée, gonflaient ses nattes de soie brune. Aujourd'hui, son visage était jaune et mat comme de la cire, ses prunelles semblaient une vitre derrière laquelle il n'y a rien, et ses cheveux, appauvris et grisonnants, ne soulevaient guère le béguin noir.

Elle ne paraissait point entendre ce que sa belle-mère disait en ce moment de Mathias, frère cadet du mari qu'elle avait tant aimé. Un gaillard aventureux et inquiétant, qui, dans les intervalles des pêches lointaines, ne savait pas se tenir tranquille sous le toit familial. Avec sa barque, il disparaissait pendant des jours, et ce n'était pas souvent qu'il rapportait du poisson. Cependant on lui voyait de l'or entre les mains. Il voulait en donner à sa mère, qui s'obstinait à le refuser tant qu'elle n'en saurait pas la provenance. Mathias alors partait le dépenser à Brest. C'était un garçon qui aimait le plaisir. Et la vieille Mathurine prenait un air plus dur encore pour murmurer le mot de « mauvaises femmes ».

Il y avait un autre mot qu'elle avait prononcé en baissant la voix davantage, celui de « contrebande ». Le long de ces falaises escarpées, il se passe des faits de louche héroïsme. Des hommes risquent leur vie pour frauder le fisc, après avoir été prendre en mer le chargement de navires suspects. Pour beaucoup de ces consciences rudimentaires, ce n'est pas un délit. Le danger physique ennoblit l'acte illégal, lui donne

un farouche attrait. Faire du tort à l'État, ce n'est faire du tort à personne, se disent les gars hardis, qui se passionnent pour la coupable entreprise comme pour un jeu hasardeux et fécond en aubaines.

— « N'empêche que, s'il était pris, » fit l'aïeule, « il serait traité en voleur. Lui, un Gaël! Dieu veuille qu'il reçoive plutôt le coup de fusil d'un douanier.

— Une mère ne doit pas invoquer Dieu dans un vœu pareil, » dit Valcor, étrangement impressionné.

— « C'est parce que je suis sa mère, » répliqua-t-elle, « que Dieu m'entendra.

— Vous n'auriez pas de tels anathèmes pour votre Bertrand, dites?... Vous l'aimeriez mieux fautif et vivant que mort, celui-là, n'est-ce pas? »

La vieille eut une espèce de rire saisissant.

— « Fautif?... Lui, Bertrand... Vous ne savez pas de quelle moelle était pétri son cœur. »

Un ricanement brusque, lugubre, fit écho à ce rire et à cette exclamation. Les deux interlocuteurs tressaillirent. Ils avaient oublié l'Innocente.

Renaud se leva.

— « Maman Gaël, » dit-il, tout en se dirigeant vers la porte, comme dans la hâte de quitter ce lieu, « ne vous tourmentez plus pour Mathias. J'ai l'emploi de son énergie. Et je puis lui promettre de tels avantages que son goût du plaisir trouvera à se satisfaire. Ce qui vous inquiète en lui sera donc détourné dans un sens qui me sera utile, et où il aura tout à gagner. »

Un vif rayon s'alluma dans les yeux de la

vieille Bretonne. Mais, circonspecte par âge et par caractère, elle ne s'enthousiasma pas.

— « Vous ne me dites pas cela par compassion, sans un projet arrêté, monsieur Renaud?

— Mon projet est si bien arrêté que j'étais venu ce matin dans le seul but de parler à Mathias. »

Elle réfléchit.

— « Est-ce dangereux, ce que vous lui proposerez de faire?

— Assez en apparence pour tenter son humeur aventureuse. Mais, en réalité, non.

— Ce sera pour aller loin?

— Très loin.

— Et, naturellement, » dit-elle avec lenteur, « il s'agit d'une entreprise à faire au grand jour, dont un Gaël puisse se charger? »

En posant la question, cette femme du peuple, fille, veuve et mère de pauvres marins, enfonçait son regard dans celui du marquis de Valcor avec une fermeté que lui, d'une trempe si fière, put tout juste soutenir.

— « N'en doutez pas, maman Gaël. C'est une mission de confiance, dont ne doivent s'alarmer en rien vos scrupules.

— Bien. Mais est-elle pressée, votre mission?

— Elle ne saurait souffrir de retard.

— C'est que Mathias est en mer. Dieu sait quand il reviendra... Dans une heure ou dans huit jours.

— Je l'attendrai. C'est lui qu'il me faut.

— L'enverrai-je au château, dès son retour? »

Valcor hésita.

— « Pas jusqu'à demain. Car, demain, je

reviendrai ici. Je veux voir Bertrande. Ne la laissez pas s'éloigner avant ma visite.

— Soit, monsieur Renaud. Mais si vous préférez qu'elle se rende à Valcor?

— Vous savez que non, maman Gaël. Vous savez que j'ai dû tenir la fille de votre fils éloignée de la mienne, garder pour moi seul l'intérêt que je lui porte, sans le faire partager à ma femme ni à Micheline. Cette fâcheuse ressemblance est trop gênante. Les conséquences pourraient en devenir intolérables si Bertrande avait ses entrées libres au château. Et ces dames ne manqueraient pas de s'attacher à elle, de l'y attirer.

— Oh! ce n'est pas que je le souhaite, » dit rudement la vieille. « Il est mauvais pour une pauvre fille d'approcher le luxe des riches. »

Renaud détachait son cheval.

Les rênes rassemblées sur l'encolure, il allait mettre le pied dans l'étrier, lorsque, s'inclinant devant l'aïeule, il lui saisit encore la main, et la baisa, comme à l'arrivée.

Puis il se hissa lestement en selle, et partit.

Une fois en haut de la côte, avant de filer sur le Conquet, où il devait rejoindre Gilbert, il s'arrêta un instant. Ses regards s'abaissèrent vers le petit nid de pêcheurs qu'il venait de quitter, et il demeura pendant quelques minutes perdu dans une rêverie profonde.

Humbles masures, que dominait la maison un peu mieux bâtie d'où il sortait. Son toit d'ardoises brillait au soleil. Elle était tournée vers l'ouverture de la crique, vers cette porte de la falaise ouverte sur le large, sur l'espace infini. Un fa-

rouche honneur héréditaire s'abritait entre ses murs. Et, cet honneur, une vieille femme restait seule à le défendre.

L'image du merveilleux château de Valcor surgit dans l'esprit de son possesseur. Fut-ce un contraste matériel ou un contraste moral, ou quelque pensée plus oppressante, qui accabla Renaud? Il secoua les épaules, comme pour rejeter un fardeau trop lourd, puis se reprit, et, dans un rire d'orgueil, partit au galop sur la route solitaire.

VIII

HISTOIRE D'AUTREFOIS

Les lettres que la marquise de Valcor avait eues entre les mains, et qui, sans l'audacieux subterfuge de son mari, auraient brisé du même coup son bonheur et celui de sa fille, étaient parfaitement authentiques. Dans leurs feuillets jaunis palpitait une idylle tragique et passionnée. Si elle avait pu tout lire, surtout si elle avait mieux possédé son sang-froid, la malheureuse Laurence aurait senti la flamme de la vie, la puissance incontestable de la vérité.

Vingt-cinq ans auparavant, le comte Stanislas de Ferneuse amenait dans son domaine familial sa toute jeune femme, Gaétane. Il y avait, entre les deux époux, une grande disproportion d'âge, et une discordance, plus grande encore, de caractères. Des convenances de fortunes et de nom avaient décidé ce mariage. Gaétane l'avait accepté par ignorance des hommes, de la vie,

et de son propre cœur. Mariée à seize ans, elle en avait dix-sept, et mesurait déjà l'erreur irréparable dont elle était victime, quand elle vint à Ferneuse.

Là, dans ce milieu rustique, à la fois forestier et marin, où se plaisait le comte Stanislas, la vraie nature de celui-ci se révéla. Sur cet être aux goûts de brutalité et de bassesse, craqua le vernis mondain, adopté et maintenu, non sans peine, dans les salons qu'il fréquentait, à Paris, durant ses fiançailles et au début de son mariage. Il redevint le gentilhomme campagnard, dans l'acception la moins relevée du terme, plus campagnard que gentilhomme. Il n'aimait que la chasse ou les courses en mer, sur une barque à demi-pontée qu'il manœuvrait lui-même, avec un équipage de deux hommes et d'un mousse. Les seuls compagnons avec lesquels il se plaisait étaient ces rudes gars, ou ses gardes et ses chiens.

Mais il y avait pire.

Les femmes et les filles du pays, que terrorisaient, avant les noces du comte, ses caprices audacieux et fugaces, apprirent bientôt qu'elles auraient tort de se croire en sécurité parce qu'il possédait légitimement la créature la plus digne d'amour et de fidélité qui fût au monde. Elle-même, la fière et exquise Gaétane, n'eut bientôt plus d'illusion sur les mœurs de son mari. Elle dut subir — affront abominable — les plaintes que lui apportaient les servantes ou les filles de ferme qui voulaient rester honnêtes, et le sourire ou les insolences des autres.

Gaétane cessa d'être, en fait, l'épouse de son

mari. Cette exigence de sa dignité lui fit perdre sa dernière ombre d'influence sur une nature grossièrement matérielle. A partir de ce moment, le comte de Ferneuse ne partagea plus qu'officiellement l'existence de sa femme, restant à la campagne quand elle rentrait à Paris, passant les journées dehors quand elle habitait Ferneuse, absorbé par ses sports violents, ne prenant point ses repas aux mêmes heures, ayant un appartement séparé dans une aile de leur château.

C'est alors que Gaétane fit la connaissance de leur jeune voisin, le marquis Renaud de Valcor.

Ils s'aimèrent d'un amour aussi absolu, aussi complet, aussi noblement élevé, malgré son essence coupable, qui puisse unir deux beaux êtres, ardents, sincères et purs, dans leur vingtième année.

Renaud était orphelin, maître de sa fortune et de ses actes. Il sollicita Gaétane de quitter un mari indigne et de partir avec lui à l'étranger. « La loi du divorce, qui sera certainement votée, » disait-il, « nous permettra de revenir bientôt comme époux. Ne le sommes-nous pas devant Dieu, s'il est juste. »

La jeune femme hésitait. Car son éducation, ses croyances, le monde auquel appartenait sa famille, et qui tolère certaines fautes mieux que certaines sincérités, s'opposait à ce qu'elle prît une telle résolution. Pourtant, elle sentait que la vérité de son cœur, de sa vie, et ses seules chances de bonheur, étaient là.

Une circonstance vint précipiter sa décision.

Mme de Ferneuse acquit la certitude qu'elle allait être mère. Or, l'enfant qu'elle portait appartenait à Renaud sans qu'un doute fût possible, — même pour le mari, qui, depuis si longtemps, tout entier aux distractions qui changent, n'avait pas seulement essayé de réclamer ses droits.

Avec une résolution qui demandait autant de courage physique que de courage moral, étant donné le caractère brutal de Stanislas, Gaétane lui avoua tout.

Quand elle eut, en quelques phrases brèves, établi la situation tragique, elle dit :

— « Monsieur, dans la mesure où vous pouvez me juger coupable, je vous demande votre pardon. Si cela vous est une satisfaction de me tuer ou de tuer celui à qui j'appartiens, je vous avertis que ce ne serait pas pour nous un châtiment. La mort ne nous effraie pas, et nul de nous deux ne souhaiterait de survivre à l'autre. Mais si vous nous laissez l'existence, rien ne nous séparera, et rien ne nous contraindra à nous séparer de notre enfant. »

L'homme violent qu'était Stanislas de Ferneuse reçut avec un calme surprenant cette bouleversante confidence. Non pas qu'il s'y attendît. Il croyait sa femme trop insensible et trop fière pour avoir jamais un amant. Peut-être, l'éclat de foudre que fut pour lui une telle révélation, et l'impossibilité où il se trouva d'abord de démêler ses propres sentiments, causèrent-ils sa muette stupeur, son impassibilité apparente. Ayant peu l'habitude des discours subtils, sans doute il se méfia de ce qu'il pourrait dire,

craignit d'être ridicule, ou d'assumer un rôle qui le lierait ensuite à des déterminations dont il ne pouvait sur-le-champ calculer la portée. Un accès de jalousie furieuse l'eût jeté hors de lui-même. Et, précisément, cette passion aveugle ne le soulevait pas. La jalousie n'était pas ce qui dominait dans son émotion actuelle. Il n'avait ni les délicatesses ombrageuses du cœur, ni le délire amoureux des sens, d'où elle peut naître. Il gardait donc la possession de lui-même et la force du silence. Cependant un regret atroce entrait en lui, sans qu'il pût comprendre la nature exacte de cette souffrance qui lui tordait le cœur, puisqu'il n'aimait plus Gaétane. Mais c'était peut-être, justement, de ne pas l'aimer, en la découvrant si brûlante d'une passion qui défiait tout, c'était de n'avoir pas su l'aimer, qui lui causait une confuse et indicible torture.

— « Ne craignez-vous pas, madame, » dit-il avec un grand calme extérieur, « que je ne trouve à votre aventure des solutions moins agréables ou moins indifférentes pour vous que la mort? Je puis provoquer votre amant, dont vous m'avez dit le nom si imprudemment. Ce serait, non pas un duel pour rire, mais un combat sérieux. Si je le tue, vous mourrez, dites-vous? Soit. Mais si c'est moi qu'il tue, votre charmante délicatesse se trouvera mal à l'aise pour l'épouser ensuite. D'autre part, que diriez-vous si je traînais votre adultère devant les tribunaux? Si je vous faisais emprisonner avec des créatures infâmes? Ou si je vous enlevais, à sa naissance, ce détestable enfant, qui sera mien, de par la loi?... »

Gaétane répondit hautainement :

— « Faites ce que vous vous voudrez, monsieur. Ce n'est pas par imprudence que je vous ai dit le nom de celui à qui ma vie est liée. C'est, au contraire, parce que ma seule sécurité, en ces tristes circonstances, dépend de ce qui existe en vous d'équitable et de généreux. Si mon salut n'est pas là, il ne saurait être ailleurs, et je subirai toutes les conséquences de mes actes. Suivez donc votre droit, devant lequel je m'incline.

— Mon droit est aussi de vous garder, de vous emporter au loin, si bon me semble.

— Non, » dit-elle. « Celui-là, vous l'avez perdu. »

C'était vrai. Vingt preuves de ses trahisons assureraient à sa femme la séparation légale, si elle la demandait. Stanislas ne pouvait plus rien retenir ni réparer. Il ne lui restait que la vengeance. Or, il ne s'en souciait pas. Ce n'est pas la vengeance qui éteindrait en lui la sombre et secrète souffrance, jamais expérimentée ni prévue, qu'il éprouvait et qu'il ne comprenait pas.

— « Vous saurez demain quelle est ma volonté, » dit-il à sa femme.

Et il la quitta brusquement, sans même un de ces reproches ou une de ces invectives dont elle avait craint l'assaut humiliant, la vulgarité certaine.

Le lendemain, de toute la journée, la comtesse de Ferneuse ne vit pas son mari. Les gens qu'elle interrogea dans son anxiété, le croyaient à la chasse. Il était sorti, le fusil sur l'épaule, la cartouchière garnie. Mais il n'avait emmené

qu'un chien, refusant la compagnie accoutumée d'un de ses gardes.

Et, le soir, Gaétane reçut le coup le plus déconcertant, se trouva en présence de la plus affolante conjoncture. Des paysans rapportèrent au château le comte Stanislas, non point mort, mais grièvement blessé au visage, les yeux éteints, ruisselant d'abominables larmes rouges, sans connaissance, et dans un état si affreux qu'on ne distinguait pas ses blessures.

Qu'était-il arrivé?... Un accident?... Une agression?... Une tentative de suicide?...

Les médecins appelés constatèrent que M. de Ferneuse avait reçu une décharge de carabine à bout portant, et qui avait dû être tirée de côté, car la balle avait labouré l'os frontal sans pénétrer dans le crâne, brisé la racine du nez et coupé le nerf optique, tandis que la poudre noircissait et scarifiait un côté de la face. D'où l'aspect effroyable de ce visage aveugle, sanglant et souillé.

La justice ne fit qu'une enquête sommaire. L'avis des docteurs étant que le blessé survivrait, on attendit ses éclaircissements. D'ailleurs, l'hypothèse d'un accident semblait s'imposer. La détente du fusil avait dû se prendre dans une broussaille et partir d'elle-même. L'endroit où l'on avait retrouvé le chasseur, contre un taillis, donnait une indication en ce sens. C'était le chien du comte, qui, par une intelligente manœuvre, était allé chercher des laboureurs dans un champ assez éloigné, et avait su les ramener près de son maître.

Gaétane pensa tout de suite que son mari

avait voulu se tuer. Elle seule pouvait avoir une idée pareille, puisqu'elle seule savait ce qui s'était passé entre eux la veille de la catastrophe. Et encore fallait-il l'impression singulière qu'elle gardait de son attitude.

L'homme impulsif, plus sensuel et inconscient que mauvais, avait subi une de ces secousses qui amènent à la surface de l'âme des sentiments ignorés. Un drame obscur s'était passé en lui. Certes, on ne l'eût pas cru capable de se tuer pour une femme, et surtout pour la sienne, et surtout encore sachant qu'il lui laissait ainsi la liberté d'épouser l'amant qui le bafouait. Gaétane elle-même eût, quarante-huit heures plus tôt, jugé invraisemblable et dénuée de sens une supposition pareille. Mais elle avait vu Stanislas pendant qu'elle lui faisait sa terrible confession. Elle avait scruté, avec l'intuition aiguë du moment, son front blêmi, ses yeux troublés, ses lèvres étrangement balbutiantes. Et quelque chose, aujourd'hui, chuchotait en elle, que ce n'était ni le doigt d'un agresseur, ni la force inerte d'une branche qui avait pressé la détente du fusil. M. de Ferneuse avait dû appuyer le canon contre sa tempe, mais un tremblement ou une maladresse de sa main avait légèrement fait dévier l'arme.

Sa femme, à présent, le soignait, le disputait à la mort.

Déjà, les hommes de science avaient prononcé un arrêt désespérant : le blessé, s'il survivait, demeurerait aveugle.

La lutte fut longue, de cette robuste nature contre la destruction, et de la garde-malade

martyre contre la souhaitable et abominable délivrance, qu'elle ne voulait pas accepter de la mort. Gaétane, de ses mains, qui, si adroitement et légèrement, renouaient les bandages autour de cette tête mutilée, renouait en même temps ses propres chaînes. Sauver Stanislas, n'était-ce pas renoncer à son rêve de bonheur et d'amour? Pourtant, elle s'acharnait à cette œuvre. Sans cesse, elle forçait à reculer le péril, qui, d'abord, était de toutes les secondes, puis moins imminent, et qui peu à peu disparaissait.

Près d'un mois s'était écoulé sans qu'elle eût quitté le chevet du malade, et, par conséquent, sans qu'elle eût revu le jeune marquis de Valcor. Sa maternité prochaine, dissimulée jusqu'à l'aveu fait à son mari, commençait à devenir apparente. Dans les mouvements hâtifs, les fatigues et les négligés des heures vigilantes, auprès du blessé, cet état devint évident pour les docteurs qui donnaient leurs soins à Stanislas.

Quand celui-ci put comprendre ce qu'on disait autour de lui, les premières phrases qu'il entendit contenaient des allusions à l'heureux événement. Les médecins saisissaient avec empressement cette raison de rattacher à l'existence un malheureux auquel ils devaient révéler qu'on ne lui rendrait pas la vue.

Le comte de Ferneuse ne rejeta pas la consolation que ces gens bien intentionnés lui offraient. Comme eux, il sembla trouver dans cette promesse de paternité une atténuation à l'irréparable désastre de ses yeux éteints.

Gaétane le regardait, l'écoutait avec une angoisse indicible. A chaque instant, elle prévoyait

le réveil de sa mémoire. Elle l'espérait, ce réveil. Dès qu'elle se retrouvait seule avec lui, elle épiait le geste de rage, l'exclamation furieuse, où l'infortuné se détendrait de la contrainte, insulterait à la dérisoire espérance, renierait l'enfant qu'il savait n'être pas son fils. Car, ce qu'elle entendrait sans doute en même temps, c'était la malédiction qui lui ordonnerait de fuir, qui la repousserait hors de cette existence dévastée par sa faute, qui, sans atténuer ses remords, lui rendrait du moins la liberté.

Mais non. Rien de pareil ne survint. Même dans le tête-à-tête, Stanislas parlait de son propre malheur comme d'un accident de chasse, et ne semblait pas garder le moindre souvenir des circonstances qui eussent pu lui faire chercher la mort.

Un supplice moral sans exemple commença pour la comtesse de Ferneuse.

Son mari jouait-il une comédie sublime de pardon? S'acharnait-il à la plus raffinée des vengeances? Ou bien avait-il réellement perdu la mémoire? Le coup qui lui avait enlevé la vue avait-il altéré en une certaine mesure ses facultés mentales? Gaétane dut le croire, après certaines expériences qui démontraient, chez l'aveugle, un affaiblissement général du souvenir et une transformation du caractère, devenu faible, aigre et plaintif.

Maintenant, que pouvait-elle faire, malheureuse qu'elle était? La confession adressée jadis à l'époux ivre de sa force et de toutes les joies de la vie, pouvait-elle la renouveler à l'infirme, plongé dans une éternelle obscurité? Naguère,

cette confession représentait sans doute un devoir. Aujourd'hui ce serait un crime. Et quel crime, si déjà la révélation, suggestive de suicide, avait fait partir la balle qui éteignit ses prunelles !

Imagine-t-on ce cœur de femme broyé dans l'étau d'une pareille énigme, en face de ce visage défiguré et sans regard, tandis que la hantait une image d'amour, tandis que s'effaçait son rêve d'une incomparable félicité ?...

Et, cependant, les jours devenaient des semaines, puis des mois. Bientôt, Gaétane serait mère. L'enfant qu'elle portait appartiendrait légalement au comte de Ferneuse, qui ne le désavouerait pas. Une nouvelle obligation s'imposait à elle. Ne pas mettre l'existence de ce petit être en contradiction avec l'état civil, que nul ne lui contesterait. Puisqu'elle ne pouvait plus demander la séparation légale d'avec un aveugle, ni espérer que le divorce rétabli lui permît jamais d'épouser le véritable père de son enfant, elle ne devait point priver l'innocent du père qu'il aurait de par la loi, — et de par la plus extraordinaire illusion.

Après un indescriptible combat intérieur, le parti de Mme de Ferneuse fut pris. Elle écrivit à Renaud de Valcor en lui décrivant la tragique impasse. Il devait l'oublier, partir, se marier, mettre entre eux l'irrémédiable. Elle ne tromperait pas un infortuné pour qui toute lumière était abolie et que leur amour avait plongé dans des ténèbres plus affreuses que celles du sépulcre. Et elle ne voulait pas enchaîner à son lugubre sort la vie d'un amant de vingt ans. Elle le suppliait

de se refaire un avenir. Tout le sien, à elle, se concentrerait dans leur fils.

Renaud lutta contre de telles résolutions, assez pour se convaincre qu'elles étaient inébranlables.

C'est ce débat déchirant et passionné qui fit l'objet de la correspondance, scellée ensuite par l'amant désespéré dans le mur de son cabinet de travail.

Renaud de Valcor finit par s'incliner, au moins momentanément, devant la volonté de celle qu'il adorait. Il n'avait pas de famille, sauf son cousin Marc. Il résolut de s'éloigner. L'idée d'une exploration dangereuse le séduisit. Son amour seul avait étouffé en lui un goût d'aventures qui se réveilla pour l'en consoler quelque peu.

Il se rendit dans l'Amérique du Sud, qu'il traversa de Buenos-Ayres à Santiago, pour remonter ensuite vers le nord de la Bolivie, et s'enfoncer dans les régions sauvages où l'Amazone prend sa source. Il affronta tous les périls, passa pour mort, puis donna de nouveau de ses nouvelles. On apprit, en Europe, qu'il s'était assuré, par les négociations faciles et sommaires auxquelles se prête là-bas l'indifférence des Gouvernements hispano-américains, la propriété d'immenses exploitations de caoutchouc, et qu'il commençait à en tirer des richesses considérables.

Au bout de cinq à six années, il revint. Mais on ne le vit pas tout de suite dans ses terres de Valcor. Renaud semblait éviter avec intention de se rendre en Bretagne.

Mme de Ferneuse ne douta pas que ce ne fût par crainte de la revoir. Quel était l'état de ce cœur d'homme? Trop guéri, ou trop peu?... Son application à se tenir éloigné d'elle pouvait être interprétée dans l'un ou l'autre sens.

Mais celle qui n'oubliait pas dut se croire complètement oubliée quand elle apprit le mariage du marquis de Valcor. Renaud épousait une jeune fille peu riche, de très grande noblesse, Laurence de Servon-Tanis.

Ce ne fut que l'année suivante, et comme la nouvelle marquise était sur le point d'accoucher, que le couple s'installa enfin au château de Valcor. Micheline y vint au monde presque aussitôt. Puis les exigences des grandes cultures industrielles, établies par M. de Valcor en Amérique, l'appelèrent de l'autre côté de l'Océan. Ses terres d'exploitation devaient s'étendre encore, couvrir un domaine, qu'on assimilerait à un petit État, s'appeler couramment la Valcorie, et devenir la source d'une fortune immense pour leur propriétaire.

Celui-ci quittait pour la seconde fois la France, sans que sa volonté ou même le hasard l'eussent remis en présence de Gaétane.

Pendant qu'il était au loin, les relations de voisinage et de tradition reprirent entre Valcor et Ferneuse. La marquise fit des avances à la comtesse, qui ne s'y déroba pas. Au bout de longs mois, quand Renaud fut de retour, il s'aperçut qu'une véritable amitié unissait les deux jeunes femmes.

Lorsque Gaétane et lui se rencontrèrent, il y avait près de huit ans qu'ils ne s'étaient

vus, l'âge, à deux mois près, du petit Hervé.

Ce qu'ils éprouvèrent, aucun des deux ne put le deviner chez l'autre. Ils demeurèrent impénétrables. La fierté scella les lèvres de la comtesse de Ferneuse. Elle ne sut pas si c'était le respect, l'indifférence ou la circonspection, qui fermaient celles de son ancien amant.

Que d'efforts secrets elle devait faire ensuite pour découvrir ce qu'il y avait derrière ce silence, que ne trahit jamais ni une allusion, ni un soupir, ni un regard! Cette impassibilité lui donna la force de rester impassible elle-même. Puis ce fut une autre conviction qui, se glissant en elle, peu à peu, se fortifiant, s'imposant, la maintint au niveau d'une prudence capable de ne jamais se démentir.

Cependant son mari mourut.

Gaétane de Ferneuse n'avait pas encore trente ans lorsqu'elle se trouva veuve. Sa beauté de blonde, éclatante et fine, son charme impérieux, qui, on le devinait, pouvait se fondre dans la tendresse, son irréprochable aristocratie et sa fortune, lui attirèrent, dès qu'elle fut libre, bien des déclarations et des hommages. Nul ne doutait qu'elle ne pensât à se remarier, à goûter enfin la vie, que les vices, puis l'infirmité, d'un époux accepté à seize ans, lui avaient rendue jusque-là si lugubre.

Cependant la comtesse de Ferneuse découragea tous les prétendants à sa main. Elle semblait n'avoir qu'une passion, une préoccupation, un but : son fils. Hervé ne la quittait point, et elle ne quittait point Ferneuse.

Le jeune garçon fut élevé par sa mère et par

des précepteurs ecclésiastiques, dans cette Bretagne aux âpres horizons, près de l'Océan, parmi les rumeurs, les souffles, les silences, des arbres et des flots. Cela lui fit une âme mystique, tenace, ardente et fidèle.

Dès son enfance il aima Micheline.

Mme de Ferneuse ne devina ce sentiment que plus tard.

Elle aurait dû en être épouvantée, de la même épouvante qu'éprouva la marquise de Valcor quand celle-ci crut découvrir, dans les lettres tombées entre ses mains par un hasard inouï, que Micheline et Hervé étaient les enfants du même père. Cependant Gaétane, sans prendre, contre l'horrible danger, les précautions radicales de la fuite ou d'une révélation, se contenta de combattre doucement l'amour de son fils, par des moyens indirects. Ces moyens, une influence maternelle aussi forte que la sienne pouvait les rendre efficaces. C'étaient des réflexions, des indications, des répugnances ou des espoirs, tendant à diriger ailleurs l'âme qui, d'habitude, suivait docilement la sienne. Une amourette s'en fût trouvée refroidie. Non pas la passion chaste et profonde qui tenait au cœur du jeune homme autant que sa vie, autant même que sa religion filiale.

Mme de Ferneuse venait de le comprendre lorsque fut donnée, au château de Valcor, la fête en l'honneur des dix-huit ans de Micheline.

Elle vint soucieuse à cette soirée.

Et c'était bien la plus grave des conversations qu'elle poursuivait avec Renaud, quand M. de Plesguen et José Escaldas regardaient, à l'abri

d'un massif, en fumant leurs cigares, ce beau couple aller et venir lentement, dans la lumineuse fantasmagorie de la floraison électrique.

Toutefois, par une tactique étrange, — même à ce moment où le bonheur, l'avenir, l'existence peut-être, de son fils, étaient en jeu, — la comtesse de Ferneuse n'en appelait pas au souvenir du marquis de Valcor, pour établir avec lui cette vérité effrayante que leurs enfants étaient frère et sœur. Elle envisageait tout haut, d'une voix qu'elle parvenait à rendre paisible, l'hypothèse de leur mariage, et elle épiait, avec une attention ardente, l'esprit sur le qui-vive, l'œil aiguisé, le cœur en suspens, ce que Renaud allait exprimer par les paroles ou la physionomie.

De quel problème cette femme, cette mère, cherchait-elle la solution?

Qu'éprouva-t-elle quand elle put constater, chez le marquis de Valcor, le même impassible et impénétrable silence relativement au passé, et la résolution formelle d'accorder sa fille au jeune comte de Ferneuse? Puis quand elle pressentit cet autre sentiment, muet depuis tant d'années, à peine dévoilé ce soir, mais sur lequel Gaétane ne se trompa pas : l'amour de cet homme pour elle-même, le désir âprement combattu, mais proche d'une brûlante révolte, qui le tenait frémissant à ses côtés?

Elle n'eut point le temps de rattacher aux résultats d'une patiente observation, conduite pas à pas depuis des années, les conclusions de l'heure présente. Laurence, accourant vers elle, la haine dans les yeux, l'invective à la bouche, pour la chasser de cette demeure, dont elle,

Gaétane de Ferneuse, croyait enfin détenir le mystère, la rejeta dans l'abîme des plus tragiques incertitudes. Le cri de Mme de Valcor : « Micheline, ah! la pauvre petite! » Et son exclamation au sujet d'Hervé : « Ce misérable enfant! » n'était-ce pas l'éclat de foudre qui devait transformer en drame l'idylle de ces deux innocents? La femme de Renaud savait tout. D'accord avec lui, ou devançant ses tardifs projets, elle brisait les criminelles fiançailles. Hervé devait donc véritablement la vie à l'homme que Gaétane avait devant elle! Mère imprudente, à cause d'un mirage insensé, elle avait donc laissé marcher son fils vers le crime ou le désespoir!

Et cependant!...

Lorsqu'il la rejoignit, ce fils, lorsqu'il lui demanda, dans la franchise de sa jeune douleur :

— « Madame de Valcor a-t-elle le droit de vous chasser, ma mère? »

Ce fut sincèrement qu'elle répondit :

— « Je donnerais ma vie pour le savoir! »

Elle doutait de nouveau. Elle ne se croyait pas vaincue. Après avoir défendu si longtemps, dans le secret de son âme, l'unique amour de sa vie contre un oubli qu'elle n'admettait pas, contre un silence qui ressemblait trop à celui de la tombe, contre un parjure dont elle persistait à croire incapables les lèvres qui s'attachaient jadis éperdument aux siennes, c'était maintenant l'amour et le bonheur de son fils qu'elle devait sauver du plus sombre piège. Elle l'avait entrevu, ce piège. Jusqu'à présent, il lui avait suffi de n'y pas tomber. Mais aujourd'hui les

circonstances la forçaient à le démasquer aux yeux de tous.

Gaétane de Ferneuse se sentit à hauteur de cette tâche.

Elle avait trop aimé Renaud, elle aimait trop son fils, pour ne pas entreprendre de lutter contre l'imposture qu'elle soupçonnait.

Un moment troublée par l'intervention inexplicable de Laurence, la comtesse bientôt s'était reprise. Cette nouvelle complication, si déconcertante, ne pouvait cependant prévaloir contre des années d'observation attentive, ni contre l'intuition de femme et d'amante qui empêchait Gaétane de reconnaître, dans le père de Micheline, l'amant adoré d'autrefois.

Le cœur d'un homme change-t-il à ce point? Même dans l'éloignement, les aventures, les périls, les blessures lentes à guérir, la brutalité des climats et des êtres? *Ou n'était-ce pas le même homme?...*

La secrète certitude ne suffisait plus. Il fallait une preuve?

Et cette certitude même, sous quel choc n'oscilla-t-elle pas de nouveau quand Mme de Ferneuse reçut le billet où, pour la première fois depuis de longues années d'un invraisemblable silence, Renaud de Valcor évoquait le passé. Le détail précis de la grotte bouleversa Gaétane. Pas un être au monde n'avait surpris ce rendez-vous des amants de jadis.

Mais alors?...

« J'irai, » se dit Mme de Ferneuse.

Et dans quelle fièvre elle attendit l'heure!

Cette fois, devant le miroir du souvenir, nulle

comédie ne lui donnerait le change. Il se rappelait, — ou il savait, — cet homme si semblable d'aspect, si opposé de cœur, à celui qu'elle avait aimé. Donc, il allait enfin parler. Et, enfin, elle interrogerait. Elle, qui n'avait pu livrer son secret, tant qu'elle ne savait pas quel revenant monstrueux, — âme morte sous les traits si chers, ou simulateur infernal, — écouterait l'humiliante ou dangereuse évocation. Maintenant, la vérité éclaterait, — ah! dans le seul son de cette voix, quand il prononcerait certains mots.

Et Gaétane tremblait de douceur et d'horreur à l'idée de descendre dans ce mystère, et de délivrer son âme des liens de doute où elle se débattait depuis tant d'années.

IX

LE PÈRE ET LA FILLE

Lorsque le marquis de Valcor et le prince de Villingen revinrent de leur promenade à cheval, la première cloche du déjeuner sonnait au château. Ces messieurs eurent juste le temps de changer de costume, et ils n'arrivèrent point trop en retard dans la salle à manger.

Autour de la longue table parée de fleurs et déjà moins garnie de convives que les jours précédents, les domestiques passaient les hors-d'œuvre. Laurence présidait au repas, avec sa grâce discrète et lassée. Sur son mince visage pâle, dans ses grands yeux noirs aux paupières meurtries, on pouvait distinguer des traces de ses émotions récentes. Pourtant elle souriait, d'un air doux et exténué, comme une convalescente échappée à quelque crise mortelle, et qui se souvient trop de sa souffrance, tout en jouissant de sa guérison.

Ses hôtes attribuaient son évidente fatigue à la peine qu'elle s'était donnée pour organiser la fête magnifique de l'avant-veille. Mais sa fille ne s'y trompait pas. Micheline interrogeait avec anxiété le délicat visage maternel, et sentait l'espérance rentrer dans son cœur en y distinguant, lorsqu'il se tournait vers elle, une expression d'encouragement attendri.

« Pauvre maman! » songeait la jeune fille. « Si elle crut devoir accomplir quelque démarche contraire à mon mariage avec Hervé, elle ne peut manquer d'en souffrir terriblement, — soit qu'elle y persiste, soit qu'elle se reconnaisse dans son tort. Aussi n'est-ce pas elle que je questionnerai sur l'affront qu'a subi chez nous madame de Ferneuse. Mon père seul me dira la vérité. »

L'absence de ce père, dont l'infaillible volonté lui inspirait tant de confiance, avait fait paraître la matinée longue à Mlle de Valcor.

Une autre personne aussi en avait trouvé les heures sans fin. C'était Françoise, qui vainement avait erré dans les allées proches du château, espérant que le prince Gilbert viendrait la rejoindre.

Enfin, Valcor et Gairlance parurent, à quelques minutes d'intervalle, et, de les voir prendre place devant les couverts dont l'ordonnance intacte énervait les deux cousines, réveilla la jeunesse agile de celles-ci. Elles rirent, elles s'animèrent. La gaieté étincela autour de cette table élégante, comme les parcelles de lumière dans les facettes des cristaux.

Cependant Marc de Plesguen observait le marquis avec une attention particulière. Comme

il détournait de lui ses yeux, il rencontra les noires prunelles d'Escaldas. Le vieux gentilhomme rougit, son redressement de dédain vint trop tard. Le Bolivien venait de constater qu'elle germait inconsciemment, la semence de doute et de convoitise qu'il avait jetée dans cette âme.

— « Mon père, pouvez-vous me donner un instant ? Il faut absolument que je vous parle. »

Micheline s'adressait tout bas au marquis, tandis que leurs hôtes, en quittant la table, décidaient avec animation les plaisirs de plein air que favoriserait cette belle journée.

Renaud regarda sa montre. Une heure et demie avant d'être là-bas, dans la grotte, à attendre Gaétane. C'était plus que le temps nécessaire pour s'y rendre. Mais il fallait compter avec les détours, les précautions afin de n'être point suivi.

— « Ce ne sera pas long, ma mignonne ? » demanda-t-il.

— « Un seul mot, père, » dit Micheline, en levant des yeux de décision et de flamme.

— « Montons, » fit Renaud.

Il l'emmena dans son cabinet de travail.

Debout en face de lui, qui la regardait profondément par-dessus la cigarette qu'il était en train d'allumer, elle se sentit moins brave, non pour tenir haut et ferme son cœur, mais pour prononcer les mots embarrassants. Son charmant visage devint tout rose avec un air de petite fille.

— « Père... voilà... Je ne sais ce qui se passe entre la comtesse de Ferneuse, ma mère et vous. Mais, avant de vous laisser accomplir quelque démarche irrévocable, il faut que je vous pré-

vienne : Hervé sera mon mari, ou je mourrai. »

Il sourit.

— « C'est tout ?

— Oui, père... C'est tout. »

Valcor la contempla un instant, avec la même expression émue et divertie, comme s'il goûtait l'effusion ravissante de sentiment, de résolution et de timidité, sur ce frais visage si cher. Puis il s'assombrit d'une gravité soudaine.

— « Mon enfant, » dit-il, « je t'ai devinée, et je te connais. Tu n'as pas donné légèrement ton cœur, et tu n'es pas de celles qui changent. D'ailleurs, les circonstances ont rendu cet amour presque fatal. Toutefois, je te conjure de t'interroger, de réfléchir encore... »

Elle fit un mouvement.

— « Me blâmez-vous, mon père ?

— Non certes. Et ce serait inutile. Je te demande simplement : Micheline, peux-tu guérir de cet amour, en t'y efforçant, si j'ai une raison capitale pour t'imposer un tel sacrifice ? »

Elle pâlit, sa lèvre trembla.

— « Quelle raison ? Pouvez-vous me la dire ?

— Simplement celle-ci : que je ne suis pas sûr, malgré ce que je compte entreprendre, de faire que ce mariage devienne réalisable.

— Le voulez-vous, ce mariage, père ?

— Oui, si tu me persuades que ton bonheur en dépend.

— Alors, quel obstacle l'empêcherait ? Il n'y a pas d'obstacle contre votre volonté. »

L'orgueil jaillit des yeux de Valcor. La diplomatie filiale n'aurait pu trouver plus magique parole. Mais nulle diplomatie dans Micheline.

Elle avait dit ce qu'elle pensait. Pourtant il eut un retour vers quelque idée secrète, et il hocha la tête. Cette incertitude, jamais vue en lui, troubla sa fille. Elle balbutia :

— « Mais... supposons le pire. Vous n'auriez qu'à laisser faire. Dans trois ans, je serai majeure. Et puisque Hervé est résolu...

— Telle conjoncture peut se produire qui briserait sa résolution.

— Pardonnez-moi si je vous contredis, père. Rien ne me fera douter de mon fiancé. »

Il murmura, la regardant au fond des yeux :

— « Cependant... un scrupule de conscience... »

Micheline chancela presque. Une terreur la saisit. La conscience!... Ceci dominait tout chez le jeune comte de Ferneuse. Elle se rappela l'air ascétique, l'ardeur sombre, qu'il avait en parlant de retraite au fond d'un cloître, s'il ne pouvait pas être à elle, qu'il aimait. Lui aussi prévoyait un obstacle d'ordre moral, inéluctable. Un atroce effroi tordit le cœur de la vaillante fille.

— « O mon père, vous m'épouvantez! Si l'espoir, si la foi en lui, en vous, ne me soutiennent pas, la force me manquera pour attendre l'avenir. J'aurai toute la patience qu'il faudra, mais pas dans l'incertitude. Aidez-moi, père, ou je vous assure que vous pleurerez bientôt votre Micheline.

— Ma chérie!... ma chérie!... » dit doucement Valcor.

Il jeta sa cigarette, prit les mains de sa fille, et s'assit en l'attirant contre lui comme lorsqu'elle était une enfant.

— « Tu ne sais pas combien ton père t'aime, mon précieux trésor! Et tu as eu raison de dire que lorsque je veux quelque chose, ce quelque chose s'accomplit. Seulement il me fallait être certain que tu ne te trompais pas, que tu ne prenais pas un flirt puéril pour un sentiment sérieux. Ne frémis pas ainsi. Je devais m'éclairer... te forcer à regarder en toi-même. Soit! Maintenant, je suis convaincu. Je vais agir en conséquence. Quel miracle ne ferais-je pas pour que ma Micheline ignore à jamais la tristesse! »

Il parlait d'un ton si pénétré, si tendre, que les larmes de l'enfant jaillirent.

— « Ah! père, je ne l'ignore plus, la tristesse. Comme j'ai souffert depuis deux jours! »

Renaud ne lui demanda point ce qu'elle avait surpris, ni ce qu'elle avait craint. Il se dressa, et, de sa voix revenue aux vibrations de maîtrise, d'autorité :

— « A présent, laisse-moi, Micheline. Sois tranquille et confiante, mon enfant. Tu épouseras Hervé de Ferneuse. J'ai tenu contre le sort des gageures plus difficiles à gagner que celle-là. »

La jeune fille lui tendit son front, et sortit, sans ajouter une parole, étant, comme lui, d'une énergie précise et concentrée.

X

L'EXPLICATION

Dès que Micheline l'eut quitté, le marquis de Valcor sortit du château, un jonc à la main, un chapeau de paille fine sur la tête, comme pour une flânerie sous la splendeur calme des ombrages. Il esquiva quelques rencontres, écarta ses chiens, qui s'attachaient à ses pas, et, les premiers massifs dépassés, précipita sa marche.

Le point de la falaise où il se rendait se trouvait sur l'autre versant du promontoire et assez éloigné de la propriété.

Renaud traversa le parc dans presque toute sa longueur, puis suivit un sentier qui descendait vers la mer. Il atteignit un vallonnement, où verdoyaient et blondissaient des carrés de culture autour de quelques petites fermes. Une dépendance de Ferneuse. L'avenue montante qui partait de là conduisait à l'habitation.

M. de Valcor tourna dans le sens opposé, gagna une étroite plage, puis remonta un peu, et

se trouva sur le seuil d'une cavité naturelle qu'on ne pouvait sans exagération appeler une grotte. Cette anfractuosité pittoresque n'avait même pas de désignation dans le pays. Jadis, quand Gaétane et Renaud s'y donnaient leurs rendez-vous d'amour, c'étaient eux qui lui avaient décerné l'ambitieuse désignation. Sorte de vaste niche, abritée par un avancement du roc, au sol tapissé d'herbes chevelues et sèches dans un sable fin, elle avait été « leur grotte », en dehors des chemins où l'on passe, en dehors des hommes et de la vie.

En été, cette étroite retraite dominait d'assez haut le niveau des marées, séparée de la grève par un large chaos de pierres. Mais en hiver, ou bien au temps des équinoxes, quand les lames de fond arrivaient du large avec des élans monstrueux, l'eau furieuse devait s'engouffrer dans la conque béante. C'étaient ces assauts prodigieux, et aussi le choc des lourdes averses, qui, en effritant le roc, déposaient dans le sol concave ce sable plus souple qu'un coussin de soie, piqué par les grêles franges des herbes sauvages.

Renaud s'assit sur une saillie de falaise qui formait une véritable banquette. Il regarda sa montre. Deux heures et demie. Il ne comptait pas voir avant trois heures celle qu'il attendait. Mais il était bien sûr qu'elle viendrait. Pas une minute ne fut d'ailleurs trop longue pour la méditation où il se perdit. A deux ou trois reprises, il tressaillit à un bruit velouté contre la paroi lisse, autour de sa cachette. Mais ce n'étaient que des goélands, frôlant le granit de leurs longues ailes, effarouchés de l'avoir vu.

Enfin, ce fut bien un glissement d'étoffe, les heurts de talons trop hauts dans l'abrupt sentier. Mme de Ferneuse apparut.

Renaud eut le cœur étreint par la beauté de cette femme, beauté claire et délicate, comme une grappe de lilas blanc trempée de soleil. Un peu essoufflée par l'émotion et la course, elle s'arrêtait, d'une pâleur et d'une anxiété impressionnantes, avec le large reflet de ses yeux, où tremblait toute l'âme.

On lui eût donné à peine trente ans, bien qu'elle eût un peu dépassé quarante. Mais ce n'était pas la jeunesse enfantine et grêle de Laurence, qui semblait arrêtée dans son développement vers une féminité complète. C'était la splendeur d'une créature vivace et saine, ayant en réserve des sources de force et de fraîcheur que les années n'épuisaient pas.

Renaud, sans parler, lui fit prendre place sur le siège naturel, d'où il se leva, puis, tout de suite, il tomba à ses pieds.

— « Pardonnez-moi!... » gémit-il. « Je suis à bout de silence... Et vous me déliez d'un mortel devoir... Vous permettez que je parle, puisque vous êtes venue ici... Ici, où nous nous sommes aimés. »

Elle promena autour d'elle des yeux hallucinés de souvenir.

Il ajouta :

— « Ah! combien de fois n'y suis-je pas venu depuis douze ans! »

Elle ramena son regard vers ce visage, si semblable, malgré le temps écoulé, à celui qu'elle avait vu naguère, en ce lieu, et ainsi, presque à

la hauteur du sien, dans la pose adorante de l'homme agenouillé. Mais elle n'ouvrit pas la bouche.

Lui, sans s'inquiéter des lèvres muettes, ou, peut-être, y découvrant un acquiescement, une acceptation, il commença d'évoquer le passé avec l'art émouvant de son âme dominatrice et voluptueuse, de sa voix aux caresses indicibles, de ses magnétiques prunelles, de tout son désir et de toute sa volonté. Ah! comme il avait aimé Gaétane! Comme il avait souffert de se séparer d'elle!... L'œuvre effroyable de sa guérison, avec quelle féroce décision de chirurgien il avait essayé de l'accomplir. Il avait tranché au vif de sa chair et de son cœur. Il s'était expatrié. Il s'était échappé, non pas seulement de sa maison et de son pays, mais de la civilisation même. Il avait vingt fois risqué sa vie, avec l'espoir forcené de la perdre. Puis il s'était créé des occupations, des ambitions, pour noyer son regret dans la fièvre d'agir. Quand il avait cru s'être refait une âme différente, il était revenu. Comme suprême gage de son obéissance, et comme suprême ressource d'oubli, il s'était marié. Même alors, il n'avait pas encore osé revoir l'idole adorée de sa jeunesse. Il avait tardé à reparaître en Bretagne, ne s'y était risqué que pour installer sa femme dans le domaine de ses ancêtres, puis était encore reparti au loin pour longtemps. Hélas! à quoi bon tout cela?... Dès qu'il s'était retrouvé en face de Gaétane, il l'avait aimée de nouveau, d'un amour désespéré et brûlant, mille fois plus indomptable que la passion de sa vingtième année.

L'éloquence fougueuse de Renaud peignait l'ardeur de son amour moins vivement peut-être que ses regards, le frémissement de sa voix, et tout le feu subtil émané de son âme véhémente.

Gaétane se sentit enveloppée par cette atmosphère de sincérité, que reconnaît toute femme, fût-elle la plus défiante et la mieux en garde. Un vertige la troubla. Serait-ce possible? Était-ce là l'écho du passé? De ce passé qui demeurait l'enchantement de sa vie.

Mais cet homme pouvait s'être pris à son rôle, s'il était le prodigieux acteur qu'elle soupçonnait. Faisant donc un effort, qui raidit son buste, crispa ses doigts minces et élargit ses prunelles, Mme de Ferneuse prononça :

— « Il y a entre nous, Renaud, quelque chose de plus formidable que nos propres sentiments. Je ne vous demande ni quels sont aujourd'hui les vôtres, ni comment vous avez pu ensevelir dans un si parfait néant de silence, et durant tant d'années, ce que vous me dévoilez à cette heure. Laissons cela. Puisque le passé est si vivement présent à votre mémoire, évoquez-le pour me répondre : Avez-vous jamais pu croire qu'Hervé était le fils du comte de Ferneuse? »

Les dernières paroles glissèrent en souffle presque imperceptible entre deux lèvres décolorées.

M. de Valcor, toujours à genoux sur le sable, courba lentement le front, baisa un volant léger à la jupe de Gaétane, et murmura contre ce tissu qui faisait un peu partie d'elle :

— « Hervé est mon fils et le vôtre. »

Mme de Ferneuse, toute à sa tâche de démêler le secret de cette âme redoutable, tressaillit à peine, et reprit aussitôt :

— « Comment vous justifierez-vous alors d'avoir commis l'imprudence effrayante de laisser votre fille et lui s'éprendre l'un de l'autre ? »

Le marquis se releva. Un éclair jaillit de ses yeux. Ah! elle voulait donc la lutte?... Il y était préparé.

— « Mais vous-même, Gaétane? » demanda-t-il.

— « Moi! » s'écria Mme de Ferneuse. Elle eut une hésitation, puis murmura : « Ce n'était pas la même chose.

— Pourquoi donc? N'aviez-vous pas la conviction que ces enfants étaient frère et sœur? »

Les regards de Gaétane et de Renaud se heurtèrent.

Pouvait-elle lui dire qu'elle avait cru, qu'elle croyait encore, — mais d'une façon plus troublée cependant, — que lui, qui portait ce nom de Valcor, n'était pas l'homme qu'elle avait aimé.

Elle avait éprouvé cette certitude que, naguère encore, il ignorait tout de leur ancien amour. Oui, quand il gardait sur le passé cet incroyable silence, c'est que ce passé n'existait pas pour lui. Par quel miracle, aujourd'hui, le ressuscitait-il avec des accents spontanés, précis comme la vérité même?

Mme de Ferneuse expliqua :

— « Je prenais pour une simple inclination, et non pour de l'amour, le goût de ces deux jeunes êtres l'un pour l'autre. Chaque jour,

d'ailleurs, j'attendais de vous voir mettre obstacle à leur penchant. J'en conviens, il ne me déplaisait pas que vous eussiez enfin une occasion si grave de vous trahir... »

Gaétane s'arrêta. Ce qu'elle voulait exprimer coûtait à sa pudeur et à son orgueil, surtout dans la glaciale étreinte de son doute. Mais cela s'imposait, tactique inévitable. Aussi poursuivit-elle, tandis qu'une flamme de pourpre courait sur sa pâleur :

— « Votre silence me semblait trop lourd. Était-il possible d'anéantir avec une volonté plus écrasante, notre rêve d'autrefois? Le mot, le cri, que ma fierté se refusait à solliciter de votre part, j'espérais qu'un péril si décisif pour de chers innocents vous le ferait enfin jeter.

— Vous m'aimiez donc toujours?... Oh! Gaétane!... »

Elle leva la main pour arrêter son élan.

— « Parlons d'eux, non pas de nous. »

Geste et parole d'une si froide dignité, que Renaud recula, interdit. D'ailleurs, les yeux sur ses yeux, avec une fixité pénétrante, Mme de Ferneuse ajoutait :

— « Comment vous aurais-je encore aimé?... Sous vos traits impénétrables, je ne reconnaissais pas celui qui fut jadis tout pour moi. »

Quelques secondes suivirent, tragiquement muettes. Tous deux se regardaient, aussi pâles et étreints l'un que l'autre, tandis que vibrait encore dans l'air doux la phrase, — moins étrange qu'étrangement prononcée, — de Gaétane.

A la fin, une dure vapeur sembla voiler le visage du marquis. Ses traits se fixèrent dans une

expression plus proche, cette fois, de la haine que de la tendresse voluptueuse. Ses yeux s'assombrirent. Il dit :

— « Ainsi, parce que vous supportiez mal un respect absolu, — respect que, cependant, vous m'aviez imposé, — vous risquiez au jeu d'une orgueilleuse coquetterie ce bonheur de deux innocents, dont vous me rendez aujourd'hui responsable. Gardez donc pour vous-même, j'ose vous le dire, les reproches que vous trouviez bon de m'adresser. Je n'ai pas à les recevoir de ma conscience, ni — ce qui me serait infiniment plus dur — de vous, qui restez la maîtresse adorée de mon cœur. Sachez que nul lien du sang n'existe entre Micheline et Hervé. »

La stupeur rendit Mme de Ferneuse immobile. Grands dieux! Qu'allait-il donc révéler?

Renaud, laissant tomber sa voix, où s'éteignit l'âpre chaleur, continua, lentement, avec un sourd effort :

— « Je vais vous confier un secret délicat et sacré. Il m'en coûte. Non pas que je n'aie une confiance absolue en vous, Gaétane. Mais parce que cette révélation va peut-être vous rendre moins souhaitable le mariage de deux enfants qui s'aiment... qui s'aiment comme nous nous sommes aimés. »

Elle se taisait, haletante, suspendue aux paroles qu'il prononçait avec une irritante circonspection.

— « Connaissez-vous, » reprit-il, « une famille de pêcheurs, près du Conquet, les Gaël?

— Tout le monde les connaît le long de la côte, » répondit la comtesse. « Mais j'ai plus

entendu parler de ces gens-là que je ne les ai vus.

— Vous n'avez jamais rencontré Bertrande, la petite-fille?

— Quelquefois... Il y a longtemps. Ne s'est-elle pas faite religieuse? »

Renaud, sans répondre, demanda :

— « La physionomie de cette jeune fille ne vous a-t-elle pas frappée? »

Mme de Ferneuse refléchit, puis demanda, hésitante :

— « Par une ressemblance?

— Oui.

— Une ressemblance avec Micheline? »

M. de Valcor inclina la tête :

— « Eh bien? » questionna Gaétane, qu'une fièvre d'appréhension gagnait.

Cependant, le marquis retardait encore les mots décisifs.

— « La mère de cette Bertrande... » reprit-il. « On vous a dit?...

— C'est une pauvre folle, » interrompit la comtesse avec une hâte impatiente.

— « Non, » s'écria vivement Renaud. « Elle n'est pas folle. La perte de son mari l'a plongée dans une espèce de paralysie mentale, un état inconscient, qui n'est pas la démence. Il n'y a aucun dément dans cette famille. Nous ne sommes pas en présence d'un mal congénital, transmissible...

— Mais quelle importance?...

— Une importance capitale. Micheline est la fille de cette infortunée.

— La fille de cette paysanne!... » s'exclama la comtesse.

— « La fille d'une créature irréprochable et touchante, la descendante d'une race ancienne, hardie et fière, quoique très humble, » rectifia M. de Valcor. « Les Gaël ont une espèce de noblesse rude, qui en vaut une autre. D'ailleurs, » — et il sourit, — « c'est une tradition du pays que mes ancêtres et les jolies aïeules de Micheline eurent parfois des conversations assez tendres pour qu'un peu de nos traits et de notre sang...

— Mais son père?... » s'écria Mme de Ferneuse. « Son père, alors, ce n'est pas vous, puisque vous m'affirmez qu'elle n'est pas la sœur d'Hervé.

— Non, ce n'est pas moi.

— Qui est-ce?

— Un Gaël. Je vais, mon amie, vous raconter cette histoire, que vous serez seule à connaître avec moi-même...

— Et Laurence?

— Laurence l'ignore.

— Elle croit que Micheline est sa fille?

— Elle le croit.

— Comment est-ce possible?

— Je vais vous le dire. Mais, avant tout, sachez ceci : bien que Micheline ne soit pas, de par la nature, l'enfant de la marquise et la mienne, elle l'est de par son état civil, elle l'est de par la conviction de Laurence, elle l'est de par mon amour paternel, aussi profond, aussi exclusif, aussi orgueilleusement tendre que si elle tenait de moi la vie. Je vais vous apprendre, Gaétane, un mystère que je n'aurais jamais cru divulguer à personne. Je vous demande le serment le plus solennel de le garder dans le tré-

fonds de votre âme, pour vous seule, et d'agir ensuite comme si ce mystère n'existait pas. Sauf en ce qui concerne la non-parenté de Micheline avec Hervé, je ne supporterai que nul au monde, pas même vous qui saurez, traitiez, fût-ce en pensée, *ma fille,* » (il appuya sur le mot), « autrement que comme une Valcor. »

Renaud mit toute sa force impérieuse dans ces dernières paroles. Il les souligna si ardemment que Gaétane en fut remuée.

Des sentiments sincères surgissaient chez cet homme, sous la mise en scène apprêtée, voulue. Le mystère qu'il prétendait livrer, ou bien était faux, ou bien tenait à d'autres mystères qu'il ne livrerait pas.

Mme de Ferneuse le regardait avec épouvante, mais, dans cette épouvante, s'insinuait une tragique fascination. Comment échapperait-elle au réseau d'illusions dont ce jongleur de génie voudrait l'envelopper? Ce vouloir, elle le sentait formidable. Non moins formidable que la prodigieuse audace et la prodigieuse intelligence. Ah! si elle n'avait pas en elle le souvenir et l'avenir, son amour dans le passé, le bonheur de son fils dans le futur!... Mais avec ces deux talismans, peut-être ne risquait-elle pas la terrible partie dans des conditions trop inégales. La vérité!... Sous les captieux mensonges, elle découvrirait la vérité!

Maintenant, dans le recueillement le plus attentif, avec une patience qui ne se démentait plus, fût-ce par une exclamation, elle écoutait le récit de Renaud.

Les événements remontaient à l'époque où,

pour la première fois après sa longue absence, le marquis de Valcor revenait en Bretagne.

Il y semblait un inconnu. Parti à vingt ans, il reparaissait vers la trentaine. Intervalle capable de changer un homme, même si cet homme n'avait pas doublé, pour ainsi dire, par une existence aventureuse, les années écoulées. Autour de Valcor, les êtres aussi s'étaient transformés, les cœurs avaient oublié. Un seul gardait la mémoire de l'absent. Mais ce cœur-là, ce cœur plein d'amour, s'isola farouchement dans Ferneuse auprès du petit Hervé, et ce ne fut pas durant ce séjour de Renaud en Bretagne que Gaétane le revit.

Il y était venu parce qu'il fallait que la nouvelle marquise connût enfin le domaine dont elle portait le nom, et parce que les médecins ordonnaient ce salubre séjour à la délicate jeune femme, sur le point d'être mère.

A peine le couple fut-il installé dans la seigneuriale demeure, que les pauvres gens de la région, ceux mêmes qui ne se rappelaient pas les traits du châtelain, reconnurent sa présence aux bienfaits répandus partout sur eux. Mais il était une famille qui retrouva tout de suite, et plus directement, la bienveillance du maître de Valcor. Ce furent les Gaël. Presque aussitôt après son arrivée, Renaud s'enquit de ces vaillants marins, dont les destinées avaient toujours été plus ou moins liées à celles de ses ancêtres.

Il se vit en face d'un sombre désespoir d'aïeule et de mère. Le fils aîné, Bertrand, avait péri dans le naufrage d'un transport de l'État, sur lequel il achevait ses années de service. Sa veuve, Mau-

ricette, la raison ébranlée par ce malheur, n'était pas plus capable d'élever sa petite Bertrande que de se conduire elle-même. Hélas! pauvre créature, elle se trouvait, en ce moment même, victime de ce doux égarement, qui lui valait le surnom de l'Innocente. Le drame le plus douloureux se déroulait dans l'humble maison. Le second fils de Mathurine, le violent et ardent Mathias, avait profité du trouble cérébral de sa belle-sœur pour commettre une action abominable. Dans un instant de vertige, regretté aussitôt d'ailleurs, il avait abusé de celle qui pleurait si fidèlement son frère. Et maintenant Mauricette était enceinte.

La rigide et orgueilleuse Mathurine cachait à tous l'état de sa bru, dont l'Innocente elle-même ne se rendait pas compte. Mais le moment approchait où naîtrait le malheureux enfant. Sous quel opprobre n'entrerait-il pas dans la vie! Et quelle honte pour cette lignée des Gaël, qui, jusqu'ici, portait le front si haut!

Le marquis de Valcor arriva pour recevoir de l'aïeule cette sombre confidence.

— « Ne craignez rien, maman Gaël, » dit-il à la vieille paysanne. « Nul ne saura que l'Innocente a rompu — sans le vouloir, pauvre femme! — le deuil qu'elle mène en un triste et touchant délire, et qui la rend presque sacrée au regard superstitieux des marins. On ignorera le crime de votre fils Mathias. Continuez à dissimuler la situation de Mauricette. Si cela devient trop difficile, nous dirons qu'elle est malade, et je la placerai chez des gens sûrs.

— Il n'y a de sûr que moi-même, » fit Mathu-

rine. « Je garderai ma bru, je la délivrerai de mes mains. Je réponds que l'enfant viendra au monde sans qu'on s'en doute. Mais ensuite, qu'en feronsnous ?

— Vous me l'enverrez, » dit le marquis. « Mathias peut l'apporter secrètement à Valcor. Je le suppose disposé à réparer sa faute.

— Sans doute. Il m'aide à jouer la comédie nécessaire. Et comme son frère Yves est au loin, dans la marine de l'État, la maison des Gaël peut préserver son secret.

— Bien. Nous nous arrangerons donc de façon à ce que l'enfant de Mauricette soit découvert par mes gardes à l'une des grilles de Valcor. On pensera que le petit être a été abandonné par des chemineaux. Nul ne connaîtra son origine. Je le ferai élever. Vous pourrez suivre dans la vie celui qui, tout bâtard qu'il soit, n'en sera pas moins votre petit-fils. Et l'honneur des Gaël sera sauf.

« Telle fut la combinaison que je trouvai, » continua Valcor, « pour soulager un chagrin respectable et intéressant. Comment aurais-je pu prévoir la coïncidence inouïe qui ferait dévier jusqu'au dénouement le plus romanesque, la banalité de cette bonne action ? Quelques semaines plus tard, Laurence accouchait. Jamais femme ne paya sa maternité de plus horribles souffrances. Je crus que je perdrais moi-même la raison à contempler ce martyre. Le moment vint où, pour y mettre un terme, il fallut presque arracher de force le fruit de ces pauvres entrailles pantelantes. On sacrifiait l'enfant, qui, par un miracle, respirait pourtant lorsque la terrible déli-

vrance eut lieu. C'était une fille. Tout donnait à prévoir qu'elle ne vivrait pas. Et cependant la vue seule de cette chétive créature retenait en ce monde la malheureuse mère, qu'on désespérait de sauver. Dans l'effroyable faiblesse où était Laurence, elle semblait n'être soutenue que par une sensation : la présence du bébé, qu'elle exigeait sans cesse à côté d'elle. Les médecins avaient en vain ordonné de l'en distraire. « La fillette n'a que peu d'heures à passer ici-bas, » disaient-ils. « Et la mère la suivra aussitôt dans la tombe, si on n'arrive pas à lui cacher que son enfant n'est plus.

« Une nuit, comme j'étais seul près de ma femme avec la garde, nous dûmes retirer d'auprès la mère assoupie le pauvre petit corps qui, hélas! se glaçait. Que dire à Laurence lorsqu'elle s'éveillerait et réclamerait sa fille? Les fausses excuses, le silence même, c'était le coup de mort sur cet organisme dévasté. La malheureuse ne comprendrait que trop. Je perdais la tête. Quand, tout à coup, au fort de mon angoisse, on vint me prévenir que quelqu'un me demandait, qui ne pouvait parler qu'à moi. C'était Mathias. Il m'annonça que Mauricette avait donné le jour à une fille, et me demanda dans quel lieu il devait déposer l'enfant pour qu'elle ne manquât pas d'être trouvée promptement par les gens du château. — « Où est-elle? » criai-je avec une impétuosité qui effara l'homme. Il me dit qu'il l'avait laissée, bien enveloppée, dans un abri d'herbes sèches. C'était le moment des foins. La nuit était chaude. — « Attends-moi, » dis-je. « Tu vas m'y conduire. — Vous,

monsieur le marquis! » Un instant après, je partais avec le marin. Sous un ample manteau, je portais ma fille morte. Quelle minute! J'aurais étouffé l'innocente de mes mains qu'elles n'eussent pas tremblé davantage. Je dis à Mathias : — « C'est un paquet, pour qu'on ne s'étonne pas si l'on me voyait revenir les bras chargés. Je mettrai moi-même ta petite à l'endroit propice. » Il ne souffla mot. Rassuré de me voir agir, il n'avait qu'une hâte. Fuir les environs du château, retourner auprès de sa mère, la redoutable vieille, capable de tuer les siens s'ils se déshonoraient, et lui annoncer que tout était réparé, que sa faute était comme si jamais elle n'eût été commise.

« Dès que, sous la nuit claire, j'aperçus la meule de foin, avec une tache blanchâtre au pied, je congédiai le marin. — « Va-t'en, Mathias. Je vais prendre cette pauvre mioche. Elle est en sûreté désormais. Je la placerai au seuil de la petite porte, par où passe le domestique qui va chercher le médecin, et j'enverrai chercher ce médecin d'ici deux heures. On ne peut manquer de la trouver. — Voulez-vous, » me dit-il, « que je vous débarrasse de ce paquet, puisqu'il était pour la frime? — Inutile. Sauve-toi, mon gars. Et ne recommence plus. — Je m'embarque demain au long cours, » répliqua-t-il. « Mais, partout, je serai votre homme, jusqu'à la mort. Dieu vous garde, monsieur le marquis. » Un instant plus tard, il était loin.

« Vous devinez le reste, Gaétane. Je changeai l'enfant morte contre la vivante. Et, quelques heures plus tard, ce fut un petit cadavre que

mes gens découvrirent à l'une des entrées du parc. Quand la marquise de Valcor s'éveilla, une mignonne créature, chaude d'une vie innocente, respirait contre sa joue. La mère était sauvée. J'aimais ma femme, Gaétane. Je ne vous avais pas revue encore. Je l'aimais d'autant plus que je voulais mieux vous oublier. L'enfant qui me rendit Laurence devint deux fois ma fille. Et jamais, vous entendez, jamais celle qui porte mon nom ne soupçonna mon subterfuge — horrible ou sublime. Jugez comme vous voudrez. Cette nuit-là, je ne réfléchis pas. Je me jetai vers le salut comme on se jette au feu pour en arracher un être cher. Plus tard, j'acceptai le fait accompli. Et ce fait devint d'autant plus irrévocable, lorsque les hommes de science m'apprirent que Laurence ne pourrait plus être mère et que jamais je n'aurais un descendant de mon sang. »

Gaétane de Ferneuse n'avait pas interrompu ce récit. Elle n'y fit qu'une objection :

— « Vous m'aviez dit, Renaud, que, seul, vous connaissiez ce mystère. Mais... la garde qui soignait Laurence, qui retira d'auprès d'elle l'enfant expirante?

— Cette femme est morte. Oui... elle savait tout, mais n'a jamais rien révélé.

— En êtes-vous sûr?

— Elle était plus dévouée à Laurence qu'un chien à son maître. Elle me baisait les mains pour ce que j'avais fait. Oh! celle-là... sa tombe n'est pas plus muette qu'elle ne le fut elle-même. »

Une furtive ironie passa dans cette phrase.

Du moins le sembla-t-il à Gaétane, qui, de toutes ses fibres, demeurait à l'affût. Elle demanda encore :

— « Et les médecins, qui avaient laissé un bébé presque sans souffle, et qui retrouvaient une robuste petite, toute disposée à vivre? »

Renaud eut un ricanement léger.

— « Croyez-vous donc les médecins si forts qu'ils voudraient nous le faire croire? Celui de Brest abandonnait l'enfant qu'il croyait condamnée, ne demandait même pas à la voir, ne s'occupait que de la mère. Le pauvre docteur de campagne prit facilement le change, grâce à l'adresse de cette garde, qui en savait autant que lui. Le grand consultant de Paris avait repris momentanément le chemin de la capitale. Trois jours après, quand on vit Micheline téter à plein cœur une solide nourrice, c'était à qui aurait prédit que la petite gaillarde s'en tirerait. Même on ajoutait, à qui mieux mieux : « Une Valcor... Naturellement. »

— Et... l'autre? » murmura Mme de Ferneuse.

— « Dieu a recueilli sa petite âme éphémère, » prononça le marquis avec une émotion grave, dont la comtesse fut touchée.

Était-ce l'habileté merveilleuse de cet homme? Une impression de vérité émanait de son étrange récit. Surtout une persuasion s'imposait à Mme de Ferneuse : Micheline et Hervé n'étaient pas frère et sœur. Un mystère empêchait que le même sang ne coulât dans leurs veines. Quel était-il, ce mystère? Celui que dévoilait Renaud? Ou un autre, plus redoutable? Gaétane restait comme suspendue au bord d'un abîme profond

et obscur, où flottaient d'effarantes apparences. Les yeux baissés, le visage plus blanc que ses mains délicatement pâles sur le linon bleuâtre de sa jupe, elle se recueillait. Doutes, intuitions, pressentiments, incertitudes. Cela ne suffirait pas pour la libérer de ce qu'elle devait au passé. Cela suffirait encore moins pour qu'elle consentît à l'union de son fils avec l'enfant délicieuse et énigmatique, héritière d'un nom éclatant, mais d'une race inconnue.

— « Puis-je connaître le sens de vos réflexions, Gaétane? »

La belle et fière tête se releva.

— « Je saurai décider mon fils à renoncer à votre fille. »

Une angoisse violente altéra les traits de Renaud.

— « Pourquoi? L'hérédité de cette enfant n'est pas vile! L'âme des Gaël vaut celle des Valcor. »

L'accent vibra. Le cri venait d'un lointain orgueil. Où donc était la source, si impétueuse, de vérité, parmi tant de mensonges?

— « Certes, » reprit Mme de Ferneuse, « j'estime à l'égal d'une lignée aristocratique cette famille de marins probes et vaillants, et tellement soucieux de l'honneur. D'ailleurs, quelle ancestralité n'est pas trouble? Celle qui a produit la pure fleur, si rare et précieuse, qu'est Micheline, me paraît incomparable. Et, socialement, mademoiselle de Valcor, d'une très haute noblesse et d'une richesse excessive, a une valeur digne de sa personne charmante.

— Eh bien? » haleta le marquis.

Si maître de lui, il ne pouvait cacher son anxiété lorsqu'il s'agissait de sa fille.

— « Eh bien, Renaud, une circonstance anéantit pour moi tout cela. C'est le serment exigé par vous que je laisserai mon fils dans l'ignorance de votre secret. »

Tous deux se turent un instant. Ils sentaient entre eux des choses non dites, plus inquiétantes que les paroles exprimées. Enfin, M. de Valcor prononça lentement :

— « Mais, ce secret, vous l'auriez toujours ignoré vous-même, si vous n'en possédiez un autre que vous n'avez pas, j'imagine, l'intention d'apprendre à Hervé. Lui direz-vous qui est son véritable père ? Alors, en effet, vous lui devez aussi la preuve qu'il peut aimer et épouser sans crime celle qui porte le nom de ce père. »

Une rougeur monta au front de Gaétane, puis s'effaça, laissant ce front plus pâle encore qu'auparavant.

— « Ceci est juste, » répondit-elle. « Mais n'importe ! L'impossibilité n'en est que plus grande d'éclairer le jugement de mon fils. Moi vivante, il n'épousera point une femme que je sais n'être pas celle qu'il croit, valût-elle cent fois mieux. »

Renaud, qui se connaissait en volonté, mesura la trempe de celle-ci. Ce fut avec une humilité inattendue qu'il insista. La supplication même ne lui eût pas coûté. Mais que dire ? Lui aussi touchait une muraille de mystère. Cette femme gardait une pensée qu'il ne distinguait pas.

— « Avez-vous bien compris, » fit-il tout à

coup, « que jamais les Gaël n'interviendront? Ils croient que Micheline est bien l'enfant que Laurence a mise au monde. Pour eux, leur fillette est morte la nuit où elle fut exposée. L'idée leur reste que cet accident fut causé par le foin à l'abri duquel Mathias l'avait mise. Une touffe glissée de la meule aura étouffé la petite.

— Oh! » dit Gaétane. « Quand même!... Les Gaël sont de fer. Ces gens-là, je le sais, — Mathurine et Mathias, — n'ouvriront pas la bouche.

— Ainsi, » reprit M. de Valcor, « c'est à cause d'un scrupule que vous jetterez votre fils dans le désespoir? »

Elle le regarda et, soulignant le mot :

— « C'est à cause d'un scrupule. »

Quelle puissance dans ces grands yeux de flamme claire, pour faire chanceler en lui-même le gladiateur moral qu'était Valcor! Voulant se soustraire à leur pénétration, il se grisa de leur splendeur verte et dorée! La vigilance du lutteur fit place à la fougue de l'amoureux.

— « Ah! divine Gaétane, » s'écria-t-il, « âme trop haute pour cette terre! Je trouverai des arguments pour toucher votre cœur maternel. Hervé est mon fils aussi. J'ai le droit de défendre son bonheur, même contre vous. Mais, en ce moment, je ne veux que m'incliner et vous adorer. A cause d'un scrupule encore, vous m'avez jadis exilé de votre vie... mais non pas de votre âme. Dites-le... Dites-moi que vous me pardonnez cet oubli apparent, imposé par vous, oubli que, cependant, vous me reprochiez délicieusement tout à l'heure.

— Moi!... » s'exclama la comtesse. « Moi, vous le reprocher!

— Mon silence, tout au moins. N'est-ce pas la même chose? »

Un sourire de volupté insidieuse glissa sur la bouche de Renaud, cette bouche finement dessinée dans l'ombre caressante de la moustache et de la barbe encore très brunes. Ses yeux bleu sombre s'emplirent de passion. Ses gestes rapprochés et tendres ajoutaient à la séduction de sa voix. L'illusion du passé, le vertige suave, enveloppèrent de nouveau Gaétane. Pour la seconde fois, cependant, elle se reprit. L'instinct obscur qui, au fond d'elle-même, se soulevait en défiance contre cet homme, lui prêta une inspiration soudaine.

— « Renaud, » dit-elle, « vous dites que vous n'avez jamais cessé de m'aimer?

— Je le jure. Même quand j'ai cru y être parvenu. Même quand je me suis marié. Ah! ce mariage! Dire que je l'ai conclu surtout pour donner un héritier au nom de Valcor! Le sort s'est vraiment joué de moi! »

Elle secoua la tête, comme si cette explication du fait accompli importait peu.

— « Quelle épreuve vous convaincrait? » demanda Valcor, avec toute l'ardeur de son amour actuel, dont elle ne doutait plus.

— « Une seule.

— Grand Dieu! Dites!

— Rendez-moi mon anneau. Si vous l'avez gardé toujours, je vous croirai. »

M. de Valcor contint le mouvement de surprise et le cri maladroit qui allaient lui échapper.

Gaétane le croirait! Elle le croirait!... C'est-à-dire — et il le comprit — non pas seulement dans le désir qu'il avait d'elle aujourd'hui, mais en tout. Cet anneau!... Une vision brusque, que déjà les lettres trouvées dans le mur avaient fait surgir en lui, fulgura. Il répondit :

— « Vous parlez de la bague portée par vous avec une hardiesse si charmante sous les yeux mêmes de votre mari, qui jamais n'eut l'idée de vous l'ôter du doigt et de lire l'inscription gravée. Ce gage que vous m'avez rendu, enclos dans la dernière lettre que vous m'avez écrite ? »

Mme de Ferneuse cria faiblement :

— « Renaud! » avec l'accent éperdu, extasié, dont elle eût accueilli l'uniquement cher, surgi sous ses yeux de la tombe. Ah! le bien-aimé seul pouvait savoir ces choses. L'épreuve réussissait!

Valcor lut sa victoire dans les admirables yeux et sur les lèvres tremblantes. Il ouvrait les bras. Elle se déroba.

— « Dites, dites encore, » fit-elle avec une avidité tendre et perspicace à la fois. « Où est-elle, cette bague? Rappelez-moi les mots que vous y aviez inscrits. »

Quelque chose à la fois d'effaré et de résolu passa sur les traits de Valcor.

— « Je vous la rendrai, cette bague, » dit-il.

— « Où est-elle?

— Je vous la rendrai.

— Mais quand donc? » demanda Gaétane avec un recul de toute son âme.

Il ne répondit pas.

— « Rappelez-moi seulement, » reprit-elle, « les mots que vous y aviez fait inscrire. »

M. de Valcor demeura muet.

— « Vous les avez oubliés ? » fit Gaétane, avec un accent plus accusateur que ne comportait la déception d'amour.

— « Comme vous doutez de moi ! » s'écria-t-il. Et, pour la première fois, l'intonation sonna fausse, trop emphatique.

« Si je doute de toi ! » se dit-elle, pendant la minute de frémissant silence qui suivit. « Ah ! et de quel doute horrible ! Ces traits, qui sont peut-être les siens... Cette voix, qui ressemble tant à la sienne ! Ces mains... Oh ! ces mains, qui ont peut-être jadis pressé les miennes, et qui peut-être aussi... » Involontairement, elle y porta les yeux, vers ces mains déliées et nerveuses, sur lesquelles ne restaient ni trace de caresses ni trace de crime. Des baisers sur elles ? Ou du sang ?... Quel sang !... Celui pour lequel, jadis, elle aurait donné tout le sien. Si cet homme n'était pas l'amant à jamais cher, le véritable époux de sa jeunesse, le père de son enfant, par quelle œuvre de meurtre et d'infernale audace avait-il usurpé sur la terre un destin, un nom, un visage, et jusqu'à des souvenirs, dont son cœur, à elle, ne pouvait se délier ? L'autre, le bien-aimé, qu'avait-il fait de lui ?...

— « Gaétane, » reprenait M. de Valcor avec une douceur infinie, « je confondrai vos soupçons en vous rendant l'anneau. Si je vous le restitue, tel que je vous l'ai donné et portant toujours les mots où je me donnais, moi aussi, et pour jamais à vous... »

Mme de Ferneuse tressaillit profondément. L'illusion passait sur elle, comme une vague qui revient.

— « ... Croirez-vous, Gaétane, à l'éternité de mon amour? »

Elle le regarda en face et répondit :

— « Soit. J'y croirai.

— O mon adorée! M'accorderez-vous de nouveau, fût-ce pour une heure, la félicité d'autrefois? »

Un tremblement agita Mme de Ferneuse. En elle montait comme un souffle de fatalité, une force superstitieuse et irrésistible. Elle s'écria, dans une soudaine exaltation :

— « Oui... avec ce gage... le passé ressusciterait!

— Et nos enfants, Gaétane... Nos enfants? Micheline... Hervé... Leur refuseriez-vous encore le bonheur?

— Non, non, » dit-elle, toujours agitée par une émotion souveraine, par une fièvre à la fois enthousiaste et lucide. « Cet anneau sera la réponse du Ciel. Vous ne le possédez pas, puisque vous ne l'avez pas glissé à votre doigt pour venir ici, en cet asile de notre amour, où vous vouliez réveiller cet amour après tant d'années! Vous ne pouvez me répéter les mots sacrés qu'il contenait et qui ne se sont jamais effacés de mon cœur. Eh bien, redites-moi un jour ces mots, présentez-moi un jour cette bague, et je ne douterai plus... ni de vous, ni de votre amour, ni de la naissance mystérieuse de Micheline. Vous serez de nouveau mon Renaud, le Renaud que je pourrai croire, car il n'a jamais menti!

— Merci, Gaétane! » s'écria le marquis de Valcor dans une effusion où éclata de nouveau une sincérité éblouissante. « Merci! Je posséderai donc mon rêve, et je n'aurai pas causé le malheur de Micheline. Soyez bénie! Je sais que rien ne vous ferait manquer à votre parole. Soyez bénie! Vous aurez l'anneau! »

Qu'il était séduisant et chaleureux! Comme les vifs ressorts de son être jouaient aisément, largement, dans le triomphe et la joie! De nouveau, la forte vibration de la vérité ébranla l'âme de Gaétane. Si près de croire, et dans un tel désir de confiance, elle s'écria :

— « Pourquoi donc ne pas me promettre cet anneau pour tout de suite, pour demain? »

Lourdement, l'oscillation du doute précipita un poids écrasant au fond d'elle-même, quand il expliqua :

— « Mais... la bague n'est pas à Valcor. Après mon mariage, quand je suis retourné en Amérique, je l'ai laissée là-bas, en lieu sûr. Je craignais trop qu'elle ne tombât sous les yeux de Laurence.

— Ah! » fit Mme de Ferneuse d'une voix lointaine et froide, « la bague est restée en Amérique.

— Oui.

— Et... vous dites : en lieu sûr? »

Il répéta :

— « En lieu sûr. »

Mais comme elle dardait sur lui des yeux d'horreur et d'effroi, elle vit un sursaut brusque de la mâchoire couper le dernier mot, tandis que sous cette signification terrible de son regard,

qu'elle ne pouvait atténuer, une fine sueur perlait autour des sourcils mâles et des paupières soudain battantes.

Alors, elle prit rapidement congé de lui, partit comme si elle s'enfuyait. Et elle se répétait, avec d'horribles pensées : « En lieu sûr... En lieu sûr... » Tandis qu'une autre épouvante la prenait, songeant à sa promesse, et que, peut-être, si elle n'arrivait pas à l'en empêcher, il lui rapporterait en effet l'anneau de ce « lieu sûr », et que le gage adoré fermerait sur elle de plus épaisses et abominables ténèbres.

XI

LE ROMAN DU PRINCE

Sur le terrain battu du tennis, coupé dans une longue pelouse ombragée, non loin du château, les pieds agiles, chaussés de peau blanche sur des semelles plates, s'agitaient au bord des jupes courtes ou des pantalons de flanelle. Les jeunes hôtes de Valcor s'excitaient à ce jeu propice au flirt, où les yeux sont moins attentifs aux vives trajectoires de la balle qu'au caprice mouvant des cœurs au fond des autres yeux.

Micheline était là, et sa cousine Françoise, et le prince Gilbert. Ce trio eût suffi à faire vibrer l'air d'inquiétude et d'amour, même si les autres manieurs de raquette n'avaient pas eu, eux aussi, de la coquetterie, de la passion, du dépit ou de l'espoir, dans l'animation de leurs gestes.

Mlle de Valcor remplissait avec grâce son devoir de jeune maîtresse de maison. Mais son âme n'accompagnait pas l'élan de son corps

souple, suspendue encore tout entière à cette roche ourlée de soleil, au tournant de laquelle avait disparu hier, — et pour combien de temps! — la silhouette de cet Hervé, qu'elle aimait. Aussi, le moment arriva où le jeu lui devint trop pénible à suivre. L'ayant mis en train, et voyant que ses amis s'amusaient avec la fougue du sang et de la vanité, ivres de bondir et de plaire, Micheline céda sa raquette et se glissa entre les arbres.

Elle avait parcouru deux cents mètres, et tournait dans un labyrinthe de charmilles, où mourait l'écho des rires, et où elle goûterait l'illusion d'une solitude absolue, lorsqu'elle entendit un pas précipité, puis une voix, derrière elle :

— « Mademoiselle Micheline! »

Se tournant, elle eut un sursaut, se redressa, l'expression mécontente et offensée.

— « Comment, prince?

— Permettez-moi de vous parler.

— Non, monsieur.

— Je vous en prie!...

— Retournez immédiatement au tennis. Personne ne doit s'apercevoir que vous avez osé me suivre, ni soupçonner que j'y consente.

— On ne m'a pas vu quitter le jeu, mademoiselle Micheline. Je me tenais à l'écart, guettant votre fuite prévue. Vous aviez l'air tellement distraite!

— Mes distractions ne vous concernaient en rien, monsieur. Je ne puis admettre votre façon de me parler. »

Gairlance lut, sur le visage hautain et charmant, une condamnation qui dépassait la faute

actuelle. Du reste, la franchise de Micheline éclata aussitôt. Elle interrompit les excuses et les explications qu'il tentait de présenter.

— « Prince Gilbert, il ne doit pas y avoir de malentendu entre nous. Vous me faites la cour. A votre façon, d'ailleurs. Une façon trop cavalière pour moi. Durant le cotillon, avant-hier soir, vous avez risqué des phrases qu'il ne m'a pas convenu d'entendre. Mais mon silence ne vous suffit pas. Je m'explique donc. Vos intentions — que je ménagerais peut-être davantage si elles étaient plus discrètes — ne sauraient être agréées ni par moi, ni par mes parents. Je ne serai jamais votre femme. »

Gilbert garda le silence et devint très pâle. Son audace fringante, brusquement, tombait. Il ne s'attendait à rien de si décourageant, de si net.

Cette stupeur d'une souffrance réelle, qui le désarmait, apitoya légèrement Mlle de Valcor. Elle ajouta, presque avec douceur :

— « Nous resterons amis, prince. Retournez au tennis. Et n'essayez plus jamais de me parler en particulier.

— Mademoiselle, » s'écria-t-il, la voix rauque d'émotion, « ne me signifiez pas en une minute une sentence définitive.

— Une minute ! » s'exclama-t-elle, impatiente et cabrée de nouveau. « C'est beaucoup trop ! Ne restez pas une seconde de plus seul avec moi contre mon gré, monsieur...

— Laissez-moi seulement vous dire, » insista-t-il avec précipitation, « que je n'aurais pas abordé une question aussi grave, si vous aviez daigné m'entendre. »

Son obstination fit jaillir un éclair des yeux ardemment sombres de Micheline. Elle trouvait ceci intolérable, — moins par une préoccupation positive des commentaires qui, peut-être, s'ébauchaient là-bas, dans les cervelles malicieuses des joueurs de tennis, que par une farouche réserve de son cœur passionnément pris. Des paroles d'amour, qui ne seraient pas d'Hervé, et qu'Hervé ne pouvait lui dire! Tout son être s'insurgeait dans une pudeur et une douleur.

Elle allait tourner le dos et s'éloigner de celui qui désobéissait si incorrectement à son ordre formel, quand, soudain elle se ravisa et resta.

Françoise de Plesguen apparaissait à l'angle de la charmille. Mlle de Valcor ne pouvait, à son aspect, s'échapper comme une coupable. Pas davantage ne pouvait-elle, même d'un mot à voix basse, que sa dignité retint, prévenir l'imprudent Gilbert.

Or, celui-ci, voyant s'interrompre son mouvement de retraite, et croyant avoir trouvé l'argument qui la touchait, s'écria, les mains jointes :

— « Si vous connaissiez la violence de mon amour, vous craindriez de le bafouer par le dédain. Si je dois me résigner, au moins donnez-m'en la force. Accordez-moi... »

L'expression que prenait le visage de Micheline, la sensation d'une présence derrière lui, suspendirent la phrase. Gairlance fit volte-face, et resta saisi devant Mlle de Plesguen.

Le fin et blond visage de celle-ci brûlait de rouge aux pommettes, sous le scintillement des yeux clairs.

— « Je viens vous prévenir... » dit Françoise.

« On vous voit à travers les branches. Ne prenez pas vos rendez-vous si près du tennis. »

Elle tremblait. Ses lèvres, qui n'osaient préciser davantage, insinuèrent toutes les impertinences dans les syllabes du mot « rendez-vous. »

Gilbert essaya de badiner.

— « Vous êtes donc méchante, mademoiselle Françoise? »

Mais Micheline venait de comprendre. Elle mit autant de générosité que de finesse défensive en interprétant :

— « Pas plus méchante que vous, prince. » Et elle souriait, du haut de sa pensée tellement détachée, tellement ailleurs! « Vous me tourmentiez un peu, vous me menaciez presque, il y a un instant. Les sentiments trop vifs ont de ces tyrannies. »

Se détournant alors, Micheline partit avec une dignité tranquille. Sa présence d'esprit devait apprendre à sa cousine qu'elle n'acceptait pas les hommages de Gilbert, tout en éclairant celui-ci sur un amour qu'il ne devinait pas. Elle les laissa donc ensemble, souhaitant sincèrement que la pauvre Françoise profitât de cet instant unique. Pour qu'on ne les devinât pas seuls, elle se garda bien de rejoindre les joueurs de tennis.

Mlle de Plesguen demeura près du prince de Villingen, interdite et rose d'embarras, contente au fond. Mais il regarda cette gentille silhouette, toute frémissante, avec seulement un peu d'hostilité pour son intervention. Il n'avait de désir que pour l'autre, qui s'éloignait. Et une frénésie accroissait son désir : la convoitise de ce ma-

gnifique domaine et de tout l'or que la fille du marquis représentait.

— « Vous m'excuserez, mademoiselle Françoise... » commença-t-il avec le geste machinal de tirer sa montre.

— « Attendez !... » murmura-t-elle, perdant la tête. « Ne me quittez pas ainsi ! »

Les sourcils froncés d'impatience, il demanda froidement :

— « Vous avez quelque chose à me dire ?

— Oui... pourquoi m'avez-vous donné à croire ?... Pourquoi vous êtes-vous occupé de moi, si c'est ma cousine que vous aimez ?

— Mademoiselle, vous êtes charmante. Je me fusse conduit comme un rustre si j'avais négligé de m'en apercevoir et de vous le dire.

— Moi, » s'écria-t-elle, « je ne supposais pas qu'un galant homme pût parler de la sorte à une jeune fille, sans une intention... »

Il suggéra :

— « Sérieuse ?

— Oui, sérieuse, » déclara-t-elle, en le regardant bravement dans les yeux.

Le bretteur qu'était Gairlance devait goûter la crânerie. Ceci l'intéressa. Plus il observait la joliesse grêle de Françoise et moins il se sentait séduit par cette petite. Mais sa franchise lui parut gentille. La vanité masculine flattée le rendit condescendant.

— « Mademoiselle, » dit-il avec un retour de sa grâce câline, qui fit glisser aux veines de Françoise un étourdissant frisson, « je vous demande pardon si, en voulant amuser votre coquetterie, j'ai effleuré votre cœur. Vous m'en

voyez très confus et très fier. Mais que voulez-vous ? Je ne puis songer à un mariage sentimental. Je suis pauvre comme un gueux, malgré mon titre de prince, pauvre et gueux comme mon aïeul, le vainqueur de Villingen, avant que son épée nous eût conquis la gloire pour toujours et la fortune pour bien peu de temps.

— Alors, » dit Françoise, « c'est l'héritière de Valcor que vous recherchez en ma cousine ?

— Votre logique est effrayante, mademoiselle.

— Et si l'héritière de Valcor, c'était moi ?

— Ah ! que vous êtes femme, pour bondir ainsi des plus cruelles réalités aux plus folles chimères !

— Chimères... Peut-être. Je n'en sais rien. Mais il y a quelqu'un qui sait. Et ce quelqu'un, justement, se dirige par ici. On dirait même qu'il vient parce qu'il vous a vu. »

Le prince Gilbert regarda du côté où se fixait l'attention de Françoise. Vers l'extrémité de l'allée par où s'était retirée Micheline, s'avançait José Escaldas. Depuis qu'il avait reconnu Gairlance, il hâtait le pas, — ce qu'avait parfaitement remarqué la jeune fille. Elle ne s'étonna point qu'ayant découvert leur tête-à-tête, le Bolivien n'eût pas obéi à la discrétion élémentaire qui lui indiquait d'en ignorer et de s'éloigner. Ne lui avait-il pas annoncé un coup de théâtre dont, à présent, elle attendait tout ? Car Gilbert, pour qui son amour grandissait des confidences mêmes qui eussent dû la décourager, ne demanderait pas sa main sans quelque intervention miraculeuse. Comme il venait de se mon-

trer sec et positif, presque cynique! Mais ses yeux chauds et obscurs, le velours frôleur de sa voix, toute sa personne plus précieuse encore d'être si égoïste, ensorcelaient Françoise. Et de lui avoir laissé entendre qu'elle l'aimait, l'attachait plus follement.

— « Approchez, monsieur Escaldas! » cria-t-elle au nouveau venu. « Si c'est au prince de Villingen que vous avez affaire, je vous l'abandonne volontiers. N'avez-vous pas à l'entretenir de choses qui nous intéressent tous?

— C'est vrai, mademoiselle.

— Et quand les connaîtrai-je, moi, ces choses mystérieuses? » reprit-elle.

— « Quand votre père, ou quelqu'un d'aussi autorisé, jugeront à propos de vous les apprendre.

— Quelqu'un d'aussi autorisé? Qui cela?

— Un fiancé peut-être, » dit Escaldas, qui jeta du côté de Gairlance un coup d'œil involontaire.

Françoise, troublée, n'insista pas. Telle fut même sa hâte de cacher son émotion et de précipiter l'entretien décisif entre les deux hommes, qu'elle s'enfuit avec une gaucherie farouche, sur des mots vagues et balbutiés.

José Escaldas et le prince Gilbert partirent dans une autre direction, et marchèrent quelque temps en silence. Comme celui-ci, stupéfait, voulait poser une question, le Bolivien l'arrêta :

— « Tout à l'heure. Nous ne serons jamais assez loin du château pour ce que nous avons à dire. »

Villingen obéit, intrigué, cherchant vainement un rapport entre les intempestives décla-

rations de cette petite Plesguen, et les façons de conspirateur avec lesquelles s'imposait à lui ce José Escaldas, personnage inférieur et mal défini, qu'il avait tenu à distance durant les deux semaines de son séjour à Valcor.

Son compagnon, enfin, ralentit sa marche.

— « Monsieur le prince, » commença-t-il obséquieusement, « daignez me prêter cinq minutes d'attention sans m'interrompre. En cinq minutes je vous en aurai dit assez pour que vous jugiez de l'intérêt que vous avez à écouter le reste.

— Parlez, dit Gairlance.

— Mais sans que vous cherchiez à m'interrompre, » insista José. « Vous allez entendre, sur vous-même, ce que vous n'êtes peut-être disposé à tolérer de la part de personne, encore moins du médiocre hère que je suis. Ne bondissez pas. Votre patience est indispensable.

— Parlez, » répéta le prince.

— « Voici. Vous êtes ruiné. Vous avez des dettes, le goût du plaisir et l'orgueil de votre nom. Vous voulez épouser mademoiselle de Valcor. Elle ne vous déplaît pas personnellement, cela est entendu. Vous seriez difficile. Mais, vous vous passeriez bien de cette belle fille, si elle n'avait que sa peau blanche et ses yeux noirs. Elle possède un nom qui vaut mieux que le vôtre, parce qu'il a duré davantage, avec un des plus beaux châteaux de France, et des millions. Eh bien! moi, José Escaldas, je viens vous prévenir de ceci : mademoiselle Micheline ne détient tout cela que par une formidable fraude. Celle qui a droit au nom de Valcor et au domaine, sinon à tous les millions, c'est Fran-

çoise de Plesguen. J'ai, par devers moi, les preuves de ce que j'avance. Vous auriez intérêt à l'anéantissement de ces preuves, — et c'est sans doute le marché que je vous offrirais, — si Micheline consentait à devenir votre femme. Mais vous savez parfaitement qu'elle n'y consentira jamais. Elle aime Hervé de Ferneuse, et elle se moque de vous. En revanche vous connaissez les sentiments de Françoise, la véritable Valcor, fille du seul et authentique marquis. Ces sentiments, dont vous êtes l'objet, ne peuvent que s'accroître si vous aidez à lui faire restituer son patrimoine et son titre. Maintenant trouvez-vous que ma communication soit dépourvue d'intérêt ? »

Le Bolivien posa la dernière question avec l'assurance d'un homme qui a « empoigné » son interlocuteur. Ici, point n'était besoin des réticences et des précautions oratoires employées la veille avec Marc de Plesguen. Sans avoir même la finesse intuitive de ce demi-primitif qu'était Escaldas, chacun eût fait la différence entre le petit seigneur de fraîche date, moderniste avisé, aux jeunes dents aiguës, à la conscience peu encombrée de scrupules, et le vieux gentilhomme, délicat au point de prendre en défiance son propre intérêt ; celui-ci, d'ailleurs, proche parent et ami d'enfance du chef de famille qu'on tenterait de déposséder, et respectueux jusqu'à la superstition du nom que salirait le scandale.

Gilbert Gairlance de Villingen, prince d'Empire, ne pouvait être touché par de semblables considérations.

— « Vous me racontez-là, » s'écria-t-il,

secoué de fièvre, « une histoire prodigieuse!

— Elle est vraie.

— D'où pouvez-vous bien la tenir?

— De moi-même. C'est ce qui fait ma force.

— Quel intérêt y cherchez-vous?

— Un triple intérêt: sécurité, vengeance et argent.

— Voyons?...

— Sécurité: parce que celui qui se fait nommer Renaud de Valcor me soupçonne d'avoir surpris son secret. Et lui, il ne me l'achèterait pas. Il le supprimerait, en me supprimant. J'en suis certain.

— Bigre!... Et vengeance... contre lui? » demanda Gilbert.

— « Oui, une vieille affaire à liquider. Je vous la dirai. Elle contient la meilleure de mes preuves.

— Argent... Vous en auriez. Ne nous arrêtons pas à ce détail, » fit l'autre en riant.

Escaldas le considéra avec une satisfaction étonnée. Il ne s'attendait pas à susciter tout de suite un tel entrain. Ce jeune homme, qui piaffait déjà, prêt à partir au galop dans l'aventure, le changeait agréablement des nobles indignations du vieux Plesguen. Mais c'était une surprise.

— « Ah! » dit Gairlance, qui comprit son regard. « Vous remarquez que ça ne traîne pas avec moi. C'est que j'ai le sang de mon grand-père dans les veines. La lutte, la conquête, un peu de pillage même, ça me va. Si la chose inouïe que vous me révélez est exacte, je prévois une bataille acharnée, des ruses, des hasards, des coups de force extraordinaires. Ça n'ira pas

tout seul. Tant mieux! Mais, sapristi! je ne m'y engagerai pas en aveugle. Il me faut être d'abord convaincu, songez-y, mon bonhomme!

— Vous le serez.

— Je ne demande pas mieux. Ah! nom d'un chien, le sacré chambardement que ça ferait tout de même! »

Escaldas, sur son masque sournois et grave, laissa paraître une gaieté qui ressemblait à une grimace.

— « Vous êtes rigolo, mon prince, » observa-t-il, soudainement familier. « On dirait d'un gosse à qui je proposerais une farce épatante.

— Non, non, mon brave, » dit l'autre, offusqué. « N'oublions pas nos distances. Je veux bien frapper d'estoc et de taille, si l'on me prouve que je suis en face d'un bandit, et d'un bandit qui serait fichtrement habile et redoutable. Mais vous jouez un autre rôle. Si ce rôle est nécessaire, il n'est pas propre. Nous ne faisons pas la même besogne. Allez-y maintenant de vos preuves. »

La face maigre et bistrée d'Escaldas, durcie encore par une barbe trop noire où couraient des fils trop blancs, revint à son expression cauteleuse.

— « Mes preuves, » reprit-il d'un ton rogue. « Je vous dirai en quoi elles consistent. Quant à vous les mettre entre les mains...

— Soit, » riposta Gilbert, nerveux et méprisant. « Vous ferez votre marché. Maintenant, je vous écoute. Car vous ne m'avez encore rien dit. Le marquis de Valcor aurait, d'après vous, usurpé son titre?

— Mieux que cela. Il se serait substitué au titulaire, qu'il aurait fait disparaître.

— Diable! On n'escamote pas un homme ainsi qu'une muscade.

— Oh! si... Dans certaines régions sans police et sans lois. »

José exposa son hypothèse. Un aventurier, ressemblant à Renaud de Valcor, et s'étant peut-être étudié à lui ressembler en tout, au cours d'aventures communes, serait revenu en se donnant pour lui, après un intervalle de huit années, suffisant à rendre les mémoires incertaines. D'ailleurs, le marquis n'avait pas de famille, sauf l'inoffensif Marc de Plesguen, facile à leurrer. Et son sosie avait trouvé moyen de ne reparaître que plus tard encore dans son pays d'origine, après un mariage accompli à Paris et qui l'alliait à de très anciennes maisons de l'aristocratie française. Allez donc soupçonner ou attaquer une situation pareille! Et l'argent, l'argent souverain que cet homme tirait à flots de ses plantations américaines de caoutchouc, quel rempart!

— « Mais les plantations seraient son œuvre, à lui, au vivant? son bien, à lui? » interrogea Gairlance.

— « Faudrait voir, » dit vulgairement Escaldas. « D'après mes données, l'établissement aurait été fondé par le premier explorateur, le vrai, celui qui a couru les dangers, concilié les populations, obtenu les concessions de début. Toute cette Valcorie, ruisselante de caoutchouc et d'or, ne resterait pas intacte à l'imposteur ni à ses héritiers. Et les restitutions, les dommages-inté-

rêts qu'il devrait à Plesguen?... Soyez sûr que la belle Micheline ne garderait pas la plus grosse part.

— En tout cas, elle n'aurait ni le nom ni cet admirable domaine, » appuya Gairlance. « Et que serait-elle? Fille d'un misérable, d'un condamné sûrement, d'un forçat sans doute... Que demeurerait-il de sa fierté? »

Une rancune d'amoureux éconduit sonna durement dans la voix, si moelleuse d'habitude, et qui se fit rauque. Gilbert ajouta :

— « Vos preuves?

— J'en ai trois, » dit Escaldas. « Elles suffisent pour une dénonciation au Parquet.

— Après plus de vingt ans! » s'exclama le prince, en hochant la tête.

— « Il n'y a pas prescription pour un crime pareil. A supposer que l'homme échappe à la poursuite pour assassinat, — l'escroquerie, le faux état civil, la substitution de personne, continuant chaque jour avec tous leurs effets, tombent sous le coup de la loi. Et les héritiers lésés n'ont pas de limite de temps pour faire valoir leurs droits.

— Parbleu, je m'en doute bien. Mais, après tant d'années, durant lesquelles un homme a été pris pour un autre, il faut des indices rudement solides pour établir judiciairement les faits. Pensez à tous les témoins qui se lèveront en sa faveur. Tous ces cerveaux dans lesquels ne s'est jamais glissée l'ombre d'un soupçon! Tous ces yeux habitués, suggestionnés! Toute cette population accoutumée à sa personne autant qu'à ses bienfaits!

— Laissez donc, prince. Ils se transformeront en loups pour le dévorer, ce grand seigneur, si on le leur jette, nu et avili, en pâture.

— Mais Marc de Plesguen? Tout dépend de lui. Nul n'a qualité, hors lui, pour se porter partie civile. L'avez-vous sondé?

— Oui.

— Que dit-il?

— Ah! c'est le chiendent. Il reconnaîtrait son cousin dans un épouvantail à moineaux plutôt que de se supposer lui-même envieux de l'héritage. Comprenez-vous ce genre de folie? L'immensité de son intérêt fait qu'il ne veut rien savoir.

— Alors, n'en parlons plus, » dit Gairlance. « Du moment que celui-là déclare que Valcor est le vrai Valcor...

— Ah! » s'écria Escaldas, « c'est là que je vous attends. Et sa fille? Il y a sa fille! Elle vous aime. Donc vous pouvez tout sur elle. Et vous savez bien qu'elle peut tout sur son père. »

Le prince regarda le métis avec un peu plus de considération. José pouvait être un bien méprisable individu, ce n'était pas un imbécile.

Le Bolivien continuait :

— « Déclarez-lui qu'elle sera votre femme si son père intente le procès et le gagne. Je vous réponds qu'elle le fera marcher.

— Il ne me reste donc, » dit Gairlance, « qu'à savoir sur quelles bases on pourrait ouvrir l'affaire.

— Voici, » dit Escaldas.

XII

UNE PISTE DANS LES TÉNÈBRES

QUAND je connus Renaud de Valcor, vers 1880, » commença lentement le métis, « il était déjà propriétaire d'immenses territoires sur les bords du Madre de Dios. Cette rivière se jette dans le Béni, sous-affluent de l'Amazone, à peu près à la frontière de la Bolivie, là où cette république touche au Brésil. On n'a pu encore délimiter politiquement ces deux Etats, dans une région couverte de forêts inextricables, et moins connue encore que le centre de l'Afrique.

« Valcor fut le premier explorateur qui, dans une pirogue de sauvages, et se fiant aux merveilleux rameurs que sont les Indiens Mojos, osa descendre le Madre de Dios et en reconnut le cours tout entier, jusqu'à la cataracte après laquelle il tombe dans le Béni. Cette rivière s'enfonce en pleine Selve amazonienne. Et la Selve, vous le savez, prince, — la « Selva » des Espa-

gnols, — n'est qu'un seul impénétrable fourré qui couvre sept millions de kilomètres carrés, une surface plus vaste que l'Europe. La civilisation n'a pas encore entamé cette gigantesque forêt vierge, dont la végétation, entretenue par une chaleur humide, contraire au tempérament de la race blanche, est enchevêtrée si formidablement sur le sol que les grands fauves eux-mêmes n'y peuvent vivre. Les singes seulement et de petits quadrupèdes, tels que les pécaris, peuvent y circuler, avec les oiseaux. Ah! par exemple, les oiseaux, ils sont là chez eux. Les plus nombreuses et les plus splendides variétés du monde. Mais il ne s'agit pas d'histoire naturelle. Il faut seulement, pour comprendre la situation, que vous connaissiez les choses dans leurs grandes lignes.

« Donc, cette forêt du bassin de l'Amazone est et restera encore longtemps le dernier refuge de l'humanité sauvage. Car il y a là dedans des tribus indiennes. Où les bêtes sont mal à l'aise, l'homme trouve moyen de vivre. Les cours d'eau sans nombre sillonnant la Selve sont ses chemins. Il les descend et les remonte, sur une pirogue ou un radeau, malgré les chutes et les rapides, avec une incomparable adresse. Le long de leurs bords, il trouve d'étroites clairières, formées par leurs alluvions, pour y bâtir sa hutte. Quelquefois même, il la suspend par des pilotis au-dessus de leurs flots, surtout lorsque ceux-ci s'épanchent en calmes nappes lacustres. Les poissons dont ils abondent lui fournissent sa nourriture. Et, tout autour, l'étouffante forêt, maternelle à l'être primitif, lui offre des ressources.

Sa cabane, il la construit avec des branchages cimentés de mousse. Son bateau, c'est un tronc d'arbre creusé. Son vêtement, — quand il en porte, — c'est une écorce fibreuse, espèce de papyrus, qu'il pétrit en mince enveloppe, et endosse telle quelle, avec un trou pour la tête et deux autres pour les bras. Son pain, c'est la graine du quinoa, le fruit du jaquier. Son plat de résistance, un oiseau tué à coup de flèche. Son remède, l'écorce du chinchona, qui guérit les fièvres. Son aliment magique, la coca, qui endort la faim, décuple les forces et éteint la souffrance. Sa parure, les baies éclatantes des taillis, ou les plumes, plus diaprées que des gemmes, qui palpitent aux millions d'ailes, dans la voûte infinie des feuillages.

« Dans ce domaine, si dangereux aux blancs par le climat plus que par l'hostilité de populations assez inoffensives, Renaud de Valcor s'était aventuré par curiosité scientifique. Il y resta par intérêt.

« Vous savez quelle source de richesse existe dans ces forêts tropicales : le caoutchouc, aussi nécessaire que la houille à notre industrie moderne. Il y a deux façons de l'exploiter, suivant l'espèce de l'arbre et les usages de la région. Le système le plus barbare, mais le plus usité, est de saigner la plante à mort. On recueille d'un coup les quatorze à quinze kilogrammes de suc qu'elle contient. Elle sèche ensuite. Les vers se mettent dans sa plaie. Elle est perdue. Il faut quinze ans pour qu'un de ses rejetons la remplace. Les Boliviens n'ont pas une autre manière d'agir. Leurs *caucheros* battent les forêts, aussi

loin qu'ils peuvent s'enfoncer, à la recherche d'arbres neufs, qu'ils vident et exterminent. Au Brésil, au contraire, les *seryngueiros,* avec un procédé plus lent, et en traitant une espèce un peu différente, travaillent sur place, mettant jusqu'à vingt années à l'épuisement de chaque tronc.

« Quand j'entendis parler du marquis de Valcor, et que j'eus l'idée de le rejoindre, il s'en tenait encore à la pratique bolivienne. Déjà il possédait un établissement tout monté, sur la rive du Madre de Dios, très avant dans la forêt vierge. Mais cet établissement n'était qu'une sorte de quartier général, où, de toutes parts, les Indiens lui apportaient des récoltes de caoutchouc. Il leur offrait en paiement des objets qui leur semblaient de valeur fabuleuse : armes, vêtements et parures de pacotille, qu'il faisait venir de La Paz ou de Santa-Cruz. C'est ainsi que j'entrai en rapport avec lui. Je tentais d'aller lui vendre un assortiment de quincaillerie, de verroteries, d'objets de première nécessité. Le peu que je possédais y passa. J'étais au moment de la vie où l'on joue son avenir sur un coup de dé. Et je ne craignais pas grand'chose, ni des naturels ni du climat, car j'ai du sang d'Inca dans les veines... »

Ici, José Escaldas ouvrit une parenthèse :

— « Les Incas, » expliqua-t-il, « c'est la dynastie souveraine des anciens Péruviens, la race divine, quelque chose comme les Brahmes de l'Inde. »

Et, Gilbert ne paraissant pas suffisamment impressionné :

— « C'est, » ajouta le métis, « une aristo-

cratie telle que sera, par exemple, votre noblesse impériale, quand elle aura duré mille ans. »

Le prince de Villingen ne put s'empêcher de sourire:

— « Allons, » observa-t-il, « les Incas étaient gens d'esprit. Continuez votre récit, noble étranger. »

Le métis reprit :

— « Les populations sauvages de la forêt ne m'intimidaient guère. Nous autres Boliviens, généralement élevés par des nourrices indigènes, nous parlons, dès l'enfance, l'aymara et le quichua, les deux principaux dialectes, clefs de tous les autres, et nous sommes familiers avec les superstitions indiennes. Je me lançai donc, à travers la Selve, à la recherche de cette Valcorie, dont on commençait à parler, bien qu'elle ne fût pas encore très supérieure comme installation à un village de Chunchos. Dès que je me trouvai en présence du marquis, je compris l'intérêt que j'avais à m'attacher à cet homme, et lui-même vit le parti qu'il pouvait tirer de moi. Ma connaissance des dialectes indigènes allait lui devenir indispensable. Auprès de lui, je pourrais gagner ma vie, peut-être même faire ma fortune. Tout de suite, je fus enthousiasmé par ses projets. Voici ce qu'il comptait faire, et ce qu'il a exécuté depuis d'une façon si grandiose. Des deux procédés que je vous ai indiqués pour extraire le caoutchouc, le premier, qui saigne l'arbre à mort, est le plus profitable. C'est le plus facile aussi. Point n'est besoin d'une culture spéciale. D'ailleurs, c'est celui qui convient au *syphocampylus*, l'espèce répandue si

abondamment dans la Selve amazonienne. Valcor avait résolu de ramener à une exploitation fixe cette exploitation nomade. Défrichant peu à peu la forêt, il faisait apporter et planter sur l'espace conquis les rejetons des arbres épuisés. Ces rejetons devaient mettre quinze ans à offrir une autre récolte. Mais, avec le temps, avec l'immensité des territoires dont on dispose dans un pays où le sol est à qui le prend, il comptait arriver à établir quinze régions graduées, dont une, annuellement, serait toujours prête à verser des flots de caoutchouc hors de ses arbres développés à point. Comprenez-vous, prince?

— Parfaitement. Mais cela représentait des milliers et des milliers d'arbres à planter, des milliers d'hectares à défricher, avant de...

— Pas tant que cela. Car ne suffisait-il pas de délimiter dans la forêt les zones qu'on n'exploiterait que de quinze ans en quinze ans. Telle quelle, la nature pouvait être soumise à ce système. La transplantation, l'aménagement des pépinières devaient se faire peu à peu, préparant un avenir de richesses régulières et prodigieuses, et, en attendant, les profondeurs vierges de la Selve offraient leurs trésors épargnés depuis le commencement des âges.

— Diable! » cria Gairlance, ébloui. « Je ne m'étonne pas que cet homme soit archi-millionnaire. Mais à qui remonte l'idée et l'initiative du début? A celui-ci, ou à... l'autre... le fantôme auquel vous m'avez presque fait croire?

— Ce serait à l'autre. Et j'en ai une preuve écrite, matérielle, palpable. C'est une de mes trois bases.

— Dites.

— Laissez-moi d'abord vous exposer la première, celle qui m'a mis sur la voie.

— Soit. Mais maintenant il me les faut. J'en sais assez quant au reste. »

Le Bolivien garda un instant le silence, comme pour préciser ses souvenirs. Puis il reprit :

— « C'est une femme, une Indienne, qui me donna mes premiers soupçons. Il y a deux ans, Valcor me fit retourner là-bas, en Amérique, pour surveiller une direction dont il se méfiait, et pour lui rendre compte de l'état des choses. Depuis longtemps, je restais près de lui, en Europe, ayant, par une paresse et un goût de la vie facile que je confesse, préféré devenir son parasite dans cette France délicieuse, que trimer dans mon chien de pays, pour son compte. Valcor est généreux. Il n'y regardait pas. Puis il avait une dette à me payer, une rancune que je lui conservais, et qui lui laissait de l'inquiétude. Ce fut l'origine de tout. Voici d'où datait cette rancune.

« J'étais un jeune gars, au sang de feu, lorsque, sur le bruit des entreprises civilisatrices d'un marquis français, je m'enfonçai, comme je vous l'ai dit, en pleine Selve, pour lui offrir mes services. Dans un des villages indiens que je traversai, je rencontrai une petite créature adorable, dont la vue me toucha de ce qu'on nomme le coup de foudre, et qui m'inspira la seule passion violente et inoubliable de ma vie. C'était une jeune Indienne de la tribu des Chiquitos. Ces gens-là sont d'aimables sauvages, d'une gaieté proverbiale et très hospitaliers. Ils firent danser

pour moi leurs vierges, au son d'une flûte de roseau, dont ils tirent des mélodies fort suggestives. L'une des danseuses, Vamahiré, était d'une grâce telle, et si jolie, qu'elle eût fait tourner les têtes les plus civilisées, les plus blasées même, en n'importe quel lieu du monde. Figurez-vous une statuette de bronze rougeâtre, aux formes délicates et pures, avec un visage malicieux et doux, et des yeux noirs dont les regards brûlaient comme des braises. Je l'achetai à ses parents pour un peu de sucre, un peigne de corne et un fichu de soie à franges. Elle me suivit joyeusement, avec, sur ses lèvres un peu épaisses, mais si savoureuses, le sourire éternel de sa race. Cette fille-là, prince, m'incendia les moelles. C'était à croire aux philtres et aux sorts. D'y penser seulement, quand j'étais loin, me faisait l'effet d'un mirage d'eau sur un fiévreux. La soif d'elle me dévorait sans cesse. Eh bien, cette Vamahiré que j'aimais avec une passion si aiguë, le marquis de Valcor me la prit. Il était beau, il était le maître. Elle le préféra à moi, cela ne fait pas de doute. Mais, pour ces créatures dociles que sont les Indiennes, l'inconstance ne ressort guère de leur initiative. En mon absence, il lui fit croire qu'il m'avait acheté mes droits sur elle. Jamais je ne fus près d'un meurtre comme alors. Mais j'étais sûr d'expirer dans les pires tortures si je m'offrais le plaisir de la vengeance. Valcor était, pour les Indiens qu'il charmait, un dieu sur la terre. Ces êtres fanatisés eussent inventé quelque lent et effroyable supplice pour me faire expier sa mort. Je reculai. Ma rancune contenue me resta au fond de l'âme.

Elle ne s'est jamais éteinte. Encore aujourd'hui, je ne puis me rappeler sans grincer les dents ce que j'éprouvais à me représenter Vamahiré dans les bras de cet homme. Je me le représentais à toute heure. Depuis qu'il avait emmené la jeune fille dans le quartier des cases plus luxueuses, entourées de palissades, et gardées par des guerriers quichuas, où résidait son sérail, je ne pensais qu'à ma jalousie. Si atroce qu'elle fût, je la regrettai, cependant, cette jalousie, quand j'appris un jour, par hasard, que Vamahiré ne se trouvait plus dans les demeures du Français, de celui que les indigènes appelaient « le Grand-Chef », ou « l'Œil-du-Ciel », à cause du bleu intense de ses prunelles, nuance tellement étrange pour ces êtres, qui ont l'iris des yeux aussi noir que la pupille. Vamahiré avait disparu. Valcor l'avait-il tuée? L'avait-il envoyée dans les profondeurs de la Selve, vers ce village lointain, d'où je l'avais emmenée?... Je ne pus le savoir. Je le soupçonnai d'avoir supprimé tout à fait la pauvre fille, s'étant lassé d'elle, et ne voulant pas cependant me la voir posséder de nouveau. Certainement je l'aurais reprise. Je n'y aurais pas mis de fierté. J'avais d'elle un désir inextinguible, plus fort que l'orgueil, plus fort que tout. Je souffris davantage de la croire morte que de la savoir à un autre. Mais enfin, tout s'use, ou du moins s'atténue, même les sentiments les plus vifs. Ma peine d'amour se calma peu à peu sans que j'aie un instant cessé de haïr Valcor, et de souhaiter une occasion de lui rendre autant de mal qu'il m'en avait fait.

« Maintenant, prince, que vous savez ces choses, vous comprendrez avec quelle émotion singulière et quelle stupeur je retrouvai, après une quinzaine d'années peut-être, cette Vamahiré, qu'on m'avait ravie, et que je supposais morte. Que Valcor l'eût tuée, je n'en doutais guère. Là-bas, dans la Selve, une vie humaine, et surtout une vie sauvage, cela n'a pas d'importance. Quelle justice en demanderait compte? Cet homme exerçait une puissance souveraine sur une région immense, et sur des centaines d'êtres, qui le considéraient comme doué de facultés surnaturelles. Ainsi que tous les despotes, il n'était pas sans abuser de son pouvoir. Cruel, non. Mais ne souffrant nul obstacle. J'en avais assez vu pour le croire capable d'une fantaisie féroce. La disparition subite de Vamahiré m'avait laissé l'impression angoissante de quelque tragique mystère. Et voici qu'à mon dernier voyage là-bas, il y a deux ans, je la retrouvai. Ce fut elle qui me reconnut. Car elle était bien changée, la pauvre créature. Promptement flétrie, comme toutes celles de sa race, à peine conservait-elle quelques vagues traces de l'ancien charme, assez pour que ma mémoire évoquât sa grâce première. Son aspect désillusionnant ne réveilla pas mon amour, mais ses paroles m'emplirent d'étonnement et de curiosité. D'abord, elle exprima une peur folle que ma présence n'annonçât le retour de Valcor. L' « Œil-du-Ciel », s'il la découvrait, ne la laisserait pas en vie. Mais pourquoi? D'où venait cette frayeur si tenace? C'était donc vrai que le Grand-Chef avait voulu sa mort? Comment

n'avait-il pas accompli son dessein? Et comment, puisqu'elle avait échappé, pouvait-elle craindre aujourd'hui quelque violence de sa part? — « L'amour et la jalousie ne durent pas toujours dans le cœur des blancs, pauvre fille à la peau de cuivre et aux yeux noirs comme le fruit de la ronce, » lui dis-je. — « Ce n'est ni l'amour ni la jalousie qui armerait la main du Manitou au regard d'azur, » me répondit-elle avec un air furtif et tremblant. Je ne lui arrachai pas facilement son secret. Mais elle m'avait aimé. Le prestige du souvenir s'unit à la soumission de sa nature. D'ailleurs n'avait-elle pas l'assurance que le maître redouté était loin, qu'il ne songeait pas à revenir? Puis, malgré son teint d'acajou, elle était fille d'Ève. Le désir de parler la mordit. Voici ce qu'elle me raconta. Voici la révélation qui m'inspira le premier doute sur la personnalité de l'homme dont je mangeais le pain, et que je haïssais.

« Au temps où Valcor goûtait à pleines lèvres sa beauté fraîche et sauvage, dont le regret m'avait fait haleter en une fièvre affreuse, Vamahiré avait remarqué chez son amant une particularité singulière. Jamais, fût-ce aux heures brûlantes des nuits tropicales, et dans l'abandon des plus libres ivresses, il ne découvrit devant elle le haut de son bras gauche, du coude à l'épaule. Le biceps, dont Vamahiré ignorait le nom, mais qu'elle m'indiqua sur son propre bras, restait toujours enveloppé, chez Renaud, par une bande taillée dans cette écorce, plus souple que du cuir, dont les Indiens se font des vêtements. Une forte agrafe la tenait serrée. Le Grand-Chef

interdisait à sa maîtresse, même dans leurs jeux les plus tendres, de toucher à cette singulière parure. Et même un jour, comme elle faisait mine de la détacher par espièglerie, il était entré dans une effroyable colère, et lui avait déclaré qu'à l'instant où elle aurait vu son bras nu, elle mourrait.

— C'est la fable de Psyché, » interrompit le prince de Villingen.

José Escaldas ignorait la fable de Psyché. Il leva des yeux surpris.

— « Allez toujours, » dit l'autre. « Vous m'intéressez prodigieusement.

— Il arriva, » reprit le Bolivien, « qu'un matin, tandis que l' « Œil-du-ciel » dormait encore, Vamahiré se réveilla et vit que la bande d'écorce avait glissé. Le bras gauche du maître était découvert. Elle contempla ce bras avec un mélange d'épouvante respectueuse et de légitime curiosité.

— Elle était bien capable d'avoir défait l'agrafe elle-même, votre petite sauvagesse, » observa Gilbert en riant. « Lorsqu'on avertit une femme qu'on la tuerait plutôt que de lui montrer quelque chose, ça lui donne une furieuse envie de regarder.

— C'est possible, » fit Escaldas.

— « Et qu'y avait-il, sur ce bras si pudibond?

— Ce qui doit y être toujours, assurément, ce qui reste de façon indélébile, ce qui attestera un jour la fraude gigantesque du soi-disant marquis de Valcor : un tatouage.

— Vraiment?

— Oui... Comprenez-vous?... Un tatouage... Ma petite Indienne n'a pas pu s'y tromper. On

pratique trop, chez les Peaux-Rouges, et même chez les peaux de bronze ou de safran qui pullulent dans l'Amérique du Sud, ce genre d'inscription sur chair humaine. On le pratique aussi chez les marins des côtes françaises, et, à la rigueur, chez les ouvriers de vos ports. Mais je n'ai pas ouï dire que ce fût en usage dans votre aristocratie, et que les marquis de vieille souche portassent des emblèmes incrustés sur le biceps. Qu'en pensez-vous ?

— Mon Dieu... » commença Gairlance. Il hésita, un peu désappointé. — « Ce marquis Renaud de Valcor, » poursuivit-il, « qui, à vingt ans, partait à la recherche d'aventures extraordinaires dans des pays dangereux, n'était pas un noble comme les autres, un de ces dégénérés de l'Ancien Régime, qui n'ont plus qu'un pâle filet de sang dans les veines. Ce n'était pas un muscadin ni un courtisan, mais un rude lapin et un fameux original. N'aurait-il pas pu se faire tatouer, ne fût-ce qu'à titre d'expérience, si le caprice lui en était venu ?

— Pourquoi s'en serait-il caché ? » demanda le Bolivien. « Pourquoi aurait-il résolu la mort de celle qui avait vu ?... Une femme qu'il aimait cependant, — pour laquelle il avait du goût, tout au moins ?

— Il a donc réellement voulu sa mort ?

— Parbleu !... Elle le prévoyait si bien qu'elle essaya de replacer le brassard d'écorce avant que le maître ouvrît les yeux. Mais malgré toutes ses précautions, elle le réveilla. Pauvre créature ! Elle crut bien sa dernière heure arrivée. Son cher « Œil-du-Ciel » saisit un revolver pour lui casser

la tête. Toutefois, se ravisant, — peut-être par une pitié immédiate, peut-être pour ne pas voir son agonie, pour ne pas verser le sang, — il se décida à la piquer délicatement avec une pointe de flèche trempée dans un de ces poisons que fabriquent les indigènes et qui ne pardonnent pas. Puis il la fit emporter secrètement par deux Indiens, des Chiquitos, comme elle, qui devaient rejoindre leur tribu et ne jamais revenir, sous peine d'être pendus. Il leur assura qu'elle était malade, et qu'il s'en débarrassait pour le cas où, Vamahiré guérissant, la mort, frustrée de cette proie, eût une velléité de le choisir. Valcor spéculait sur une superstition de ces barbares. Il savait que les deux Chiquitos n'auraient rien de plus pressé que d'achever leur compagne, — si elle faisait mine d'en réchapper, — afin de ne pas expirer à sa place. Il était sûr que ces hommes n'auraient garde de reparaître et d'ébruiter la chose, car on ne lui désobéissait jamais impunément. Mais Vamahiré ne mourut pas, sans doute parce que le poison était éventé. Et ses conducteurs ne la tuèrent pas, parce que les ruses des femmes sont de toutes les heures et de toutes les races. Celle-ci leur déclara, en sortant d'une syncope occasionnée par la frayeur, qu'elle se portait parfaitement bien, mais qu'elle avait simulé une maladie pour ne plus partager la couche du Grand-Chef. — « L'amour des blancs consume comme le feu, » leur déclara-t-elle, « tandis que celui des guerriers chiquitos est doux comme le frémissement du papillon sur une fleur de *haïri* » (un ébénier d'Amérique). Je suppose que mes gaillards préférèrent, au lieu

d'immoler cette jeune beauté, lui prouver qu'elle avait raison. »

Gairlance réfléchissait.

— « Je commence à être de votre avis. Plus j'y pense, plus je soupçonne, dans ce mystérieux tatouage, quelque indice terriblement gênant pour le marquis de Valcor. Un signe d'identité... Diable!... Mais en ce cas... »

Il regarda José.

— « Quoi donc? » interrogea celui-ci.

— « Pourtant, » s'écria le prince, « il y a là quelque chose d'impossible. Votre sauvagesse, soit! Le brassard d'écorce, passe encore!... Ça va bien dans la forêt vierge. Mais il a une femme, le marquis. Il a des valets de chambre...

— Pardon, un seul. Toujours le même. Vous avez vu ce Firmin, dont les cheveux blanchissent. Depuis vingt ans, nul autre n'a vaqué au service intime de Valcor.

— Bon!... Mais porte-t-il toujours un brassard... en écorce ou toute autre substance?... C'est une plaisanterie!... Si le marquis était tatoué sur le bras gauche, on le saurait.

— Qui?... Sa femme?... Elle l'aimait, en l'épousant. Que ne fait-on pas accepter à une jeune fille ignorante? Il a pu tout lui imposer, même le secret. Firmin? Sait-on à quel prix est payé son silence?... Nous arriverons pourtant à le faire parler, celui-là.

— Mais, » dit Gairlance, « votre Indienne vous a-t-elle décrit ce tatouage? Avez-vous la moindre idée de ce qu'il représente?

— Oui, j'en ai une idée, dégagée avec une peine incroyable des explications de Vamahiré.

La figure principale, cependant, demeurait très nette en sa mémoire : c'est un oiseau, aux ailes ouvertes, au corps effilé...

— Une hirondelle... » murmura le prince en hochant la tête.

— « De part et d'autre de cet emblème, deux dessins plus petits : l'un, figurant — d'après Vamahiré — deux moitiés de lune posées côte à côte sur une flèche, et le second, un baiser.

— Comment, un baiser?... »

Le Bolivien eut un rire silencieux.

— « Voilà. Les Chiquitos et les Quichuas ont une sorte d'écriture. Elle consiste en des nœuds différemment disposés le long de cordelettes : c'est leur agenda, leur bibliothèque, ces cordelettes à nœuds, appelées *quipos*. Eh bien, Valcor porterait sur le bras le signe qu'un Indien formerait avec un *quipo* ou une liane pour exprimer un baiser.

— Alors, » s'écria Gilbert, « votre système s'effondre. Le tatouage n'est pas quelque marque inscrite, en France, sur le bras d'un rustre assez malin pour jouer ensuite les marquis à s'y méprendre. Ce sont des emblèmes empruntés aux sauvages et adoptés par un aventurier de haute race, dans un caprice romanesque. Un oiseau, la lune sur une flèche, une liane parlante... Souvenirs de forêt vierge, qui ne sauraient déceler une origine européenne et populaire.

— Pas du tout! » répliqua vivement Escaldas. « Je vous donne les indications de Vamahiré. Je ne vous dis pas qu'elles soient exactes. Elle désignait, par des images à elle familières, d'autres images n'ayant peut-être avec celles-ci que des

analogies lointaines. Des signes examinés par elle dans un court instant plein d'épouvante, et remémorés quinze ans après. Songez donc! »

Le Bolivien s'arrêta. Gilbert et lui n'avaient pas cessé de marcher depuis le commencement de leur entretien. Ils se trouvaient à l'une des extrémités du domaine de Valcor, sur un chemin sableux, entre un bois et une prairie où paissaient des vaches.

A leurs pieds, sur la poussière blanche, Escaldas se mit à tracer, du bout de sa canne, un dessin bizarre.

— « Voilà ce que je reconstitue, » dit-il.

Puis, il ajouta :

— « Vous-même, tout à l'heure, vous songiez à une hirondelle? Ce n'est pas un oiseau des forêts d'Amérique, l'hirondelle. C'est pourtant celui que j'ai représenté à Vamahiré. Elle l'a reconnu. Ce que je dessine là, je l'ai trouvé devant elle, d'après sa description. Elle en a crié d'étonnement. »

Gilbert se pencha.

— « On dirait un *B* majuscule, » observa-t-il en désignant les deux moitiés de lune posées sur une flèche.

Le Bolivien sursauta. Ses yeux s'élargirent.

— « Une lettre! » s'exclama-t-il. « Une lettre de l'alphabet!... Dire que je n'avais jamais pensé à cela! Mais alors, l'autre aussi... La cordelette tordue et nouée, c'est peut-être une initiale.

— Moins distincte, en tous cas, » dit Gilbert, après un attentif examen.

— « Si peu distincts que soient ces hiéroglyphes, je voudrais bien voir la tête que ferait

le marquis de Valcor si je lui mettais brusquement sous les yeux un papier que j'aurais illustré de la sorte.

— L'épreuve serait curieuse. Pourquoi ne pas la tenter? » demanda le prince.

— « Oh! » s'écria le Bolivien avec un geste d'effroi. « Pas si vite!... Je me rappelle trop le sort de ma pauvre petite Vamahiré. Je n'y échapperais pas, moi. L' « Œil-du-Ciel » a dû rapporter des poisons qui ne s'éventent pas et qui rendent mortelle une piqûre d'aiguille.

— Passons donc à vos autres preuves, » dit Gairlance, en effaçant sous sa semelle les compromettantes figures.

— « Elles sont moins romanesques, mais n'offrent pas un intérêt inférieur, » fit le Bolivien, tandis que tous deux reprenaient leur marche. « Je possède une lettre, vous entendez bien, prince, une lettre, vieille de vingt-trois ans, et écrite par le marquis Renaud de Valcor....

— Le vrai?

— Oh! le vrai, l'authentique... Où il parle de celui-ci.

— Est-ce possible?

— Cette lettre m'a été confiée par un banquier de La Paz, lorsque, il y a deux ans, j'ai commencé là-bas une sourde enquête, après les révélations de Vamahiré. En écoutant le récit de l'Indienne, d'obscurs souvenirs, des doutes anciens, des soupçons effacés reprirent corps dans ma tête. Une lumière nouvelle se répandit sur tout cela. J'entrevis une vérité formidable. Aussitôt je commençai, de toutes parts, — chez les tribus sauvages de la forêt comme

dans les villes, parmi les gens qui avaient entretenu des rapports avec le fondateur de la Valcorie, — des investigations minutieuses. Je ne vous en exposerai point ici tous les résultats. Ils sont consignés dans des dossiers spéciaux, que je ne livrerai pas à la légère, même et surtout à vous, prince de Villingen. Ces résultats, il y en a dont l'insignifiance vous ferait hausser les épaules. Et cependant, je n'en considère pas un comme négligeable. Sait-on de quelle coïncidence peut jaillir la lumière définitive? Mais le document capital est cette lettre adressée en 1880, par le marquis de Valcor, au banquier Perez Rosalez, à La Paz.

— Que dit-elle, cette lettre?

— Elle traite de questions d'argent, car la maison Rosalez correspondait avec les établissements de crédit français où le marquis avait ses fonds. Elle portait en post-scriptum :

« *Vous pouvez avoir absolument confiance dans l'homme que je vous envoie. C'est un autre moi-même. Vous risquerez d'ailleurs de vous y tromper en le voyant. Il me ressemble comme un frère.* »

— Non!... » s'exclama Gilbert. « En effet, c'est un document précieux, celui-là. Vous possédez l'original?

— Pas si bête! L'original est resté dans la maison de banque Rosalez, qui, seule, peut garantir son authenticité. J'en ai une photographie.

— Les chefs ou les employés de cette maison gardent-ils un souvenir de ce sosie du marquis de Valcor?

— Un vieux comptable se rappelle avoir été frappé par l'étrange ressemblance.

— Et le nom de cet individu?

— Le comptable?

— Non, l'autre, le sosie. N'a-t-il rien signé, aucun reçu, aucune pièce?

— Rien qui ait pu se retrouver.

— Un frère... » reprit Gairlance, répétant l'expression de la lettre. « Est-ce que Renaud, par hasard, aurait eu un frère naturel, qui l'ait accompagné ou rejoint là-bas?

— Ce serait à établir. Mais point n'est besoin d'une relation de sang pour expliquer une similitude de traits. »

Après un instant de réflexion :

— « Venons-en, » dit le prince, « à votre troisième preuve.

— Celle-ci, » dit Escaldas, « offre, hélas! moins de solidité, parce qu'elle consiste dans le témoignage de quelques Indiens déjà âgés, parvenus à cette limite de la vie où, dans leurs tribus, on est mis à la broche. D'ailleurs, nous aurions peut-être quelque difficulté à faire admettre à la barre d'un tribunal français, la déposition de ces braves gens, à qui leur religion interdit de porter aucun vêtement.

— Mais qu'est-ce qu'ils racontent, vos sauvages?

— Que, dans leur village, ont séjourné, voici bien des saisons, deux blancs de même taille et de figure tellement semblable qu'on eût cru voir marcher sur la terre le double que tout homme a de soi-même au fond des eaux. Ces Indiens, comme vous le devinez, imaginent que leur re-

flet, aperçu dans les lacs ou dans les sources, est leur fantôme, attiré vers la surface lorsqu'ils s'y inclinent. Ces deux blancs venaient de la forêt et sont partis vers le désert. Le village de ces Guarayos avoisine, en effet, une des vastes plaines salines, absolument privées d'eau, qui se rencontrent sur les plateaux inférieurs des Andes. L'un des deux voyageurs, paraît-il, était malade. Ils s'arrêtèrent pour que celui-ci reprît des forces. Son compagnon l'emmenait vers la région haute, là où s'étendent les nappes desséchées de cachi, pour le guérir des fièvres contractées dans la région des fleuves.

— Du cachi? Qu'est-ce que cela? » demanda Gilbert.

— « C'est le nom que les Indiens donnent au sel gemme, et, en général, à ces vastes bancs, non seulement de sel, mais de nitre mêlé de soufre, qui s'étagent sur les premiers contreforts des Cordillères.

— Ce village, vous le retrouveriez facilement? » questionna le prince.

— « Parbleu! Vous pensez si j'en ai relevé avec soin la latitude et la longitude! Ça se trouve au diable, d'ailleurs... Dans le haut bassin du Madre de Dios. »

La conversation tomba, en un silence plein de fiévreuses convoitises et de féroces calculs. Les deux causeurs, — presque les deux complices, — arrivaient à un saut-de-loup, que traversaient, en guise de pont, deux planches.

De ce côté finissait le parc, mais non pas le domaine, de Valcor. Ce vaste champ de blé noir qui s'étendait au delà, dépendait d'une ferme du

marquis. Les arbres cessaient. Jusqu'à l'horizon, c'était le vide de la maigre campagne bretonne. Au zénith, dans un ciel d'azur vif, floconnaient de petits nuages en touffes de neige. D'autres, tout au loin, s'estompaient comme des fumées, s'étiraient en écharpes mauves, ou se gonflaient en mousses de cuivre, contre un bleu verdâtre et défaillant.

Les deux hommes qui se tenaient là se regardèrent. Et le choc de leurs prunelles les secoua comme si la foudre eût éclaté dans le calme indicible du paysage.

— « Votre conviction me pénètre, » dit ardemment Gairlance. « En avant! comme clamait mon aïeul à Villingen. Il s'agit encore de conquête, et, je présume aussi, de dangers. Ça me va.

— Tant mieux! » répliqua Escaldas. « Voyez de quelle façon vous voulez entrer en campagne. Préparez votre plan. Mais, pour le moment, séparons-nous. Regagnez le château par le parc. Moi, j'y rentrerai par le pays. Il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble. Et pour une autre fois, nous aviserons à ne pas tenir nos conciliabules sur les grand'routes. »

XIII

LA MÈRE ET LE FILS

Le château de Ferneuse, d'aspect plus ancien que celui de Valcor, n'ayant pas été, comme l'autre, entièrement reconstruit sous Louis XIII, est plus modeste aussi, et commande des terres moins considérables. Les chasses ont été louées depuis la mort du comte Stanislas, car Hervé — et pour cause — n'a pas hérité de ses goûts.

Ce jeune homme studieux et pensif ne manque pourtant pas d'énergie physique. Mais, jusqu'au drame qui s'ouvrait et allait le forcer d'en faire preuve, il ignorait lui-même les ressources de sa nature sous ce rapport. Sa vie, d'avance, était vouée à un double idéal, qu'il espérait ne pas séparer : un sentiment et une pensée, un grand amour et une espèce d'apostolat philosophique.

Son amour, c'était Micheline. Son rêve intel-

lectuel, c'était de réconcilier la science avec la religion.

Il avait pris pour devise ce mot de Pascal : « Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. » Hervé de Ferneuse s'appuyait sur cette donnée de la physique moderne que l'univers tout entier est une illusion de nos sens. Les savants ne prouvent-ils pas que la lumière, par exemple, n'existe point, qu'elle est seulement une vibration de notre nerf optique, provoquée par des ondes de l'éther, et que le même effet peut être produit par d'autres causes — un choc nous faisant, suivant l'expression populaire, voir trente-six chandelles, c'est-à-dire amenant de véritables impressions lumineuses sur la rétine. « Quand il sera bien prouvé, » affirmait le jeune penseur, « que toutes les notions possédées par nous sur les choses sont de simples interprétations du fini, pourquoi les opposerait-on encore à nos interprétations de l'infini? Les premières s'appuient sur nos sens physiques, c'est-à-dire sur notre corps. Les secondes sur nos sens psychiques, c'est-à-dire sur notre âme. Pourquoi récuser la voix immortelle qui est en nous, au nom du langage que nous parle l'univers extérieur, puisque ce langage n'est pas moins mystérieux que l'autre, ni moins forcé d'emprunter le truchement de nos facultés, et, en somme, de nos besoins.

— « Oui, mère, de nos besoins, » expliquait Hervé à la comtesse de Ferneuse. « Nos observations scientifiques ne portent que sur des impressions agréables, ou, du moins, tolérables, de notre

être. Elles rentrent toutes dans nos conditions de vie. La lumière, la chaleur, le son, l'électricité, l'attraction, sont inséparables de nos nécessités d'existence matérielle. Mais la morale, l'idéal, la foi, sont inséparables de nos nécessités d'existence spirituelle. Je trouverai la démonstration qui mettra d'accord les unes et les autres de ces forces. Je la trouverai ici, dans ce laboratoire, grâce à ces instruments. »

Il désignait des appareils délicats, des enregistreurs aux fibres plus sensibles que des nerfs, aux organes plus impressionnables que de la chair vive, dont un reflet de lumière ou un courant électrique suffit à transformer les propriétés. Il entreprenait des explications, esquissait des théories.

— « Grâce, mon cher enfant! » suppliait Gaétane, avec un sourire, non pas humble, mais fier. Car elle trouvait plus d'orgueil à voir son fils planer si haut que de confusion à ne pouvoir l'y suivre. Elle ajoutait, non sans une douce malice : — « Je suis au but où tu veux nous mener tous, puisque je suis une chrétienne. Ne me fais pas faire le chemin à rebours, par la science, pour revenir ensuite sur mes pas.

— La science est belle aussi, allez, mère! » s'écriait-il, les yeux illuminés.

— « Je ne suis qu'une ignorante, » soupirait-elle.

— « Vous êtes une sainte. »

Gaétane se sentait toujours pâlir à ce mot qu'aimait à répéter son fils — le fils de l'amour coupable, l'enfant qui avait dans les veines le sang d'un homme et portait le nom d'un autre.

Si jamais Hervé avait pu remarquer ce trouble, il l'eût attribué à l'émotion d'une âme trop pure pour n'être pas modeste, et qu'offusquait un éloge démesuré. Comment eût-il soupçonné l'existence d'un secret de passion chez cette mère admirable, à côté de laquelle il avait grandi dans une intimité de toutes les minutes, sans surprendre en elle une seule pensée qui ne l'eût pas lui-même pour objet? Au lointain de ses souvenirs d'enfant, il se la rappelait dans un autre rôle que ce rôle d'éducatrice et d'amie incomparable, — oui, en effet, — mais c'était pour l'évoquer, si dévouée, si patiente, auprès de l'aveugle taciturne qu'il appelait « mon père ». Que devint-il lorsque, le soir de la fête au château de Valcor, il vit sa mère subir un traitement indigne, se laisser chasser sans étonnement ni protestation, et que, malgré lui, un doute abominable lui assaillit le cœur? Doute bientôt évanoui, du reste, en ce cœur débordant de piété filiale, mais que remplacèrent l'angoisse de l'énigme et l'inquiétude pour son amour menacé.

Pendant les jours qui suivirent, Hervé s'interdit de questionner la comtesse. Il attendait une explication. La patience lui semblait moins difficile depuis son entretien avec Micheline, sur la falaise. L'ivresse d'une certitude passionnée le soulevait au-dessus des circonstances. L'image de la jeune fille, debout contre les balustres de la terrasse, le regard des doux yeux sombres, la voix qu'elle avait, les mots prononcés par ses lèvres, s'interposaient entre lui et les choses quand il essayait de réfléchir. Comment croire, d'ailleurs,

à une brouille définitive entre Valcor et Ferneuse? Le malentendu se dissiperait vite. Sa mère allait certainement recevoir les excuses de la marquise.

Gaétane les reçut, en effet, dans une lettre. Dès qu'elle en eut pris connaissance, elle envoya chercher son fils.

Le laboratoire du jeune comte de Ferneuse occupait un pavillon spécial, assez distant de l'habitation. Des nécessités d'aménagement, la présence de substances dangereuses, l'isolement nécessaire aux expériences, commandaient cette retraite.

Lorsqu'un domestique vint le prévenir que Mme la comtesse demandait à lui parler, Hervé donna quelques indications à son préparateur, un garçon du pays, dévoré du désir de s'instruire et trop pauvre pour faire des études. Puis le jeune savant lava ses doigts maculés d'acides, échangea contre un veston sa blouse de travail, et se rendit à la maison.

Le cœur lui battait quand il pénétra dans la petite pièce intime, au premier étage, où sa mère aimait à se tenir : un boudoir Louis XVI, malgré le style moyen âge de la profonde croisée, dont on n'avait pas changé l'architecture. Sur les tables, sur la cheminée, aux murs, dans des cadres de toute dimension, des portraits de lui, à tous les âges. Plusieurs, au pastel ou à l'aquarelle, étaient l'œuvre de sa mère. L'art avait charmé de ses joies fines la noble femme qui se trouvait là.

Hervé la vit assise au fond d'une bergère, dans l'embrasure si vaste que c'était comme

une cellule plus retirée prolongeant la paisible chambre. Ce coin de prédilection contenait, outre la bergère, une banquette garnie de coussins, une petite table en marqueterie, ornée de cuivres aux ciselures délicates, et portant quelques très précieux et uniques bibelots. La fenêtre au triple vitrail, en partie ouverte, encadrait une perspective de libre espace et de vivantes verdures. Et celle qui songeait là, en attendant son fils, avait l'âme et la beauté en harmonie avec ces choses.

— « Mère... » dit Hervé, ému, en lui baisant la main.

Il s'assit sur la banquette, tout proche d'elle.

Immédiatement, il remarqua un papier qu'elle avait sur les genoux. Ses yeux s'élargirent, s'y fixèrent.

— « Lis, » dit-elle, en le lui tendant.

Gaétane le vit qui souriait, tandis que son regard courait d'une ligne à l'autre. Elle, au contraire, s'assombrit et soupira. L'illusion de son enfant... Pourquoi lui fallait-il la détruire?

Le jeune homme relevait une figure brillante.

— « Pauvre marquise! » dit-il en riant. « Elle est un peu folle. Ne le croyez-vous pas? Qu'est-ce que cela signifie, cette crise de somnambulisme qu'elle prétend avoir eue? Je crois tout simplement à une crise de rage envieuse. Vous étiez si belle, ma mère, dans votre toilette de soirée! Ne vous ayant presque jamais vue habillée ainsi, j'étais, moi, votre fils, jaloux de vous.

— Comment, jaloux?

— Oui... Mais je ne peux pas vous expliquer, cela vous offenserait.

— Peux-tu donc avoir un sentiment qui m'offense, Hervé?

— Non, non... Mais que sais-je? Ah! pardonnez-moi. Vous étiez trop femme... trop... »

Il rougit, cacha d'un geste enfantin son visage contre l'épaule de sa mère. Le mot qu'il ne pouvait prononcer, le mot de « trop désirable », lui semblait sacrilège. Il balbutia :

— « Mère, je veux que vous soyez admirée seulement par votre fils, avec tout le respect de votre fils... »

Elle devina ce qu'il avait souffert, lui, le jeune sauvage de Ferneuse, dans cette cohue mondaine, à voir la façon dont les hommes s'empressaient autour d'elle, à surprendre les regards des plus audacieux. Elle entrevit l'horreur de la révélation qu'elle aurait à lui faire tôt ou tard sur sa naissance. Une lâcheté la prit. « Est-ce bien mon devoir de tout lui dire? Ah! je dois lui épargner, tant que ce sera possible, une si désenchantante vérité. »

Ses doigts glissèrent sur la chère tête blonde, sur la grosse mèche compacte, qu'une ondulation naturelle relevait au-dessus du front blanc.

— « Enfant tyrannique! » dit-elle en plaisanterie caressante. « Heureusement pour toi, mon âme est plus vieille que mon visage! Ne voudrais-tu pas me voir avec des cheveux blancs? »

Il protesta, se rassit, puis, se mettant à rire :

— « C'est elle, » fit-il, en désignant la lettre jetée sur la table, « c'est madame de Valcor qui les verrait volontiers, sur votre tête, les cheveux blancs. Mais enfin, puisqu'elle exprime tant de regret pour son inconcevable injure, puisque

nul étranger n'en a été témoin, puisqu'elle la met sur le compte de son état nerveux, qui l'empêche, encore aujourd'hui, de vous apporter elle-même ses excuses... je pense, ma chère maman, que vous ne lui tiendrez pas rigueur.

— Je n'en veux nullement à Laurence, » prononça la comtesse...

L'accent de cette phrase inquiéta Hervé. Il n'en voulut rien faire paraître.

— « J'étais sûr, ma mère, que vous étiez touchée par la raison qu'elle invoque, en sollicitant l'oubli de cette scène pénible. « Le bonheur de nos enfants », murmura-t-il, en regardant le papier où se trouvaient ces mots, tandis que, de nouveau, une rougeur, vive comme celle d'une femme, couvrait son visage au teint si clair.

— « Ton bonheur, celui de Micheline... Il ne dépend pas de madame de Valcor, hélas ! » dit Gaétane.

— « Et de qui donc ? » s'écria Hervé en tressaillant.

— « De toi, sans doute, mon fils, » dit la mère avec une intonation presque solennelle.

— « Oh ! alors, pourquoi dis-tu « hélas » ? Tu ne peux rien m'apprendre qui me donne plus de confiance et plus d'espoir. S'il y a un obstacle et que je puisse le renverser... c'est comme s'il n'existait pas. »

Elle le contemplait, ravie de son ardeur, de sa force juvénile. Mais un mensonge, une légende quelconque, serait-ce le ressort suffisant pour mettre en jeu de telles énergies ? Une impulsion de vérité plus forte que sa pudeur maternelle faisait éclater son cœur en elle-même,

l'ouvrait à cet enfant loyal. Cependant, elle s'en défendait.

— « Mère, mère, parle... » suppliait-il. « Quel secret terrible me caches-tu donc ? Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— Hervé, mon cher enfant... » Elle s'arrêta, tellement étranglée d'angoisse qu'il ne reconnaissait plus sa voix quand elle reprit : « Écoute-moi bien. Le secret que tu me demandes, je n'en détiens pas le dernier mot. La marquise Laurence l'ignore plus encore que moi-même. Son acte insensé de l'autre soir, qu'elle met sur le compte de sa maladie nerveuse, a surgi de je ne sais quelle redoutable lumière entrevue. Mais quelqu'un, et quelqu'un qui sait, a dû se jouer d'elle comme de moi. Sans doute on lui a donné une explication, qu'elle ne peut me communiquer, tandis qu'on m'en donnait une autre, dont je ne saurais m'ouvrir à elle...

— Une explication ?... Qui vous a donné une explication, mère ?

— Le marquis de Valcor.

— Et cette explication ne vous suffit pas ? Le marquis est homme d'honneur.

— Le marquis serait un homme d'honneur, s'il vivait.

— Que dites-vous ?

— Que le père de Micheline n'est peut-être pas Renaud, marquis de Valcor.

— Et qui serait-il ? » demanda Hervé, abasourdi à un tel point qu'il ne s'étonnait même pas encore.

— « Un inconnu, » prononça Gaétane, dont l'accent fit passer aux veines de son fils un fris-

son de mystère et d'effroi. « Tu m'entends ? » reprit-elle, et ses yeux transparents exprimaient la même horreur qui glaçait maintenant le jeune homme. « Un inconnu... un être dont nous ne savons rien, sinon qu'il est là, dans la vie, dans la puissance et la richesse, dans la lumière du ciel, sous l'apparence d'un autre... Et cet autre... »

Sa voix se brisa. Ses yeux se fermèrent. Un tremblement l'agita.

— « Maman, revenez à vous. Achevez. Vous me mettez en face d'un abîme... Vos paroles m'épouvantent... »

Elle rassembla toute sa force.

— « Mais, j'y suis plongée, moi aussi, dans l'épouvante. Tu ne peux pas épouser la fille de cet homme, avant que je sache... »

Hervé eut un léger haut-le-corps. Un certain sang-froid reparut sur ses traits.

— « Mère ! vous me jetez dans un bien sombre cauchemar. J'en sais trop peu pour rien présumer sur le fond ou sur l'opportunité d'une telle confidence. Mais soyez certaine de ceci : quel que soit le père de Micheline, fût-ce un bandit, dût-il être dépouillé honteusement de tout ce qu'il détient, titre, fortune, honneur, cela ne changera rien à mon amour, rien à ma résolution d'épouser celle qui est ma fiancée devant Dieu. »

Mme de Ferneuse garda le silence. Hervé crut comprendre le regard angoissé qu'elle fixait sur lui.

— « Vous m'objecterez l'hérédité, » reprit-il vivement. « Cette science-là est aussi incertaine

que les autres. Nous prenons pour des lois ses manifestations apparentes, pleines d'imprévu, de contradictions. Micheline est une créature d'élite, quel que soit le sang qui coule dans ses veines. L'atavisme, qui nous donne parfois l'âme d'un aïeul lointain, nous garantit contre les hasards de l'immédiate hérédité. »

Un pâle et tendre sourire détendit les lèvres de Gaétane.

— « Ah ! mère, » dit Hervé plus doucement, vous songez : « Il aime et n'admettra jamais rien qui diminuerait celle qu'il aime. » « Eh bien ! vous avez raison. J'aime Micheline. Les plus effroyables révélations ne me sépareront pas d'elle, ne me feront pas douter qu'elle ne soit digne d'être adorée comme je l'adore. »

— « Les plus effroyables révélations, » répéta la comtesse. « Plût au ciel que mes soupçons fussent assez fondés pour prendre une telle forme. Si je pouvais te déclarer à coup sûr que Micheline n'est pas la fille du véritable marquis de Valcor, je ne t'imposerais aucune épreuve avant de consentir à ton mariage. »

L'agitation d'Hervé tomba sous ces paroles. Une ombre de dureté voila ce visage que Gaétane avait toujours vu si affectueux et si ouvert.

— « Je comprends moins que jamais, » reprit-il — et l'amertume de sa voix s'accordait avec le changement de sa physionomie. — « Vous me parlez par énigmes, ma mère. Sans doute avez-vous vos raisons. Vous m'aimez trop pour me torturer sans but et sans cause. »

Elle se dressa, devenue couleur de cendre,

soulevée comme dans la secousse d'un sanglot.

Il fit un geste, pour la prier de l'écouter jusqu'au bout, et poursuivit :

— « Mais j'ai saisi un mot bien clair. Vous m'avez parlé d'une épreuve que vous m'imposeriez, d'une condition à mon mariage avec Micheline. Pour toutes les épreuves, je suis prêt. Daignez m'indiquer nettement ce que vous attendez de moi. »

Mme de Ferneuse demeura un moment dans une perplexité indicible. Son fils doutait, son fils souffrait... Son fils se retirait d'elle. Comment le rappeler et l'apaiser ? La vérité ne vaudrait-elle pas mieux que le silence ? Si elle lui apprenait tout... Tout ?... Mais quoi ? grand Dieu !... Sa faute à elle-même n'était pas le plus terrible à dévoiler devant cette jeune âme. Fallait-il donc lui dire : « Celle dont tu veux faire ta femme est peut-être ta sœur, ou bien elle est la fille de l'homme qui a supprimé ton véritable père, qui, sans doute, l'a tué de sa main. » Alternative atroce ! Non, cette mère ne pouvait pas en déchirer son fils. Elle lui dit :

— « Voici ce que je te demande de faire. Tu comprendras plus tard. Sache seulement aujourd'hui que notre avenir, — le tien comme le mien, celui de ton amour, et aussi celui de mon cœur, qui n'espère plus que l'apaisement, — dépend du succès de ce que tu vas entreprendre.

— Je vous écoute, ma mère.

— Tu vas partir pour l'Amérique.

— Laisser mes travaux !... Quitter ma fiancée !... » Il ajouta plus faiblement : « Vous quitter !... »

Elle sentait à chaque phrase diminuer la confiance de son enfant. « C'est mon châtiment, » se dit cette victime de l'amour, que l'amour brûlait encore en un enfer de chaudes ténèbres, où flottaient des souvenirs et des souffles de vengeance.

— « Oui, mon Hervé, mon enfant précieux. Il faut que tu te résignes à ce sacrifice, et cela, sans chercher à en mesurer la nécessité ni les conséquences, simplement parce que je te le demande, simplement par une foi aveugle dans ta mère infortunée. »

Il fut remué par le chevrotement de douleur.

— « O ma pauvre mère ! à quel chagrin affreux êtes-vous donc en proie ? Ne voulez-vous pas me le dire ?... Quelle force vous me donneriez ! »

Une suprême hésitation passa sur le visage, maintenant décomposé de souffrance, de Gaétane. Puis, comme terrifiée de sa propre faiblesse.

— « Tais-toi, tais-toi ! Tu es le seul objet de mon souci. Écoute. Ce que tu dois aller chercher là-bas, en Amérique, c'est une preuve...

— Une preuve ?... de quoi ?

— D'un crime qu'aurait commis celui qu'on nomme le marquis de Valcor.

— Un crime !... Oh ! ma mère !...

— Ce mot-là te trouble, malgré tout.

— Il m'affole. Mais il ne change rien à mes sentiments pour Micheline... Elle... elle !... que Dieu la préserve ! Il ne faut pas qu'elle sache !...

— Elle ne saura pas. Cette noire action dont son père se serait rendu coupable n'est pas ce qui te séparerait d'elle irrémédiablement.

— Si une telle action est l'origine de leur fortune, je n'en accepterai pas une parcelle, » s'écria Hervé. « Que Micheline devienne ma femme, et je l'emmènerai bien loin, hors d'une atmosphère d'intrigue et de mensonge. »

La dure parole atteignit sa mère. Cette atmosphère, elle la créait autour de lui. Et il souffrait trop pour ne pas l'en rendre responsable. C'était l'expiation. Elle se résigna.

— « Garderas-tu, mon fils, assez de foi en moi pour accepter la mission dont je vais te charger ?

— Je l'exécuterai fidèlement, ma mère. »

La question dictait une autre réponse. Mais Mme de Ferneuse n'insista pas.

— « Voilà, » dit-elle. « Renaud de Valcor a des raisons pour croire que moi, — moi seule au monde, — j'ai des doutes sur sa véritable personnalité. Il possède, à ce qu'il prétend, un témoignage qui anéantirait ces doutes. Un objet, — un souvenir sacré. — Cet objet, il l'aurait laissé de l'autre côté de l'Atlantique, en lieu sûr. Son intention est de le faire revenir pour le mettre sous mes yeux.

— Quelle sorte de témoignage ? » demanda Hervé. « Un document écrit ?

— Non. »

Gaétane fit une pause, puis ajouta :

— « Un anneau.

— Une bague ?

— Oui.

— Où se trouve-t-elle, cette bague ? Vous avez dit : « En lieu sûr. »

— C'est l'expression dont s'est servi Valcor.

— Et cela signifie ?

— Pour moi, » dit la comtesse, « ce mot qui m'a frappée, ce mot qui coïncidait avec d'autres indices, aurait un sens affreux.

— Quel sens ? Quel serait donc ce lieu sûr ?

— Une fosse mortuaire. »

Hervé se tut et regarda profondément la comtesse.

— « Tu devines ?... » reprit celle-ci. « La bague serait restée au doigt de l'homme dont celui-ci aurait pris la place.

— Du marquis de Valcor ?

— Oui.

— Qu'était-ce que cette bague ?

— Un bijou de famille.

— Le meurtrier, l'imposteur, aurait eu soin de la prendre.

— Peut-être pas. L'anneau était simple et uni comme une alliance. Mais il y avait quelque chose de gravé à l'intérieur, — détail caractéristique, certainement ignoré même de l'ami le plus intime.

— Ma mère ! ma mère ! » s'écria Hervé dans une agitation étrange, « quelle était cette inscription ?

— Tu le sauras, » murmura-t-elle, « si tu retrouves l'anneau. »

Une lueur déchirante traversa le cœur du fils. Eh quoi ! sa mère connaissait le secret d'un homme, — secret qu'il n'eût pas révélé à son meilleur ami !... La devise d'une bague... Une devise d'amour !... Et quel désir n'avait-elle pas de recouvrer ce gage !... Eh bien, il le lui rapporterait, dût-il risquer mille fois sa vie. Sans

doute, elle n'osait pas lui dire qu'il y allait de son honneur.

Gaétane vit une fièvre soudaine enflammer les yeux du jeune homme, tandis que lui, il découvrait sur ses traits altérés, dans son regard éperdu, quelques traces des angoisses passionnées auxquelles tout à l'heure encore, il la supposait inaccessible.

— « Ma mère, » s'écria-t-il avec une sombre énergie, « comptez sur moi pour conquérir, s'il existe encore, ce bijou d'une si singulière importance... »

Elle l'interrompit :

— « Ne te méprends pas. Le bijou n'a d'importance que par l'endroit sinistre où je suppose qu'il gît. Si le marquis n'a qu'à le faire prendre dans un coffre-fort, mes pressentiments...

— Le faire prendre ?... Par qui ?

— Valcor envoie tout exprès un émissaire en Amérique.

— C'est donc par cet émissaire que je saisirai le fil à suivre, » dit Hervé. « Car enfin, malgré toute mon ardeur à exécuter vos volontés, ma mère, je ne puis fouiller le sol d'un continent pour y découvrir une bague avec la poussière d'un cadavre.

— Sans une pareille circonstance, je ne t'en eusse pas chargé, mon fils. Mais, sachant que monsieur de Valcor était en mesure de retrouver la bague, j'ai encore, grâce au hasard, appris quel individu il employait à la chercher.

— Qui est-ce ?

— Un homme dont le choix fortifie mes soupçons, me confirme dans l'idée qu'il s'agit

d'une entreprise obscure. Si le marquis devait simplement se faire expédier un objet précieux, n'a-t-il pas dans ses établissements boliviens, parmi ses correspondants ou ses employés, assez de gens sûrs pour se conformer à ses ordres. Or, sais-tu qui va partir avec ses instructions secrètes pour cette Valcorie à demi sauvage, où des forfaits peuvent s'accomplir sans que la société civilisée en prenne souci? Un être presque sauvage lui-même, un révolté contre l'ordre établi, un garçon sans peur et sans scrupules, Mathias Gaël, le contrebandier.

— Mathias Gaël?... »

Hervé répéta les syllabes, comme si ce nom ne lui disait pas grand'chose. A présent, il écoutait les explications de sa mère avec cette expression d'intense lucidité qu'il avait en réunissant les données d'une expérience. L'observateur et le savant reparaissaient en lui. Aux prises avec un problème, il laissait son alerte intelligence maîtriser le trouble de son cœur et se tendre vers le but. A le voir plus attentif et plus calme, la comtesse oubliait un peu, elle aussi, l'inquiétude de son rôle incertain, la cruelle confusion des réticences qui la rendait suspecte à son enfant, sa terreur d'être trop maladroite ou trop habile, de le bouleverser par une apparence d'aveu ou par une apparence de mensonge. Plus à l'aise sur le domaine des faits exacts, elle présentait nettement à Hervé ce qu'elle attendait de lui.

Depuis la veille, elle savait que Mathias Gaël partait pour l'Amérique. Le mystère de ce départ, la réputation hasardeuse du messager, l'état d'es-

prit de celui qui l'envoyait, commentaient de façon singulière l'engagement pris par Renaud de lui restituer la bague, — dont il s'avouait incapable de citer l'inscription. Ce n'était pas celui-ci qui avait renseigné Mme de Ferneuse. Hantée par l'étrange histoire qu'il lui avait racontée sur la naissance de Micheline, Gaétane, avec le prétexte de visites de charité, était descendue au bord de la mer, parmi les pauvres maisons des pêcheurs, et elle avait trouvé le moyen de passer un long moment dans la demeure des Gaël.

Ceux-ci n'acceptaient pas l'aumône et ne répondaient pas aux questions trop bienveillantes. Aussi la comtesse se présenta-t-elle autrement. Elle entra pour demander si Bertrande, l'habile dentellière, parviendrait à réparer une écharpe en venise ancien dont elle avait eu soin de se charger.

— « J'ai voulu venir moi-même, » dit-elle. « Ma femme de chambre n'aurait pu juger de votre capacité, mademoiselle Bertrande. Je vous serai très obligée d'exécuter un fragment de dessin en ma présence. On peut être une dentellière hors ligne telle que vous, dans le genre où vous travaillez, sans avoir le tour de main pour ces vieux modèles. Et j'aimerais mieux garder cette dentelle en lambeaux que de la laisser toucher par quelqu'un qui m'y ferait des fautes de style.

— Si vous voulez me la confier une heure, madame, je vais essayer, » dit Bertrande.

Sous la feinte modestie de la jeune fille, une fierté brilla. Et la dignité de son art la rendit

plus pareille que jamais à la jeune châtelaine de Valcor.

Mme de Ferneuse étudiait avec stupeur cette ressemblance. Depuis longtemps elle n'avait pas eu l'occasion de la constater. Les années récentes l'avaient accrue. Et l'explication qu'on lui en avait donnée la rendait plus impressionnante. « Comment nier que ces jeunes filles ne soient deux sœurs? Après tout, le récit de Valcor est vraisemblable. Un tel lien ne doit exister entre elles que par la mère. Car, si Renaud était le père de Micheline, il ne pourrait être aussi celui de Bertrande, née au moment où ce fondateur, vrai ou suspect, de la Valcorie, jetait les bases de ses possessions d'Amérique. »

Gaétane méditait la déconcertante énigme, tandis que Bertrande travaillait, et que la vieille Mathurine faisait, avec une bonne grâce un peu brusque et hautaine, les honneurs du logis à leur visiteuse. Dans sa rudesse, l'aïeule ne laissait pas que d'être flattée par la démarche de la noble dame. Elle lui offrit du cidre, du lait et du pain bis. Gaétane trempa ses lèvres dans la tasse de lait et grignota un peu de l'épaisse tranche grisâtre, qui avait un goût de terre et de genêt, comme une parcelle de la lande âpre et fraîche. Cependant, elle observait tout. Elle tâchait de savoir. Elle épiait le moindre indice. Même, elle allait s'informer de l'Innocente, lorsque celle-ci, curieuse comme tous les instinctifs, survint pour voir qui était là. Car sa fine oreille percevait une voix étrangère, et, d'ailleurs, Bertrande s'était interrompue de chanter en travaillant. Mais, ni de l'aïeule, ni de la folle, ni

de la jeune fille, Mme de Ferneuse ne tira rien qui pût contredire ou confirmer sa préoccupation. Si cette demeure contenait un secret, il était bien gardé!

La visiteuse allait donc partir, après avoir accordé le plus vif éloge à l'ouvrage parfait de Bertrande, lorsqu'une ombre, haute et nette, se dressa au seuil de la maison.

— « Eh bien, ça y est, les femmes! Vous n'aurez plus peur de mes farces. Je pars en Valcorie, pour le pays de Cocagne, et avec de la galette en poche, » dit une joyeuse voix d'homme, tandis qu'une tape sur le côté de la veste rendait un son mat, comme à la rencontre d'un portefeuille bien rempli.

— « Tu ferais mieux, Mathias, de tenir ta langue et d'ôter ton béret, par respect pour madame la comtesse, » dit vivement Mathurine.

— « Madame la comtesse?... » balbutia le marin tout interdit.

Il entra. Ses yeux, éblouis par l'espace, eurent vite fait de s'adapter au demi-jour de la salle. Et il demeurait muet, tournant sa coiffure entre ses doigts, devant l'apparition élégante, dont il ne cessait pas de s'étonner.

« Le voilà donc, ce Mathias, » pensait Gaétane.

Avec un sentiment bizarre, une curiosité aiguë, elle regardait cet homme, qu'on lui avait dit être le père de celle que son fils épouserait malgré tout. Point déplaisant à voir, ce souple et hardi marin, avec son masque brun, percé de deux yeux vifs et pâles, son grand corps sec, aux épaules larges, que l'on devinait d'une agi-

lité féline, d'une résistance d'acier. La gaucherie de son attitude marquait de l'embarras, mais sans aucune bassesse. Il avait, dans les gestes, l'aisance noble que donne la justesse indispensable aux exercices périlleux.

— « Ainsi, vous allez en Valcorie ? » lui demanda Mme de Ferneuse.

La vieille Mathurine intervint rapidement.

— « En Valcorie, madame la comtesse. Il veut dire au château de Valcor. C'est notre façon de parler, quand nous voulons rire. »

Personne, cependant, n'avait l'air disposé à rire, dans cette famille, sur laquelle pesaient des tristesses cachées, et où les faces graves portaient l'empreinte pensive qui, chez les gens de mer, est comme le reflet de l'infini.

— « Vous êtes bien sûre qu'il s'agit du château de Valcor? » poursuivit Gaétane. « J'aurais pensé pourtant que Mathias, qui a tant de raisons pour être dévoué au marquis, recevrait de lui certaine mission. »

Elle avait intentionnellement appuyé sur les mots que Mathurine et son fils pouvaient comprendre, si l'histoire était vraie de la violence faite à l'Innocente par Mathias et de l'intervention généreuse de Valcor.

Tous deux tressaillirent quand elle souligna d'une intonation voulue « tant de raisons pour être dévoué au marquis. »

Elle ajouta, par un prompt rapprochement d'idées entre sa dernière conversation avec Renaud et ce projet de départ, que la mère du marin niait inutilement :

— « Oui, qui chargerait-il, si ce n'est vous,

mon ami, de découvrir et de lui rapporter le fameux anneau?... »

Elle n'acheva pas, recula, saisie, devant un mouvement si farouche de Mathias, qu'elle se crut menacée.

— « Madame la comtesse, » dit-il, en désignant Bertrande et la folle, « il y a ici des oreilles de trop. Si vous avez des choses comme ça à me dire, sortons. »

Joignant l'action à ses brusques paroles, il quitta la pièce, traversa en trois pas le jardinet, se trouva sur le sentier. La comtesse le suivit. Mais elle pensa d'abord qu'il la fuyait, car il ne s'arrêtait pas, gravissant la côte. Il évitait simplement les maisons voisines, et voulait quitter l'étroit chemin, où deux personnes, ne pouvant marcher de front, devaient forcément élever la voix pour causer ensemble. Atteignant la route d'en haut, il la franchit encore, car il y aperçut la petite charrette anglaise dans laquelle Mme de Ferneuse était venue, et le groom debout, près du cob. Mathias, de son pas rapide, pénétra dans la lande. Alors seulement, il devint tout à coup immobile, sans tourner la tête, semblant consentir à ce qu'on le rejoignît, mais n'y tenant pas, dans une indifférence fière.

« Quelles gens, ces Gaël! » se dit la comtesse.

Leur rude orgueil ne déplaisait pas à son âme altière. Conciliante, elle rejoignit Mathias.

— « Ne craignez rien, » dit-elle avec une persuasive douceur, « vos secrets sont en sûreté avec moi.

— Je n'ai pas de secrets.

— Soit. Ceux du marquis, alors.

— De ceux-là, je n'ai pas à parler. »

Il croisa les bras, serra les lèvres, dont on voyait le pli volontaire, car Mathias ne portait pas de moustaches, mais un collier de barbe noire et frisée. Dans le plein jour de l'espace, Mme de Ferneuse détailla mieux sa physionomie. Micheline et Bertrande lui ressemblaient. Cela ne faisait pas de doute. Celle-ci d'ailleurs plus que l'autre, bien qu'elle fût seulement sa nièce. Mais elle avait les mêmes prunelles, d'un bleu clair et lustré.

En ce moment, il les fixait, ces prunelles au dur scintillement, sur celles de la comtesse, avec un air de résolution et de défi. Elle ne s'intimida pas. Pendant une seconde même, une velléité presque irrésistible d'interroger cet homme, de lui arracher la vérité sur la naissance de Micheline, fit battre le cœur et trembler la bouche de Gaétane. Mais non. Cela était aussi impossible que puéril. Impossible, car la confidence était comme n'existant pas. Le marquis n'avait pas plus le droit de la lui faire qu'elle de paraître l'avoir reçue. Ce marin, ce rustre, s'était fié à la parole d'un gentilhomme, et ne pouvait apprécier les circonstances exceptionnelles où celui-ci s'était cru permis de la rompre. Puéril, parce que Mathias protesterait sans doute, et que ses protestations ne prouveraient rien, pas plus d'ailleurs que ses affirmations.

Quelles connivences réelles y avait-il au fond de cette intrigue, entre le contrebandier et le marquis? Duquel des deux Mlle de Valcor était-elle la fille, en admettant la naissance clandes-

tine, l'abandon, la mort d'une des enfants, soit dans le berceau de dentelles, soit au pied de la meule, dans la prairie nocturne? Comment savoir? Celui-ci même, père de la vivante, ne savait pas laquelle des deux avait survécu, à ce qu'affirmait Valcor. L'interroger, c'était donc risquer en pure perte une dangereuse indiscrétion. C'était se mettre à sa merci en lui laissant deviner quels liens l'unissaient peut-être à la radieuse héritière, à la fiancée du comte de Ferneuse. La mère d'Hervé frissonna de répugnance, plutôt d'ailleurs par aversion pour tant de mensonges, que par mépris du sang plébéien, impétueux et sain, après tout, aux veines de ce Breton de vieille souche. Elle lui dit, le regardant bien en face, comme il la regardait lui-même, et avec une force morale équivalente à cette brutale volonté :

— « Pour cacher si bien ce qu'on vous confie, Mathias, il faudrait ne point frémir à la moindre parole, comme lorsque j'ai mentionné cet anneau, que vous devez chercher si loin, dans une cachette si étrange. »

Le visage basané du marin ne pouvait changer de couleur, mais Gaétane vit passer sur le blanc des yeux un rouge éclair, comme par l'afflux du sang. Les paupières battirent. Elle entendit crisser les dents.

— « Femme! » s'écria le contrebandier avec une sourde violence, « ne me tentez pas! Les ennemis du marquis de Valcor sont les miens. Les langues qui pourraient raconter ses secrets, si elle ne savent pas se taire, ne parleront pas longtemps. »

La comtesse de Ferneuse eut un énigmatique sourire. « J'avais donc deviné juste, » se dit-elle.

Elle ne trembla pas. L'homme singulier qui, en somme, la menaçait de mort, n'avait rien de vil ni d'insolent. Même en appelant « femme » celle que tout le pays nommait respectueusement « Madame la comtesse », il gardait une autorité mâle, une sorte de solennité rustique, redoutable, mais non outrageante. Dans cette lande égalitaire, où le vent de l'Océan maintenait toute plante au même niveau, ces deux êtres si différents d'origine, l'humble marin et la grande dame, se sentaient comme nivelés aussi par un souffle tragique. Leurs destins se mêlaient sous la passion et le mystère. Gaétane s'exalta, dans l'espace vif et l'âpre sentiment de la lutte. Mais son exaltation fut tout intérieure. Son visage gardait sa grâce calme, tandis qu'elle répondait :

— « Je ne suis pas l'ennemie du marquis Renaud de Valcor. Et quant à son secret, je compte sur vous, Mathias Gaël, pour le faire surgir hors de la tombe. »

Sur ces mots, elle se détourna tranquillement pour regagner sa voiture.

Le contrebandier, stupéfait, la regarda s'éloigner. Il ne bougea pas. Ses yeux seuls la suivirent. Un étonnement prodigieux le clouait au sol.

Toute cette rencontre avec Mathias, Mme de Ferneuse la racontait à Hervé. Nul détail que le jeune homme ne dût entendre. Et lui-même vibrait à ce récit. Là, en effet, se trouvait la clef de quelque dramatique mystère. Ce gaillard au-

dacieux, attaché au marquis par on ne sait quel lien d'intérêt ou de crime, ne partait pas pour remplir une mission banale. Celui qui parviendrait à le suivre pourrait bien être conduit dans des endroits singuliers et contempler des spectacles inattendus.

— « Celui-là, Hervé, j'ai pensé que ce serait toi, » dit la comtesse.

— « Moi, ma mère!... Un rôle de mouchard! »

Il avait bondi. Elle l'apaisa, une main sur la sienne.

— « Non, mon fils, je ne te proposerai jamais une entreprise indigne d'un Ferneuse. D'ailleurs, comment t'y prendrais-tu pour épier personnellement un individu qui doit connaître ta physionomie? Certes, il y a autre chose à faire. Je te vois là-bas, non pas en espion, mais en justicier. N'agis pas par la ruse, mais en guerre ouverte.

— Comment cela? Vais-je me colleter avec ce rustre? D'ailleurs, ne se laisserait-il pas tuer plutôt que de trahir celui qui l'emploie?

— Hervé, tu es un savant. Tu as des moyens d'investigation que d'autres ignorent.

— Pour les secrets de la Nature, pas pour ceux des cœurs, hélas! » prononça-t-il avec une amertume dont le sens n'échappa point à sa mère.

— « Je te crois, » dit-elle vivement. « Car tu ne te méfierais pas du mien.

— Me méfier! Ne prononcez pas ce mot, ma mère. Je suis prêt à vous obéir aveuglément sans même vous demander vos raisons secrètes.

— Crois-moi, » déclara-t-elle avec force, « mes raisons secrètes sont ton bonheur, mais elles sont aussi ton devoir. »

L'accent de ces paroles retentit à fond dans la conscience de son fils. Il la sentit ardemment sincère. Et il se taisait, la regardant, réfléchissant. Son bonheur, c'était Micheline. Son devoir... un devoir évidemment plus haut que l'immédiate obéissance filiale, comment donc sa mère pouvait-elle l'entendre? A quelle distance n'était-il pas de supposer qu'elle employait l'enfant à venger le père, et que, s'il retrouvait là-bas les traces d'une existence criminellement anéantie, c'est à cette existence-là qu'il devait la sienne! Une telle pensée ne l'effleura pas. Et pourtant une ferveur croissante l'animait pour cette tâche qu'il pressentait sacrée. Mme de Ferneuse avait réellement suggestionné son fils. Sa sourde fièvre, son vouloir intense, la solennité de ses accents, toute cette puissance féminine et maternelle émanant de son âme passionnée, dominait, entraînait le jeune homme. Une espèce d'enthousiasme le gagnait.

Il s'inclina, baisa la main de la comtesse.

— « Vous me posez un étrange problème, ma mère. Mais je jure de faire tout ce qui dépendra de moi pour vous en apporter la solution. D'ailleurs, j'envisage ici, comme vous me le dites, un devoir, non pas peut-être avec tout le sens que vous donnez à ce mot, et que j'ignore, mais en ce qui concerne mon amour. Cet amour s'adresse à une créature adorable, que je sais au-dessus de tout mal. Si elle vit dans une atmosphère d'imposture, je dois l'en arracher avant de

la faire mienne. Je dois la sauver d'une complicité qu'elle rejetterait avec horreur. Je dois la garantir des catastrophes qui ne manqueront pas d'atteindre les coupables.

— C'est bien, mon Hervé, » s'écria Mme de Ferneuse. « Alors, tu partiras pour l'Amérique?

— Je partirai.

— Ne perds pas un moment, » fit Gaétane, soucieuse. « L'important est de toujours rester sur la trace de Mathias. Qui sait s'il n'a pas quitté le pays depuis hier? Suppose qu'il ait gagné par mer, avec son bateau, un port d'embarquement, qu'il soit allé au loin prendre passage sur un navire étranger... »

La physionomie délicate et pensive du jeune comte de Ferneuse s'obscurcit.

— « Ah! mère, comme vous prévoyez vite!... Je n'ai pas votre subtilité. Le peu de science que je possède me sera inutile pour la tâche que j'entreprends! »

Il se leva, secouant une insidieuse lâcheté.

Quelle tristesse de laisser ses expériences! Des vérités près d'éclore allaient peut-être s'ensevelir de nouveau pour longtemps sous la poussière de son laboratoire fermé. Et Micheline... Il devrait s'éloigner d'elle, sans même qu'elle pût le suivre par la pensée, dans le mystère de son scabreux voyage.

— « Tu pourras faire tes adieux officiels à Valcor, » observa sa mère. « Après cette lettre de Laurence, qui clôt l'incident du bal, nous n'avons pas à leur tenir rigueur. La marquise, en parlant du « bonheur de nos enfants », t'admet clairement comme son futur gendre.

— Je ne suis pas de votre avis, mère. Je n'irai pas à Valcor avant mon départ.

— Pourquoi?

— Parce que je me voue, aujourd'hui, à une œuvre de justice, ou, jusqu'à nouvel ordre, de suspicion, contre le maître de cette demeure. Et que je ne puis y entrer pour lui serrer la main.

— Mais Micheline?

— Vous l'informerez que je m'absente momentanément pour aller recueillir des documentations scientifiques. Micheline aura confiance en moi. Elle sera patiente. C'est une âme forte.

— Je ne puis que t'approuver, mon enfant, » dit Gaétane. Elle ajouta : — « Moi-même, d'ici à ton retour, j'aurai peu de rapports avec cette maison. La façon dont j'y fus traitée reste un prétexte suffisant à quelque froideur. Surtout quand l'immédiate influence de votre amour, à vous deux, enfants, n'agira pas pour effacer l'impression pénible. Je quitterai aussi sans doute Ferneuse. J'irai à Paris. J'attendrai. »

Ce « j'attendrai » vibra aux cordes profondes de la voix et de l'âme. Hervé comprit que l'existence de sa mère allait se concentrer dans cette attente. Le mot le jeta en avant comme un aiguillon et un signal. Il offrit son front au baiser de la comtesse et sortit de la chambre.

XIV

LA SÉDUCTION

Lorsque Mme de Ferneuse avait quitté la maison des Gaël pour l'abrupt colloque avec Mathias, sur la lande, la fille de l'Innocente, sans lever la tête, avait poursuivi son travail.

— « Tu vois, » lui dit la vieille Mathurine en touchant l'écharpe de la comtesse, « il ne tiendrait qu'à toi de faire des choses de valeur, comme celle-ci. Tu as une fortune dans les doigts, si tu veux seulement être laborieuse. »

Bertrande émit un petit rire sardonique.

— « Des pièces de dentelles comme celle-ci? Et qui me les achèterait? Les pêcheuses de homards du Conquet, sans doute?

— Non. Les dames des châteaux, comme celle de Ferneuse.

— Et celles de Valcor, » ricana de nouveau la jolie ouvrière. « Vous savez bien que votre marquis, dont vous êtes si coiffée, mère-grand,

n'aime guère que je montre là-haut ma figure, trop pareille à celle de sa Micheline.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Bertrande ? » demanda l'aïeule sévèrement.

— « Moi. Oh ! rien du tout. C'est le hasard qui fait les ressemblances, n'est-ce pas ? Seulement, puisque vous me parlez des châtelaines qui me feront gagner si brillamment ma vie, je demande où vous les voyez. »

La jeune fille leva son admirable visage, dont l'expression ironique s'accordait bien avec l'intonation amèrement moqueuse de sa voix.

— « Tu n'avais qu'à rester au couvent. Toute la noblesse de Bretagne s'y fournit de dentelles. Ton habileté aurait été bientôt connue et appréciée par cette clientèle brillante.

— Et surtout par les bonnes Sœurs, pourriez-vous ajouter, grand'mère, » s'écria Bertrande avec plus d'âpreté encore. « Merci ! Je ne tiens pas à enrichir les nonnes.

— Enrichir les nonnes, comme tu dis, c'est s'assurer des trésors dans le ciel. Tandis qu'à essayer de s'enrichir soi-même, une fille comme toi risque de perdre ce qu'elle possède de plus précieux : sa bonne renommée, et peut-être son âme. »

Un sourire difficile à interpréter flotta sur la bouche, si charmante, de Bertrande, tandis qu'elle rougissait légèrement. Avec un air malicieux et secret, elle s'inclina plus attentivement sur son ouvrage. L'aïeule soupira, l'observant avec inquiétude. Qu'avait-elle dans la tête, cette enfant trop suavement belle pour une destinée vulgaire ? Ah ! Mathurine le devinait trop. L'écer-

velée n'avait-elle pas déclaré, la veille, qu'avec son talent de dentellière elle gagnerait ce qu'elle voudrait à la ville. Quelle ville? Brest, peut-être, Paris, plutôt.

A la pensée de Paris, un frisson secouait la vieille Bretonne. Jamais elle n'avait vu la cité formidable, le gouffre tourbillonnant où se perdent les filles des paysans et des marins. Mais elle en avait l'effroi, comme d'un vestibule de l'enfer. Elle s'en formait une image confuse, brillante et terrible. L'Océan, qui pourtant lui avait pris son premier-né, et qui réclamait à chaque saison de pêche son tribut de vies humaines, lui paraissait moins hostile. Mourir en mer, c'est naturel, c'est un fier destin. Et l'on est sûr d'y rencontrer Dieu. Aux heures de tempête, les vagues et le ciel se confondent. Mais l'amas sans fin de maisons pleines de luxe, de parfums et de bruits de plaisirs, où l'on vit la nuit et où l'on dort le jour, où l'on ne mange pas la moindre nourriture sans des argenteries bizarres et compliquées, sans des fleurs que le bon Dieu n'a pas faites, monstrueuses et factices, sur des nappes de dentelles, c'était pour la rude paysanne un piège colossal et diabolique, et l'existence y constituait un perpétuel défi du vice humain à l'ordre providentiel des choses.

Elle dit à sa petite-fille :

— « Si ton père, mon pauvre Bertrand, vivait, il aimerait mieux te voir en cotte de droguet et en capuchon de laine, t'écorcher les pieds nus aux rochers comme nos pêcheuses de homards, dont tu parlais tout à l'heure, plutôt qu'en demoiselle, avec tes fuseaux et tes aiguilles, puis-

que la vanité de ton métier te tourne la tête. »

Bertrande resta muette. Mais une autre voix se fit l'écho de celle qui venait de parler.

— « Bertrand... Bertrand... » gémit l'Innocente.

Ce fut comme une très lointaine plainte. Puis, tout de suite, la douloureuse vibration de l'âme inconsciente s'éteignit. Un rire s'éleva :

— « Il sera content, tout à l'heure, quand il va revenir, de trouver que j'ai si bien raccommodé ses filets. »

En son humble occupation, la pauvre créature croyait toujours travailler pour le mari de sa jeunesse, pour celui dont le souvenir habitait en elle, comme un fantôme que nul ne voit jamais, dans une maison vide et hantée. Aussi Mauricette Gaël reprenait sans cesse, infatigablement, sa tâche. Et elle y mettait le soin et la perfection qu'admiraient les pêcheurs de la côte. C'était un labeur d'amour. Les Bretons superstitieux avaient raison d'y voir quelque chose d'inexplicable et de surnaturel.

Des jours passèrent, de longs jours d'été, sur la demeure en pierres grises des Gaël. A peine se distinguait-elle de la falaise, quand le soleil jetait sur sa terne façade et sur la muraille de granit le même immense voile frémissant et tissé d'or.

Dans la salle close, où traînait malgré tout un peu de fraîcheur, les trois femmes ne parlaient guère. Elles accomplissaient machinalement leur besogne, proches à se toucher de la main, et cependant à des distances infinies l'une de l'autre.

Bertrande sortait souvent, le soir surtout, durant les lentes fins de jour, où la lande était rose sous le ciel vert, tandis qu'au large, sur l'Océan laiteux et plane, ruisselaient les fontaines sanglantes du couchant. Sa grand'mère, préoccupée, guettait son retour. Une fois, les étoiles perlaient au ciel quand elle revint.

— « Ce n'est pas une conduite pour une fille honnête, de rester par les chemins si tard. Je t'enfermerai ! » cria Mathurine irritée.

— « J'ai rencontré Annic et Yvonne, du Conquet, et nous avons oublié l'heure en causant, » dit Bertrande, avec sa nonchalance orgueilleuse.

Le jour où elle reporta au château de Ferneuse l'écharpe de dentelle réparée, la jeune fille resta absente depuis le matin jusqu'à la fin de l'après-midi.

— « Madame la comtesse m'a fait déjeuner, puis elle m'a retenue pour quelques petits points qui ne valaient pas la peine d'emporter l'ouvrage. »

La route était longue du Conquet à Ferneuse. L'explication de Bertrande, vraisemblable. Plus tard seulement dans la soirée, elle annonça :

— « Madame la comtesse m'a trouvé de l'ouvrage à Brest. Une de ses amies enverra demain matin une voiture pour me prendre.

— Tu veux dire que cette voiture t'apportera le travail.

— Non, je dois le faire sur place. J'en aurai pour la journée.

— Comment s'appelle cette dame ? »

Bertrande mâchonna quelques syllabes que sa

grand'mère lui fit répéter. Quand elle eut parlé plus distinctement :

— « Ça n'est pas un nom de Brest, ça, » observa Mathurine.

— « Non. La personne arrive de voyage. Elle demeure à l'hôtel. Elle rapporte des dentelles abîmées, qu'elle veut faire réparer tout de suite.

— C'est bien, » dit la vieille femme. « J'irai avec toi.

— Comment ?

— Je t'accompagnerai à Brest.

— Dans la voiture de cette dame ?

— Dans la voiture de cette dame. Dis-moi seulement à quelle heure elle vient, pour que je me tienne prête. »

Bertrande se tut.

— « Eh bien ! » fit la grand'mère, élevant la voix, dans son doute et sa colère qui croissaient. « Veux-tu me dire à quelle heure ? »

Douce et impassible, la jolie dentellière répliqua :

— « Vers huit heures du matin. »

Son calme interloqua l'aïeule. Il y eut un silence. Puis, brusquement, Mathurine s'écria :

— « Quelle misère tout de même ! Laisser la maison, laisser l'Innocente, sans savoir quel tour la pauvre créature peut nous jouer. Une journée entière, encore ! Une journée entière !

— Oui, car si vous venez, il faudra m'attendre jusqu'au bout, mère-grand. On ne fera pas faire quatre fois le chemin à la voiture, pour le plaisir de vous promener. »

L'air narquois de Bertrande exaspéra l'aïeule.

— « Mauvaise fille ! N'es-tu pas honteuse qu'on ne puisse avoir confiance en toi ?

— Et pourquoi n'auriez-vous pas confiance en moi, grand'mère ? »

L'aïeule bougonna quelques mots inintelligibles... La jeune fille reprit :

— « M'avez-vous jamais vu faire la coquette avec les garçons du Conquet ?

— Oh ! pour ça, non. Tu les méprises. »

Bertrande eut un furtif sourire.

— « Me suis-je acheté des parures avec l'argent de mes dentelles ? Aujourd'hui encore, mère-grand, ne vous ai-je pas remis celui que m'a donné la comtesse pour la réparation de son écharpe ?

— T'acheter des parures ?... Tu te crois trop belle pour avoir besoin de te parer. Tu dédaignes nos affutiaux du pays, comme tu méprises nos gars. Plût à Dieu que tu n'aies pas d'autres idées en tête que des épingles en filigrane d'or dans une coiffe bien empesée, et la crâne tournure d'un de nos braves marins, que tu accepterais pour ton promis !

— Et quelles idées ai-je donc en tête ? » demanda rêveusement Bertrande.

Sa grand'mère s'approcha d'elle, mit sur sa main fine et douce une main maigre et ridée, dont la pression anxieuse impressionna la jeune fille. Une solennité saisissante ennoblissait les traits de Mathurine. Ses yeux, couleur de vague et de soleil, eurent un éclat visionnaire dans sa figure brunie. Elle les fixa sur l'enfant presque effrayée, et elle lui dit :

— « Bertrande... Bertrande !... Ces idées-là,

moi aussi, je les ai eues, à ton âge. Et elles ont fait mon malheur. J'en ai trop souffert. Et je sens bien que je ne les ai pas encore expiées.

— Grand'mère!...

— Tout ce que je demande à Dieu, c'est de ne pas me punir en toi... Toi, toi, » répéta-t-elle, « la chair et le sang de celui dont j'étais si fière, et qu'il m'a enlevé!... »

La vieille femme recula, se laissa tomber sur un siège, cacha sa tête dans ses mains. Le mouvement nerveux de ses doigts souleva les mèches blanches, qui se roulèrent aussitôt, en leur souple frisure, comme des cheveux d'enfant.

Bertrande regarda machinalement ces admirables anneaux de neige. Quelles devaient être leur grâce et leur opulence quand ils s'épandaient en flots sombres, comme sa jeune chevelure, à elle! Eh quoi! l'aïeule, elle aussi, avait eu vingt ans. Mais ce n'était pas la même chose. Ce qui n'existe plus devient inconcevable comme ce qui n'est pas encore. La vieillesse future de Bertrande lui était aussi étrangère que la jeunesse passée de sa mère-grand. Les souvenirs ne restituent pas plus l'avril de la vie que les feuilles mortes ne restituent l'avril de la terre. Et la jeune fille contemplait la vieille femme, sans curiosité ni intérêt pour le drame lointain dont ces membres desséchés par l'âge frémissaient encore. Un autre rêve, trop actuel et trop brûlant, celui-là, remplissait le cœur de Bertrande. Cependant, le mystérieux chagrin de sa grand'mère la toucha par ce qu'il offrait d'immédiatement pénible.

— « Ne vous tourmentez donc pas, » lui dit-elle avec douceur. « A chacun son sort dans la

vie. Ce que vous regrettez, ce que vous condamnez aujourd'hui dans votre passé, voudriez-vous vraiment l'anéantir ? »

Entre les longues mains noueuses de Mathurine, lentement écartées, le visage apparut. La question de Bertrande y répandait un étonnement presque hagard.

— « Oui, » répéta la jeune fille, « ce secret d'amour que je ne vous demande pas, mais dont le remords semble vous poursuivre, dont vous craignez encore le châtiment, sur vous, sur moi, souhaiteriez-vous, réellement, l'abolir de votre existence ? »

Mathurine Gaël redressa son buste, encore souple, puis se mit debout peu à peu. Ses yeux ne quittaient pas ceux de sa petite-fille, et leur expression étrange indiquait l'effroi de leur involontaire sincérité. Mais, cette sincérité, les lèvres flétries tentèrent vainement de la démentir. Les mots de protestation que dictait à l'aïeule une impérieuse nécessité morale s'éteignirent sans avoir pris ni forme ni son. L'altière paysanne ne put se résoudre au mensonge. Ou bien ce mensonge lui apparut comme un reniement trop sacrilège du miraculeux autrefois. Sans une parole de plus, Mathurine quitta la salle et s'en vint s'asseoir sur un banc, derrière la maison, du côté qui regardait la baie. La nuit n'était pas close. Une trouée claire, au delà des rochers noirs, révélait, plus vertigineusement que n'eût fait un espace large ouvert, l'immensité de l'Océan. L'aïeule resta là longtemps, perdue dans ses souvenirs.

Quand elle rentra, elle trouva Bertrande,

accoudée et oisive, sous une petite lampe allumée. L'enfant songeait, comme la vieille femme, et peut-être aux mêmes choses éternelles, — à ces choses qui occupaient aussi, dans leurs magnifiques demeures, une Micheline de Valcor et une Gaétane de Ferneuse, — à ces choses qui, sous les cheveux bruns ou blonds, et jusque sous les cheveux blancs, font le délice ou le regret de toutes les âmes féminines.

— C'est entendu, n'est-ce pas? je t'accompagnerai demain à Brest, ma Bertrande, » dit Mathurine avec une fermeté où perçait une intonation plus tendre que de coutume.

Sa petite-fille tressaillit.

— « Bien, grand'mère. »

Entre ses dents, elle murmura :

— « Allons, c'est décidé.

— Que dis-tu?

— Rien. »

Bertrande se leva, tendit son front.

— « Bonne nuit, grand'mère.

— Bonne nuit, ma petite. »

Alors la jeune fille eut un élan, jeta ses bras au cou de l'aïeule, pressa ses lèvres de fleur contre la joue parcheminée, murmura contre l'oreille qui, ce soir, avait écouté tant de voix éteintes et anciennes :

— « Grand'mère, grand'mère... Souvenez-vous que vous avez aimé. »

Puis, farouche et légère, elle bondit vers la porte intérieure, gravit le petit escalier de bois, s'enferma dans sa chambre.

— « Que Dieu nous protège! » soupira la vieille femme.

Le lendemain, à quatre heures du matin, sous une lumière splendide, la maison des Gaël dormait encore, avec cet air de mystère et de rêve qu'ont les façades closes quand il fait grand jour et que vibrent déjà tous les bruits de la nature.

Le murmure de la mer montait plus fort, dans la paix matinale, bien qu'on la devinât calme sous la chaleur immobile de juillet. Un chant s'élevait de la crique, avec les coups de marteau d'un pêcheur réparant sa barque, mais le roc en surplomb cachait l'homme au travail. Plus haut, sur la route, des sonnailles retentissaient. Quelques-unes des petites vaches de ce pays revenaient de la lande sous la conduite d'un gamin, pour porter leur lait au Conquet. Il y avait dans l'air des rumeurs d'oiseaux : les cris des mouettes, s'ébattant autour de la falaise, et même des gazouillis moins sauvages dans les maigres pommiers dont s'enorgueillissait l'enclos des Gaël.

Oui, elle avait un air de rêve taciturne, la façade aux volets fermés, humble, grise et dure, telle que le granit voisin. Et, tout à coup, la voilà qui devint pleine d'angoisse, comme un visage qui se contracte d'horreur dans le sommeil, car sa porte s'ouvrit d'une façon sinistre et silencieuse. Une silhouette furtive parut sur le seuil.

Bertrande fit un pas dehors, glissant avec précaution, ses pieds chaussés seulement de leurs bas de coton chiné. Elle tenait à la main ses meilleurs souliers, ceux des dimanches, qui n'avaient pas de clous apparents sous la semelle. Elle portait sa belle robe rayée et son chapeau de paille noire, orné d'un nœud de taffetas, comme

une demoiselle de la ville. Elle était, en outre, embarrassée d'une ombrelle en coton écru, doublée de percale rose, et d'un sac en étoffe contenant des pelotes de fil, avec son coussin à dentelle.

La jeune fille referma la porte avec précaution, puis courut sur les galets unis de l'allée. Hors de la barrière seulement elle mit ses chaussures, les nouant à la hâte, pour ne pas perdre une minute. Plus leste qu'une chèvre, elle atteignit le haut du sentier en quelques bonds, traversa la route, et se lança dans la lande. Lorsqu'elle fut à plusieurs centaines de mètres, elle s'arrêta, posa la main sur son cœur, qui battait trop violemment pour lui permettre de courir davantage.

Comme elle repartait d'une allure moins rapide, elle s'entendit appeler par son nom. Les jambes lui manquèrent. Mais elle se rassura un peu en reconnaissant une petite bergère du pays, qui surgit d'un pli de terrain.

— « Ben, vous êtes matineuse, mamzelle Bertrande. Où que vous allez comme ça, à si bonne heure ?

— Je retourne à mon couvent, Énogate.

— A vot' couvent ! Vous voulez devenir religieuse ?

— C'est possible. Je ne sais pas encore. Laisse-moi me hâter, car je dois prendre le train à Brest, pour gagner Quimper, où est mon couvent.

— A Brest ! Vous savez que ça fait bien près de quatre lieues ?

— Je trouverai des carrioles en route. C'est

l'heure où les gens portent en ville leurs poissons ou leurs légumes.

— C'est juste. Vous coupez par la lande pour tomber sur la grande route?

— Oui, oui. Adieu, Énogate.

— Adieu, mamzelle Bertrande. »

Elle s'éloigna, ne courant plus à présent, mais avançant vite, avec le pas ferme et aisé de ses jambes de nymphe et la vigueur de sa rustique jeunesse.

« J'ai peut-être eu tort de dire si clairement à Énogate la direction que je prends, » songea-t-elle. « Mais bah! ma chambre est fermée à clef. Grand'mère me laissera au moins dormir jusqu'à six heures. Dans deux heures d'ici, j'aurai de l'avance. »

Elle redit à mi-voix ces mots : « me laissera dormir... » L'image de la vieille femme heurtant vainement à sa porte lui serra le cœur d'une horrible étreinte. Les larmes jaillirent de ses yeux.

« Pauvre mère-grand!... Elle l'a voulu. Pourquoi s'obstiner à venir avec moi? J'ai vingt et un ans, l'âge où la loi me donne le droit d'agir seule. On n'a qu'une existence. Je veux vivre la mienne. »

N'avait-elle pas le droit de jeter ce cri, créature merveilleuse, qui, sur la verte solitude, dans l'allégresse du matin, semblait un don suprême fait par ce ciel radieux à cette terre souriante, pour la plus rare joie des yeux et des cœurs. Hélas! au point de vue social, elle n'était pourtant qu'une pauvre fille du peuple, séduite, comme tant d'autres par les belles paroles, les

regards caressants, les promesses, le prestige irrésististible d'un de ces jeunes mâles de proie qui guettent les ingénuités sans défense.

Le prince Gilbert Gairlance de Villingen était revenu aux ruines du Conquet, attiré moins par leur désolation grandiose que par l'espoir de revoir, en prières dans la petite église, la dévote charmante qu'il y avait déjà rencontrée. Bertrande, avec un même désir confus, avait repris, dans cette chapelle écartée, les pieuses habitudes du couvent, qu'elle commençait pourtant à négliger. L'idée qu'elle offensait la Madone en venant, dans cet asile sacré, chercher un profane et dangereux hasard, donnait une gravité plus poignante aux sentiments de la romanesque fille. Elle revit Gilbert. Elle accepta de lui des rendez-vous moins imprécis. Non plus au Conquet, où elle serait vite compromise, mais dans la lande, puis dans les retraites rocheuses de la plage.

Elle restait innocente. Du moins son jeune corps, où circulait un sang vif et sain, prompt à s'enflammer, n'avouait pas encore sa fièvre, restait farouche et chaste, sous la petite robe sombre et la blanche guimpe aux attaches invisibles. Mais son imagination et son cœur déliraient. Ce jeune homme insinueux et captivant, qui lui faisait la cour comme il l'eût faite à une grande dame, — car Gilbert était un raffiné d'amour et non pas un comédien de la galanterie, — ce jeune homme était un prince! Mot fatidique! Ceux qui portent ce titre sont les chevaliers de miracle, ouvrant aux belles les paradis des contes de fées, les régions délicieuses de la terre. Un prince est toujours fabuleusement

riche, toujours généreux et loyal. Il ne saurait mentir. Telle était la conviction de Bertrande Gaël. Désormais, les événements pouvaient la lui ôter, sans diminuer sa tendresse. Car elle aimait follement Gilbert, et elle l'aimait pour lui-même.

La sincérité manquait au prince dans les intentions, mais non dans les sentiments, qu'il exprimait à la jeune paysanne. Il éprouvait pour elle une passion d'autant plus violente que s'y mêlait une illusion bizarre. Gilbert ne pouvait séparer Bertrande de Micheline, à qui elle ressemblait si extraordinairement. Au désir qu'il avait de l'une, s'ajoutait une frénésie de revanche contre l'autre. Que Bertrande lui cédât, et il s'imaginerait dompter, posséder, avec cette fraîche et naïve pudeur, l'orgueil même de Mlle de Valcor. Celle-ci ne le saurait pas, qu'importe!... L'enivrante certitude n'en serait pas moins déchaînée dans l'esprit et les sens de Gilbert, qu'affolait l'hallucination perverse. D'ailleurs, un jour ou l'autre, la dédaigneuse Micheline apprendrait que l'amoureux durement évincé avait tenu dans ses bras et soumis à ses caresses une vivante image de la beauté qu'elle promenait souverainement, et qu'elle sentirait ainsi rabaissée, outragée.

Tel était le singulier vertige — substitution ou parallélisme sentimental — dont Gilbert se trouvait absorbé, au point de laisser au second plan, dans ses préoccupations, la campagne entreprise contre le marquis de Valcor.

Menée sourdement jusqu'à ce jour, cette campagne allait se manifester bientôt.

Par Françoise, le prince de Villingen avait conquis, ou à peu près, l'adhésion de M. de Plesguen. Le vieux gentilhomme, qui seul pouvait ouvrir contre son pseudo-cousin une action judiciaire, inclinait enfin à prendre ce parti. Escaldas et Gilbert avaient ébranlé sa foi en Renaud, et triomphaient définitivement de ses scrupules. Déjà, emmenant avec lui sa fille, Marc de Plesguen avait quitté Valcor, où, cependant, tous deux goûtaient chaque année, tant que durait la belle saison, les agréments d'une villégiature magnifique. Ils avaient réintégré, à Paris, en pleine canicule, leur hôtel de la rue de Verneuil, ou plutôt l'appartement qu'ils gardaient dans cette vieille demeure, leur seul bien, dont les loyers suffisaient à les faire vivre modestement.

Qu'importait à Françoise l'atmosphère accablante de la capitale, la lourde mélancolie de la maison désertée par ses locataires, avec ses volets clos et sa cour muette, le silence provincial de la rue maussadement aristocratique! Une perspective éblouissante transfigurait sa vie. Elle deviendrait princesse de Villingen, châtelaine de Valcor. Et le coup de baguette magique non seulement lui donnerait de tels titres et de telles richesses, mais en dépouillerait Micheline — cette Micheline que, depuis l'enfance, elle regardait avec trop de jalousie pour ne pas la haïr, pour ne pas se réjouir doublement de ce qui devait l'humilier.

Escaldas, aussi, avait quitté le château, pour venir à Paris.

En ce moment, il s'abouchait avec des gens d'affaires, capables de le renseigner, au point de

vue légal, sur la valeur des indices rassemblés par lui contre le marquis, et d'indiquer la marche à suivre pour commencer les hostilités.

Gilbert devait rejoindre ses alliés le plus tôt possible. Mais, ayant pris congé des Valcor, avec sa courtoisie habituelle, et sans rien montrer à Micheline de son mortel dépit, il s'attardait en Bretagne, s'étant installé dans un hôtel, à Brest, afin de mener à bien — ou plutôt à mal — la conquête de Bertrande.

Ce n'était plus, pensait-il, qu'une question d'heures et d'occasion. Pour démoraliser la petite et affaiblir sa dernière résistance, il lui avait annoncé son prochain départ pour Paris.

— « Je reviendrai, » lui avait-il dit, « mais, hélas! je ne sais quand. Je vous en supplie, donnez-moi une journée entière avant que nous nous séparions, au lieu de ces rendez-vous si courts, et si proches de votre village, où vous tremblez toujours de hâte et d'inquiétude.

— Mais où? Comment? » demanda-t-elle.

La malheureuse enfant souhaitait et craignait de consentir, n'imaginant rien au delà de ce bonheur inouï, — tout un jour, au loin, avec celui qu'elle aimait, — mais pressentant le piège qui la mènerait à l'irrémédiable.

Gilbert la persuada, en lui jurant qu'il n'essaierait pas de l'attirer chez lui. Si elle lui accordait la faveur de le rejoindre à Brest, il la promènerait dans la ville, lui ferait visiter le port, la conduirait dans les magasins, et ne solliciterait rien autre que la joie de sa chère présence.

La chose fut décidée le jour où Bertrande reporta son travail à Ferneuse.

Gilbert, averti, l'avait rejointe sur la route du retour, qui s'était allongée démesurément. Les amoureux avaient pris par la plage, contournant les énormes falaises, s'arrêtant dans les petites anses abritées, refuges d'amour, sauvages et déserts comme au début du monde, quand nulle loi n'arrêtait le baiser sur les lèvres ignorantes.

Le prétexte des dentelles à réparer chez une amie de la comtesse, descendue dans un hôtel de Brest, fut combiné entre eux. Un landau de louage serait envoyé au nom de cette cliente imaginaire, pour prendre la jeune ouvrière chez elle, et l'y reconduirait le soir. Afin de ne pas perdre un instant de cette journée précieuse, Gilbert viendrait lui-même, dans la voiture, jusqu'au hameau de Tréouergat-le-Vieux, à cinq kilomètres du Conquet. Il se reposerait à l'auberge, et guetterait ensuite le passage de Bertrande au tournant de la grande route.

— « Quoi ! vous feriez cela ? » s'écriait la jeune fille. « Mais il vous faudrait quitter Brest vers six heures. Et ce long trajet à parcourir deux fois !

— Il me semblera court en allant, parce qu'il me mènera vers vous, adorable mignonne. Et plus court en revenant, parce que je le ferai avec toi. »

Elle admira cette preuve d'amour, et aussi ce joli langage, où le respect du « vous » la rassurait, la flattait, et où la câline hardiesse du « toi », la troublait de frissons délicieux.

La résolution imprévue de sa grand'mère, au lieu de préserver l'imprudente, précipita sa perte.

Comment éviter que la voiture ne vînt à huit heures, que Mathurine Gaël n'y montât? Et ensuite?... Si Gilbert, voyant son amie sous bonne escorte, avait la circonspection de rester coi à Tréouergat-le-Vieux, le cocher s'arrêterait de lui-même, interpellerait son client, qu'il devait reprendre au passage. Et d'ailleurs, où aller à Brest, quelle adresse donner?... Qui substituer à la dame aux dentelles?

Mais la honte et le danger consternaient moins Bertrande que la privation du bonheur attendu. Ne pas rencontrer librement celui qu'elle aimait, renoncer au long tête-à-tête, laisser Gilbert partir pour Paris sans avoir plus définitivement noué le lien de tendresse qu'elle rêvait éternel, cela, c'était l'impossible pour cette amoureuse affolée.

Ne pouvant s'opposer à la volonté de l'aïeule, elle parut s'y soumettre. Sa tranquillité devait déconcerter les soupçons. La sévère vieille femme, remise en confiance, ne s'obstinerait pas.

« Si elle n'abandonne pas son idée, » méditait la jeune fille, accoudée sous la petite lampe, dans l'humble maison de sa pure adolescence, « je partirai demain quand tout dormira encore, j'irai au-devant de la voiture sur la route de Brest. Je ne peux la manquer. Il n'y a qu'un chemin. Seulement ensuite, au lieu de revenir le soir, je partirai pour Paris. N'est-ce pas tout le désir de Gilbert? Ainsi je continuerai à le voir. Là-bas, je gagnerai facilement ma vie en faisant de la dentelle... »

Ce projet, que lui proposait le séducteur, et que, désespérément, elle avait repoussé, la veille

encore, c'était pourtant un rêve dont la tentation lui semblait par instants trop forte. Rejeter la responsabilité de son accomplissement sur la fatale décision de sa grand'mère, subir en ceci l'inévitable, excuser sa propre faiblesse par la complicité du destin, fut considéré par Bertrande comme une espèce de chance admirable et effarante.

Quand elle vit rentrer Mathurine du jardin, une peur la saisit que la vieille femme n'eût changé d'intention, ne la laissât, le lendemain, partir seule. Mais non. L'antique gardienne de l'honneur familial persistait dans ses pressentiments, dans sa vaine défensive. Le sort en était jeté.

Maintenant, sur la longue route du Conquet à Brest, solitaire, une voyageuse cheminait.

Bertrande avait ouvert, contre le soleil déjà chaud, son ombrelle doublée de percale rose. Nul feuillage protecteur n'abrite ce chemin monotone. Les arbres aux profondes racines ne peuvent s'implanter en cette terre rocheuse. A droite et à gauche, c'est la lande, avec ses verdures grisâtres et rudes, qu'incendie par place l'or des genêts.

Elle marcha longtemps. L'amour et l'espoir étaient devant elle. Ses yeux en reflétaient les mirages, et non pas la mélancolie de sa Bretagne familière. Elle devait être bien loin. Le soleil avait monté. Un peu de lassitude la prit. Elle s'assit au revers d'un talus, sur la bruyère qui, déjà, se piquait de points pourprés. Un bouquet de petits ormes rabougris jetait sur sa tête une ombre grêle.

Là-bas, du côté de Brest, dans la perspective rectiligne de la route, une tache noire et mouvante parut. Bertrande regarda. Ses lèvres s'entr'ouvrirent. La tache grossit. Elle dévala le long d'une pente, puis remonta plus lentement. C'était un landau ouvert. On ne voyait personne dedans. Le cœur de la jeune fille se serra.

Mais alors, par-dessus l'épaule du cocher, s'éleva un imperceptible nuage bleuâtre, qui devait être la fumée d'une cigarette. Puis, dans la secousse imprimée par une ornière, l'équipage virant un peu, Bertrande aperçut au fond une tête fine coiffée d'un canotier de paille.

Elle se dressa, trop émue pour appeler ou faire signe. La voiture allait passer. Un cri partit :

— « Bertrande ! »

Les chevaux s'arrêtèrent.

Un jeune homme sautait sur la route, élégant, joyeux, charmant. Et la tête tourna à la naïve paysanne. C'était bien pour elle que cet être supérieur et incomparable courait les routes, dans cette superbe voiture, vers elle qu'il bondissait avec un empressement si spontané, à cause d'elle qu'il paraissait tellement heureux !

De joie, de fatigue, d'appréhension, de remords, mais surtout d'ivresse et d'amour, elle fondit en larmes.

— « Pourquoi donc êtes-vous là, ma chérie ? Pourquoi pleurez-vous ? » demanda le prince avec une grâce caressante.

— « On m'aurait empêchée de vous rejoindre Je me suis sauvée... j'ai quitté la maison.

— Pour toujours ? »

Elle inclina la tête, le cœur gros, les yeux

mouillés, mais la bouche si souriante qu'il baisa cette bouche avec transport.

— « Ah ! mignonne adorée ! Ma Bertrande à moi ! Quel bonheur ! quel bonheur ! » répéta-t-il.

Le prince exultait. À cette minute, son caprice passionné ressemblait à l'amour véritable. Cette splendide créature lui appartenait dans son charme sauvage, et aussi dans son étourdissante ressemblance avec l'autre, l'inaccessible ! Quelle enivrante bonne fortune ! Ah ! l'exquise maîtresse qu'elle serait, si facile à éblouir, si peu exigeante. Ce n'est pas elle qui verrait la différence entre la vie d'expédients que menait Gilbert, et le luxe réel d'une solide fortune. Ainsi pourrait-il prendre patience jusqu'au jour où Françoise de Plesguen, reconnue héritière de Valcor, lui donnerait en sa personne, avec la fortune rêvée, une légitime épouse, dont il détacherait sans fièvre le voile nuptial.

Bertrande était à cent lieues de se douter que de telles combinaisons et de telles intrigues existaient en ce monde. Et encore bien plus qu'elles pouvaient se dissimuler derrière les prunelles sombrement voluptueuses qui lui dissolvaient le cœur. Quand Gilbert la fit monter dans ce landau de remise qu'elle trouvait somptueux comme un carrosse de roi, elle pensa au conte de Cendrillon. Et elle ne s'émerveillait qu'à demi du rêve où elle entrait les yeux ouverts, parce que l'inexpérience abolit l'étonnement. Dans sa candeur, la fille de l'Innocente pensait que c'était là le train ordinaire des choses. Elle et Gilbert s'aimaient. Il était prince et elle était belle. Le destin les unissait. Sans doute, ce serait pour toujours.

Ne lui dirait-elle pas : « Je veux rester sage. » Et alors, il lui répondrait : « Sois ma femme. » Elle lisait déjà les mots sur ces lèvres si tendres, dans ce regard qui s'enivrait d'elle. Où serait la sécurité absolue, sinon dans un si grand amour?

Le soir de ce même jour, vers sept heures, dans une des plus belles chambres du premier hôtel de Brest, Bertrande Gaël se trouvait seule, si joyeuse qu'elle battait des mains, sans bruit, pour elle-même, ou bien envoyait d'espiègles baisers vers un immense carton entr'ouvert, qu'une femme de service venait de déposer sur le divan.

— « Madame n'a pas besoin que je l'aide ? » avait demandé cette fille, avec une obséquiosité dont la gouaillerie échappa à la jeune paysanne.

La question s'accompagnait d'un regard moqueur, allant du pauvre costume porté par la singulière voyageuse aux élégances arrivées à l'instant d'un grand magasin de la ville.

« Comment cette rustaude va-t-elle s'attifer ? » pensait la camériste. « Elle ne se tirera seulement pas des boutons et des agrafes. »

— « Merci, non, » avait répondu Bertrande, ignorant ce que c'est que d'être habillée par une femme de chambre, et se sentant trop gênée devant celle-ci.

Dans la journée, le prince et elle avaient fait des achats de toilette. « Car, » disait-il, « je ne puis vous emmener à Paris vêtue en petite sauvageonne de Bretagne. Pour moi, vous êtes délicieuse ainsi, mais là-bas on rirait de vous. »

Elle se défendait des séductions luxueuses,

refusait les parures qui la changeraient trop brillamment.

— « Vous savez bien, Gilbert, qu'à Paris comme ici, je ne serai qu'une ouvrière en dentelles.

— Justement. C'est un métier qui demande un peu de coquetterie. Sans cela, vous ne trouveriez pas d'ouvrage. Vous verrez les jolies fées que sont les grisettes parisiennes.

— Une grisette ! Qu'est-ce que cela ?

— Ce que vous serez, Bertrande. La fleur de la puissante capitale. Une exquise créature, travaillant comme un ange, s'habillant à miracle, aimant à plein cœur. »

Elle le regarda, de ses beaux yeux illuminés, comme pour lui dire qu'elle remplissait déjà la troisième condition.

En rentrant à l'hôtel, il lui avait montré le salon séparant leurs deux chambres. Il avait commandé qu'on y servît le dîner.

— « Je vais vous y attendre en lisant les journaux. Quand vous serez prête, vous viendrez me rejoindre. »

Éblouie, elle contemplait les rideaux à franges, dont la galerie dorée, si démodée, si vulgaire, lui semblait digne d'orner un palais. A peine osait-elle marcher sur la moquette à larges fleurs communes, et ses doigts effleuraient avec un plaisir timide le tapis de table en velours de laine rouge, dont l'épaisseur absorbait et dissimulait des noirceurs de crasse et d'encre.

Et maintenant elle échangeait ses bas chinés, ses souliers lourds, son jupon de cotonnade, sa chétive robe unie et sa guimpe si blanche, contre

des bas de fil d'Écosse noirs brodés de fleurettes, de fines bottines à talons, un jupon de taffetas à volants dont le bruissement l'enchantait, une chemisette de mousseline avec plumetis et jours sur transparent bleu pâle, et une jupe qu'elle faillit mettre à l'envers, parce que l'extérieur était en laine, tandis que la doublure était en soie.

Ainsi vêtue, elle ressemblait à une toile de maître qu'on aurait sortie d'un simple passe-partout pour la placer dans un cadre ciselé avec finesse. Pour un connaisseur, sa beauté n'en était pas accrue, mais l'œil la savourait mieux dans un entourage plus digne d'elle. L'ingénue ne savait pas encore être élégante, mais du moins n'avait-elle rien de gauche ni d'endimanché. Sa délicatesse naturelle et les notions artistiques de son métier lui inspirèrent ces légères modifications par lesquelles une femme vraiment femme adapte instantanément une toilette neuve aux lignes de son corps, à la nuance de son teint, y ajoute le je ne sais quoi qui la lui rend personnelle.

Quand elle entra dans le salon où l'attendait le prince et qu'elle s'avança vers lui, avec son port de tête naturellement fier, sa marche glissée, la réserve de son attitude, où l'embarras semblait une dignité contenue, il crut voir Mlle de Valcor, et en demeura pétrifié.

Mais Bertrande lui demanda avec une anxiété touchante :

— « Est-ce que je vous plais ainsi ? »

Et ses prunelles d'eau moirée d'or eurent un regard si peu semblable au charme sombre

d'autres yeux, que l'involontaire respect du jeune homme se dissipa. Celle-ci n'était pas l'intangible et la hautaine, préservée de lui par un père encore puissant et le prestige de sa fortune. C'était l'humble fille, ignorante, pauvre, n'ayant au monde pour toute protection qu'une vieille femme et une folle. Il allait s'adjuger ce trésor, dont, croyait-il, personne, ici-bas ou ailleurs, ne lui demanderait jamais compte.

Dans la brusque exaltation de son désir, il devenait entreprenant.

La jeune fille, doublement désarmée par la trop douce ivresse qui la gagnait et par la crainte d'offenser le maître adoré de son destin, n'osait guère se défendre et n'en retrouvait plus au fond d'elle-même la ferme résolution. Toutefois, sur une caresse plus hardie, sa pudeur effarouchée la fit bondir hors des chers bras qui l'enserraient, et dont l'étreinte brisait trop délicieusement sa volonté.

Gilbert vint s'agenouiller à ses pieds, geste plus troublant que tout autre pour la naïve créature. Un prince!... et elle, une paysanne! Elle tremblait d'une surhumaine émotion.

— « Ne veux-tu donc pas être ma petite femme? » chuchota-t-il.

Comment eût-elle compris l'infâme restriction de l'adjectif? Savait-elle que dans le galant argot de ce Paris qui la fascinait, les grisettes dont lui avait parlé Gilbert sont les « petites femmes » de ceux qui les prennent pour une saison quand elles croient se donner pour toujours? Elle s'imagina qu'il lui demandait de l'épouser.

— « Oh! ce serait trop beau! » murmura-

t-elle avec une candeur qui eût fait hésiter don Juan.

Gilbert se leva en réprimant un sourire, sonna et donna l'ordre qu'on servît le dîner.

Un instant après, l'affreux velours rouge du tapis de table — initiateur pour Bertrande de magnificences inconnues — disparaissait sous une nappe blanche, et sous un service assez convenable, qui sembla d'un luxe inouï à cette enfant, habituée à manger dans une écuelle de faïence avec un couvert d'étain.

Mais ce qui la jeta surtout dans une admiration voisine de la stupeur, ce fut l'aspect d'un seau, qu'elle crut d'argent massif, rempli de morceaux de glace hors desquels émergeait le goulot d'une bouteille coiffée d'or.

Quand le bouchon partit, mal retenu par le sommelier, et qu'elle vit mousser le liquide dans les coupes, Bertrande se figura que c'était du cidre. Bien qu'ayant grand'soif, — car sa longue marche du matin et les émotions de la journée lui donnaient une espèce de fièvre, — elle n'osait porter à ses lèvres ce verre d'une forme inconnue, si délicat, avec un pied si frêle, qu'on devait le briser en y touchant. Gilbert l'ayant décidée à y goûter, elle cligna ses beaux yeux purs et rit, parce que des gouttelettes de mousse lui sautèrent au visage.

— « Oh! c'est bon, » fit-elle. « Mais cela ne sent pas la pomme.

— Je crois bien, » s'écria le prince en riant. « C'est du vin.

— Du vin?

— Oui, du champagne.

— Oh! du champagne... »

Elle resta si saisie à ce mot, pour elle plein d'une séduction fastueuse et lointaine, que ses mains glissèrent et se joignirent en un geste d'inconsciente dévotion.

Gilbert ne se tenait pas de joie. L'aventure devenait plus savoureuse et surprenante qu'il ne s'y attendait. Il n'aurait pas rêvé une ingénuité pareille. Seulement, lorsque le garçon entrait pour servir, le prince faisait signe à Bertrande de se taire, afin que tout l'hôtel ne se divertît pas en même temps que lui aux dépens de la pauvrette.

Au dessert, il commença de s'apercevoir que sa mimique n'était plus obéie. Bertrande, les yeux brillants, une flamme rose sur ses jolies joues, d'habitude si fraîches, bavardait et riait comme une écolière en récréation. Gairlance avait souvent rempli sa coupe. Comment se fût-elle méfiée de ce breuvage glacial et subtil, elle qui ne connaissait que l'eau claire du couvent et la piquette de cidre du Conquet?

Lorsque les fruits furent placés sur la table, il déclara que cela suffisait, qu'on débarrasserait demain, que, pour ce soir, on ne les dérangeât plus.

Un moment après, il entraînait vers sa chambre, à lui, Bertrande, tout étourdie, et qu'il achevait de griser par des baisers.

Elle eut encore un instant de lucidité en pénétrant dans cette pièce, qu'elle ne connaissait pas. Elle regarda tout autour d'elle, puis reporta sur Gilbert ses grands yeux de reproche et d'effarement.

Elle ne se défendait plus. Elle ne s'appartenait plus.

Elle était à lui et à l'éternel mensonge, éperdue d'un bonheur qu'elle ne retrouverait plus après cette heure d'éblouissement et de chimère, elle qui, pourtant, devait connaître de plus fantastiques réalités.

XV

LA FOUDRE GRONDE

MADAME DE FERNEUSE, après le départ d'Hervé, ne voulut pas rester en Bretagne.

Après avoir hésité sur le lieu de résidence qu'elle choisirait, elle se décida pour la Suisse. Elle y passerait les semaines pendant lesquelles son fils était en mer. Jusqu'à ce qu'il atteignît Buenos-Ayres, elle ne pouvait correspondre avec lui. Peu lui importait donc de se trouver dans un endroit où les nouvelles ne l'atteindraient pas vite.

Elle ne prévoyait guère qu'il y en avait une dont elle serait comme foudroyée dans cette retraite où elle s'imaginait endormir, au moins pour un temps, son étrange douleur.

Cette femme, qui avait été vraie en toutes choses, — dans sa passion coupable, comme dans son expiation dévouée auprès de son mari aveugle, comme dans son amour maternel — qui,

dans la faute ou dans l'héroïsme, avait besoin de vérité comme de l'air qu'on respire, souffrait un indicible supplice de doute, de ténèbres, ne trouvant plus où s'attacher par l'espérance ni par le souvenir.

Elle se réfugia dans un de ces hôtels construits sur les flancs du Rigi, au-dessus du lac des Quatre-Cantons, et comme suspendus dans l'air et l'espace au delà des rumeurs et des laideurs de la vie, en face d'un des spectacles les plus sublimes du monde.

A part quelques courtes promenades, pour aller boire du lait dans les chalets de la montagne, Mme de Ferneuse ne quittait guère le petit bois de sapins qui servait de jardin à l'hôtel. Assise à l'ombre, en un fauteuil d'osier, elle laissait le plus souvent glisser sur ses genoux le volume ou l'ouvrage dont elle s'était munie, ou l'album sur lequel son pinceau d'aquarelliste allait fixer quelque note des incomparables jeux de lumière. Accablée par l'immensité des perspectives, par le silence, par la paix infinie du grandiose paysage, par la blanche sérénité des Alpes neigeuses, elle s'abandonnait à l'engourdissement du rêve.

Eût-elle jamais cru retrouver ici un écho du secret qu'à peine elle osait regarder au fond d'elle-même?

Un soir, comme elle dînait sous la véranda, seule, suivant son habitude, à la petible table qu'elle se faisait réserver, elle entendait, sans les suivre, ainsi qu'un bruit plus importun qu'intéressant, les propos de ses voisins. C'étaient des Suisses qui, généralement, parlaient entre

eux leur dur dialecte germanique, à peu près inintelligible pour Gaétane. Mais, aujourd'hui, leur conversation avait lieu en français, car ils recevaient des amis, un couple parisien.

La comtesse, malgré son désir de s'abstraire en elle-même, ne pouvait se défendre d'observer la force frivole, mais irrésistible, de l'esprit boulevardier, qui fait triompher partout ses préoccupations de mode capricieuse, de scandale et de médisance, même dans les milieux où tout cela devrait tomber à néant. Ni les puissantes impressions de nature, ni la lourdeur un peu réfractaire de leurs hôtes, ne figeaient la verve des deux Parisiens. Les anecdotes dont ils ne tarissaient pas, et qui toutes avaient pour théâtre le quartier Monceau, le faubourg Saint-Germain, ou les coulisses des scènes en vogue, prenaient dans leur bouche une telle importance que, là-bas, les Alpes formidables en semblaient humiliées, amoindries. Elles pouvaient s'écrouler dans les vallées en engloutissant des villages, elles ne créeraient jamais une diversion qui valût en intérêt le divorce de Mme X..., le vol du collier de perles de Mlle Y... ou la démission de la sociétaire Z..., quittant la Comédie-Française pour suivre un équilibriste de Barnum.

La famille suisse essayait de se mettre à la hauteur. Son chef, un fabricant en soieries de Bâle, blond, gras, chauve, et portant des lunettes, voulut prouver qu'il se tenait, lui aussi, au courant de tels événements, seuls dignes de fixer l'attention du monde. Il s'écria, d'un accent sonore, où les consonnes se heurtaient comme des cailloux :

— « Maintenant, parlez-nous un peu de cette bombe qui va éclater dans votre grand monde de Paris, ce procès qu'on annonce d'avance comme le plus sensationnel du siècle.

— Quelle bombe? Quel procès?... » demandèrent les deux invités, — mari et femme, — aussi béants l'un que l'autre.

— « On ne doit s'occuper que de ça, à Paris? » insista le Teuton.

— « Mais de quoi donc? » répétèrent les autres, avec ce mélange de scepticisme et de malaise que cause aux gens de leur catégorie l'annonce d'un « potin » dont par hasard ils ne sauraient pas le premier mot.

— « Mais, » reprit le Bâlois, « cette étrange histoire d'une des plus hautes personnalités de votre aristocratie, un marquis, je crois, et pas le premier venu, un homme très important, qui depuis vingt ans aurait mystifié l'univers en jouant le personnage qu'il ne serait pas, portant un titre, jouissant d'une fortune, auxquels il n'aurait pas plus de droits que ce garçon qui nous sert. »

Le garçon, qui comprenait et parlait le français mieux que ce sagace client, ne broncha cependant pas, continuant à changer les assiettes en homme parfaitement convaincu qu'il n'avait que des droits contestables, en effet, à un titre et à une fortune de marquis.

Mais il y eut quelqu'un d'autre que secoua d'une commotion extraordinaire la phrase du fabricant de soie. Mme de Ferneuse frissonna comme si l'haleine des lointains glaciers eût passé sur sa chair. Elle ne s'efforça plus de

s'abstraire des causeries trop proches. Tout son être se tendit pour écouter.

Elle n'entendit rien d'abord. Les deux Parisiens échangeaient un regard, avec un sourire incrédule, dont leur hôte comprit la raillerie légère.

— « Mais, je vous assure... » confirma-t-il. « Deux messieurs en causaient hier, près de nous, au salon. Et d'ailleurs, c'était sur un journal.

— Un journal bernois, » plaisanta l'interlocuteur.

— « Non, non... Un journal français. Et tenez, le nom du marquis me revient... Valcor... C'est cela... Le marquis de Valcor... »

Un double éclat de rire partit, si spontané, si clair, qu'il fit retourner les têtes, aux autres tables.

— « Ah! elle est bonne!... » s'écriait le Parisien. Et il se convulsait d'hilarité. « Le marquis de Valcor... Un escroc, dites-vous? Mais vous ne savez pas de qui vous parlez, mon cher! Un homme important?... Je vous crois! C'est un des plus beaux noms de France, et celui qui le porte vaut mieux que son nom. Il a fait des choses superbes... risqué sa vie dans des explorations dangereuses... fondé des établissements d'un rapport considérable, étendu la civilisation dans l'Amérique du Sud...

— C'est bien cela... C'est bien cela... » murmurait le Bâlois avec des flexions répétées et affirmatives de la nuque.

— « Vous avez lu ou entendu dire que cet homme-là?...

— ...Serait bientôt dans un sale pétrin, » dit le Teuton, enchanté d'avoir pu placer une expression qu'il jugeait très parisienne. « La famille de Valcor va lui faire un procès, l'attaquer comme un intrus, qui se serait substitué à l'héritier véritable...

— C'est roulant... roulant... » fit le Parisien, qui cessa de rire, pour prendre un air de tranchante supériorité. « Voulez-vous que je vous dise ? Eh bien, il n'y a pas, outre son chef, de famille de Valcor, sauf la marquise et sa fille, qui ne vont pas, je pense, intenter une action contre leur père et mari.

— Et les autres héritiers ?

— Je les plaindrais, les autres héritiers, — si toutefois ils existent. Et je leur conseillerais, leur procès ouvert, de ne pas se montrer en Bretagne. Je suis de souche bretonne, moi qui vous parle, mon cher ami. Je connais mes compatriotes. Ils n'aiment pas qu'on touche à ce qu'ils respectent. Et le marquis de Valcor est respecté comme un dieu dans le Finistère, dont il est d'ailleurs la providence. Mais je ne sais pas pourquoi je prends au sérieux ce gigantesque canard. Ah ! ce qu'on vous en fait avaler sur notre compte, à l'étranger !... C'est épatant ce qu'on se plaît à nous prêter de scandales... »

Si Mme de Ferneuse avait conservé l'humeur philosophique avec laquelle, tout à l'heure, elle évaluait les cancans parisiens à la mesure d'éternité offerte par l'immuable et merveilleux paysage, elle aurait intérieurement souri, en faisant le commentaire : « Ce serait prêter aux riches. » Des scandales ?... Mais n'était-ce pas la

friandise que ce monsieur apportait dans ses valises jusqu'à ces quinze cents mètres d'altitude, où l'âme élargie réclamait pourtant une nourriture plus substantielle et plus saine. Il en avait bourré ces honnêtes Suisses, qui s'étaient crus obligés de lui rendre la politesse.

Mais Gaétane ne philosophait plus.

Elle restait là, figée de stupeur, n'ayant fait qu'un mouvement, pour tourner la tête vers le voyageur français, quand celui-ci avait dit : « Je suis d'origine bretonne. » Elle ne découvrit sur ce visage aucun trait qu'elle pût reconnaître. D'ailleurs, qu'importait ce personnage ? Il avait parlé dans un sens, comme il aurait parlé dans l'autre, si le hasard lui avait mis d'abord sous la dent la croustillante nouvelle qu'il se refusait à trouver savoureuse venant d'un étranger. Cet étranger lui-même n'était que la résonance impersonnelle d'un son. Mais il avait retenti quelque part, ce son formidable. D'où émanait-il ? Quel souffle, quelles vibrations, l'avaient propagé jusqu'ici, dans cet hôtel, au sommet de cette montagne, sur les lèvres sans discernement de ce lourd industriel bâlois ?

Il disait cela, ce bourgeois flegmatique, sans y attacher d'ailleurs autrement d'importance, et à cent lieues d'imaginer que, dans un cœur tout proche, ses paroles avaient un retentissement de foudre. Déjà, ses invités et lui s'entretenaient d'autre chose.

Durant la soirée, Gaétane erra dans les salons, le fumoir, la salle de lecture, ouvrant et parcourant tous les journaux, cherchant, sans parvenir à le trouver, celui qui avait apporté la nouvelle.

Elle y renonça. La tête lui tournait sous les lumières électriques et dans la chaleur des pièces mal aérées. Elle alla s'asseoir dehors, dans la nuit, et contempla le ciel immense, constellé d'étoiles, la sombre armée des montagnes, l'abîme du lac au-dessous d'elle, et, dans le lointain, le hérissement pâle des glaciers. A gauche, la lune, encore invisible, les broda d'un fil d'argent. Son disque clair surgit tout à coup. Dans cette fantasmagorie, l'énorme paysage apparut plus merveilleux qu'aux heures éclatantes du jour.

Mme de Ferneuse se disait : « Ainsi mes soupçons ne planaient pas seuls sur cet homme. Une justice le guette. Mon cœur ne se trompait donc point ? Ce n'est pas lui que j'ai aimé. Mon Renaud ne m'aurait pas trahie, n'en aurait pas épousé une autre, ne serait pas resté vingt ans sans que ses yeux et ses lèvres me criassent qu'il ne pouvait m'oublier. »

L'âme amoureuse se dilatait. D'un élan de triomphe, elle s'emparait de l'espace, palpitait de joie jusqu'aux cimes des monts, jusqu'aux étoiles. Puis la question se posait :

« Mais qui est-il ? Qui est-il ? Cet être qui lui ressemble... »

Et d'autres ombres se rabattaient comme des nuages que le vent ramène : « Si j'avais exilé, exposé Hervé inutilement ? Si la lumière se faisait sans lui ? Dois-je lui télégraphier d'attendre à Buenos-Ayres ? Dieu ! s'il est vrai qu'un procès soit ouvert, et que je sente mon témoignage indispensable, que ferai-je ?... Si je devais, pour que l'imposteur fût confondu, sacrifier publi-

quement, parmi de tels débats, dont retentirait le monde, mon honneur, ma pudeur, mon secret d'amour si profondément enseveli! S'il me fallait, pour que justice fût faite, plier sous cette honte et en accabler mon fils... Quelle alternative! Quelle épreuve!... Ah! la rigueur de Dieu ne peut vouloir punir jusque-là mon péché! Soit que je me taise, soit que je parle, vraiment, l'expiation dépasserait trop la faute! »

Maintenant, c'était l'effroi qui dominait en Mme de Ferneuse. Le vaste paysage nocturne, qui, tout à l'heure, la ravissait, lui sembla plein de menace et de fatalité. Elle se leva précipitamment, rentra dans la maison, se retira dans sa chambre, et s'y enferma, un peu apaisée, comme si elle eût laissé au dehors les périls rôdeurs, dans la nuit.

L'honnête fabricant de soie, enfant de l'Helvétie, avait parfaitement lu le fait divers, dont il pensa ensuite étonner ses convives, et dont il ignora toujours le terrible succès auprès de sa voisine inconnue.

M. de Plesguen, malgré les instances de sa fille et les fortes présomptions que lui fournissait Escaldas, hésitait encore à saisir les tribunaux d'une affaire qui lui répugnait toujours étrangement. Chez lui, ce qui continuait à tenir tout en échec, son intérêt, sa volonté, l'avenir de sa fille c'était un sentiment instinctif, qu'il ne parvenait pas à vaincre. Malgré les apparences de preuves que développait ingénieusement le Bolivien, et que Marc étudiait aujourd'hui sans révolte, le vieux gentilhomme ne pouvait acquérir confiance dans la justice de sa cause. A ses yeux,

celui qui portait le titre de marquis de Valcor était bien son cousin, le chef de sa famille. L'attaquer pour le déposséder serait une félonie infâme. A l'idée que lui, Marc, tenterait une pareille chose, une horrible sueur lui glaçait la face. Il se sentait une âme de criminel.

Dans son hôtel de la rue de Verneuil, dont il occupait un des plus médiocres appartements, au second étage, d'étranges conciliabules se tenaient. Les vieux murs, autrefois témoins de tant d'intrigues politiques ou galantes, durant le règne de Louis le Bien-Aimé, et plus tard, à travers les régimes divers qu'on y avait espérés ou combattus, n'enfermèrent sans doute jamais de tels débats de conscience.

Dans le salon fané, les anciennes soieries des tentures, tellement usées que le moindre souffle remuait leurs plis frêles, tremblèrent aux sanglots de Françoise, et aux gémissements de son père, qui, se prenant la tête à deux mains, murmurait :

— « Non... Je ne puis pas faire cela !... Je ne puis pas !. . »

La jeune fille se jetait à ses genoux.

— « Mon père... Je vous en supplie !... Allez-vous laisser le nom que vous devriez porter, la fortune qui nous appartient, à un voleur ! Ah ! s'il ne s'agissait encore que de ces avantages !... Mais toute ma vie dépend de notre victoire. Héritière de Valcor, j'épouserai Gilbert de Villingen. Et je l'aime, père, je l'aime... à en mourir... Oui, je mourrai, si je dois perdre l'espoir de devenir sa femme. »

Le vieux gentilhomme avait des sursauts de fierté meurtrie :

— « Pourquoi ne t'épouse-t-il pas telle que tu es ? Comment acceptes-tu un fiancé qui te pose des conditions tellement offensantes ? C'est trop montrer qu'il te recherche pour ce que tu peux posséder un jour.

— Je serais si heureuse de le lui apporter ! » répondait Françoise.

Son père la regardait, scandalisé, mais attendri. Ce cri de l'amour aveugle perçait et bouleversait un cœur ignorant de toute passion.

Il ne doutait pas de la puissance du sentiment inconnu, en constatant combien sa Françoise avait changé. En quelques semaines, depuis que le vol des rêves insensés tourbillonnait dans sa jeune âme, elle avait perdu cette fraîcheur rieuse, cette grâce mutine, qui la faisaient ressembler à une coquette ingénue de Watteau, quand elle dansait le menuet, dans l'inoubliable soirée, à Valcor. Le charmant chiffonnage de ses traits s'était un peu étiré, les fossettes s'allongeaient en rides, le teint jaunissait, le sourire s'éteignait aux coins de la bouche qu'il ne retroussait plus, les yeux d'un bleu si clair brûlaient d'une fièvre inquiète sous les sourcils rapprochés et tendus. Elle n'était presque plus jolie, cette enfant, à qui l'insouciance allait si bien, et qui, pour toujours, avait cessé d'être insouciante.

— « Paris ne te vaut rien, par cette chaleur, » soupirait le père.

Il jetait un coup d'œil vers les fenêtres, vers la morne perspective de murailles.

Autrefois l'hôtel de Plesguen s'ornait d'un jardin magnifique, et la cour, que les communs séparaient de la rue, n'avait qu'un rôle somp-

tueux et décoratif. Maintenant elle représentait le seul réceptacle d'air respirable pour les habitants. Car le jardin, sacrifié depuis bien des années, s'était couvert de constructions à sept étages, qui aveuglaient l'hôtel, dont les séparait un boyau étroit, sombre comme un puits. Sur la rue de Verneuil, les communs s'étaient transformés en boutiques, et, sous la voûte, par où jadis entraient et sortaient les carrosses, les piétons ne passaient pas toujours facilement, à cause de la charrette à bras d'un emballeur, qui, le plus souvent l'obstruait.

Sur le visage amaigri et le teint brouillé de sa fille, M. de Plesguen voyait le reflet de ces choses mesquines, plutôt que le rayon des splendeurs futures.

Elle, au contraire, ne s'apercevait plus de tout cela, qui, autrefois, l'humiliait. Elle vivait dans l'avenir.

— « Quand nous serons installés à Valcor... » disait-elle.

— « Et si nous perdons le procès ? » suggérait son père.

— « Ah ! » s'écriait-elle avec rage, « nous aurons du moins porté un rude coup à l'orgueil de Micheline. Il restera toujours des doutes sur le sang qu'elle a dans les veines, et sur son droit à vivre dans ce château où elle se pavane ! »

Avec une telle satisfaction, le mécompte de la déshéritée serait plus supportable.

« Ah! ma pauvre enfant! » pensait Plesguen, « Ce n'est pas seulement son amour qui exige de moi l'affreux effort... C'est aussi sa haine. Quelles pensées effrayantes sous cette chevelure

blonde! Hélas! je ne savais pas ce que souffrait ma fille. Peut-être ne le savait-elle pas elle-même, quand elle vivait simplement sa vie, dans une enfantine gaieté. Mais le charme est rompu. Jamais elle ne se résignera maintenant à une réalité médiocre. »

José Escaldas venait souvent à l'hôtel de Plesguen.

Il y apportait les résultats de ses consultations juridiques. Journellement, il voyait des gens de loi, mais non de ceux dont l'opinion eût mis à l'aise la conscience de Marc. Bien que véritablement convaincu, le métis n'agissait point avec la franchise qui sied à un champion du bon droit. Son naturel méfiant et cauteleux, peut-être aussi l'épouvante que lui inspirait M. de Valcor, l'incitait à un travail de taupe, qui, précisément, aggravait la résistance de Marc.

— « Ces gens dont vous prenez les avis ne me paraissent pas sûrs, » faisait observer le gentilhomme.

— « Il ne s'agit pas de leur confier l'affaire, mais seulement de savoir par eux ce qu'elle vaut, au point de vue légal, et comment l'entreprendre. »

Au fond, Escaldas pensait qu'avec ces louches alliés il s'assurait la chance de se faire attribuer une forte part du butin, en cas de réussite, parce que les gaillards y trouveraient leur compte. Tandis que, s'il se démunissait de ses preuves entre des mains habituées aux besognes nettes, il lui deviendrait plus difficile d'en faire marché.

Le prince Gairlance, qui, bientôt, le rejoignit à Paris, unit ses efforts à ceux du métis pour

décider M. de Plesguen à ouvrir les hostilités.

Gilbert, dans le voluptueux vertige de son irrégulière lune de miel avec Bertrande, éprouvait une difficulté grande à jouer le rôle d'un soupirant auprès de Françoise de Plesguen. Il ne s'y appliquait pas outre mesure, d'ailleurs. Les conditions du mariage étaient bien établies. C'était l'héritière de Valcor dont il était le fiancé. Affaire à M. de Plesguen de conquérir judiciairement ce titre à sa fille. La froideur même du prétendant devait stimuler celle-ci, la contraindre à jeter le vieux gentilhomme dans l'aventure.

Pour forcer la main à ce plaideur récalcitrant, Escaldas et Gairlance, d'accord avec les équivoques gens d'affaires qui leur servaient de conseils, eurent l'idée de lancer ce qu'ils appelaient « un pétard », dans les journaux.

Les feuilles sérieuses hésitèrent devant l'étrangeté de la nouvelle et son caractère diffamatoire. Cependant, ce bruit sensationnel commença de circuler dans les bureaux de rédaction. Les « on dit », « on prétend », « un gros scandale à l'horizon », filtrèrent dans les colonnes. De petits aboyeurs quotidiens y mirent moins de façons, surtout ceux qui tarifent l'injure à tant la ligne. Le nom du marquis de Valcor y parut en toutes lettres.

C'était sur une de ces informations de la première heure que, par hasard, était tombé le négociant bâlois, qui en parla tout haut près de Mme de Ferneuse. Il avait lu l'entrefilet sur un grand journal, qui, le découpant dans une feuille de chou, se donnait le plaisir de l'offrir à ses

lecteurs, tout en en laissant la responsabilité au hasardeux confrère.

Ce jour-là était à peu près le dernier où il fut permis à des Parisiens, même en voyage, de s'étonner comme le firent les voisins de la comtesse, à l'ouïe de ce qui n'était encore qu'un racontar. Lorsque des révélations si bien faites pour allécher la malignité publique ne tombent pas tout de suite, comme des outres gonflées de vent que le moindre coup d'épingle suffit à crever, elles s'enflent promptement jusqu'à des proportions formidables. Moins d'une semaine après le choc qui avait abasourdi la comtesse de Ferneuse, d'autant plus qu'il l'atteignait dans un si calme et lointain refuge, toutes les conversations de toutes les tables d'hôte, dans les sites fréquentés d'Europe, prenaient pour texte principal ce qu'on nommait « le mystère de Valcor », ce qui allait bientôt devenir, avec un retentissement inouï, « l'Affaire Valcor ».

Un après-midi, vers cinq heures, Escaldas était en conférence avec M. de Plesguen, dans le réduit encombré de vieux meubles et de livres qui servait à celui-ci de cabinet de travail, lorsque l'unique servante vint annoncer M. le marquis de Valcor.

Les deux hommes tressaillirent. Le Bolivien devint blême.

— « Attendez!... » cria-t-il à la domestique. Et, s'adressant à Marc : « Ne le recevez pas... Faites-moi partir... Cachez-moi... Tout serait perdu s'il me voyait ici.

— Mais, monsieur, » fit Plesguen, dans une de ses impulsions cassantes, « auriez-vous

donc si mauvaise conscience? Vous me faites singulièrement douter de notre droit.

— Vous ne connaissez pas cet homme, » dit le métis. « S'il sait d'où part le coup, il le préviendra. Notre seule chance est d'avoir de l'avance sur lui, par l'ignorance où il est de notre entente et de nos armes. »

Marc eut un geste, comme pour dire : « Soit! » et il ouvrit une porte qui donnait sur un couloir intérieur.

— « Indiquez à monsieur l'escalier de service, » dit-il à sa bonne, avec l'attitude et le ton de congédier un valet.

Il regarda s'effacer la silhouette hâtive, le dos fuyant.

« Si ce n'était qu'un maître chanteur! » murmura-t-il. « En ce cas, je me ferais sauter la cervelle... Ah! Françoise, tu joues l'honneur de ton père, mais sa vie aussi, dans ta folie d'ambition et d'amour! »

Cette apostrophe ne fut entendue de personne. Jamais M. de Plesguen ne l'aurait formulée devant sa fille. Un reproche à cette enfant... Dieu! S'il devait mourir de tout cela, il s'arrangerait de façon à ce que, de sa tombe même, ne sortît pas un reproche qui pût atteindre la chérie.

« A l'autre, maintenant, » dit-il en se dirigeant vers le salon.

Il prévoyait une explication atrocement pénible. Mais il était brave en face de tout, hors sa conscience. Son doute intime l'effrayait plus que la colère de l'homme trahi. Le front haut, mais sans avancer la main, il affronta le maître de Valcor.

Celui-ci, de son pénétrant regard bleu, plein de mâle douceur, examina la physionomie glacée.

— « Eh quoi! Marc, c'est donc vrai?... Tu es devenu mon ennemi?... Tu ne m'embrasses pas?

— Mais vous, monsieur, » riposta Plesguen, « est-ce en ami que vous accourez, à l'improviste, de Bretagne, pour me rendre visite?

— Oh! à l'improviste!... » sourit Renaud. « Je crois que, toi aussi, tu as quitté Valcor plutôt à l'improviste. Cela prouve seulement que nous étions pressés tous les deux. Toi, de me déclarer la guerre, de tenter de me dépouiller, moi, de te prendre dans mes bras pour t'arrêter sur le bord de l'abîme où tu te lances. Ce n'est pas la peur qui m'amène, Marc. S'effraie-t-on de vaines ombres, sans apparence de réalité? Et ce n'est pas la colère. S'irrite-t-on contre quelqu'un qui vous injurie en rêve? Je n'imaginais d'ailleurs même pas qu'il y eût rien de fondé dans les viles insinuations des journaux. Ton départ seul m'avait fait réfléchir. Ton aspect m'éclaire. Eh bien, moi, je te tends la main et je te dis : « Voyons, Marc, dans quel chemin périlleux es-tu entré? Où vas-tu? Où conduis-tu notre chère Françoise? Dans quelle boue veux-tu nous faire glisser tous? Tu ne conquerras aucune des chimères qui te leurrent, et tu compromettras plus ou moins, en toi ou en moi, ou en nous deux — car la calomnie ne s'efface jamais — ce qui t'est cher par-dessus tout, l'honneur de notre maison. »

M. de Plesguen avait écouté ceci en un silence

profond, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux enfoncés dans ceux de son cousin.

Les deux hommes restaient debout, et le contraste entre eux apparaissait frappant. Ils ne se ressemblaient que par la stature, également haute. Mais celle de Marc, d'une maigreur frêle, semblait dressée par sa volonté seule, tandis que la robuste sveltesse de Renaud indiquait une vigueur peu ordinaire. Jamais on n'eût dit que leur âge était à peine distant de quelques années. L'un gardait l'apparence de la jeunesse. L'autre avait prématurément l'air d'un vieillard.

Devant le mutisme de M. de Plesguen, le marquis de Valcor s'assit, comme pour lui laisser tout le temps de réfléchir et de répondre.

Marc, à son tour, se laissa tomber dans un fauteuil avec un visible accablement.

— « Voyons, » reprit affectueusement Renaud, « qui t'inspire les idées insensées suivant lesquelles tu parais vouloir agir? Dis-moi leur source et dis-moi leur but. Pour la source, je te démontrerai qu'elle est perfide et trouble. Pour le but, j'examinerai si tu ne saurais l'atteindre qu'en me passant sur le corps. Tu souhaites quelque chose pour Françoise, n'est-ce pas? Car je te connais trop désintéressé en ce qui te concerne. Alors, quoi? Est-ce que je n'aime pas ta fille presque à l'égal de la mienne? Ne ferais-je pas tout au monde pour réaliser ses rêves, si elle en a? »

Ces paroles cordiales et simples, l'accent de cette voix, l'aspect de ce visage, considéré pendant des années comme celui d'un frère,

troublaient profondément M. de Plesguen. Autre chose le troublait davantage : l'effort intérieur par lequel il remontait dans le passé, essayant de retenir, de fixer quelque trait parmi le pâle tourbillon des souvenirs.

Quand il ouvrit enfin la bouche, ce fut pour poser une question inattendue. Revenant au nom et au tutoiement familiers, il interpella brusquement son cousin :

— « Renaud, » dit-il avec une certaine émotion dans la voix, « te souviens-tu de ce jour où j'étais en vacance à Valcor, et où nous avons couronné le cheval, sur la côte de Guilers, en revenant de la foire de Saint-Renan ? »

Un sourire mélancolique flotta sur les lèvres du marquis.

— « Comment veux-tu que j'aie oublié un seul détail de cette journée-là ?

— Te rappelles-tu le nom du cheval ?

— Scapin. C'était un alezan auquel mon père tenait beaucoup. Tu ne savais pas conduire, mais tu en avais une envie si folle que je te laissai les rênes. En descendant la côte de Guilers, Scapin, effrayé par un chien qui sortait tout ruisselant d'un fossé plein d'eau, fit un écart, et, ramené trop brusquement, croisa les pieds, tomba sous la poussée de la voiture. Il avait le genou entamé. Je vois encore ton visage pâle, tes yeux pleins de larmes.

— Oui, » interrompit Marc. « Je pleurai presque, malgré ma moustache naissante dont j'étais fier. Et toi — si c'était toi — tu n'étais qu'un gamin. Cependant...

— Si c'était moi !...

— Continue, continue, dis la suite, » fit M. de Plesguen, haletant.

— « Tu choisis mal ton épreuve, » reprit son cousin, non sans amertume. « Demande-moi donc des souvenirs plus insignifiants. Si je joue un rôle, je dois en connaître au moins les grandes lignes et m'être fait renseigner sur ce qui touche les derniers moments du feu marquis de Valcor. »

Bouleversé par cette évocation si précise, Marc l'écoutait.

— « Oui, va, tout m'est présent à la mémoire. Je voulais prendre la faute sur moi, dire à mon père que le cheval s'était couronné dans mes mains. Tu refusais, tellement effaré pourtant de ta maladresse que tu n'osais rentrer au château. Et il y eut encore un autre débat de générosité, parce que le groom proposait de s'accuser à son tour. Et j'ignore jusqu'à maintenant qui de nous aurait passé pour le coupable. Car, en rentrant, très attardés d'avoir ramené Scapin au pas, nous trouvâmes mon pauvre père en proie à la première crise de cette angine de poitrine qui allait l'emporter si peu après.

— Qui nous donna la triste nouvelle ?

— Mais... le portier de la grille d'honneur. Il venait de voir passer le médecin. Là, pour aller plus vite, nous laissâmes le dog-cart avec Scapin, qui boitait bas, et nous nous mîmes à courir comme des fous, en remontant l'avenue vers la maison. »

Devant une telle sûreté de détails, dans un récit qui les reportait à la douzième année de Renaud, M. de Plesguen demeurait abasourdi.

Son cousin poursuivit tranquillement :

— « Je te le répète, cette épreuve ne compte pas. Veux-tu que je te rémémore autre chose? Tiens, dans les mêmes vacances de cette année-là. Ce furent tes dernières à Valcor. Tu devins étudiant tout de suite après, et moi, désormais orphelin, je passai mes étés chez mon grand-père maternel, mort plus tard, pendant mon séjour en Amérique, le comte de Lieurey. Voyons?... Eh bien, je te rappellerai cette nuit en mer, dans un bateau de pêche, pour voir retirer au matin les filets, transformés en une nappe d'argent par la multitude des sardines pincées aux ouïes. Ah! tu en as encore le frisson. As-tu été assez malade! Et les pêcheurs étaient-ils assez furieux, tout en se moquant de toi, parce que tes hoquets convulsifs troublaient le silence indispensable pour cette pêche. »

L'adolescent délicat et un peu faible qu'évoquait de Valcor se retrouvait dans l'homme vieillissant et éperdu qui l'écoutait.

— « Ah! Renaud... Assez... Tout cela vit dans ton cœur comme dans le mien! Tu es mon cousin, mon ami d'enfance, mon frère... Je ne peux pas douter de toi... »

Il se levait, balbutiant, les bras étendus, lorsqu'une porte s'ouvrit.

Françoise entra dans le salon.

Elle venait d'apprendre par la servante la présence du marquis.

Son seul aspect, la vue de ce jeune visage tiré de haine et dont la grâce fragile s'effaçait sous l'aridité d'anxieuses passions, suspendit l'élan de Marc et inquiéta Renaud.

— « Mon père, » dit Mlle de Plesguen d'une voix acide, « ne m'aviez-vous pas déclaré que, dorénavant, nous n'aurions plus avec les usurpateurs de Valcor que les relations judiciaires ?

— Mon enfant, » commença Marc, « ton oncle vient d'éveiller nos... »

Il n'acheva pas. La grêle strideur d'un rire affecté l'interrompit.

— « Mon oncle ? » Qu'est-ce que ce mot ? Je n'ai plus d'oncle. Allons, mon pauvre papa... Le comédien est trop fort pour vous... Mais n'oubliez pas les preuves que nous possédons.

— Ma petite Françoise ! » s'écria douloureusement Renaud. « Est-ce toi qui parles ? Quels sont les misérables qui ont abusé de ta candeur ? Des preuves ? Mais je viens d'en donner à ton père... On t'a prise au réseau d'une machination affreuse. Enfant imprudente... Quels sont ceux qui t'égarent de la sorte ? Prends garde ! »

Elle le dévisagea, frémissante, toutes ses jeunes fibres palpitant d'émotion et aussi d'une vague frayeur. Mais l'amour et la jalousie la soulevaient. Tant pis ! elle livrerait la bataille, quitte à mourir si elle devait la perdre.

— « Monsieur, » dit-elle, « si vous ne quittez pas cette maison, c'est moi qui m'en irai. Que mon père choisisse.

— Françoise ! »

Le même cri échappa aux deux hommes.

M. de Valcor ajouta, de sa voix caressante et profonde, avec laquelle il désarmait les volontés :

— « Pense à Micheline. Elle est presque une sœur pour toi.

— Micheline ne m'est rien, et vous le savez parfaitement, » lança-t-elle.

Valcor sursauta sous le choc. C'était d'une si énergique assurance! Que prétendait la jeune téméraire? Insinuation contre l'identité du marquis? Allusion à cet échange d'une fillette morte contre une vivante qu'avait raconté Renaud à la seule Mme de Ferneuse? Au piège de quelle vérité ou de quel mensonge essayait-elle de le prendre?

Il haussa les épaules, la regarda de haut.

Chétive adversaire, cette petite fille affolée d'ambition, ignorante de la loi et des hommes, frêle guêpe furieuse, se heurtant à la glace imbrisable derrière laquelle brillent les fruits tentateurs.

Une dure et dédaigneuse expression changea la physionomie séduisante de Renaud.

— « Vous voulez la guerre. A votre aise! » dit-il, en toisant successivement la fille et le père.

Celui-ci esquissa un mouvement, que Françoise arrêta en s'attachant à son bras.

— « Oui, la guerre! » s'écria-t-elle.

M. de Plesguen se dégagea de la nerveuse étreinte, alla s'asseoir à l'écart, et, sans mot dire, cacha son visage dans ses mains.

— « Mon pauvre Marc! » lui dit Renaud. « Suis donc cette jeune insensée jusqu'à l'abîme. Marche contre moi, contre l'honneur de notre maison, contre ta conscience. Que ce crime familial retombe sur toi et sur elle! Adieu! »

Et il s'en alla.

XVI

HOSTILITÉS

Dès le soir même de la visite faite à M. de Plesguen par Renaud, José Escaldas revint rue de Verneuil, anxieux de savoir si son nom avait été prononcé au cours de l'entrevue.

— « Il n'a pas été question de vous, » lui affirma le vieux gentilhomme.

La pâleur et la tristesse de Marc frappèrent le Bolivien.

— « Vous a-t-il donc menacé? » demanda-t-il.

— Pis que cela.

— Et quoi donc? » fit le métis, inquiet.

— « Il m'a rejeté au plus profond de mes angoisses et de mes doutes. Si vous aviez entendu ce qu'il m'a dit, les souvenirs d'enfance connus de lui seul et de moi, qu'il a précisés de la façon la plus minutieuse! Si vous l'aviez vu!... »

Sur ce mot, M. de Plesguen regardait son in-

terlocuteur et comparait mentalement la vulgarité, la visible bassesse d'âme de celui-ci, — qu'il acceptait pour allié, — avec l'élégance morale, la dignité si ferme, si douce, de celui-là, — que, tout à l'heure, il offensait et rejetait. Quel contraste !

— « Le prodigieux comédien vous a roulé ? » dit Escaldas.

— « Comédien... » répéta Marc. « C'est le mot de ma fille.

— Sérieusement, » s'écria le Bolivien, « est-ce que ce diable incarné vous a repris ? Vous savez que je suis sûr, maintenant... — écoutez bien — sûr de vous faire gagner votre procès.

— Mais si je le gagne, grâce à d'extraordinaires apparences, et qu'au fond je garde la conviction... »

Escaldas bondit.

— « Mais vous êtes fou, mon cher monsieur ! Vous êtes fou !... Comment pouvez-vous supposer que les apparences suffiraient à faire déposséder un pareil personnage de son état civil, de son titre, de ses biens ? Ce n'est pas une apparence qu'il faudra, ce n'est pas une présomption, ce n'est pas même une preuve : ce sont vingt preuves ! Et je les aurai ! » conclut-il triomphalement.

José ajouta :

— « Je viens de recevoir une dépêche. Savez-vous qui fait route vers la France à l'heure actuelle ? Qui sera ici dans deux ou trois semaines ?

— Non, » dit Plesguen.

— « Rafaël Pabro, le vieil employé de la mai-

son Rosalez, cette banque de La Paz, où se sont présentés jadis le véritable Renaud de Valcor et son sosie. Ce bonhomme est le seul être, à ma connaissance, qui ait vu l'un et l'autre, qui puisse témoigner de leur fabuleuse ressemblance. Je l'ai décidé à faire le voyage.

— Nous apporte-t-il la lettre où Renaud présentait aux banquiers cet autre lui-même ?

— Non. Nous en avons la photographie. Pour l'authenticité de l'original, mieux vaut qu'il reste là-bas, dans les archives de la maison. Les directeurs actuels, gens dont la bonne foi ne saurait être mise en doute, le produiront quand ils en seront requis par la justice. D'ailleurs, Pabro n'en avait pas la garde. Il aurait dû voler ce document, qui, produit de la sorte, ne manquerait pas d'être récusé comme faux. Ne comprenez-vous pas ?

— Si, » dit Marc.

Et il murmura rêveusement :

— « C'est pourtant bizarre, en effet, la présence auprès de Renaud, à cette époque, d'un compagnon qui aurait eu toute sa confiance, qui lui aurait ressemblé comme un frère, et dont il ne resterait aucune trace. Qui serait cet individu ? Dans quel néant aurait-il glissé ?

— Un des deux a supprimé l'autre, » dit Escaldas.

— « Mais d'où venait cet inconnu ? »

José haussa les épaules.

— « Cela se découvrira au procès. »

En prononçant ce mot de procès, le métis coula un regard en dessous vers M. de Plesguen. Celui-ci le relèverait-il, protesterait-il ? Ébranlé par

sa conversation de l'après-midi avec Valcor, le sentimental incorrigible n'abandonnait-il pas la lutte ?

Marc ne dit rien. Tout à l'heure, sa fille lui avait arraché le serment qu'il irait jusqu'au bout. Il traînerait, sur ces chemins de dénonciations, de procédure, de scandale, son âme récalcitrante. Rien, pensait-il, n'apaiserait en lui la nausée de ce qu'il allait faire — pas même la victoire, parce que la victoire ne bâillonnerait pas en lui la voix des protestations secrètes.

Cependant le marquis de Valcor, en présence de l'attaque imminente, commençait à combiner ses mesures défensives.

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour deviner que José Escaldas était dans l'affaire. Toutefois, il ne se doutait pas que le Bolivien en fût le promoteur. Celui-ci avait patiemment dissimulé les impressions recueillies dans son dernier voyage en Amérique, la sourde enquête conduite là-bas, les documents vrais ou faux dont l'ensemble formait une machine de guerre étonnamment bien ajustée.

Valcor ne le soupçonna que sur sa brusque disparition, et aussi parce qu'il était certain de sa haine.

Cette haine, il l'avait à la fois ménagée et dédaignée, n'ayant jamais eu l'air de s'en apercevoir, même à l'époque lointaine où, ravisseur de la jolie Vamahiré, il avait surpris, dans les yeux noirs du Bolivien, des regards qui glaçaient pour une seconde le sang chaud et audacieux de ses veines. Mais il avait cru limer les ongles et

les crocs de la bête fauve en l'asservissant par l'abondance de la pâture. Grâce à lui, le métis menait une vie opulente et oisive. Et Renaud s'était bien gardé de jamais lui mettre aux mains, fût-ce pour l'acheter définitivement, un capital qui lui eût assuré l'indépendance. En outre, il avait pris soin de faire entendre qu'il ne lui laissait rien par testament. L'intérêt de l'homme garantissait donc sa propre sécurité. Jamais, à son esprit, ne s'était présentée cette conception que les deux choses pussent un jour cesser de marcher ensemble, et que la cupidité du métis pût s'accorder avec la rancune.

« Ce sournois de Marc lui aura fait briller aux yeux l'espoir de quelque prime énorme, » pensa Renaud. « Que vaudrait une surenchère pour prévenir un éclat? Rien, » conclut-il promptement, avec une logique foudroyante appuyée sur la connaissance des hommes. « Si ce misérable n'a que l'intention de me faire chanter, il viendra de lui-même proposer son prix. S'il poursuit une vengeance, je l'y déterminerais d'autant plus fortement que j'aurais l'air de le craindre. Laissons ce demi-Peau-Rouge dans le mépris où je le tiens depuis vingt ans. Par Dieu! j'en briserai bien d'autres que cette vermine, si l'on ose toucher au nom que je porte! »

Quant au prince de Villingen, la pensée du marquis ne se porta pas de son côté un seul instant. Gilbert avait quitté le château de Valcor avec les grâces les plus courtoises, après les deux semaines pour lesquelles il avait accepté une invitation. Renaud ignorait que le jeune homme fût resté à Brest, et encore bien plus qu'il s'attardât

dans un si proche voisinage pour séduire Bertrande Gaël. Les phases de cette séduction, conduite avec une infaillible maîtrise amoureuse, demeuraient le secret du jeune viveur et de sa naïve conquête. Quand au dénouement de la déloyale idylle, — la fuite de Bertrande, — M. de Valcor n'avait pu en être informé. Lui-même était parti pour la capitale avant que la vieille Mathurine, atterrée par la disparition de sa petite-fille, eût assez complètement perdu l'espoir de la voir revenir pour se résoudre à révéler cette honte, — fût-ce à leur protecteur.

Grâce au bavardage de la petite bergère rencontrée par la fugitive dans la lande, le bruit courait que la jolie fille aux Gaël était retournée dans son couvent. « Trop fiérote pour épouser un gars de *cheux* nous, » disait-on. « Elle aime mieux porter la cornette, sous laquelle on ne distingue pas une duchesse d'une sardinière. C'est le démon de l'orgueil qui fait cadeau de cette âme-là au bon Dieu. »

L'aïeule en avait eu d'abord la conviction. De bonne foi, elle avait confirmé les on-dit. Mais, inquiète cependant et révoltée de ce départ sans adieu, elle prit une plume, et, de sa grosse écriture appliquée, avec beaucoup d'efforts, elle écrivit à la supérieure des Géraldines de Quimper. La réponse arriva par retour du courrier. Bertrande n'avait pas reparu au couvent.

La malheureuse!... Où était-elle?...

Sans doute, entraînée par sa marotte de faire fortune à Paris comme dentellière, elle avait couru au piège brillant de la redoutable ville, ainsi qu'une mouette qui va se briser contre le

cristal dur et éblouissant d'un phare. Comment la retrouver dans ce gouffre? Par quel moyen la ramener?

Mathurine songea tout de suite à prévenir le marquis de Valcor, si bon pour eux tous, et qui s'intéressait particulièrement à la petite. Il connaissait Paris. Il y avait des amis. Si elle avait su que l'un d'eux... Mais l'aïeule n'imaginait pas, dans les pires de ses transes, que sa petite-fille fût partie avec un galant. Jamais elle n'avait rencontré Gilbert. Jamais le nom du prince n'était venu jusqu'à ses oreilles. Le ravisseur avait été prudent. On ne l'avait pas rencontré avec la jeune fille. Nul ne put dire à la mère Gaël que Bertrande « fréquentait » quelqu'un.

La difficulté matérielle, pour ses vieilles jambes, d'aller jusqu'au château de Valcor, retardait moins que la difficulté morale une démarche qui semblait le suprême recours de l'infortunée grand'mère. Le marquis n'était pas facilement accessible dans cette immense demeure. Il ne s'y trouvait pas seul. Ces dames, à cause de la ressemblance gênante des deux jeunes filles, n'encourageaient pas les visites. Comment leur expliquer que celle-ci?... Implorer « Monsieur Renaud » pour qu'il fît rechercher la brebis perdue, soit! Mais s'exposer au mépris de la marquise et de Mlle Micheline, à leurs commentaires, à leurs reproches, à leur indignation, — toujours à cause de cette fâcheuse ressemblance, qui compromettait un peu la noble héritière, — cela, non. L'altière paysanne ne pouvait s'y résoudre.

Lorsque, enfin, le désespoir qui la minait eut raison de ses résistances physiques et de ses

fiers scrupules, lorsque, partie à pied pour ne pas emprunter une carriole du pays, pour ne pas faire jaser, Mathurine Gaël, à demi morte de fatigue et de chagrin, sa haute taille courbée pour la première fois de sa vie, se présenta au château de Valcor, on lui apprit que monsieur le marquis était absent depuis la veille.

— « Ah! mon Dieu! et où est-il? »

Le valet lui rit au nez.

— « Est-ce possible qu'il ne vous l'ait pas dit, ma bonne femme! »

Elle insista.

— « Nous ne savons pas.

— Et quand reviendra-t-il?

— Laissez-nous votre carte. On vous enverra une dépêche, » ricana le domestique farceur.

La vieille paysanne, qui avait remonté l'avenue jusqu'au perron principal du château, leva les yeux sur les architectures imposantes. Elle entrevit, dans le vestibule, des reflets de marbre et des luisances de bronze, avec les pâles perspectives des tapisseries claires. Elle crut défaillir sur ce seuil, sur les pierres de ces marches. Oui, sur ces marches, que, cependant...

Une force inconnue la redressa. Quelque chose de douloureux et de terrible passa dans ses prunelles pâles.

— « Valcor... » murmura-t-elle. « La valetaille se rirait de moi ici!... »

Le domestique ne saisit pas les mots. Mais l'expression de cette étrange vieille lui en imposa :

— « Voulez-vous voir madame la marquise? » demanda-t-il plus poliment.

Elle ne lui répondit pas, tourna les talons, descendit les degrés, et s'éloigna dans l'avenue, droite et muette, comme si sa vieille âme n'eût pas fléchi ni crié en elle-même sous le fardeau effroyable de la vie, comme si son vieux corps n'eût pas été plus cassant, plus usé, qu'un arbre creux jusqu'à l'écorce.

Toutefois, quand elle se crut assez loin pour ne plus sentir sur ses épaules le regard insolent du domestique, elle s'arrêta au bord de l'allée et se laissa glisser sur l'herbe.

Elle resta là, se demandant si elle pourrait se relever jamais, regardant, à travers la percée lointaine des feuillages, la façade lumineuse, l'impassible façade du château, et se rappelant...

Le même jour, et à peu près vers la même heure, M. de Valcor suivait lentement la rue de Verneuil, après sa visite à Marc et à Françoise. En les quittant, il rentra chez lui, dans l'hôtel de Servon-Tanis, héritage de sa femme, — une demeure de fort grand air, du moins quand on en avait franchi la porte extérieure, qui donnait sur la rue du Bac.

Cette porte, en retrait dans un enfoncement semi-circulaire, se dressait, énorme et massive, entre des communs bas et sans architecture. Et l'ensemble formait comme une barrière assez rébarbative entre le populeux mouvement de cette rue commerciale, passante, bruyante, et la noble tranquillité de la maison ancienne, au fond de sa vaste cour silencieuse.

Lorsque le marquis de Valcor épousa Laurence

de Servon-Tanis, il fit restaurer et meubler suivant le style cette habitation, construite sous Louis XIV, mais que les malheurs de la famille, au moment de la Révolution, laissèrent dans un état qui, peu à peu, s'en allait à la ruine.

C'était maintenant une admirable demeure, où le confort moderne se déguisait sous les élégances surannées. Résidence d'hiver, digne pendant de la résidence d'été qu'était le merveilleux château de Valcor.

Lorsque Renaud y rentra, il eut la satisfaction de trouver aux pièces occupées par lui momentanément un air habité, que les concierges, et son fidèle Firmin, amené de Bretagne, avaient eu l'art de leur donner aussitôt.

Le premier soin du marquis fut de se rendre dans son cabinet de travail, de s'asseoir devant son bureau et d'attirer à lui l'appareil mobile du téléphone

— « Allô! allô!... mademoiselle... »

Il réclama un numéro que les gens de son monde eussent été bien surpris d'entendre résonner dans ce lieu aristocratique, et sur des lèvres volontiers dédaigneuses, — celui du journal l'*Aube rouge*, une petite feuille à tapage, dont la politique, férocement socialiste et anticléricale, servait de paravent à mille violences contre les personnes, et à un système de terreur extrêmement productif.

Voltaire prétendait qu'accusé d'avoir volé les tours de Notre-Dame, il jugerait plus prudent de fuir tout d'abord que d'essayer de se disculper. La même sagesse conduisait bien des gens, menacés de diffamation par l'*Aube rouge*, à tran-

siger avec elle moyennant finances, plutôt qu'à la traduire en justice. Ceux qui prenaient ce dernier parti gagnaient généralement leur procès, cela est vrai, mais ils restaient plus ou moins déshonorés, — pour deux raisons : la première étant ce phénomène, d'ordre physique, que la fumée ne se produit pas sans feu ; la seconde, cet autre phénomène, d'ordre moral, que les calomnies étalées au cours de leur procès, ayant fait beaucoup de bruit, et le jugement fort peu, le public oubliait celui-ci pour ne se souvenir que de celles-là, ne sachant plus qui avait gagné, mais sachant parfaitement qui restait sali.

L'*Aube rouge*, la première, avait annoncé « le Scandale de Valcor. »

— « Allô, allô... Votre directeur est-il là ?

— De la part de qui ?

— Marquis de Valcor.

— Je vais le prévenir. Si monsieur le marquis veut rester à l'appareil. »

Une demi-minute ne s'était pas écoulée qu'une vibration du récepteur annonça l'approche de quelqu'un à l'autre extrémité de la ligne.

— « Allô... Ai-je l'honneur de m'adresser au marquis de Valcor ?

— Qui parle ?

— Le directeur de l'*Aube rouge*.

— Ah ! très bien. Enchanté de faire votre connaissance, » reprit la voix sardonique de Renaud. « Dites-moi... Vous avez annoncé à vos lecteurs un scandale dont mon nom ferait les frais...

— Mais... »

La réponse, d'abord hésitante, comme si le

ton du marquis eût déconcerté l'interlocuteur, s'affirma ensuite assez rogue :

— « Certainement. Nous devons la vérité au public. Or, on nous a communiqué des documents qui sont de nature à montrer que la morgue aristocratique ne sied pas à tous ceux qui arborent des blasons vieux de quinze siècles. Nous avons vu des pièces fort compromettantes pour une personnalité... »

Il cherchait un mot.

— « Pour moi, » interrompit tranquillement de Valcor.

— « Parfaitement, monsieur le marquis. Pour vous. Mais, vous savez, qui n'entend qu'une cloche... Il n'est pas dit que, si vous aviez de bons arguments à nous donner... Notre devoir est d'enregistrer le pour comme le contre. Même s'il s'agit d'adversaires politiques. La presse est un miroir.

— Fidèle, » souligna ironiquement Renaud.

Le récepteur du téléphone ne trahit pas l'effet produit par cet adjectif. M. de Valcor reprit :

— « Vous me demandez de bons arguments. Vous savez bien, mon cher directeur, » — et l'intonation se fit très significative, — « que j'en possède une multitude de ceux que vous appréciez le plus. Je les tiens à votre disposition.

— Mais, monsieur...

— Je serai aussi persuasif que vous pouvez le souhaiter... Je ne regarderai à aucun effort d'éloquence pour vous convaincre...

— Je ne demande qu'à être convaincu, marquis, » dit la voix, qui s'adoucissait.

— « Eh bien, voulez-vous prendre la peine de venir me trouver, pour que nous arrêtions ce que, dès demain?...

— Il est bien tard pour le numéro de demain. Mais je puis annoncer en dernière heure qu'un coup de théâtre inattendu fait entrer dans une nouvelle phase un scandale qui retombera sur ses promoteurs... Ou bien que le marquis de Valcor va donner un éclatant démenti... Ou bien...

— Mais non, mais non... » interposa Renaud, avec un flegme dont il s'amusait lui-même. « Je souhaite, en attendant mieux, que vous enregistriez, en dernière heure, quelque chose comme ceci : « Nous recevons les plus piquantes révélations sur l'intrigue abominable où va sombrer le nom de Valcor avec celui de Plesguen, et aussi un autre, plus ancien et illustre entre tous, celui de Servon-Tanis. Tout l'armorial français va être éclaboussé par cette boue. On entrevoit, dans cette affaire, des dessous d'une invraisemblable ignominie. C'est le cas ou jamais de dire, en parlant de cette classe abâtardie, usée, dégradée, qu'est la noblesse : « Il y a quelque chose « de pourri dans le royaume de Danemark. »

Ici Renaud se reprit :

— « Non, supprimez « de Danemark », vos lecteurs ignorent sans doute *Hamlet.* »

Le directeur de l'*Aube rouge* ne releva pas cette raillerie. Sa stupéfaction l'y laissa insensible.

— « Comment, monsieur le marquis, vous voulez?...

— Que vous me traîniez dans la fange, moi et

toute ma caste, » acheva Valcor en riant. « J'ai soif de diffamation et d'outrage.

— Mais encore faut-il que je comprenne votre but, » reprit le journaliste, devenu revêche. « Comptez-vous envoyer vos témoins à l'offenseur ?... me faire un procès ?

— Rien de tout cela. Je ne relèverai aucune des injures de votre journal. Sinon pour vous en marquer ma reconnaissance, aux conditions que vous y mettrez. »

Un silence suivit.

— « Allô ?... » fit M. de Valcor.

— « Il faut que j'aie un entretien avec vous, » dit le directeur de l'*Aube rouge*.

— « Je le crois indispensable, » riposta le marquis.

— « Tout de suite ?

— Si vous voulez.

— Dois-je vous attendre ?

— Je préfère ne pas être vu dans vos bureaux.

— Je vais donc me rendre rue du Bac.

— Vous me trouverez chez moi. »

Étant donnés les arguments annoncés par le marquis et devinés par le journaliste, — arguments de valeur, — c'est le cas de le dire, exprimés dans le style bref de billets à ordre, dont le signataire ne discuta pas le montant, — la conversation fut vite menée à bonne fin.

On arrêta ceci : l'*Aube rouge* attaquerait à fond le marquis de Valcor, couverte d'ailleurs par la famille même de celui-ci. En effet, le journal ne prendrait pas à son compte les accusations, mais annoncerait qu'un procès allait s'ouvrir, intenté

par M. de Plesguen, et basé sur les preuves que possédait ce gentilhomme de la fausse personnalité de son soi-disant cousin. Renaud de Valcor, explorateur célèbre, propriétaire des plus grandes plantations de caoutchouc du monde, millionnaire authentique, conseiller général de son département, mari d'une Servon-Tanis, n'était qu'un audacieux aventurier, un bandit sorti des bas-fonds sociaux, portant son titre, occupant sa situation sociale, grâce à la plus formidable imposture. Et voilà ce que Marc de Plesguen, seul légitime héritier du marquisat de Valcor, allait faire éclater devant les tribunaux, pour le scandale et l'émotion de l'univers.

Le directeur de l'*Aube rouge* écoutait cette nouvelle, qu'il allait, lui le premier, proclamer à grand fracas, et non plus insinuer « sous toutes réserves ». Il examinait, sans arriver à le comprendre, l'homme qui lui débitait ces choses avec une tranquille ironie, et il subissait son prestige. Courbant l'échine, voilant de respect son regard effronté, amollissant onctueusement sa voix, le socialiste de l'*Aube rouge* traitait de « monsieur le marquis », aussi bien en paroles que dans son involontaire aplatissement intérieur, l'être hautain qui débitait sur lui-même des abominations avec un air de dire : « Si vous vous avisiez de me croire, mon garçon, vous auriez affaire à moi. »

— « Ce monsieur de Plesguen est donc fou ? » demanda enfin le journaliste, et avec un tel accent de sincérité que Renaud éclata de rire.

— « Il doit être dans le vrai, puisque l'*Aube*

rouge va déclarer qu'il fait une œuvre d'épuration et de justice. »

Le directeur cligna de l'œil avec finesse, eut un sourire et un mouvement d'épaules, puis finit par murmurer :

— « Vous êtes rudement fort, monsieur le marquis. »

C'était sa persuasion, à cet homme de plume. Mais, au fond, il ne savait pas dans quel sens, au juste, agissait une force qu'il sentait si bien.

Peu lui importait, d'ailleurs, ce que M. de Valcor se garda bien de lui expliquer. Comme directeur, il marchait de confiance. Magnifiquement rétribué pour entreprendre une campagne tout à fait « dans la ligne » de son journal, — une campagne, où, quel qu'en fût le résultat, s'effriterait toujours un peu de cette façade encore brillante restée à l'aristocratie, il s'y engageait d'un cœur et d'un pied légers. Qu'un Valcor ou un Plesguen jonchât finalement le carreau, il « s'en battait l'œil », suivant sa propre expression. Seulement personne autant que le marquis ne lui avait donné l'impression d'appartenir à une classe supérieure. Il le trouvait « épatant ». Alors, tout en allant contre, il parierait désormais pour, — certain que s'il y avait un Valcor en chair et en os, c'était bien celui-là.

Renaud ne lui en demandait point tant. Jugeant nécessaire d'être vilipendé par l'*Aube rouge*, il payait pour cela, sans se soucier autrement des sentiments qu'il inspirait à l'ouvrier de cette malpropre besogne. Aussitôt cette mesure prise, il en combina d'autres. Mais il n'eut

pas le loisir d'en avancer beaucoup l'exécution avant que la première portât ses fruits. Deux ou trois articles de l'*Aube rouge* déchaînèrent des mouvements d'opinion d'une impétuosité singulière. Immédiatement, le public envisagea la question sous un autre angle qu'une simple querelle de famille. Le jet de bave lancé par le journal anarchiste atteignit bien tout ce qu'il visait. Une caste, un parti, dans son entier, jusqu'au moindre de ses membres, se sentit couvert d'éclaboussures.

Les feuilles réactionnaires eurent des ripostes foudroyantes. Que cherchait l'*Aube rouge?* A salir ce qu'il y avait de meilleur dans la noblesse de France, — non pas seulement la pureté de la race et l'ancienneté du nom, mais ce rajeunissement d'énergie, cette adaptation des qualités héréditaires aux nécessités modernes, qui montraient dans un Renaud de Valcor le véritable chevalier du XX[e] siècle. Que représentait cet homme, sinon le type accompli de ce que promettait l'union du passé avec l'avenir? Un grand nom légué par les siècles, une grande œuvre qui s'offrait aux siècles futurs. Cet explorateur, qui avait risqué sa vie dans une entreprise civilisatrice, ce savant, qui organisait une industrie agricole si utile au progrès actuel, on l'attaquait!... Et pourquoi? Parce qu'il commettait le crime de porter un nom qui avait retenti aux Croisades, qui avait vibré glorieusement sur tous les champs de bataille de notre histoire. La thèse prêtait à des variations brillantes. Elles y passèrent toutes. Les répliques ne manquèrent pas, — aussi bien dans l'*Aube*

rouge que dans les journaux de la même nuance.

Avant que les tribunaux eussent à se prononcer sur l'affaire Valcor, on disproportionnait d'avance leur jugement, dans cette compétition d'intérêts privés. On mettait leur conscience presque en face d'une question politique et sociale. L'énigme, en elle-même suffisait à passionner l'opinion. Les animosités politiques, que le moindre prétexte déchaîne en France, la généralisèrent. Croire que Renaud était le véritable marquis de Valcor, héros moderne paré de l'illustration séculaire, c'était faire acte de traditionaliste, d'homme bien pensant, de réactionnaire, pour tout dire. Déclarer qu'un imposteur avait pu jouer à s'y méprendre ce rôle magnifique, et, tout bandit qu'il était, apporter un lustre d'énergie à l'antique lignée défaillante, proclamer cette ancienne famille doublement avilie, par la parade d'un saltimbanque génial et par l'ignoble cupidité d'un Plesguen, c'était se montrer bien de son temps, au-dessus des préjugés d'Ancien Régime, adversaire résolu de l'obscurantisme, des prétentions de castes, et même de ce que l'*Aube rouge* appelait irrévérencieusement « la calotte ».

Oui, l'anticléricalisme aussi s'infiltra dans cette chicane d'héritage, parce que, dès la première heure, le petit clergé breton avait pris parti pour le bienfaiteur de la province. M. de Valcor n'eût pas mérité ce titre, dans la catholique Bretagne, s'il n'eût choisi les gens d'Église comme les premiers objets et les intermédiaires indispensables de ses largesses. Des chapelles reconstruites, des calvaires relevés, des pèleri-

nages remis en faveur, des congrégations dotées d'établissements charitables, telles étaient les œuvres journalières de sa générosité, inépuisable comme sa fortune. Dès qu'on apprit les attaques dirigées contre cette providence du pays, ce fut un tollé dans le Finistère, et même au delà. Les curés, au prêche, dénoncèrent les machinations de Satan et le damnable esprit du siècle, qui ne respectait rien, qui démolissait les tabernacles vivants, réceptacles des antiques vertus et forteresses de la foi.

Renaud de Valcor avait pris soin de s'assurer un tirage spécial et considérable de l'*Aube rouge*. Il en fit répandre dans son département des milliers de numéros. L'extravagance du ton adopté dans les articles, et les généralisations grossières contre des principes sacrés pour tant de gens, eussent disposé en sa faveur même des ennemis, — au moins des ennemis loyaux. Quel n'en fut pas l'effet sur des âmes dévouées à sa personne jusqu'au fanatisme!

Dès que l'instruction fut ouverte, des manifestations se produisirent à Valcor. Les gens venaient par bandes, souvent de très loin, comme pour les Pardons, et demandaient à protester sous les fenêtres du château. On les autorisait à traverser le parc. Ils acclamaient jusqu'à ce que la marquise et sa fille parussent. Quand Renaud séjournait là, entre ses voyages à Paris, et qu'il se montrait, c'était du délire. M. de Valcor faisait défoncer des tonneaux de cidre, pour rafraîchir les gosiers fatigués de crier, et l'enthousiasme se déchaînait de plus belle.

Il y eut mieux. Mais ceci vint plus tard. Le

député de l'arrondissement, un des plus muets représentants de l'Ancien Régime à la Chambre, allait, sous la pression du sentiment populaire, donner sa démission, pour que ses électeurs pussent envoyer au Parlement le marquis de Valcor.

XVII

SUPPLICE D'AMOUR

« Vous admirez ces dentelles... Il ne tiendrait qu'à vous de les porter, ma jolie enfant. »

Cette insinuation d'un galant promeneur fut glissée à mi-voix dans l'oreille d'une jeune femme, qui, devant l'étalage d'un magasin, avenue de l'Opéra, semblait figée dans une contemplation attentive.

La personne ainsi interpellée se tourna, surprise, et leva sur l'indiscret deux admirables yeux, clairs comme de l'eau traversée de soleil. Ils exprimaient tant de candeur et de tristesse, que le trop aimable passant tressaillit, peu préparé au doux choc d'un tel regard. L'expression douloureuse et ingénue de cette ravissante figure le déconcerta. Certain qu'il se fourvoyait absolument, il balbutia une excuse, salua, s'écarta.

A dix pas, il se retourna, véritablement impressionné, ne pouvant se résoudre à s'éloigner

sans rien savoir de l'inconnue. Il la vit debout à la même place, les yeux de nouveau fixés sur la devanture. Alors il remarqua, suspendu à son doigt par une ficelle, un mince paquet. Elle eut un mouvement comme pour s'en aller, revint, hésita, et finalement, pénétra dans la boutique.

Le promeneur, à son tour, rétrograda jusqu'à la vitrine où s'étalaient les dentelles. L'électricité flamboyait dans le magasin élégant. Il y aperçut la jolie personne. Elle lui tournait le dos. Dans le ruissellement de lumière, sa toilette lui parut plus chétive et de plus mauvais goût que dans le jour bleuâtre et mourant du dehors. Elle ouvrait son petit paquet, donnait une explication. Un commis l'emmena vers le fond de la boutique. Le suiveur, énervé, haussa les épaules et partit pour de bon. Jamais il ne devait connaître le secret des doux yeux tristes qui, pendant quelques minutes, avaient brillé mystérieusement sur son âme.

Dans le magasin, la visiteuse disait :

— « Pardon... Je voudrais savoir... Est-ce qu'on m'achèterait de la dentelle ?... »

A peine les employés distinguèrent-ils les mots, timidement prononcés. Aucun d'eux ne s'empressait. La cliente payait si peu de mine !

Elle défit sa ficelle et son papier, déplia un col en guipure d'Irlande.

— « Je n'en demanderai pas beaucoup, » murmura-t-elle.

Un commis, enfin, comprit.

— « Voyez la directrice, » dit-il, faisant deux pas vers l'arrière-magasin, d'où, sur son appel respectueux, émana une dame imposante.

— « Qu'est-ce que c'est?... Non, non, ma petite, » s'écria-t-elle, après un coup d'œil dédaigneux au patient ouvrage. « Nous avons nos fournisseurs, nos modèles...

— Regardez seulement, madame. Je vous en prie!...

— Inutile. Une maison comme la nôtre n'achète pas aux revendeurs.

— Ce col est neuf. Je l'ai fait.

— Qui le prouve? » dit la patronne.

Et elle coupa l'entretien, disparut dans l'arrière-boutique.

Rouge comme une cerise, les larmes aux yeux, tête basse, la jeune fille quitta le magasin, devinant, entendant presque les sarcasmes des commis :

— « Elle vient de le chiper au Louvre, son col.

— D'où sort-elle pour oser offrir ça ici?

— Avez-vous vu comme elle a un chouette museau, la mâtine?

— Soyez tranquilles sur son compte. Avec cette frimousse, elle fera bientôt un autre métier.

— Oui, mais elle ne nous donnera pas sa pratique. »

Ils éclatèrent de rire, pour devenir brusquement graves et obséquieux. Une demi-mondaine de marque, cliente incomparable, gâcheuse notoire, dont, précisément, les dentelles balayaient quelques ordures sur le bitume, venait de descendre de sa voiture électrique. Et le valet de pied, ayant refermé la portière, la suivait jusqu'au magasin en portant un petit carton.

La jeune ouvrière, qui n'avait pas réussi à vendre son col, traversa l'avenue de l'Opéra dans

la direction du marché Saint-Honoré. Elle gagna la rue du même nom et remonta le faubourg. Elle n'avait plus cette allure incertaine qui, tout à l'heure, enhardissait le suiveur galant et curieux. Elle renonçait à placer son ouvrage, et rentrait tout droit chez elle.

« Chez elle!... » Quelle ironie dans ce mot, pour la pauvre petite Bretonne, transplantée de sa province et de son humble maison. Le seul « chez-soi » de la triste enfant, c'était là-bas, au bord des flots, moins sauvages que les rues tumultueuses où elle entendait gronder tant de forces dévorantes et hostiles. Mais, ce « chez-soi », elle ne le reverrait plus. Jamais plus elle ne reposerait sa tête, dans l'asile familier, sur l'oreiller de toile rude, au bruit sourd de l'Océan battant contre la falaise. Non, il n'y fallait pas penser. La tombe était plus accessible que la maison des Gaël, pour celle dont un fardeau d'opprobre alourdissait le pas ce soir.

Arrivée à la hauteur de l'avenue Marigny, Bertrande se trouva si lasse qu'elle se détourna un instant de son chemin pour s'asseoir sur un banc. Et, tout de suite, dès que le mouvement de la course, la bousculade des passants ou leurs propositions intempestives ne dispersèrent plus ses pensées, toutes se concentrèrent en une seule, obsédante et terrible : sa maternité prochaine, dont les symptômes la consternaient. De nouveau, pour la millième fois, elle fit le compte des courtes semaines heureuses, dans le passé, et des mois trop rapides qui la menaient vers le terme redoutable.

Elle avait quitté la Bretagne au commence-

ment de juillet. On était au milieu d'octobre. Encore autant de jours, et elle serait mère... Mère sans mari... Mère d'un enfant qui n'aurait pas de père. Comment ferait-elle pour vivre, avec le regret mortel qui brisait ses forces? Comment nourrirait-elle son enfant?

Le prince Gairlance n'avait pas cessé d'aimer celle qu'il avait séduite. Mais il l'aimait à la façon dont un jeune homme de son monde aime une pauvre fille : avec le dédain et la gêne de l'humble maîtresse, si elle n'a pas le vice nécessaire pour se transformer en une créature de luxe, de scandale et de vanité. Gilbert, s'il avait été riche, n'aurait pas manqué de générosité envers une conquête assez belle pour qu'il s'en parât fièrement. A peine se fût-il fait scrupule d'afficher sa liaison, par égard pour Mlle de Plesguen. Il savait Françoise assez éprise pour tout lui pardonner, et il ne serait son fiancé officiel que si elle devenait légalement l'héritière de Valcor. Pour le moment, elle n'avait sur lui que les droits qu'il voulait bien lui donner. Malgré l'honnêteté foncière de Bertrande, qui ne voulait pour rien au monde mêler l'intérêt à son amour, maintenant qu'elle ne pouvait plus croire aux Princes Charmants épousant des filles de pêcheurs, elle était trop passionnément soumise au maître de son cœur pour lui résister en rien. Donc, s'il avait possédé de la fortune, il l'eût pliée à son caprice, il l'eût dépravée en lui faisant connaître un genre d'existence dont elle n'aurait pu se passer ensuite, accepter un étalage de honte fastueuse dont elle aurait pris l'abominable accoutumance.

Mais le prince Gairlance de Villingen n'avait que des dettes. La faculté même de les accroître commençait à lui manquer. Le peu de crédit qui lui restait encore, il le ménageait soigneusement pour le mettre au service de l'intérêt immense qu'il poursuivait : la conquête de l'héritage de Valcor pour son futur beau-père, M. de Plesguen. Ses relations, ses influences, ses amitiés, les sommes gagnées au jeu, l'effort de son intelligence, tout ce qu'il était, tout ce qu'il détenait, il le tendait vers ce but unique. Sans l'âpreté que José Escaldas et lui-même apportaient à la lutte, l'être timoré, confiant, naïvement simple, qu'était Marc, eût reculé dès les premiers pas, ou bien eût abandonné sa cause dans l'engrenage de la justice, dont il supposait le mécanisme ininfluençable et infaillible.

Le procès au civil avait commencé. Mais les préliminaires seuls, ordonnances, conclusions, assignations, enquêtes, avec appels et contre-appels, toute la mise en marche de l'énorme appareil judiciaire, abasourdissait le vieux gentilhomme. Il n'en revenait pas en voyant comment les choses se passaient. Sa stupeur était profonde de constater que chaque résultat partiel devenait l'objet de mille démarches, intrigues, recommandations, interventions, et que les parties, plaignantes ou défendantes, s'arrachaient à lambeaux la conscience et la volonté des gens de loi, comme des chiens qui, dans la curée, ayant saisi le même débris d'entrailles, tirent dessus, en grondant, et à pleins crocs.

A cette besogne, Escaldas et Gairlance s'activaient avec une ardeur enragée. Et, rien que

pour les tactiques avouables, — constitutions de dossiers, correspondances avec l'Amérique, recherches en Bretagne, évocations de témoins, séances chez les avoués et les avocats, stations au Palais dans les antichambres des juges, — ils dépensaient assez de temps et d'argent pour épuiser ce qu'ils en possédaient.

Dans la chaleur d'une telle campagne, la pauvre Bertrande était bien négligée. La passion de Gilbert n'avait plus la vivacité des premiers jours. Et il se refroidissait d'autant que Bertrande, ayant eu la malchance de devenir enceinte, s'obstinait dans son attitude de pauvre fille abusée, au lieu de se lancer dans la fête parisienne, de prendre gaiement son parti des choses, reconnaissante même qu'il lui eût facilité l'essor vers les triomphes promis à sa beauté.

Gilbert, en enlevant cette jolie fille, présageait cyniquement sa destinée future : elle ferait sa carrière de la galanterie. De bonne foi, il s'imaginait lui rendre service en l'y faisant entrer de plain-pied, par la grande porte. Une si parfaite créature ne pouvait s'unir à quelque brute de pêcheur vêtu de toile cirée et empestant le poisson, partager une vie misérable et grossière, se faner avant trente ans. Elle était faite pour respirer une atmosphère de luxe et d'amour, pour donner et recevoir de la joie, pour soigner sa beauté dans la nonchalance et les raffinements, par le plaisir, qui l'illuminerait, et la coquetterie, qui prolongerait sa jeunesse. En songeant que d'autres, plus fortunés que lui-même, parachèveraient son œuvre, le jeune viveur ne craignait pas les souffrances de la jalousie, parce qu'il pensait

ne donner la volée à sa colombe qu'après le plein assouvissement de son caprice. « Bertrande, » se disait-il, « me devra plus qu'à celui qui la couvrira de perles et de diamants. Car j'aurai ajouté à son charme l'éclat de l'amour que je lui inspire, et la grâce des quelques larmes que j'espère bien lui faire verser. Puis, de la jolie fille qu'elle est seulement, j'aurai fait une femme chic, ce qui vaut mieux, surtout à Paris. »

Sans doute, l'élève d'un tel maître n'avait pas les dispositions voulues pour profiter de son enseignement. Car, au lieu de « la femme chic » dont il goûtait d'avance les succès comme son œuvre, il avait fait de Bertrande cette créature triste et douteuse, qui, maintenant, se recroquevillait, sous l'accablement de sa détresse et de sa lassitude, assise dans le noir, parmi les feuilles voltigeantes d'automne, sur un banc de l'avenue Marigny.

Il n'était guère que six heures et demie, mais la nuit d'octobre pesait, opaque, dans un air mou, sous un ciel cotonneux. Les réverbères la trouaient brusquement, sans pouvoir prolonger bien loin leur roue de lumière. Cependant, du côté du faubourg Saint-Honoré, les reflets des magasins, les lanternes des voitures, rendaient le décor plus léger, plus clair, en contraste avec la pesante obscurité qu'enfermaient les arbres, le long du mur qui clôt les jardins de l'Élysée.

Dans cette obscurité, à quelques pas de Bertrande, une silhouette immobile se dressait. Un homme semblait attendre.

Elle ne le distingua des ténèbres qu'au bout d'un instant, et ne s'en préoccupa pas. S'il mé-

ditait un mauvais coup, ce n'est pas à sa pauvreté qu'il songerait à s'en prendre. Et d'ailleurs elle se trouvait sous la protection du poste, dont elle apercevait le factionnaire, à l'angle du palais. Une autre rencontre allait la faire palpiter d'émotion, secouer sa mortelle fatigue, la soulever dans une impulsion de fuite. Là-bas, de l'autre côté de la place Beauvau, quelqu'un sortait du Ministère de l'Intérieur. C'était un personnage de haute taille et de silhouette élégante. Un fin pardessus enveloppait, sans l'alourdir, sa sveltesse robuste. Les reflets de son chapeau de soie brillèrent sous la clarté du gaz. Sa démarche souple et sûre, l'aisance de son geste, marquaient une parfaite distinction.

Comme il traversait la chaussée dans la direction de l'avenue Marigny, la jeune fille assise sur le banc et l'homme qui guettait dans les ténèbres tressaillirent presque en même temps. Avec une angoisse indicible, Bertrande venait de reconnaître le marquis de Valcor.

Il avançait rapidement de son côté. Il allait l'apercevoir. Lui!... le protecteur de sa famille, le châtelain bienveillant qui montrait un intérêt si affectueux à sa grand'mère, à elle-même, qui avait pris souci de son enfance, de son adolescence, qui, pour qu'elle restât paisible et pure, s'efforçait naguère de la retenir au couvent. Il constaterait sa déchéance. Et par lui, tout le pays, sa grand'mère elle-même, apprendraient son secret de douleur et de honte. Qui sait s'il ne la contraindrait pas à retourner en Bretagne? Humiliation tellement horrible qu'elle eût préféré tout souffrir plutôt que de l'endurer. Déjà,

par les yeux de M. de Valcor, qui, dans un instant, l'auraient aperçue, il lui semblait que tous les regards de tous ceux qui l'avaient vue grandir dans l'innocence, comme une fleur fraîche et superbe, se poseraient avec ironie et mépris sur sa flétrissure.

Bertrande se dressa pour s'enfuir. Mais le marquis était si proche qu'elle risquait ainsi d'attirer son attention. Son mouvement, son allure, pouvaient la trahir. Il la connaissait si bien! Il l'avait si souvent vue bondir devant lui, quand il descendait le sentier de la falaise, et que, joyeuse, elle courait annoncer sa visite. Une prompte et sûre réflexion arrêta la malheureuse. Elle retomba assise, sortit son mouchoir, et s'en couvrit le visage, tournant le dos, le coude relevé contre le le dossier du banc. Comment la remarquerait-il, ainsi effacée, dans l'ombre? Ce grand seigneur jetterait-il seulement un coup d'œil à la pauvresse qui, dans la nuit tombante d'automne, reposait, sur un siège de hasard, ses membres sans doute brisés de travail?

En effet, le calcul était juste. Elle entendit près d'elle, sur le trottoir, le bruit élastique des bottines vernies, sans que le pas hésitât même une demi-seconde.

Un sanglot sourd la suffoqua. C'était sa Bretagne qui passait là, sans la connaître, le beau château sous le soleil, et aussi la petite maison près des flots, toute son enfance, tous ses rêves confus, les voix et les âmes, qui criaient, l'appelaient... Cela était fini, fini pour toujours!...

Mais une épouvante traversa son désespoir.

Les pas se ralentissaient. Ils s'arrêtèrent. Le bruit d'autres pas s'y était mêlé. Elle entendit une voix qui chuchotait. Celle du marquis riposta, ferme et distincte, quoique très basse :

— « En effet... Si vous êtes ce que vous dites, mieux vaut ne pas vous montrer chez moi.

— Je vous suis partout, depuis plusieurs jours, » murmurait quelqu'un. (Et Bertrande se sentit sûre que c'était la silhouette ténébreuse qui, tout à l'heure, attendait.) « Je n'ai pas encore pu vous aborder. Mais, il y a un moment, devant le Ministère, je vous ai vu renvoyer votre voiture.

— Qui me garantit, » reprit Valcor, « que vous ne me tendez pas un piège ? »

Bertrande ne discerna rien de la réponse, qui fut assez longue. Puis le marquis demanda, d'un ton rauque :

— « Cet individu est mort ?

— Il est mort. »

Un silence suivit.

Quelque chose de froid hérissa la chair, figea le sang de la jeune fille qui écoutait.

M. de Valcor reprit :

— « Écoutez bien. C'est à Montmartre que vous logez, n'est-ce pas ? »

L'inconnu donna une explication dont quelques syllabes à peine arrivèrent à Bertrande. A son tour, le marquis parlait. Mais une automobile passa, trépidant, éternuant, jetant sa vapeur nauséabonde. Puis ce fut un équipage à roues caoutchoutées, dont l'attelage agitait les sonnailles réglementaires. La jeune fille ne saisit plus qu'un ou deux lambeaux de phrases, à la

fin du colloque. Et toujours la voix distincte était celle de M. de Valcor :

— « N'essayez pas de me mettre dedans... Ce chiffon de papier, je le reconnaîtrais au bout de mille ans, entre mille reproductions identiques... »

Puis, — et ce fut le dernier mot :

— « Demain soir, à onze heures précises, je remonterai la rue de Ravignan, je passerai devant votre porte. »

Un groupe de gens survint, des rires aigus de femme mirent un écho canaille sous les arbres du jardin présidentiel. Quand ils se dissipèrent, le silence enveloppa Bertrande. Elle risqua un regard en arrière. Plus personne. Le marquis de Valcor et son interlocuteur s'étaient éloignés, — mais non point ensemble, elle avait lieu de croire.

D'ailleurs, son imagination, qui se les représentait maintenant séparés, n'allait pas au delà de cette vision inconsciente. L'entretien mystérieux n'étonnait pas, n'intriguait pas la petite Bretonne. Tout, dans la vie, et dans ce Paris vertigineux, lui demeurait tellement incompréhensible! Distinguait-elle une louche rencontre d'une entrevue normale? Une seule impression la dominait, l'avait forcée à tendre l'oreille, — pour percevoir, non pas le sens des mots, mais l'accent d'une voix bien connue. Cette impression, c'était la nostalgie de sa Bretagne. Le prestigieux personnage qui, mieux que tout autre, incarnait pour elle le pays, l'avait tenue dans un état de fascination troublée, là, debout, si près d'elle, la frôlant presque, lui

perçant l'âme de ces accents si pleins d'échos. Lui parti, elle secoua difficilement l'espèce de charme douloureux où l'avait plongée cette présence. Mais sa propre destinée l'étreignait trop rudement. Elle ne réfléchit pas à la signification de la scène, au delà de son personnel émoi.

XVIII

LE CHIFFRE MYSTÉRIEUX

BERTRANDE ignorait tout des attaques dirigées contre le marquis de Valcor, cet être presque surhumain à ses yeux, et qui planait sur son horizon d'autrefois comme une sorte de Providence. Elle était loin de se le figurer héros d'un drame tel que son propre malheur à elle paraissait auprès le naufrage d'une petite barque dans le remous d'un navire assailli par l'ouragan. La jeune fille ne lisait pas les journaux. Elle ne causait avec personne, sauf avec la logeuse chez qui l'avait installée Gilbert. Quant à celui-ci, la prudence bridait sa langue sur un pareil sujet, devant une créature naïve, dévouée d'ailleurs au marquis de Valcor, ainsi que toute sa famille, ainsi que toute la population maritime du Finistère. Puisque le bruit public, si formidable qu'il fût, n'arrivait pas jusqu'à la petite Bretonne, le mieux était d'entretenir son ignorance. Quand elle

connaîtrait enfin le débat qui soulevait tant de passions et de curiosités, point n'était besoin qu'elle soupçonnât son amant de s'y mêler en quoi que ce fût. Le prince Gairlance n'y prenait part que dans la coulisse. Son nom n'avait pas encore été jeté tout haut dans l'affaire. Plus qu'à tout autre devait-il cacher à Bertrande quel intérêt se rattachait pour lui à l'issue de ce retentissant procès? Entre la jalousie qui la saisirait contre Françoise et le traditionnel attachement des siens et d'elle-même à Renaud, pouvait-on prévoir quel coup de tête risquerait la jeune exaltée? Gilbert, déjà, n'avait pas sondé sans quelque appréhension cette âme bretonne, tenace, enthousiaste, concentrée, idéaliste et volontaire. Ce qu'il y avait entrevu ne le laissait pas tout à fait tranquille, quant à l'issue de son roman.

« Au diable les femmes qui prennent l'existence au tragique! » se disait-il quelquefois, en s'apercevant que Bertrande n'était pas le jouet frivole dont il avait cru s'amuser sans danger. Ce que la pauvre fille avait de plus noble en elle était précisément ce qui rebutait le viveur, ce qui faisait naître en lui des regrets et une basse méfiance.

Au moment même où, quittant le banc de l'avenue de Marigny, elle s'acheminait vers le haut du faubourg, regagnant son modeste garni, Gilbert s'y rendait de son côté. Une velléité amoureuse avait tout à coup, ce soir-là, fait battre plus vite le cœur du jeune homme, ce cœur devenu si calme depuis l'effervescence qui l'agitait dans le beau jour d'été, sur la route de Brest.

Peut-être aussi était-il effleuré de quelque remords... Il y avait tant de jours qu'il n'avait vu Bertrande! La pauvre fille pouvait se croire tout à fait abandonnée.

Lorsque lui vint l'idée de cette visite à sa maîtresse, le prince de Villingen se trouvait chez lui, dans son entresol de la rue Cambacérès, interdit à Bertrande par des raisons de prudence. Le futur gendre de M. de Plesguen, en rapports constants avec celui-ci, ne se souciait pas que le vieux gentilhomme rencontrât la jeune fille séduite, qu'il devait connaître de vue, et dont la ressemblance avec Micheline, tout au moins, le frapperait. Pùis, pour le viveur, c'était un principe : on n'installe jamais une femme chez soi quand on a de la tenue et qu'on sait le prix de la liberté.

Un seul homme avait reçu les confidences de Gilbert au sujet de la petite Bretonne : c'était Escaldas. Le Bolivien était un complice. Dans sa signification équivoque, le mot s'imposait à Gairlance, quoi qu'il en eût. L'entreprise où il se trouvait lancé continuait à lui paraître moins claire et moins propre qu'il n'eût souhaité. Tout en voulant croire à la justice du but, il gardait l'écœurement de l'inspiration et des moyens. Ce malaise dura quelque temps, puis Gilbert s'habitua. La personne même du métis, qu'il ne tolérait au début que comme un instrument nécessaire et méprisable, lui devint familière. José avait de l'esprit, de la gaieté, une mémoire étonnante, singulièrement garnie de silhouettes et d'anecdotes. Il aimait le jeu presque autant que Gairlance lui-même, possédait moins que lui de

scrupules, était insinuant et servile. Le jeune homme, peu à peu, le laissa pénétrer dans son intimité. Rétif au commencement, il acceptait aujourd'hui avec un plaisir qu'il ne s'avouait pas, la compagnie du souple et ingénieux personnage.

Ce jour-là, comme le crépuscule d'automne épaississait ses ombres, tous deux échangeaient des réflexions peu triomphantes, enfoncés dans des fauteuils de cuir et grillant des cigarettes, dont le parfum remplissait le fumoir du prince.

— « Cette mort est un désastre pour nous, » disait nerveusement Gilbert.

— « Vous exagérez, Gairlance, » fit le Bolivien.

C'était la première fois qu'il se risquait à l'appeler si familièrement par son nom. L'autre, préoccupé, ne s'offusqua pas.

— « Comment, j'exagère! Rafaël Pabro n'était-il pas notre plus important... je pourrais presque dire notre unique témoin?

— Notre plus important témoin n'est pas sujet aux accidents des êtres en chair et en os. Ce n'est pas un homme. C'est un papier. Et un papier sauvegardé par l'honorabilité d'une maison telle que la banque Perez Rosalez.

— Oui, certes... la lettre écrite par Valcor, où il présentait son sosie et faisait remarquer leur singulière ressemblance.

— Eh bien! Cette lettre — que le juge enquêteur va se faire envoyer par l'intermédiaire de notre consul à La Paz — elle arrivera par le prochain courrier. Elle ne tombera pas à la mer, comme cet imbécile de vieux Pabro. Et, à moins

que le navire chargé de la poste ne fasse naufrage...

— N'importe, Pabro avait vu les deux de Valcor, le faux et le vrai.

— Certes, je comptais beaucoup sur son témoignage. Mais, après tout, nous ne savons pas ce qui restait dans cette mémoire sexagénaire. Ça pouvait être la preuve définitive. Ça pouvait aussi être peu de chose. Maintenant que ça gît dans le fond de l'Océan, ne nous montons pas la tête là-dessus. Notre cause n'en est pas moins bonne. »

Quelques instants de silence passèrent, puis le prince reprit :

— « Ça ne vous semble pas drôle, à vous, Escaldas, que ce vieux ait piqué une tête, par un temps presque calme, et que personne n'ait vu l'accident?

— Je pourrais me faire cette réflexion s'il y avait lieu de soupçonner quelqu'un. Mais qui? Le rapport du capitaine marque bien qu'il n'y avait personne de suspect à bord, personne qui pût avoir intérêt à pousser à l'eau un pauvre vieillard inoffensif. Ah! si Valcor avait été du voyage!

— Savons-nous s'il n'y était pas représenté par quelque gredin à ses gages?

— Ne dites donc pas de bêtises, mon bon! » s'écria José, qui négligeait de plus en plus les formules obséquieuses. Pourtant, sur un geste surpris de son interlocuteur, il continua, d'un ton d'excuse : — « C'est vrai... Vous ne réfléchissez guère, voyons! Quand nous avons décidé Pabro à venir, le marquis ne soupçonnait rien de

la bombe qui devait lui éclater sur la tête. Comment aurait-il fait accompagner le bonhomme par un assassin ? De toutes façons, il n'aurait pas eu le temps de l'expédier d'ici. Alors quoi ? Il lui aurait fallu — toujours en lui supposant une intuition vraiment prophétique — décider, par télégramme, quelqu'un à faire le coup, quelqu'un de là-bas, qui se serait embarqué avec Pabro. C'est invraisemblable !

— Il doit avoir un tas de gens à tout faire, parmi ses sauvages, dans la Valcorie. »

Escaldas se mit à rire.

— « Ah ! de fait, si notre procès se poursuivait à La Paz, je ne donnerais pas deux pesos de notre peau, ni surtout de celle à ce grand dadais de Plesguen. Mais je ne vois pas un malin aussi terriblement fort que Renaud déposant au télégraphe une dépêche ainsi conçue : « *Prière prendre passage sur paquebot avec vieux caissier banque Gonzalez et le jeter par-dessus bastingage en cours de route.* »

— Enfin... Il y a des fatalités bizarres, tout de même, » observa rêveusement le prince de Villingen.

C'en était une, en effet, bien fâcheuse pour les adversaires du marquis, cette disparition du seul être de race blanche qui se fût trouvé personnellement en relation avec l'explorateur Valcor et avec ce mystérieux compagnon, dont on recherchait la trace. Mais, comme disait Escaldas, il n'y avait qu'à prendre son parti de cette déplorable circonstance. Le vieux Rafaël Pabro, appelé en France par les plus alléchantes promesses, s'était embarqué à Buenos-Ayres. Un

matin, en plein Océan, par une mer houleuse, mais qui, pourtant, n'assaillait pas le pont, on avait constaté l'absence du passager. Ses voisins de cabine déclarèrent que, d'habitude, il passait la plus grande partie des nuits dehors, parce que la chaleur l'incommodait. Il prétendait ne pouvoir dormir qu'au grand air. Cette fois, il n'avait même pas occupé sa couchette. Les autres, accoutumés à sa manie, ne s'en étaient pas inquiétés. L'enquête du commandant ne donna aucun résultat. Ce voyageur de secondes était un vieux bonhomme tout simple et peu muni d'argent. On retrouva son portefeuille, modestement garni, intact, sous clef, dans sa valise. Personne n'y avait touché. On interrogea de très près un individu qui causait avec lui, un interprète, de nationalité douteuse, parlant plusieurs langues avec facilité, et dont la physionomie n'inspirait pas confiance. Ce garçon déclara qu'il avait connu le vieillard dans un hôtel de Buenos-Ayres, où celui-ci avait passé quelques jours avant de s'embarquer, et où lui-même servait. Rafaël Pabro, de nature timide et embarrassée, s'inquiétait d'arriver tout seul en France, où il craignait de ne pouvoir se faire comprendre, ne parlant que l'espagnol. L'interprète, dont le nom était Mindel, rêvait de retourner à Paris, d'où il était originaire. Cette rencontre le décida. Assez nomade, comme les gens de son métier, ayant vu beaucoup de pays, désireux d'en voir d'autres, et changeant facilement de place, il n'avait guère besoin de réflexion pour traverser l'Océan. Le vieux lui était d'ailleurs parfaitement indifférent. Pourquoi aurait-il com-

mis contre ce pauvre homme un crime sans cause ni résultat imaginables? Tout cela paraissait si manifeste qu'on dut renoncer à suspecter Mindel, malgré cette circonstance qu'il était lui-même resté tard sur le pont.

Escaldas et Gairlance connaissaient tous ces détails. Le premier, étant allé jusqu'à Bordeaux pour recevoir son compatriote à l'arrivée, avait même vu ce Mindel, qui, spontanément, s'était mis à la disposition du Parquet, offrant de déposer sur l'aventure, avec l'empressement de l'innocence. La justice, concluant à l'accident, n'avait pas retenu l'interprète.

— « Qu'est-ce qu'il est devenu, ce garçon-là? » demanda Gilbert, entre deux bouffées de cigarette. « Ce serait peut-être intéressant à savoir.

— Il ne se cache pas, » riposta le métis. « Il m'a dit qu'il viendrait réclamer un coup de main de ma part, s'il ne trouvait pas tout de suite une place à Paris.

— Nous verrons bien, » murmura Gilbert.

Il se secoua comme pour chasser des idées sombres. Ce soir, il ne se sentait pas en confiance. Tout l'inquiétait.

— « Bah! » ajouta-t-il en haussant les épaules, « d'ici à ce que siège le Tribunal, nous aurons encore d'autres péripéties. Que la justice est lente! Quand je pense que cette enquête est à peine ouverte!... Et combien de temps durera-t-elle?

— Ne croyez-vous pas que nous dînerons quelquefois d'ici là? » questionna plaisamment Escaldas.

Il avait faim. L'heure s'avançait. L'obscurité aurait été complète sans les lumières de la rue et de la maison d'en face. Le maître du logis ne paraissait pas d'humeur hospitalière.

— « Je vous invite au cabaret, » dit cependant le prince.

Il alluma une des lampes à gaz sur la cheminée, eut le sursaut d'une pensée subite, et s'écria :

— « Savez-vous ce que nous allons faire? Nous allons chercher ma petite amie pour dîner avec nous.

— Ah! ça, c'est une idée, » fit joyeusement Escaldas. (Depuis quelques jours Gairlance, qui, de plus en plus, s'ouvrait à lui, l'avait mis au courant.) « Oui, » reprit le Bolivien. « Outre que ça fait toujours plaisir de voir une jolie fille, je ne serai pas fâché de constater si celle-là ressemble autant qu'on le raconte à la belle Micheline. »

A ce nom, le visage de Gilbert se contracta.

— « Comment? » demanda-t-il étonné, « n'avez-vous jamais rencontré Bertrande Gaël?

— Oh! si, quand elle était gamine. Mais, depuis mon dernier voyage en Amérique, je ne suis pas allé au Conquet. Elle ne montait guère au château. Cela fait des années...

— La ressemblance est moins frappante maintenant, » observa le prince, assombri. « Paris ne lui réussit pas, à cette petite. Elle change à son désavantage. Et puis, il faut bien dire que son état de santé...

— C'est vrai, » ricana Escaldas, « elle va vous rendre père. C'est cela qui ferait plaisir à Françoise de Plesguen, si elle s'en doutait.

— Oui, mais elle ne s'en doute pas, » coupa Gilbert d'un ton sec.

Un instant plus tard, tous deux s'acheminaient vers le haut du faubourg Saint-Honoré, gagnant cette partie voisine des Ternes où se trouvent côte à côte de superbes maisons neuves à sept étages et d'anciennes bicoques inégales et délabrées. Une de celles-ci arborait au-dessus de sa porte un écriteau jaune : *Chambres et cabinets meublés à louer.*

Les deux hommes entrèrent.

Escaldas faisait mine de s'arrêter dans le bureau, par discrétion.

— « Montez avec moi, » dit Gairlance. « A cette heure-ci, Bertrande ne sera pas gênée de nous recevoir.

— Oui, monsieur Grégoire, » cria une voix de femme. « Mademoiselle Gaël vient de rentrer... il n'y a pas cinq minutes. »

L'escalier, aux murs d'un jaune crasseux, s'éclairait d'un papillon de gaz, sans bec à incandescence et sans globe.

— « Pourquoi ce nom de Grégoire? » murmura Escaldas en montant.

— « Vous ne voudriez pas que?...

— Oh! je comprends que vous abdiquiez ici tout principat. Mais...

— Ne suis-je pas le prince Gégé, » dit Villingen en riant. La hantise des initiales... Vous savez bien qu'on ne crée rien de toutes pièces, pas même un surnom.

— Grégoire... Gaël... Décidément vous êtes voué à cette lettre-là. »

Ils parvenaient au second palier. Gilbert mit la main sur le bras d'Escaldas.

— « Le baiser de vos Peaux-Jaunes?... » murmura-t-il.

— « Comment?

— Eh! oui... La cordelette à nœuds... Le signe... Pensez-y... Ça pourrait bien être un G. »

Escaldas regarda dans le vide, réfléchissant. Sur les tablettes de sa mémoire se dessina le tatouage, que, d'après la description de l'Indienne, il imaginait au bras gauche du marquis de Valcor.

— « Peut-être bien... » chuchota-t-il.

Mais c'était une évocation tellement imprécise, tellement vague!

— « Il y a un homme qui nous dirait cela, si on pouvait l'acheter. C'est Firmin, le valet de chambre. Par quelle tentation séduire un valet dont le maître est cinquante fois millionnaire?... Et nous qui n'avons pas le sou!

— Attendons l'enquête. N'avons-nous pas pris des conclusions sur cette base? Il faudra bien qu'il montre son bras au juge. »

Sur ces mots, Gilbert frappa contre une porte, qui, presque aussitôt, fut ouverte par Bertrande.

La jeune fille habitait deux pièces : une chambre à coucher et un petit salon.

Pauvre salon. Mobilier médiocre et fané, dont la banale misère paraissait plus lugubre, sous l'éclairage d'une mauvaise lampe à pétrole, par l'absence de feu dans cette fraîche soirée d'octobre, et par l'étalage, sur un journal, en guise de nappe, des quelques sous de charcuterie achetés par Bertrande pour son souper.

Le prince Gilbert Gairlance de Villingen, le prince Gégé du monde où l'on s'amuse, rougit devant Escaldas d'une bonne fortune qui faisait si peu d'honneur à son élégance et à sa générosité. Il s'en prit à sa maîtresse.

— « N'est-ce pas ridicule? » dit-il rudement à la pauvre fille, figeant l'élan de joie qu'elle avait eu à l'apercevoir. « C'est la vie que tu mènes?... Et tu prétends que ta dentelle te suffit... Tu refuses que je pourvoie à ton nécessaire. Il fallait rester dans ton couvent, ne pas accepter mon amour, si tu devais t'en trouver humiliée ensuite, et jouer les Jenny l'ouvrière, ne mangeant que le pain que tu gagnes! »

Elle ne dit pas un mot, toute pâle, et de grosses larmes dans les yeux.

Gilbert savait bien que si elle avait résisté quand il lui offrait de l'argent, c'est parce qu'il s'était lamenté devant elle de n'en pas avoir, se disant harcelé par ses créanciers. C'est aussi parce qu'il refusait de lui faire partager sa vie, ne lui apparaissant plus qu'affublé de ce faux nom dont elle avait horreur : « Monsieur Grégoire. » Son Prince Charmant!... Hélas! il n'était plus prince pour la paysanne, qui, maintenant, mesurait la distance de son rêve à la réalité. Puis elle aurait pu lui dire :

« Si dans l'impossibilité de vendre ma dentelle j'avais voulu t'appeler à l'aide, comment l'aurais-je fait? Voilà trois semaines que tu n'as pas daigné me rendre visite. Et je ne sais même pas où tu demeures dans cet effrayant Paris. »

Mais elle ne répliqua rien. Elle comprit que Gilbert parlait par fierté, à cause de l'ami qui

l'accompagnait. Pour lui, comme pour elle-même, elle accepta l'accusation qui sauvait leur dignité.

Quelqu'un frappait, d'ailleurs, à la porte. La tenancière de la maison parut. Elle se permettait de venir, minauda-t-elle, pour rappeler à monsieur Grégoire les semaines de location qu'on lui devait. Elle ne pourrait pas garder mademoiselle Gaël si...

— « Vous aurez l'arriéré demain. Fichez-nous la paix! » s'écria Gilbert hors de lui, car il voyait la figure du Bolivien prendre une expression gouailleuse.

Avec plus de douceur il dit à Bertrande :

— « Nous arrangerons tout cela. Et les choses ne se passeront plus ainsi. Fais-toi belle, mignonne. Nous allons dîner au restaurant. »

De pâle qu'elle était elle devint toute rose.

— « Me faire belle?... Mais je n'ai pas...

— Tu seras toujours bien. Va, va, ne nous fais pas attendre, » interrompit vivement le prince, qui craignait une nouvelle mortification.

Elle passa dans sa chambre, et il dit à Escaldas :

— « On croirait qu'elle ne vous a pas reconnu.

— Dame! » fit le métis. « Elle a grandi, et je me suis racorni. Le crâne se dénude et la barbe grisonne, » ajouta-t-il, en passant la main sur son front, autour duquel s'élargissait le cercle noir et crêpelé des cheveux, puis sur son menton, qu'allongeait une fourche sombre parsemée de poils blancs.

— « Comment la trouvez-vous?

— Très jolie, mais guère folâtre. Pas née pour la fête, c't'enfant-là. Dites donc... Ce n'est pas à jeter les hauts cris sa ressemblance avec Micheline. La fille à notre marquis de carton a autrement de branche...

— Je vous ai averti... Celle-ci a changé, » dit maussadement Gilbert.

Bertrande reparut, en une toilette qui datait encore de Brest, de la courte lune de miel, où elle se croyait princesse. C'était une robe d'été. Mais, à Paris, où les femmes s'habillent de mousseline de soie en décembre, saurait-on si elle ne descendait pas de sa voiture garnie d'une peau d'ours et d'une bouillotte chaude? Elle aurait mieux d'ailleurs que ce luxe frileux. Elle ne sentirait pas le froid. Ne serait-elle pas avec Gilbert? La félicité revenue éclairait son beau visage.

Escaldas revint de son premier jugement. Et il allait s'écrier, dans son langage peu choisi :

« Ma foi c'est vrai! On dirait la demoiselle de Valcor toute crachée. »

Quand Gilbert lui coupa la parole :

— « Bertrande, je te présente le comte de Chiquitos. »

Et le Bolivien n'eut que le temps de se mordre la lèvre pour ne pas éclater de rire, à ce nom d'une tribu sauvage, resté de ses récits dans l'oreille de Gairlance. Mais il comprit l'intention de son allié. Puisque la petite ne se doutait pas... Autant ne rien réveiller en elle des souvenirs de sa Bretagne.

Ils en réveillèrent un pourtant, sans le vouloir, et qui éclata sur leur route voilée de ténèbres

comme un sillon de foudre contre des nuées nocturnes.

Tous trois achevaient de dîner au premier étage d'un restaurant du Boulevard. A une table isolée, dans l'angle d'un salon, les deux hommes ne pouvaient se défendre de revenir, par sous-entendus, au seul sujet qui les intéressât, tandis que Bertrande, un peu grisée par la tisane de champagne, les yeux éblouis par la profusion des lumières que renvoyait la blancheur des murs et que multipliaient les glaces, étonnée de voir tant d'argenterie, tant de fleurs, et de si élégants messieurs qui leur portaient les plats, se perdait dans un demi-rêve.

La jeune fille n'essayait pas de comprendre les propos qu'échangeaient maintenant ses deux compagnons. Toutefois, son attention, redevenue enfantine, allégée des immédiats soucis par l'étourdissement de l'heure, s'excita, très amusée, lorsque Gilbert, ayant tiré son porte-cartes et un crayon, commença d'esquisser de singuliers dessins.

— « Qu'est-ce que c'est donc?... Fais voir... »

D'un coude bienveillant, il la repoussait, plutôt pour ne pas être troublé dans son essai que pour se cacher d'elle. Que pouvait deviner Bertrande aux signes incohérents qu'il s'efforçait de reproduire?

— « Voilà, » disait Escaldas. « Vous y êtes. C'est la physionomie générale... Un oiseau très élancé, les ailes ouvertes... le corps mince, très long... plus long que ça. Maintenant les deux signes de chaque côté... Les demi-lunes... Le *quipo* tordu... la cordelette... Comme ça... At-

tendez... Un G!... Mais oui... Ça pourrait bien être un G... Et alors, l'autre signe, si c'est aussi une lettre, ce serait un B., sans erreur. »

Le prince recommença le dessin, cette fois avec les deux lettres, nettement indiquées, de part et d'autre de l'étrange oiseau, sans tête, avec le corps fluet, qu'avait jadis décrit Vamahiré, l'Indienne.

— « G... B... » murmura Gairlance.

— « Non, » interposa doucement Bertrande, avec la voix un peu vague de sa demi-hallucination, « le B d'abord. B... G... Et puis, recourbe un peu les pointes de ton ancre. A quoi ressemble-t-elle, cette ancre-là?... »

Un léger rire flotta sur les lèvres un instant insoucieuses. La jeune fille prit le crayon, et, de ses doigts qui savaient tracer des dessins de dentelle, avec une rapide sûreté, elle modifia très peu les ailes et le corps du bizarre oiseau, ce qui le transformait en ancre de navire.

— « Une ancre! » s'écria Escaldas. « Mais elle a du génie, cette petite! Ça pourrait bien être une ancre, en effet. Vamahiré, qui n'en avait jamais vu, aura pris cela pour un oiseau, le corps mince et long, les ailes ouvertes.

— Une ancre, » répéta Gilbert. « Ce serait le tatouage d'un marin. Et alors... les deux lettres... des initiales?...

— Bien sûr! » dit Bertrande, avec son même doux rire d'enfant que guette le sommeil. « J'aurais cela, moi, sur le bras gauche, si les filles, chez nous, se tatouaient : B... G... mes initiales... avec, entre les deux, l'ancre des Gaël. Ah! ce ne serait peut-être pas une ancre pour une femme.

Mais tous les hommes de ma famille se font marquer ça sur le bras, sitôt qu'ils ont quinze ans, en changeant seulement la lettre du petit nom. »

Escaldas et le prince se regardèrent, tous deux blancs comme la nappe, et avec des yeux qui flambaient, sombres.

Puis Gilbert étreignit la petite main qui tenait le crayon, si brusquement, que Bertrande eut un faible cri :

— « Quelqu'un ne s'est-il pas appelé Bertrand, dans ta famille ?

— Mais oui... mon père... » balbutia-t-elle, interdite.

— « Il est mort ?... Où cela ?... Quand ? N'a-t-il pas péri en mer ?... »

Elle inclina la tête, pâlissant à son tour. Et ses grands yeux clairs s'effaraient, se mouillaient. Dans cette pauvre âme, il y avait un si grand fonds de douleur, que déjà, au premier choc, s'évaporait l'illusion de joie.

— « Qu'as-tu, Gilbert ? Pourquoi me demandes-tu cela ainsi ? Tu me fais peur. »

Escaldas, plus souple, intervint, l'accent onctueux :

— « Vous le rappelez-vous, votre papa, ma mignonne ?

— Oh ! non, monsieur. Je n'étais même pas née lorsqu'il partit pour ne plus revenir.

— Vous n'avez jamais vu son portrait ?

— Comment voulez-vous, monsieur ? De pauvres marins ne font pas tirer leur figure. A cette époque-là moins encore que maintenant, où on vous fait votre photographie dans les foires.

— Et... le pauvre homme... il a disparu dans un naufrage?...

— Dans le naufrage du *Triton,* un transport de l'État. Mon père faisait son service. On conduisait des forçats à la Guyane. Le bâtiment s'est perdu corps et biens. »

De nouveau, Gilbert et Escaldas échangèrent un regard. Mais un tel regard, si luisant d'ardeur féroce, que Bertrande frissonna. Une impression sinistre dissipa sa griserie légère. Quel était le secret de ces deux hommes? Pourquoi celui qu'elle aimait prenait-il tout à coup une expression inconnue et terrible?...

Afin de ne plus les voir, elle mit la main sur ses yeux. Dans le noir d'elle-même, où elle s'enfonça, flottaient ses tristesses accrues. On avait parlé de son père... Elle vit sa mère, l'Innocente, folle d'avoir pleuré l'absent... Sa grand'mère, dont l'Océan avait pris le fils, dont un autre abîme gardait maintenant la petite-fille... Les infortunées!...

A l'abri de ses mains, les larmes de Bertrande ruisselèrent.

Par-dessus sa tête, sans remarquer qu'elle pleurait, sans dire un mot, de leurs yeux fixes, les deux hommes se regardaient toujours.

XIX

LA LETTRE RÉVÉLATRICE

Le lendemain soir, vers neuf heures, M. de Valcor, assis dans son cabinet de travail, réfléchissait.

Il se tenait enfoncé dans un fauteuil, devant la cheminée, où flambaient quelques bûches. Le froid de l'automne commençait à se faire sentir, dans ce vaste hôtel de la rue du Bac, dont le calorifère n'était pas encore allumé.

Renaud songeait qu'en temps ordinaire sa femme et sa fille seraient de retour à Paris. La saison hivernale s'ouvrait. Il conduirait dans le monde et au théâtre cette ravissante Micheline, son orgueil et sa joie. Les salons de sa belle demeure, où il se sentait si seul, s'empliraient d'amis joyeux, pour fêter la triomphante héritière. Mais tout cela n'était pas. Et pour que cela fût encore, quelle lutte n'aurait-il point à soutenir!...

Mme et Mlle de Valcor ne quittaient pas le Fi-

nistère. Là-bas, dans leur château, enveloppées par le respect d'une population dévouée, elles échappaient en partie aux angoisses de cet abominable procès. A Paris, quelle serait leur situation? Devraient-elles braver l'opinion ou la ménager? Se cacher ou se montrer? Dès qu'un salut hésiterait sur leur passage, ne croiraient-elles pas à une défection, à une insulte? Elles mèneraient une existence intolérable.

Micheline avait voulu l'affronter. D'abord, elle réclamait sa place auprès de son père, pour le soutenir, pour afficher hautement sa foi et sa confiance filiales. Laurence, éperdue et timide, ne se sentait pas le même courage. Elle avait retardé, tergiversé. Et maintenant elles n'avaient plus de choix. L'épreuve, si effroyable, si inattendue, terrassait la marquise de Valcor. La malheureuse femme venait de tomber malade. Les médecins déclarèrent qu'ils ne la guériraient — si elle pouvait guérir — que dans le repos de la campagne. Leur fille se devait à elle autant qu'à lui, étant même plus indispensable à cette mère faible, nerveuse, horriblement abattue. Toutes deux restaient donc en Bretagne.

Comme cet état de choses devait se prolonger, M. de Valcor avait fait venir à Paris le personnel qui lui était nécessaire, avec deux chevaux de selle, l'attelage du coupé de ville et le landolet électrique.

Le sentiment de sa solitude l'oppressait particulièrement ce soir.

Trois images féminines flottaient dans sa pensée, avec des visages de reproche, de tristesse ou d'énigme.

Ce n'était pas la pauvre Laurence. Il plaignait sa femme, mais elle ne lui manquait pas. Loin de là. C'était presque une délivrance que d'échapper à cette douceur tenace, au regard inquiet et jaloux des grands yeux noirs.

Mais Micheline... Sa fille adorée, qui, peut-être, un jour, dans le secret de son âme, ne fût-ce qu'une heure, pourrait douter de lui!... Sa fille, dont la vie serait brisée si elle n'épousait pas Hervé de Ferneuse, et qui, dans ce moment même, pleurait en cachette l'absence incompréhensible de celui qu'elle aimait.

Et Gaétane... Eloignée comme son fils, partie pour le Midi, à ce qu'elle faisait dire. Gaétane... Que devait-elle penser de l'éclat avec lequel ses soupçons se formulaient en accusations précises? Des voix haineuses et violentes confirmaient ses pressentiments. La rumeur dont s'emplissaient tous les échos devait se répercuter terriblement en elle. Maintenant, avec quelle certitude elle devait se dire : « Renaud n'est pas le Renaud à qui je me suis donnée. Il n'est pas le père de mon enfant. » Et quand il lui présenterait le gage exigé, l'anneau qui devait renouer le lien d'amour, elle refuserait de croire, elle ne remplirait pas l'enivrante promesse... Un gémissement échappait au marquis. Avec quelle ardeur à la fois superstitieuse, tendre et sensuelle, ne désirait-il pas cette femme!

Puis surgissait l'image de Bertrande... Celle-là aussi lui harcelait le cœur. Il connaissait maintenant la fuite de la jeune fille. Dans son dernier voyage à Valcor, étant descendu au rivage pour rendre visite à ses protégés, il avait tout appris

de la vieille Mathurine, tout, sauf ce qui concernait le séducteur. En un éclair de souvenir, il avait entrevu la vérité. Il se rappelait la promenade à cheval avec le prince, la rencontre faite par celui-ci au Conquet, la légèreté avec laquelle le jeune viveur parla de la ravissante fille. Dieu! Ce serait donc lui-même qui aurait amené le tentateur auprès de cette pure enfant, l'homme de proie auprès de cette candeur sans défense! Il frémit si étrangement que l'aïeule s'épouvanta. Que prévoyait-il? Pour elle, cette folle de Bertrande était partie seulement chercher fortune à Paris avec ses dentelles?...

— « Oui... oui... » balbutiait Renaud, dont le sang-froid défaillait pour la première fois peut-être de sa vie. « Elle n'a rien commis d'irréparable... C'est impossible.

— Promettez-moi de la chercher... de la retrouver... » suppliait la grand'mère au désespoir. « Vous seul pouvez y parvenir, monsieur Renaud! Vous êtes un des rois de ce Paris où ma pauvre mignonne est allée se perdre. »

Un roi dont le trône chancelait. Mais la vieille femme ignorait cela, ou refusait d'y croire. Il ne releva pas la phrase.

— « Je retrouverai Bertrande. Je vous le promets, maman Gaël... Je vous le jure!... »

Ce soir, il pensait à ce serment. Dans la tourmente où il vivait, il n'avait encore rien pu faire pour l'accomplir. Des indications à une agence, voilà tout. Le prince... il ne l'avait pas vu. Il commençait à le soupçonner d'être de ses ennemis. La prudence était nécessaire. Sous quel prétexte lui réclamerait-il une jeune fille que cette

démarche compromettrait peut-être inutilement ?

Certes, il serait déjà informé du refuge de Bertrande s'il s'était adressé au Préfet de Police. Mais... Ici, les réflexions de Renaud se faisaient plus obscures, ne prenaient pas d'expression distincte, même au plus secret de sa pensée. Mieux valait ne pas marquer officiellement l'intérêt qu'il portait à la fugitive. En ce moment, où le moindre indice pouvait être mis en œuvre contre lui, mieux valait qu'un Préfet de Police n'attestât pas que le marquis de Valcor se préoccupait si vivement, au milieu des plus pesants soucis, d'une petite Gaël.

— « Ah! l'horrible fatalité! » murmura-t-il, en laissant tomber son front sur sa main.

S'il avait su que, la veille, en étendant cette même main, il aurait pu toucher celle dont le sort lui causait tant d'inquiétude? S'il avait su ce qu'était la mince forme sombre, effondrée sur ce banc de l'avenue Marigny, et sur laquelle, une seconde, s'était posé son regard circonspect!

Mais une pareille idée ne l'effleura même pas. La pendule tintait. L'heure approchait d'aller retrouver celui qui, précisément, dans cette avenue Marigny, le long du mur de l'Élysée, l'avait arrêté pour un conciliabule dont l'imprévu et l'importance le déroutaient encore.

— « Ce serait trop beau. Mais il faut prévoir le pire, » se dit-il.

Le marquis de Valcor se leva, s'approcha de son bureau, ouvrit un tiroir et sortit un revolver. Il examina l'arme avec soin, s'assura que les six chambres contenaient chacune leur cartouche,

fixa la baguette, et, sans remettre l'étui de peau, glissa le revolver à même dans sa poche. Dans une autre poche, il mit un couteau-poignard, une de ces armes redoutables, dont la forte lame effilée rentre dans le manche, et en jaillit par la pression d'un ressort. Et lorsque Firmin lui présenta son pardessus et son chapeau, il lui demanda son jonc à béquille d'or, qui renfermait une épée.

— « La voiture de monsieur le marquis est avancée, » vint dire un laquais.

En montant dans le coupé, M. de Valcor, s'adressant au valet de pied, dit très haut :

— « A la *Crécelle,* boulevard Rochechouart. »

L'équipage fila sur ses roues caoutchoutées, par la vaste porte de la cour, que le portier referma aussitôt.

Devant le petit théâtre, le marquis renvoya ses gens, déclarant inutile qu'ils revinssent le chercher. Il entra. Sans même s'asseoir dans le fauteuil dont il venait de prendre le coupon au guichet, il écouta une chanson, debout contre une colonne, dédaigneux et grave, l'esprit ailleurs. Un quart d'heure après, il sortit.

Par les sombres petites rues qui escaladent les pentes de Montmartre, Valcor s'en alla, vivante antithèse, avec sa silhouette élégante, dans ce pauvre quartier, que son abrupte altitude met hors de la circulation, rend pittoresque le jour, et, le soir, presque tragique.

Il s'orienta, et, non sans avoir erré quelque peu, atteignit un carrefour, où il reconnut le nom de la rue de Ravignan. Dans un angle, le terrain brusquement rehaussé portait des maisonnettes

inégales. Sur la nuit pâle, des pignons bizarres se dessinaient. Des jardinets en pente dressaient, par-dessus leurs clôtures de bois, des bouquets d'arbrisseaux défeuillés. A d'étroites fenêtres, çà et là, brillait une lumière derrière des rideaux de mousseline commune ou d'étamine à raies rouges. Existences banales et humbles, auxquelles ce cadre prêtait on ne sait quel romanesque et inquiétant prestige. Renaud, qui avait vu tant de spectacles par le monde, et qu'impressionnait toujours la physionomie des choses, demeura un instant rêveur. Autour de lui, c'était la solitude absolue. Ce qu'on entrevoyait des rues voisines était désert, les boutiques fermées, les maisons muettes, et le seul éclairage des réverbères ne faisait qu'aggraver la nuit.

M. de Valcor toussa légèrement.

Une fenêtre s'ouvrit, là-haut, dans le fouillis des petits toits étagés, des petites façades défiant tout alignement. Une autre toux répondit à la sienne.

Bientôt une ombre traversa l'un des jardinets. Un homme s'approcha, un grand gaillard, musculeux et agile, vêtu comme un ouvrier endimanché et coiffé d'un melon noir.

— « C'est vous ? » dit Renaud.

— « C'est moi. »

Ils marchèrent côte à côte, sans rien ajouter d'abord. Comme ils montaient, dans la direction du Sacré-Cœur, les ruelles se faisaient plus endormies et lugubres.

Sous les becs de gaz, le marquis examinait à la dérobée les traits de son compagnon.

Une figure froidement énergique, empreinte

de ruse et de bestialité. Le front bas et saillant. Les yeux enfoncés, sournois. Les joues glabres, montrant le dessin brutal de la mâchoire. Trente à trente-cinq ans. Un type de force physique. Un tel garçon devait séduire les filles de ce quartier excentrique, où les mœurs gardent une certaine sauvagerie primitive, et où les succès féminins vont aux athlètes.

— « Vous avez la lettre? » prononça enfin le marquis.

Malgré l'empire que M. de Valcor gardait toujours sur lui-même, une légère trépidation altérait sa voix. Il se trouvait en face d'une circonstance tellement impossible à classer dans l'enchaînement logique des choses de ce monde! Cette lettre, qu'il réclamait, à laquelle il attachait tant d'importance, qui, depuis des semaines occupait sa pensée, sans qu'il découvrît, malgré toute sa subtile intelligence, un moyen de la recouvrer, ou seulement de savoir si elle existait encore, cette lettre se trouvait peut-être dans la poche de ce voyou inconnu, ici, sur ce trottoir de Montmartre. Comment cet individu la détenait-il? Qui était-il? Les quelques mots échangés la veille, avenue Marigny, lui semblaient, à cette heure, invraisemblables comme un songe.

L'homme répondit :

— « Non, je n'ai pas le papier sur moi.

— Vous deviez me le montrer.

— Pas si bête, monsieur le marquis. Bibi est solide, » ajouta-t-il en se donnant un coup de poing sur les côtes, « mais vous m'avez l'air de ne pas être mouche non plus. Vaut mieux que les choses se passent en douceur.

— Vous craigniez que je ne vous prisse la lettre par violence?...

— Dame!... Un pari, monsieur de Valcor, que si je fouillais dans votre profonde, j'y trouverais un aboyeur...

— Un revolver... Parfaitement.

— Ah! ah!... Mais j'ai mieux à vous offrir comme chien de garde.

— Ne faisons pas assaut de politesse, » dit le marquis avec hauteur. « Gardez vos bibelots. Je ne me suis pas armé pour extorquer ce que vous offrez de me vendre, mais par précaution contre un guet-apens possible.

— C'est flatteur.

— Vous allez être rassuré tout de suite, » ajouta Renaud sans relever l'interruption. « Si je souhaite le document que vous prétendez détenir, ce n'est pas que je veuille le faire disparaître. Loin de me compromettre, comme mes adversaires le croient, il me justifie. Je tremble que, s'en avisant, ils ne le suppriment ou ne le détruisent. Je ne veux le recouvrer que pour le faire parvenir intact à la justice. Qu'un témoin subsiste pour déclarer que la pièce a passé par mes mains, cela ne peut donc pas me gêner, au contraire.

— Ah! mais... » déclara l'autre vivement. « Je n'ai rien à témoigner... Je ne veux pas être mêlé à vos histoires. Cela ne me regarde pas.

— Soit, » fit tranquillement le marquis. « Je puis me passer de vous mettre en cause, mais je ne crains rien de ce que vous pourriez dire. J'aurai même, sans doute, grand besoin d'un gaillard de votre trempe, un de ces jours, pour une be-

sogne très spéciale. Donc, par quel motif en userais-je mal avec vous? Afin de récupérer cette lettre sans la payer?... Vous voulez rire? Fixez votre prix, mon garçon. Ne vous gênez pas. J'ai de quoi solder l'addition. »

Dans l'ombre, les yeux de l'inconnu s'allumèrent.

— « Ah! c'est différent, » s'écria-t-il d'un ton soumis. « Voilà ce qui s'appelle parler! Vous êtes un fameux zigue. Je suis votre homme, monsieur le marquis.

— Ne criez donc pas si haut mon nom ou mon titre.

— Pour ceux qui nous entendent... » ricana l'homme avec un geste circulaire.

Le fait est qu'ils ne pouvaient appréhender les oreilles indiscrètes. Ils arrivaient au pied même de la basilique en construction. A une distance énorme au-dessus d'eux, les coupoles de l'édifice tachaient la nuit de leur blancheur neuve. De gigantesques échafaudages, enveloppant un côté de l'église inachevée, plus ténébreux que les ténèbres, semblaient des pièges d'épouvante. Au-dessous d'eux, le gouffre de Paris se creusait, s'élargissait jusqu'à l'horizon en flots noirs crêtés d'étoiles. Des chapelets de lumières flottaient sur la sombre cité, et paraissaient la seule réalité de cet obscur chaos, où les formes fondaient et s'entremêlaient, comme des choses de songe. De temps à autre, des phosphorescences rouges ou vertes s'allumaient, puis s'éteignaient, planant quelques secondes entre la ville et le ciel, pour disparaître et fulgurer de nouveau, signes fantastiques pleins de mystère. C'étaient

des annonces lumineuses. A cette distance, on ne distinguait pas la marque de café ou de cacao qu'elles recommandaient aux foules errantes, s'agitant au-dessous d'elles dans l'indistinct et l'obscur.

Les deux promeneurs étaient les seuls passants sur la terrasse que dominait le bloc muet et formidable du Sacré-Cœur. Machinalement, le marquis s'approcha de la petite gare fermée du funiculaire. Un papier blanc se détachait sur le noir des vitres, dans la clarté d'un bec de gaz. C'était un avis prévenant poliment messieurs les cambrioleurs qu'ils devaient s'épargner la peine de couper les carreaux et de forcer les serrures, la Compagnie ne laissant jamais ni ses recettes ni aucun objet de valeur, dans ce bureau, pendant la nuit.

— « A la bonne heure, » dit Renaud en riant. « Ça veut dire que l'endroit est tranquille. Vous pouvez y aller de votre histoire, mon brave. »

Son compagnon ouvrant la bouche, il l'interrompit encore. Avec ce ton qui n'était qu'à lui, mélange de gouaillerie, de bonne grâce et de hauteur, fait pour dominer et capter les âmes, il ajouta :

— « Présentez-vous donc d'abord, mon ami. Vous me connaissez. Je ne vous connais pas. J'aime à savoir le nom de qui me parle.

— Des noms... » dit l'étranger. « Ça n'est pas ça qui me manque. J'en ai un pour chaque pays, pour chaque métier. A Montmartre, je suis Arthur Sornière, sans profession, demeurant chez sa bonne amie, la petite Angèle. On l'appelle *mame* Sornière, sur la Butte. Mais nous ne savons

lequel de nous deux fut baptisé comme ça le premier. Rien de l'état civil, pour sûr.

— A Buenos-Ayres, comment vous nommiez-vous ?

— Qu'est-ce que ça vous fait ?

— Rien. Vous étiez interprète, m'avez-vous dit hier ?

— Oui. Je jaspine plusieurs langues, ayant roulé ma bosse un peu partout.

— C'est dans l'hôtel où l'on vous employait que vous avez rencontré ce Pabro ?

— Juste. J'ai tout de suite flairé qu'il y avait quelque chose à faire avec ce vieux-là. On voyait bien qu'il n'était pas riche. Pourtant il ne regardait pas à l'argent. Il ne devait pas voyager pour son compte. Puis, ça crevait les yeux qu'il manigançait quelque canaillerie sans être à la hauteur. Empêtré, cocasse, comme un hibou en plein jour. L'air pas très certain, si l'on venait par derrière, de ne pas sentir une main sur son épaule : « Au nom de la loi ! » — « Toi, mon vieux filou, que je me dis, la conscience te gêne. C'est peut-être une occasion de rigoler un brin. » Je m'insinuai dans sa confiance. Comment ? C'est dépourvu d'intérêt. Trop facile. Il me raconta d'abord une chose, puis une autre. Un boniment à moitié vrai pour commencer, ensuite un détail plus exact. Je le fis se couper. Je l'effarouchai. Je le rassurai. Bref, il m'ouvrit son petit cœur.

— Il venait de La Paz ? » demanda Valcor.

— « Tout droit. Il prétendait d'abord voyager pour le compte d'une maison de banque.

— La maison Perez Rosalez.

— C'est ça. Il y était comptable depuis le

déluge, ou aux environs. Mais il avait lâché sa place du jour au lendemain, emportant une poule aux œufs d'or, qui devait faire de lui un rentier parisien... Son rêve!... Il connaîtrait la grande vie... Ohé! ohé!

— La poule aux œufs d'or, c'était la lettre!... Une lettre signée de mon nom.

— Oui, mon prince.

— Il était chargé par sa maison de venir la verser aux débats de mon procès?

— Pas du tout. C'est un particulier qui le faisait venir. La lettre, il l'avait chipée.

— Pour le compte de qui?

— De personne. C'était là sa finesse, à ce vieux renard. Paraît qu'on lui proposait une somme très forte pour venir simplement déposer contre vous.

— Qui lui proposait cette somme? Un monsieur Marc de Plesguen, n'est-ce pas?

— Mais non. Pas ça du tout.

— Et qui donc?

— Un certain José Escaldas.

— Ah! le gredin... » murmura Valcor entre ses dents. « C'est lui l'intermédiaire. Je m'en doutais.

— Le seigneur Pabro n'en parlait pas comme d'un intermédiaire, mais comme d'un personnage d'importance. En voilà un, je vous le garantis, qui a une fameuse dent contre vous. Pabro m'a raconté que cet Escaldas machinait votre ruine depuis longtemps. Il y a deux ans, peut-être, il furetait là-bas, en Amérique, pour rassembler un dossier contre vous, des témoignages, tout le bataclan. C'est alors qu'il est venu à la

banque Rosalez. Il s'est fait montrer la fameuse lettre. Il en a pris une photographie.

— Non!... » cria Valcor en bondissant.

La surprise de cette trahison de longue main eut raison de son flegme. Mais son émotion ne dura qu'une seconde. Tout de suite, il envisagea le parti qu'il pouvait tirer de pareils renseignements.

— « Il en a pris la photographie, dites-vous?

— Je vous le garantis. Ça vous embête, ce truc-là, monseigneur?...

— Ah! non, par exemple! » s'écria le marquis avec une spontanéité sincère. « C'est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux. Poursuivez, mon garçon.

— Diable! » fit l'autre, déconcerté. « Mes gens se fourraient donc le doigt dans l'œil. Quand Pabro apprit par une lettre d'Escaldas qu'on allait vous tracasser sous prétexte que vous vous étiez substitué au véritable marquis de Valcor, — vous voyez que je suis au courant, — et qu'on lui offrait la lune pour qu'il vînt raconter ici qu'il vous avait vu double sans avoir bu, le vieux matois se rappela la photographie de la lettre, et se dit que l'original lui serait payé très cher par son Escaldas...

— Par moi, » interrompit Renaud.

— Non, par l'autre. C'est là qu'il se montrait idiot, le vieux crétin. Vous proposer la lettre, à vous, ça, c'est une idée à Bibi.

— Que vous lui avez soumise?

— Pas de danger! Prêtez-moi vos ouïes encore un moment. Procédons par ordre. »

M. de Valcor ne sourcilla point aux familiarités de ce garçon cosmopolite, qui n'avouait pas sa nationalité, mais dont la blague insolente sentait si fort la poussière spéciale du pavé de Paris. Les tours de phrase employés par Arthur Sornière auraient été plus audacieux encore, ou, au contraire, empreints du plus servile respect, que cela n'eût pas davantage touché celui qu'il tenait attentif. L'homme et ses façons ne comptaient pour Renaud que comme compte une pièce pour un joueur d'échecs. Leurs rapports sociaux n'importaient pas. Ce n'était pas socialement qu'ils devaient jamais se rencontrer face à face.

— « Vous comprenez, » poursuivait le bon ami d'Angèle, « ça me frappa tout de suite, l'imbécillité de ce vieux. Il avait soustrait la lettre, — ce qui le mettait d'ailleurs dans tous ses états, l'innocent! — sans autre idée que de se la faire payer cher par ceux qui mettaient déjà tant de prix à la photographie.

— Parbleu, oui, quel imbécile! » observa le marquis. « Pour mes adversaires, cette lettre n'avait toute sa valeur que présentée, authentiquée par la maison Rosalez, qui l'avait reçue de moi...

— Ou du marquis de Valcor, » chantonna Sornière.

— « C'était leur jouer le plus mauvais tour que d'apporter l'original en France, après l'avoir obtenu frauduleusement.

— Bon, il y a plaisir à causer avec vous, » dit le bel Arthur. « C'est pas comme mon vieil âne bâté. En voilà un qui a dû peser sur l'estomac

des requins, tout maigre qu'il fût!... Quelle tourte!... »

Renaud regarda l'homme. Il n'avait donc pas poussé Pabro à la mer? Ou alors, quel cynisme!

— « Maintenant, deux mots, et vous en saurez autant que moi, » reprit le hardi personnage. « Tout ça ne s'était pas dégoisé en un jour. J'étais déjà sur le paquebot avec mon bonhomme, quand il s'est déboutonné jusqu'à me parler de la lettre, et à m'avouer qu'il l'avait prise. Je m'étais embarqué de compagnie parce que je me doutais qu'il y aurait quelque chose à pêcher dans une telle mare à grenouilles, et avec une poire de ce calibre. Puis j'avais soupé de l'Amérique. J'avais soif de voir si d'être battue par d'autres clampins ça avait rendu mon Angèle plus tendre. J'avais le mal de la Butte, quoi! Quand je connus le coup de la lettre, je me rendis tout de suite compte de ce qu'on en pourrait tirer si on la portait à un chic type comme vous, riche comme Crésus, et le seul au monde ayant un intérêt capital à posséder ce chiffon de papier. »

Sornière coula un regard de côté, pensant que le marquis allait l'interrompre, pour affirmer, comme tout à l'heure, que la lettre, au lieu de l'accuser, le justifiait, et qu'il n'aurait rien de plus pressé que de l'envoyer au Parquet. Mais l'argument n'ayant plus de nécessité immédiate, Renaud dédaigna de le répéter, garda le silence.

— « Je n'avais pas l'intention de subtiliser la lettre. Je suis un honnête homme, moi, » reprit Sornière, qui prononça ces mots avec un intraduisible accent. « Mais, que voulez-vous? L'oc-

casion, c'est le cas de le dire, me l'a mise dans la main. V'là qu'un soir de vent, cette vieille ganache de Pabro a l'idée de prendre le frais sur le second pont, sous la dunette, dans un endroit aussi désert que celui où nous sommes. Les passagers pionçaient. Aucune manœuvre de l'équipage ne se faisait de ce côté. Je vais lui souhaiter le bonsoir, lui demander s'il a avalé une machine pneumatique pour avoir toujours besoin d'air comme ça. On cause un brin. Nous parlons de la lettre. Je prétends qu'il a tort de la porter toujours sur lui, et, par blague, pour lui prouver qu'on la lui lèvera un jour ou l'autre, je lui montre comme c'est facile... Elle était cousue dans son veston. N'y avait qu'à lui tirer son veston. Et moi de tirer... Histoire de rire. Le v'là qui prend la plaisanterie de travers, et qui braille. Une voix de souris, d'ailleurs... Avec le tapage de l'eau... on ne l'entendait pas à vingt centimètres. Je ne l'entendais pas moi-même. Seulement sa figure me faisait rigoler. Et pour me la payer au complet, j'agite le veston au-dessus du bastingage. Est-ce que le pauvre bougre ne se figure pas que tout fiche le camp dans une claque de la brise. Il saute dessus, fait un faux mouvement, la tête l'emporte... Dame, je ne sais pas au juste ce qui s'est passé... Mais, en moins de temps que je n'en mets à vous le dire... n'y avait plus personne... que moi... avec ce sacré veston dans la main. »

La voix de Sornière se fit un peu rauque. Il ôta son chapeau, passa un mouchoir sur son front, où cependant l'air vif de cette soirée d'octobre ne devait pas appeler la sueur.

M. de Valcor se pencha pour voir son regard, qu'il ne rencontra pas.

— « Vous avez appelé au secours ? » questionna-t-il.

— « Ça se peut. Sait-on ce qu'on fait dans ces moments-là ? Mais tous les secours du monde n'auraient pas repêché un homme, par une mer assez houleuse, en pleine nuit, étant donnée la vitesse du navire. Quand je m'aperçus qu'il n'y avait pas de témoins, que personne n'avait rien entendu, que je tenais encore le vêtement du pauvre diable, je compris que j'aurais une sale affaire sur les bras si je manquais de présence d'esprit. D'un coup de pouce, je fis sauter la doublure, je m'emparai du papier, et j'envoyai la défroque rejoindre son propriétaire. La lettre... Nul que moi n'en connaissait l'existence. Même si on me fouillait, si on la découvrait, elle passerait dans mes papiers comme un griffonnage sans rapport avec la victime. On ne pouvait m'accuser que si j'avais la sottise de donner moi-même prise aux soupçons. Je ne soufflai donc pas mot. Et la suite prouva que j'avais eu raison.

— Ainsi ce Rafaël Pabro est mort... » dit rêveusement Renaud.

— « Ça n'est pas pour vous contrarier, au moins ? » gouailla effrontément Sornière.

Un silence suivit, pendant lequel les deux hommes continuèrent leur va-et-vient, très lent, sur la terrasse déserte, au pied de la muette basilique.

La rumeur de Paris montait plus sourde. L'heure s'avançait. Les banderoles lumineuses des ré-

clames avaient cessé de surgir et de s'éteindre sur le noir de la ville.

Le bel Arthur reprit la parole :

— « Eh bien, monsieur le marquis, c'est tout ce que vous me dites ?... Vous ne me sautez pas au cou ?... Je viens vous apprendre que le seul témoin qui puisse vous causer de l'embêtement est à deux mille mètres sous l'eau. Et je suis modeste, » ajouta le gredin, « je ne prétends pas y être pour quelque chose... Puis je vous apporte la lettre sur laquelle vos adversaires basent leur accusation, à ce que j'ai compris. Qu'est-ce que vous voulez de plus, nom d'un chien ! d'un homme qui n'avait même pas le plaisir de vous connaître ? »

Le voyou crânait pour cacher son réel déboire. Comme M. de Valcor continuait à réfléchir profondément sans ouvrir la bouche, il lui demanda d'un ton moins assuré :

— « Vous ne pouvez pas douter de la vérité de mon récit, ni de l'authenticité de la lettre ? La mort de Pabro ?... Je peux vous indiquer des journaux qui l'ont mentionnée. Tenez... le *Messager de Cordouan,* par exemple, qui a même parlé de moi, mis en cause un instant, mais disculpé presque aussitôt. Quant à la lettre, comment inventerais-je ce que je vous en ai dit ? Voulez-vous la voir, tout de suite ?... cette nuit même ?... Je puis aller vous la chercher.

— Combien me la vendrez-vous ? » fit le marquis, imperturbable.

— « Dame !... » s'écria l'autre, rasséréné.

Il retira son melon pour se gratter le crâne, le replaça, l'enfonça sur ses yeux.

— « Vingt mille balles... Est-ce trop ? » questionna-t-il. Et sa voix tremblait d'espoir, de convoitise.

— « Je doublerai cette somme, » dit Renaud, « si vous faites ce que je vais vous dire.

— Cré nom!... Parlez.

— Quand j'aurai reconnu cette lettre, — comme je n'en doute pas maintenant, — vous la mettrez sous enveloppe, vous y joindrez le récit que vous venez de me faire, et vous enverrez le tout au Procureur de la République. »

Ce fut au tour de Sornière de garder le silence, abasourdi.

« Fichtre! ça se gâte, » pensait-il.

Très souple, très respectueux, à présent, il murmura :

— « Ah! monsieur le marquis, je vois bien que vous n'avez rien à craindre. C'est donc des chenapans, ces Escaldas et compagnie ? Vous êtes un vrai grand seigneur, un type tout à fait *bath*. Et généreux avec ça!... Quarante mille balles!... Seulement, c'est ma tête que vous me demandez de risquer pour ça.

— Mais non, puisque vous êtes innocent.

— Faudrait le prouver.

— On ne prouvera pas le contraire.

— A savoir... La justice est plus forte que moi, et quand il lui faut un coupable, elle excelle à se le fabriquer. Et puis, écoutez, monsieur le marquis... J'étais troublé, sur le moment. J'ai pu le pousser sans le vouloir, c't'homme. »

Un étrange sourire de perspicacité et de dégoût passa sur les lèvres de Renaud. Il reprit :

— « Soyez tranquille. Ne vous ai-je pas dit

que j'aurai encore besoin de vos services? Mon intérêt n'est pas que vous soyez pincé. Vous commencerez par vous mettre à l'abri. Votre envoi au Procureur de la République sera jeté à la poste, par mes soins, dans quelque ville où vous n'aurez garde de vous rendre. Vous ne parlerez pas de notre entente. Vous direz simplement, sans raconter l'histoire du veston, que Pabro vous avait communiqué cette pièce, qu'après la mort accidentelle du bonhomme vous aviez craint de vous compromettre en révélant qu'elle se trouvait entre vos mains. Qu'une fois hors d'atteinte, vous montrez votre bonne foi en l'envoyant au Parquet sans essayer d'en tirer profit. On ne vous fera pas extrader pour punir un crime improbable, dont la victime n'offre aucun intérêt, et dont vous ne tirez aucun bénéfice.

— Y a du vrai dans ce que vous dites, monsieur le marquis. Et puis... les quarante mille balles... C'est ça qu'a du relief dans votre conversation. »

La somme, en effet, devait éblouir un Arthur Sornière. Au même tarif, il aurait accompli n'importe quelle besogne. Il le donnait à entendre.

— « Encore une petite commission de ce genre, et je file à Buenos-Ayres ou à Lima, installer une maison de jeu. Y a des choses épatantes à faire. La police, là-bas... on lui graisse la patte.

— Il ne tiendra qu'à vous, » dit M. de Valcor, « de posséder les quatre-vingts ou cent mille francs dont vous avez une si forte envie. Sachez

me servir docilement. Vous ne vous en repentirez pas. »

Les deux hommes s'entendirent d'abord pour les négociations immédiates. Le lendemain, à la même heure, au même endroit, Sornière devait remettre la lettre au marquis, en échange de vingt billets de mille francs. M. de Valcor emporterait le papier, pour l'examiner à loisir, pour constater s'il était bien tel que sa mémoire le lui peignait, et si les phrases dont ses ennemis comptaient faire usage offraient bien le sens qu'il avait jadis voulu leur donner. Il préparerait le brouillon de la missive que Sornière adresserait au Procureur de la République, et fixerait un troisième rendez-vous. Là, le bel Arthur copierait sa confession, légèrement atténuée, y joindrait la fameuse lettre, enfermerait le tout sous enveloppe. M. de Valcor lui compterait vingt autres mille francs. Tous deux conviendraient de la retraite où l'homme irait attendre en sûreté de nouveaux ordres. Le marquis emporterait le pli cacheté, pour le faire mettre à la poste dans quelque grande ville étrangère.

Pendant les jours qui suivirent, l'opinion publique passa par des sursauts et des surprises. L'affaire Valcor passionnait les esprits de plus en plus. Ceux mêmes qui, d'abord, n'avaient trouvé qu'un médiocre intérêt à cette question d'héritage, qui déclaraient absurde d'y mêler des intérêts de castes, des querelles politiques, se prenaient à certaines péripéties romanesques. Ainsi, le parti des valcoristes se sentit extrêmement démonté quand les journaux racontèrent

ceci : non seulement un très important témoin à charge, appelé d'Amérique par M. de Plesguen, avait disparu mystérieusement en route, mais une lettre qui devait confondre le marquis, et que l'enquête réclamait de la banque Perez Rosalez, à La Paz, demeurait introuvable. La bonne foi des chefs actuels de la banque était hors de doute. La lettre, depuis plus de vingt ans dans leurs archives, leur avait donc été soustraite. Par qui ? Par des gens que soudoyait Renaud de Valcor. On parlait de toute une bande noire à ses gages. D'invisibles mains volaient la lettre compromettante, à l'heure même où d'autres mains poussaient à la mer le malheureux Rafaël Pabro.

L'imagination des masses était définitivement captée. L'Affaire Valcor devenait le gros succès du jour, le feuilleton dont on attendait fiévreusement la suite, le mystère dont chacun prétendait donner le mot, suivant ses préventions ou ses passions.

Les antivalcoristes poussaient les hauts cris. Cette lettre et ce témoin subtilisés ! N'était-ce pas l'aveu même ? On était aux prises avec un bandit redoutable. Quel éclat de tonnerre ne faudrait-il pas pour le foudroyer !

Malgré ce mouvement en faveur de leur cause, le trio Plesguen-Escaldas-Gairlance demeurait consterné. Pabro, qui avait vu jadis M. de Valcor et l'homme qui lui ressemblait si extraordinairement, n'était plus. La lettre où le marquis présentait son double, où lui-même avérait l'existence de ce personnage mystérieux, ne pouvait être produite. Que restait-il ? Le tatouage. Gil-

bert de Villingen s'apprêtait, en ce moment même, à en dévoiler le secret par un coup de théâtre machiné en vrai dramaturge. Mais cela ne suffisait pas. Une présomption isolée restait vaine. C'était l'ensemble de tous ces indices qui devait amener l'établissement d'une preuve. L'opinion oscillait en faveur de M. de Plesguen. Toutefois les fantaisies du public ne vaudraient pas un bon arrêt judiciaire. Et comment l'obtenir, cet arrêt, alors que l'enquête se butait dans une impasse, voyait tous ses éléments crouler l'un après l'autre en poussière?

Mais, un beau matin, les journaux publièrent en capitales énormes ces mots à sensation :

L'AFFAIRE VALCOR

PÉRIPÉTIE INATTENDUE. — RESTITUTION DE LA LETTRE MYSTÉRIEUSE

Sous ce titre, venait le détail des circonstances : l'arrivée de la lettre au Parquet, sous pli cacheté, portant les timbres postaux de Hambourg, et accompagnée par les explications d'un nommé Mindel, compagnon de voyage de Pabro, déjà soupçonné d'avoir jeté le vieillard à la mer, mais aussitôt relâché, faute de preuves.

Durant les jours qui suivirent, ce fut, dans les feuilles, une avalanche de commentaires. Tout y passa : contestation de l'authenticité de la lettre, affirmation de l'assassinat de Pabro, discussion sur l'état d'âme de ce Mindel, — un chenapan payé par M. de Valcor, et qui le trahissait par mécontentement du salaire ou par tardif scrupule de conscience. Il était clair que ce Min-

del, jetant sa lettre dans une poste de Hambourg, avait dû s'embarquer aussitôt pour une destination que la police aurait du mal à établir. En effet, l'homme ne se retrouva pas à Hambourg, ni parmi la multitude des passagers embarqués de ce port vers tous les coins du globe. Et pour cause.

Ces événements semblaient fâcheux pour le parti des valcoristes. Le seul argument de ces derniers fut que la lettre ne venait pas de la banque Rosalez, qu'elle était fausse, que le récit dont s'accompagnait la restitution était un pur roman.

La suite leur donna tort.

Avant même que la justice française eût demandé des explications à cette banque, celle-ci télégraphiait pour annoncer que le voleur de la pièce était découvert. C'était Pabro, le vieux comptable, parti soudainement pour l'Europe. On venait d'établir avec certitude qu'il avait emporté le précieux papier. Les adversaires du marquis possédaient d'ailleurs une photographie de la lettre, exécutée trois ans auparavant par un Bolivien du nom de José Escaldas. Cet Escaldas, mandé par l'enquête, reconnaissait formellement la lettre qu'il avait tenue jadis entre les mains. Le rapprochement avec la photographie qu'il en avait prise, ne laissa plus aucun doute sur l'authenticité de l'original.

Ce ne fut pas seulement dans le cabinet du juge enquêteur que se fit cette confrontation. Par suite de ce fonctionnement miraculeux de la presse actuelle, pour qui rien n'existe d'invisible ou d'inaccessible, ni surtout aucun secret du

Palais, le public eut aussitôt sous les yeux le *fac-similé* des pièces. Les journaux publièrent côte à côte la lettre et sa reproduction photographique. Impossible de méconnaître la similitude absolue des deux documents. On était bien en présence des lignes écrites, une vingtaine d'années auparavant, par le marquis Renaud de Valcor.

Ces lignes, des millions d'êtres les dévorèrent, en pesèrent minutieusement chaque syllabe. Il en résultait de toute évidence qu'au moment où le célèbre explorateur fondait la Valcorie, il avait envoyé à La Paz, pour traiter de ses affaires d'argent avec la banque Rosalez, un personnage investi de toute sa confiance, et dont il faisait remarquer l'étonnante ressemblance avec lui-même.

Les feuilles antivalcoristes sommaient donc le marquis de déclarer quel était ce personnage et ce qu'il était devenu. Tant que l'explication ne serait pas donnée, claire et irréfutable, ils continueraient à prétendre que ce sosie était seul revenu en Europe avec un nom, un titre, une personnalité usurpés, et que le véritable marquis de Valcor dormait son sommeil éternel de l'autre côté de l'Atlantique. L'*Aube rouge* allait jusqu'à prétendre que cette mort avait dû être le résultat d'un crime, et que le brillant imposteur en gardait le sang sur les mains.

Celui-ci souriait en lisant les invectives du parti adverse.

« S'ils savaient, les imbéciles, que j'ai moi-même envoyé la fameuse lettre au Parquet! »

Après avoir attendu quelques jours, pour que

le coup qu'il allait frapper eût son plein effet, M. de Valcor déposa une plainte en faux et usage de faux, refusant de se reconnaître auteur de la lettre versée aux débats par ses adversaires.

C'était un nouveau procès qui s'ouvrait, arrêtant l'autre tout net.

L'instruction criminelle commença, avec les mêmes lenteurs que l'enquête civile, à cause des réponses à attendre de l'Amérique du Sud.

L'hiver, puis le printemps avaient passé. Un autre été s'avançait. Les tribunaux allaient entrer en vacances. L'affaire de faux ne viendrait au rôle qu'à la rentrée d'automne.

Renaud se proposait de partir pour la Bretagne, de donner enfin à sa torture de cœur et d'esprit une trêve plus prolongée que ses hâtifs séjours au château.

Une nouvelle douleur, une nouvelle lutte le retinrent.

Sentinelle en armes sur la brèche de son magnifique destin, il allait avoir à repousser un assaut plus imprévu des forces obscures.

XX

L'ACCIDENT

Un matin, vers dix heures, le marquis de Valcor descendait les Champs-Élysées dans son landolet électrique, qu'il avait fait ouvrir.

Il venait, suivant son habitude quotidienne, de faire une promenade à cheval au Bois. Mais, suivant la même habitude, il avait, au rond-point de l'Étoile, laissé sa monture à un groom, pour éviter la rentrée fastidieuse, au pas, jusqu'à la rue du Bac. Son automobile le ramenait grand train.

Appuyé au fond, il parcourait les journaux, que son portier avait déposés soigneusement sur les coussins. Il fronçait les sourcils, ou souriait ironiquement, à mesure que s'agitait sous ses yeux toute la bourbe des passions humaines, remuées par le levain de son scandaleux procès.

Soudain, une secousse, un virement brusque, le sursaut des roues sur un obstacle... des cris... des gens qui courent... l'arrêt net de sa voiture.

Renaud se leva, le cœur en suspens, étreint par une sensation de catastrophe.

A droite, un peu en arrière, sur la chaussée, une masse gisait... Un corps... ou deux corps... chose indistincte, que, déjà, cachaient des passants accourus. Son valet de pied sauta à terre.

M. de Valcor descendit, s'approcha, regarda, ne put retenir une exclamation d'horreur. Une très jeune femme, évanouie ou morte, avec un peu de sang au front, demeurait étendue, les bras crispés autour d'un bébé tout petit, un enfant de quelques semaines. Et, dans cette pauvre créature, — image de la plus affreuse détresse féminine, avec son visage sanglant, la misère de ses vêtements, le mystère de sa maternité, son geste farouche, — le marquis de Valcor reconnaissait Bertrande Gaël.

— « C'est elle qui s'est jetée sous les roues, » s'écriait le valet de pied, blanc comme un linge. « Simon a viré pour l'éviter, elle a encore couru au-devant... Ça, je vous le jure, monsieur le marquis. »

Ce titre de marquis fit tourner les yeux à plusieurs. Des grognements partirent.

« C'est bien ça... Une pauvresse qui crève de faim avec son petit... Et un monsieur de la haute qui se pavane dans son électrique... Ah! le brigand de riche! Ça a deux propres-à-rien de laquais sur son siège... Ça veut aller vite... Et ça écrabouille les mères avec leurs enfants... Y en avait pas épais sous les roues... Elle avait le ventre creux... pauvre bougresse!... »

Les gens du peuple, plus nombreux à cette heure matinale que les oisifs, sur la superbe ave-

nue, s'excitaient de furieuse pitié devant ce contraste : l'infortunée, victime d'on ne savait quelle atroce misère, étreignant toujours l'innocent, qui commençait à pleurer, et ce monsieur si élégant, avec sa voiture du dernier modèle, et l'impeccable tenue de ses gens en livrée. On allait lui faire un mauvais parti. Tandis que des femmes se penchaient, palpaient la blessée, prenaient le bébé, qui n'avait aucun mal, des hommes levaient leurs poings menaçants.

Celui qu'ils voulaient frapper ne songeait même pas à se défendre. Les bras tombés, le visage livide, ses fiers yeux bleus noyés et mourants comme ceux d'une femmelette qui s'évanouit, il continuait à regarder la forme abattue à terre, semblant ne plus la voir distinctement, mais contempler un spectacle d'épouvante mille fois plus affreux que cette triste réalité.

Il se sentit soutenu, appuyé par quelqu'un, qui, sans doute, le croyait près de s'effondrer à terre. C'était un gardien de la paix, lui disant :

— « J'ai vu la chose, monsieur. Il n'y a pas de votre faute. La malheureuse avait une résolution du diable. Mais je ne crois pas qu'elle ait grand mal. Remettez-vous. »

Puis, s'adressant aux ouvriers hostiles :

— « Arrière, vous autres! » cria ce brave représentant de l'ordre. « C'est-y point honteux de s'en prendre au monde comme ça? Si vous n'étiez pas trop flemmards pour nourrir les filles que vous mettez à mal, elles ne se jetteraient pas avec leurs gosses sous les voitures. »

L'éternelle question sociale ayant été ainsi soulevée puis résolue sans plus d'impartialité ni

de clairvoyance qu'à l'ordinaire, on s'occupa de la malheureuse écrasée.

Elle ne paraissait avoir aucune fracture, mais seulement cette blessure à la tête, d'où coulait le sang qui tachait sinistrement son visage, et de laquelle un badaud affirma d'un air sagace :

— « Les blessures à la tête... si ce n'est pas mortel, ça n'est rien du tout. »

Ce qui, pour les curieux, sembla tout de suite fixer le cas.

— « Veuillez m'aider à porter cette pauvre femme dans la voiture, Albert, » dit M. de Valcor à son domestique, d'une voix qu'il ne réussissait pas à affermir. « Nous prendrons le docteur en passant, et nous emmènerons cette infortunée à la maison. Je me charge d'elle. »

Puis, se tournant vers le groupe de commères affairées autour de l'enfant :

— « Si l'une de vous veut bien m'accompagner avec ce petit?... Je ne saurais pas trop comment le tenir. »

En prononçant ces mots, il jetait un coup d'œil presque répulsif au petit être, qui vagissait et s'agitait dans des langes bien minces mais très propres.

Une jeune ouvrière s'offrit, toute fière de se mêler au drame et de monter dans l'équipage électrique.

Pendant que le gardien de la paix dressait son procès-verbal, et que, sur son interrogation, Renaud répondait bas et vite : — « Marquis de Valcor, rue du Bac, » on étendait sur les coussins du fond de l'automobile Bertrande, toujours sans connaissance.

Le marquis ordonna de fermer le landolet, pour ne pas faire sensation sur son passage, et prit place sur la banquette, en face de l'obligeante personne chargée du poupon. Le valet de pied Albert grimpa sur le siège, et donna l'adresse du docteur à son camarade Simon.

Celui-ci, navré de l'accident, mais sûr d'avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour l'éviter, était demeuré à son poste, muet, sauf pour répondre à l'agent, avec son sang-froid de conducteur, qui ne doit jamais quitter sa machine, et son impassibilité de serviteur de grand style.

Il démarra. L'automobile partit, rapide et silencieuse, sur ses énormes pneus.

Derrière elle, demeura le groupe des badauds. Ces gens regardaient s'éloigner la voiture, bouche bée, avec ce léger déboire qu'on éprouve en passant d'un spectacle excitant à la platitude de la vie ordinaire.

Les propos qui prolongèrent un peu la distraction n'étaient plus du mode agressif. Par son émotion visible et sa généreuse attitude, l'écraseur avait presque pris de l'avantage sur l'écrasée.

— « Il est tout de même chic, pour un marquis.

— C'est bien de les avoir emmenés dans sa voiture.

— Ça va plus vite que l'ambulance urbaine.

— C'est-y pas Valcor qu'il a dit qu'y s'appelait ?

— Si, si... marquis de Valcor.

— Celui qu'a c't'histoire ? Qu'on prétend qu'il a volé son titre ?

— Eh bien, voulez-vous que je vous dise, moi? » fit, d'un air important, le maître d'hôtel d'une des maisons les plus aristocratiques du rond-point. « Je les connais, *ceuss* de la haute. Si celui-là n'était pas un vrai marquis, il aurait peut-être prêté son auto pour trimbaler la pauvresse et le mioche. Mais il ne serait pas monté dedans avec. N'y a encore que les types de vieille roche pour pas être fiers. Je vous garantis ce paroissien-là. Il est bon teint. »

Une heure plus tard, M. de Valcor arpentait son cabinet de travail du pas nerveux de quelqu'un qui attend. Les minutes lui parurent longues jusqu'à ce qu'un domestique vint dire : « Monsieur le docteur demande s'il peut entrer.

— Eh bien? » demanda-t-il anxieusement.

La réponse fut rassurante.

La victime de l'accident, installée, non pas dans les dépendances de l'hôtel, mais dans une chambre de maître, au second étage, se trouvait dans l'état le plus satisfaisant. La blessure de la tête n'intéressait que le cuir chevelu. Et c'était la seule. Pour le reste, des contusions, simplement. Et le désordre général provoqué par l'exaltation, l'émotion, tout ce qui avait déterminé, puis accompagné le coup de désespoir.

— « Car elle reconnaît, » ajouta le docteur, « s'être jetée volontairement sous les roues de votre automobile.

— Savait-elle que c'était la mienne? » demanda Valcor avec vivacité.

— « Elle ne s'explique pas là-dessus, ni sur rien autre, d'ailleurs. C'est son cri de regret en se retrouvant vivante, quand la connaissance

est revenue, qui m'a tout révélé. Je ne lui ai pas posé de questions. J'ai défendu qu'on lui en posât. La religieuse qui la soigne maintiendra le silence absolu, au moins pendant cette journée-ci et la nuit prochaine.

— L'enfant?... » demanda le marquis d'une voix altérée.

— « Mais, vous avez vu... Il n'a rien.

— Et c'est... c'est bien celui... de... cette malheureuse?

— Sans doute. En apprenant qu'il est sain et sauf, elle a fondu en larmes... Elle l'appelait, lui demandait pardon... voulait le voir... J'ai interdit tout cela sévèrement. Le calme le plus absolu est nécessaire. Elle nourrissait. Je ne puis dire, avant quelques heures, si l'effroyable secousse n'a pas tari son lait, ce qui pourrait amener des complications, de la fièvre, un transport au cerveau... Il n'y a plus maintenant que ce danger-là, mais il n'est pas négligeable.

— Quelles mesures avez-vous prises pour le bébé, docteur?

— Je vais envoyer ici une nourrice, pour que le pauvre être ne pâtisse pas dans l'intervalle. Dès que nous serons fixés sur l'état de la mère, nous aviserons définitivement. »

Le médecin, pressé de courir à d'autres devoirs, hésitait pourtant à se retirer devant l'expression troublée de son client.

— « Avez-vous quelque chose d'autre à me demander, monsieur le marquis?

— Mais... »

Renaud s'arrêta court.

— « Songez à la chance que vous avez eue, »

reprit l'homme de science. « Vraiment c'est miracle que vous ayez échappé à l'abomination d'une double mort, là, sous vos roues... »

Un visible frisson secoua Valcor. Puis aussitôt, avec une préoccupation dont la force étonna le médecin :

— « Docteur, quand pourrai-je lui parler?

— Pas avant demain matin, monsieur le marquis. Et encore, je ne vous le promets pas. »

Demeuré seul, Renaud serra les poings et les dents, comme dans un effort presque surhumain pour se dominer. Patienter encore vingt-quatre heures, avec, sous son toit, cette fille infortunée et son secret!... Ne pas le lui arracher!... Ne pas savoir!...

Bertrande... Elle était belle, comme Micheline. Ainsi que Micheline, elle avait été une fillette innocente, qu'il revoyait, bondissant, au-devant de lui, sur le sentier de la falaise. Micheline... Bertrande... Ces deux images, autrefois si pareilles, maintenant séparées par un abîme, — l'une toujours pure, l'autre souillée, — pourquoi ne pouvait-il pas s'empêcher de les confondre?... La honte, la déchéance, de la pauvre petite paysanne orpheline n'atteignait cependant point la splendeur virginale de celle qui rayonnait dans le luxe, sous un nom qu'il saurait lui garder intact, et sous sa protection paternelle, à lui, — rempart qui défiait les atteintes.

A un moment, le visage du marquis de Valcor s'appuya contre ses mains crispées, et ce furent peut-être des larmes, ces traces brillantes qu'il se hâta d'effacer dans leurs paumes.

— « Alors, ma Sœur, elle ne vous a rien confié, la pauvre petite ? » demanda-t-il le lendemain à la religieuse de garde.

Celle-ci était venue lui dire que la malade était prête à le recevoir, et tous deux montaient le large escalier de pierre, à rampe de fer forgé, qui joignait les étages dans l'hôtel de la rue du Bac.

— « Mais, ma Sœur, elle sait au moins qui je suis ? On lui a dit chez qui elle reçoit l'hospitalité ?

— Certainement, monsieur le marquis ?

— N'a-t-elle fait aucune remarque ? N'a-t-elle pas dit qu'elle connaissait déjà mon nom ?

— Pas du tout.

— Alors, quand elle s'est jetée sous ma voiture ?...

— Ce n'est pas parce que cette voiture était la vôtre, monsieur le marquis. Qu'allez-vous penser là ?...

— Vous a-t-elle parlé de sa situation ? de sa famille ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Elle se refuse à rien révéler. Pauvre créature !... Elle ne m'a pas l'air d'être née pour la mauvaise vie qui l'a conduite au crime. Mais déjà elle revient à Dieu. Votre bonté la sauvera, monsieur le marquis. »

« Si ce n'était pas Bertrande !... Si, par bonheur, je m'étais trompé !... » se disait Renaud, dont la main tremblait en frappant à la porte.

Une femme de chambre lui ouvrit, puis se retira aussitôt avec la religieuse.

Le marquis de Valcor s'avança, et, au détour

d'un paravent, vit sur une chaise longue celle dont la pensée le torturait depuis la veille.

C'était bien Bertrande. Il ne s'était pas trompé.

La petite-fille de Mathurine appuyait contre les oreillers son buste, vêtu de flanelle blanche. Un bandeau de linge recouvrait en partie sa tête. Mais, de l'autre côté, ses beaux cheveux, d'un châtain doré, descendaient et contournaient l'oreille en un flot opulent. Une courte-pointe rose égayait un peu cette vision, dont la maigreur et la pâleur, percée par la double flamme de deux larges yeux clairs, désespérément tristes, eussent fait mal. Cependant, malgré son désastre, sa beauté subsistait.

Renaud s'arrêta, le cœur oppressé.

Il lui semblait, dans cette ressemblance fanée, et comme effacée, de sa fille, découvrir le ravage que pourraient faire le mal et la douleur sur sa Micheline si rayonnante et si pure.

Il murmura :

— « C'est toi, ma pauvre petite ! »

Silencieuse, elle le regardait, avec un monde de pensées désolées au fond de ses yeux immenses.

Il s'assit à côté de la chaise longue, prit dans ses mains les doigts fluets et comme inertes, posa sur elle des prunelles douces comme des prunelles de mère.

— « Aie confiance, dis-moi tout. Je ne te condamne pas. Je ne peux pas te condamner ! »

Elle leva les sourcils, ouvrit démesurément les paupières, comme dans un étrange effroi.

— « Pourquoi donc ? » balbutia-t-elle.

— « Parce que tu n'es pas seule responsable de tes fautes.

— Et qui donc en est responsable ? » fit-elle en avançant un visage frémissant.

— « La destinée... la vie... Et, je le soupçonne, la lâcheté d'un séducteur indigne. »

Elle retomba en arrière, comme sous un choc. Un flot rose envahit ses joues, devenues transparentes et minces.

— « Est-ce tout ? » demanda-t-elle, comme se parlant à elle-même.

— « Comment, tout ?...

— Si je n'avais pas perdu mon père... Si ma mère n'était pas devenue folle... après l'hallucination qui le lui avait fait voir, dans la lande... »

Les yeux dilatés de Bertrande, où semblait passer un peu de l'égarement dont elle parlait, cherchèrent avidement ceux du marquis. Mais Renaud baissa des paupières tressaillantes, et dit avec une tristesse calme :

— « C'est cela que j'appelle les fatalités de ta vie. C'est cela qui me rend indulgent pour toi, ma pauvre Bertrande. »

Elle renversa la tête, et se tordit les mains.

— « Tu souffres !... » s'écria Renaud avec une pitié infinie. « Dis-moi quelles abominables misères t'ont poussée à te précipiter sous les roues de ?... »

Il s'arrêta, puis reprit d'une autre voix, d'une voix étranglée d'angoisse :

— « ... De ma voiture ?... Pourquoi la mienne ?... Le savais-tu ?... L'as-tu fait exprès ?... »

Elle inclina la tête, affirmativement, d'un signe énergique.

— « Mais pourquoi?... Pourquoi?... Ne suis-je pas le protecteur de ta famille?... Ne pouvais-tu recourir à moi? Si tu avais honte, pour toi-même, de m'avouer ta situation, que ne le faisais-tu pour ton enfant?... Tu as voulu la mort de cet innocent!... Tu as voulu faire de moi l'instrument de votre double mort!... De quelles révoltes, de quelles haines, pouvaient surgir en toi ces effroyables résolutions?... Parle... parle... Bertrande! Que t'a-t-on dit?... Que t'ai-je fait?... »

Elle murmura :

— « J'étais trop malheureuse!...

— Mais je n'en étais pas cause!... Au contraire... Je te cherchais, Bertrande, pour t'arracher à l'abîme. »

Le regard fixe, perdu, la jeune femme prononça plus bas encore :

— « Je devenais folle, comme ma mère. J'avais eu, comme elle, des visions...

— Quelles visions? »

Elle ne répondit pas, mais, se tournant vers lui, de nouveau, elle dit brusquement :

— « Vous avez des ennemis acharnés, monsieur le marquis.

— Je le sais. Je ne les crains pas, » fit-il tranquillement.

Elle replia ses bras contre son sein, se recroquevilla un peu, comme si, en elle-même, quelque élan désordonné se fût abattu devant cette force inébranlable.

Renaud, sous l'effleurement du danger, venait de se reprendre jusqu'à n'être même plus

ému. Ce fut presque froidement qu'il poursuivit:

— « Ne parlons pas de moi, mais de toi. Ainsi, tu es mère, Bertrande?... »

Elle pencha le front, avec une confusion, une faiblesse navrantes.

— « Qui est le père de ton enfant? »

Point de réponse.

— « Dis-moi qui. Si ce n'est pas un homme marié, il t'épousera. »

Bertrande eut un rire amer.

— « Il t'épousera! » répéta M. de Valcor. « Je saurai l'y contraindre. »

La jeune femme secoua la tête.

— « Impossible! » dit-elle. « D'ailleurs, c'est moi qui refuserais de l'épouser, s'il m'acceptait par intérêt ou par crainte. Si bas que je sois tombée, je suis encore trop fière pour cela.

— Ce serait ton devoir, à cause de ton enfant.

— Je ne puis pas devenir sa femme.

— Il n'est pas libre?

— Si.

— Tu le juges trop haut pour toi?... Un misérable qui t'a séduite et abandonnée.

— Il ne m'a pas abandonnée.

— Alors pourquoi cherchais-tu la mort?

— Je le fuyais. Je ne voulais rien accepter de lui.

— Ne l'aimes-tu pas? »

Bertrande éclata en sanglots convulsifs.

— « Tu l'aimes donc?... Mais quel est ton secret, malheureuse enfant? » demanda Renaud, adoucissant de nouveau sa voix jusqu'à des inflexions presque tendres.

Elle pleurait sans répondre.

Pouvait-elle lui dire qu'à la douleur de se voir, non pas tout à fait abandonnée, en effet, mais du moins délaissée, s'ajoutaient d'autres douleurs ?... Que l'homme qu'elle adorait s'était révélé à elle comme le pire ennemi de lui-même, Renaud de Valcor, et qu'en elle on avait insinué des soupçons d'où résultait pour sa conscience une effroyable alternative.

Gilbert de Villingen avait appris à Bertrande qu'en expliquant le monogramme dont il cherchait le sens avec Escaldas, elle les avait peut-être mis sur la piste des crimes accomplis par son propre père. C'est lui, c'est ce père, c'est Bertrand Gaël, fils aîné de Mathurine, qui, échappé au naufrage dont on le croyait victime, aurait seul pu se substituer au marquis de Valcor et jouer son rôle. La ressemblance entre Bertrande et Micheline apparaissait alors toute naturelle et constituait une preuve. Elles seraient sœurs. L'une née avant, l'autre après, les années de mystérieux exil, d'où le pauvre marin, père de la première, serait revenu grand seigneur, pour épouser, — par une criminelle bigamie, — une demoiselle de Servon-Tanis, et devenir père de la seconde.

Dans l'éblouissement d'une telle découverte, qu'ils s'appliquèrent à faire concorder aussitôt avec tous les éléments connus de l'affaire, Gairlance et Escaldas traversèrent un moment de délire. Ils crurent tenir la clef de l'extraordinaire aventure. Tous les détails s'y adaptaient. Il les évoquaient l'un après l'autre, avec de vrais rugissements de joie. Aucune contradiction ne les

frappa tout d'abord. Ils n'en voulaient pas voir. Ils n'en voyaient point. Dans leur surexcitation, ils ne crurent même pas utile d'agir prudemment avec Bertrande. Ne pouvait-elle pas leur donner, là, tout de suite, des renseignements qui leur seraient précieux? D'abord, sur le fameux tatouage. Avait-elle entendu dire que son père le portait? Oui, de cela, elle était certaine. Puis la ressemblance nécessaire de Bertrand Gaël avec Renaud de Valcor... N'en avait-on jamais parlé dans sa famille?... Elle était moins affirmative sur ce point. Mais, maintenant qu'elle connaissait mieux la vie, elle s'expliquait certaines allusions. Il y avait eu de tous temps de jolies filles chez les Gaël, et d'ardents garçons chez les Valcor. Parmi ses aïeules, sans doute, plus d'une avait écouté quelque beau jeune marquis, comme elle-même avait écouté son prince bien-aimé. C'était une tradition maligne sur la côte, que, dans chaque génération des Gaël, se trouvait toujours quelque vivante preuve des liens plus ou moins anciens, coupables et romanesques, noués à plusieurs reprises, depuis des siècles, entre le château et la maison de pêcheurs. Ensuite, c'était le naufrage dans lequel aurait péri son père... Où avait-il eu lieu? Comment l'avait-on su? Quelqu'un en avait-il réchappé?...

Bertrande, harcelée par ces questions, émue, bouleversée de souvenirs, saisie d'un singulier espoir, s'était écriée :

— « Mais vous parlez comme si vous pouviez croire que mon père soit encore vivant! »

Alors, pour s'en faire une auxiliaire, Gilbert lui avait tout dit, tout ce qu'elle ignorait, absor-

bée par son triste amour et sa maternité prochaine, indifférente à ce qu'on lit dans les journaux, qu'elle n'ouvrait jamais. D'un seul coup, elle avait appris le procès, les attaques dirigées contre le marquis, sa personnalité contestée, et le soupçon suggéré par elle-même, si involontairement, à propos du tatouage... Quoi!... cet homme lointain et puissant était peut-être son propre père à elle-même! Quel étourdissement!... Quel vertige!...

Mais non... Si c'était vrai, si l'on prouvait cette chose inouïe, le père qu'elle retrouverait ne serait plus l'être prestigieux, mais un vil bandit, un imposteur, un voleur, un assassin peut-être!... On le condamnerait... A quelle peine?... Pouvait-elle savoir?... Ce serait épouvantable et infamant. Et elle en serait cause!... C'était elle qui, par une parole inconséquente, aurait déchaîné la catastrophe et l'expiation.

— « Tu en aurais une chance! » lui avait dit Gilbert. « Car, de tous les millions que la Valcorie a rapportés, il lui en resterait bien quelques-uns, attribués à son œuvre personnelle, et tu deviendrais une héritière, tu partagerais avec ta sœur Micheline. »

Ces paroles avaient fait horreur à Bertrande. Mais, pourtant, quel foudroyant éclair jaillit ensuite sur son âme! Car, sans montrer son trouble et son dégoût, ayant demandé :

— « Qui donc rentrerait en possession du nom et de la fortune des Valcor? »

Elle avait entendu cette réponse :

— « Monsieur de Plesguen et sa fille Françoise. »

Bertrande était amoureuse. Elle était jalouse. Elle connaissait aujourd'hui son amant. Elle comprit. Si l'intérêt du vieux gentilhomme et de sa fille, qui n'étaient de rien à Gilbert, le touchait au point de tout sacrifier dans cette lutte, de s'y lancer corps et âme avec l'acharnement où elle le voyait, c'est qu'il était épris de Mlle de Plesguen, c'est que celle-ci lui accorderait sa main après la victoire.

L'étau d'un drame pareil, qui la broyait dans sa conscience, dans sa tendresse, qui la plaçait entre un amant toujours adoré et un bienfaiteur, peut-être un père, menacé par ce même amant, avait affolé la malheureuse. Parce que Gilbert voulait la contraindre à un rôle de délatrice et d'espionne auprès d'un homme qui lui semblait intangible et sacré, et parce que Gilbert ne l'aimait plus, elle avait fui Gilbert. Parce qu'elle ne pouvait croire au fabuleux roman, parce qu'elle ne voulait pas trahir son Gilbert auprès de l'autre, auprès du redoutable, du mystérieux Renaud, et aussi à cause de sa honte, elle n'avait pu se résoudre à implorer celui-ci.

Pendant quelques semaines elle avait gagné tout juste de quoi manger, de quoi payer le loyer d'une misérable chambre, au fond d'un quartier lointain, où elle se terrait, farouche.

Puis son enfant était né. Comment le nourrir?... Et à quoi bon?... La vie était si déconcertante, si atroce!

Pauvre petite Bertrande! Elle se voyait, infime et faible, entre ces deux hommes qui pétrissaient sa destinée. Un prince... un marquis... Son âme humble et crédule s'était évaporée comme un

encens, consumée en admiration devant ces êtres splendides et supérieurs. L'un avait tout son amour, l'autre, toute sa gratitude. Et c'étaient des adversaires, se mesurant dans une lutte abominable! Pis encore... c'étaient des êtres de cruauté, de mensonge, de rapine!... L'un, le père de son enfant. L'autre, son propre père peut-être. Et elle n'avait pas de pain sous la dent, pas de lait dans le sein, pour vivre et faire vivre le pauvre petit, né de son irrémédiable faute.

Dans la démence que lui suggestionnaient de telles réflexions, Bertrande Gaël avait pris sa résolution tragique. Ayant guetté l'automobile qui, presque chaque jour, ramenait le marquis de Valcor après sa promenade à cheval, elle s'était jetée sous les roues, son bébé entre les bras.

Aujourd'hui, revenue à elle, sa folle détresse un peu apaisée, elle regardait la noble et bienveillante figure qui s'inclinait vers son pauvre cœur éperdu avec tant de pitié, tant de bonté, et elle se disait :

« Quel que soit cet homme, mon bienfaiteur loyal ou mon père menacé, je ne puis pas dire un mot, je ne puis pas faire un geste qui l'afflige. D'ailleurs, en face de lui, mon doute s'efface. Comment croire que, sous ce front, il y ait un remords? » Puis une pensée la mordait comme une pince d'acier : « Mais alors, le traître, c'est Gilbert. Il travaille à une œuvre injuste et maudite. »

Elle gémit :

— « Mon Dieu! mon Dieu!... Comme j'avais raison de vouloir mourir!...

— Ne parle pas ainsi, Bertrande, » lui dit M. de Valcor. « Sont-ce là les enseignements que tu as tirés de ta pieuse éducation chez les Géraldines de Quimper?... Comprends-tu maintenant ce que je craignais pour toi, de la vie, avec ton caractère et ta beauté, et pourquoi je désirais tant que tu te fisses religieuse? »

Ce fut son seul reproche. Et cette indulgence même, avec l'évocation du souci qu'il avait de tout temps pris d'elle, jetèrent de nouveau la jeune femme dans l'incertitude et le trouble.

Cependant, une autre anxiété l'étreignait. D'une voix tremblante, elle demanda des nouvelles de sa grand'mère.

Il lui peignit le désespoir de la vieille Mathurine, et avec quelle angoisse elle avait eu recours à lui. — « Quant à ta mère, son inconscience l'a préservée de cette nouvelle douleur. »

Le souvenir de l'Innocente attendrit sa fille peut-être plus que la pensée de l'aïeule rigide.

Renaud tâcha d'arracher à cet attendrissement le nom qu'il voulait connaître, celui du séducteur de Bertrande.

Elle défendait son secret plus mollement, noyée de larmes, et dans un tel besoin de confidence, d'appui! Celui qui s'offrait représentait pour elle une si invincible puissance! Le marquis de Valcor affirmait que, par son intervention, il arrangerait tout. Elle commençait à le croire. Y avait-il quelque chose d'impossible à celui qu'elle avait toujours vu l'arbitre des circonstances, là-bas, dans le pays où il répandait les bienfaits, comme un pouvoir surnaturel.

Peut-être, malgré tout, n'eût-elle pas nommé

Gilbert, mais certaines de ses paroles, suivies de réticences, réveillèrent chez le marquis le soupçon qui, à plusieurs reprises, s'était porté sur son hôte de l'autre saison. Il se vit encore, chevauchant sur la route de la falaise, à côté de Gairlance, dont il entendait la protestation railleuse : « Me croyez-vous capable de mettre à mal une petite mascotte de village?... »

Renaud de Valcor tendit en lui-même cette faculté presque magnétique, grâce à laquelle, par la force de son regard, par la persuasion insinuante de sa voix, il faisait fléchir la volonté d'autrui. Il enfonça jusqu'à l'âme de Bertrande ses yeux dominateurs, et s'écria brusquement :

— « Puisque tu ne veux pas me dire le nom du lâche séducteur qui t'a rendue mère, je vais te le dire, moi : c'est le prince de Villingen. »

Elle jeta une exclamation étouffée, pâlit, courba la tête, et se cacha le visage dans ses mains.

XXI

LE DUEL

Un dimanche, vers une heure, Gilbert se préparait à partir pour les courses, quand son domestique lui présenta la carte du marquis de Valcor.

Le prince fut très étonné. Puis, aussitôt après la première surprise, il se donna cette explication :

« C'était fatal. Mon gaillard a fini par découvrir que je marche à fond contre lui, dans son affaire. Il vient me demander compte de mon attitude. Eh bien, nous allons rire. »

Le petit-fils du héros de Villingen, s'il manquait de moralité, ne le cédait à personne en bravoure physique. Duelliste par goût héréditaire, il jugeait que la supériorité sur le terrain dispense de toute obligation dans la vie.

Quand on est à tout instant prêt à justifier ses actes, suivant le code de l'honneur mondain, avec un coup d'épée ou de pistolet, on ne ren-

contre pas beaucoup de gens résolus à vous demander des explications,et ceux qui en ont l'audace se tiennent ensuite pour satisfaits, si même ils ne restent muets pour toujours.

« Voyons, » se dit Gairlance, « nous avons bien convenu avec Escaldas de nous retrouver à Auteuil?... Il ne devait pas me reprendre ici?... Non. Parce que, vraiment, avec la peur effroyable qu'il a de Valcor... je ne voudrais pas l'exposer... »

Tout en souriant, malgré lui, de la poltronnerie de son acolyte, il dit cependant à son valet :

— « Si par hasard monsieur Escaldas venait pendant que je cause avec le marquis, prévenez-le, et dites-lui que je le prie d'aller m'attendre au pesage.

— Bien, monsieur. Dois-je faire entrer ici monsieur le marquis ?

— Non, » répliqua le prince, « je vais le rejoindre. »

Écartant une portière, il quitta son fumoir, et passa dans le salon.

M. de Valcor, debout devant une table, examinait un album photographique contenant des portraits de femmes.

Dans la garçonnière, petite mais élégante, que Gilbert habitait rue Cambacérès, nombre de bibelots futiles, de souvenirs féminins, d'images suggestives, attestaient l'humeur galante et la principale occupation du maître du logis. L'album que tenait le marquis avait une petite célébrité dans le monde où l'on s'amuse. On l'appelait le « harem de Gégé. » Il y collectionnait ses plus flatteuses conquêtes. C'était l'ambition des

jolies et faciles filles qu'il honorait d'un caprice, d'y avoir leur effigie. Car ce privilège constituait un brevet de beauté ou de chic. Il ne les y admettait pas toutes. Certaines, pour l'engager à les y mettre, donnaient à leur portrait quelque scabreuse originalité, par la hardiesse de la pose ou du costume. Ainsi, grâce au décolleté de la plupart de ses pages, le luxueux et luxurieux volume devenait une manière de musée secret.

Tel était l'objet sur lequel se fixait l'attention de M. de Valcor lorsque Gilbert le rejoignit. Mais le visiteur n'avait pas sur la physionomie l'excitation amusée, à demi gênée, qu'offrait ordinairement celle des curieux passant en revue cette élite de Cythère.

Gairlance, en entrant, vit se tourner vers lui un visage contracté et terrible.

Le marquis de Valcor, d'un geste rapide, reprit, contre l'accoudoir d'un divan, la canne qu'il y avait appuyée, et la leva, en même temps qu'il s'avançait vers le prince.

Gilbert s'arrêta net, croisa les bras, et dressa contre l'agresseur une figure d'une fermeté saisissante, bien que devenue subitement très pâle.

— « Un guet-apens ! » s'écria-t-il.

Son attitude, son accent, eurent cette noblesse des actes moraux d'une justesse foudroyante, comparable à la noblesse des mouvements physiques, également foudroyants et justes, par lesquels un gymnaste accomplit un tour mortellement périlleux.

Dire ce qu'il faut dire, faire ce qu'il faut faire, sous l'assaut de l'imprévu, dans l'éclair d'une seconde... Cela est toujours d'un bel effet, même

quand il s'agit seulement d'un sang-froid de bretteur.

M. de Valcor jeta sa canne.

Pouvait-il, quelque motif qu'il en eût, frapper un homme surpris et désarmé, qui le recevait sans défiance?

— « Êtes-vous fou, monsieur? » demanda Gilbert, très calme.

Renaud ne répondit pas, mais revint à la table, et reprit l'album. Il en arracha une photographie, lacérant le feuillet, sans prendre la peine de faire glisser le carton, et se tourna de nouveau vers le prince, cette photographie à la main :

— « Vous allez me remettre, » s'écria-t-il, « tous les portraits semblables à celui-ci que vous possédez. Vous allez me jurer de faire détruire le cliché, et ensuite, vous aurez à me rendre raison d'une pareille infamie! »

Il serait impossible de décrire la frénésie furieuse, quoique contenue, qui animait le marquis.

Gilbert sourit, insolent et tranquille.

— « Pourquoi donc? Ce portrait est celui de ma maîtresse, Bertrande Gaël. N'ai-je pas le droit?...

— Vous savez bien, lâche insulteur, qu'il est la frappante image de mademoiselle de Valcor. Et vous avez combiné l'ignoble perfidie!... Vous avez fait coiffer Bertrande comme ma fille Micheline, foncer ses cheveux... Et cette tête, un peu inclinée, est dans la position où la ressemblance s'accentue... Ma fille!... C'est ma fille... Dans ce bourbier!... dans ce mauvais lieu!... »

L'album vola par la chambre, alla briser un

de ses coins d'argent contre l'angle de la cheminée.

— « Monsieur, » prononça Gilbert, « je regrette qu'une de mes maîtresses ressemble à ce point à mademoiselle de Valcor. Du moins, je le regrette pour vous... Non pour moi... Mademoiselle Micheline étant très belle. »

Les yeux du marquis flamboyèrent. Ses mâchoires eurent un choc brusque. Avec quelle féroce joie il eût tué! Mais que pouvait-il?...

— « Je vous châtierai sur un autre terrain, » scandèrent ses lèvres serrées et blêmies.

— « Essayez, » riposta le prince. « À votre aise. Mais auparavant, daignerez-vous me dire ce qui me valait l'honneur de votre visite? Cet album... Vous ne le connaissiez pas avant d'entrer ici?

— Non, » dit M. de Valcor, qui reprenait avec peine possession de lui-même. « Et cependant... Celle dont voici l'image était la cause de ma démarche. »

Il agita légèrement la photographie, qu'il gardait à la main.

— « Comment?... Mademoiselle Micheline?... » demanda Gilbert, se méprenant avec intention, et soulignant son impertinence voulue par le plus narquois des sourires.

— « Non, monsieur. Mademoiselle de Valcor n'a rien à voir avec un drôle de votre espèce. Il s'agit de Bertrande Gaël.

— Faut-il, » interrogea le jeune homme avec une feinte complaisance, « accepter cette épithète de « drôle » comme la provocation que vous m'annonciez tout à l'heure? Moi, je veux

bien. Seulement, ce pourrait être gênant pour mademoiselle de Valcor, que nos témoins mettraient forcément en cause. »

Renaud darda un regard profond sur son interlocuteur. Quoi! Trouverait-il chez ce jeune débauché un sang-froid supérieur au sien ? Tout à l'heure, pour la première fois de sa vie, il s'était senti hors de lui-même. Voilà ce qu'il ne fallait à aucun prix. La prudence le lui interdisait tout autant que l'orgueil. S'il n'était pas encore entièrement maître de soi, il le paraissait du moins, par un souverain effort, lorsqu'il répliqua :

— « Votre remarque est juste, monsieur... Aussi je retire le mot. Je vous appliquerai le soufflet que vous méritez dans telle circonstance où il sera impossible de mêler des femmes à notre rencontre. Maintenant, voici pourquoi j'étais venu. Vous convient-il ou non d'agir loyalement à l'égard de Bertrande Gaël ?

— Mais, » fit Gilbert, « en quoi cela vous regarde-t-il ?

— Je n'ai pas à vous le dire. Répondez-moi.

— Je n'ai pas à vous répondre. »

Il y eut un silence. Les deux hommes, debout l'un en face de l'autre, se lançaient mutuellement à la face tout ce qui peut tenir de haine en deux regards humains.

Le marquis reprit la parole :

— « Le hasard m'a rendu témoin d'une tentative de suicide accomplie par cette malheureuse.

— De suicide?... Bertrande?... » s'écria Gilbert.

Cette fois, le cœur, si sec fût-il, avait tressailli.

Une émotion détendit le visage ironique et mauvais.

— « Oui... Elle s'est jetée sous les roues de ma voiture, avec son... avec *votre* enfant.

— L'enfant!... »

Mot magique... Une inquiétude et une joie, plus soudaines et fugaces que l'éclair, frémirent sur les traits du prince. Mais, aussitôt, il recomposait sa physionomie, reprenait son expression ironique et glaciale.

— « Bien que je n'aie nuls comptes à vous rendre, » dit-il, « je puis vous affirmer ceci : je n'ai pas refusé mon aide à Bertrande, dans la mesure de mes moyens, fort réduits pour le moment. Mais elle n'a même pas daigné m'informer qu'elle était mère. Depuis quelque temps, elle se cache de moi, au point que je ne sais pas même son adresse. J'ignorais que l'enfant fût au monde. » Et Gilbert ajouta en ricanant : « Vous ne venez pas me conseiller de le reconnaître, je pense.

— Pourquoi pas? » s'écria Valcor.

Gairlance eut un rictus de rage.

— « Reconnaissez donc les vôtres... *tous* les vôtres! » cria-t-il. « Avouez donc que Bertrande est votre fille. Nous verrons alors s'il me convient de faire prince de Villingen le petit-fils bâtard d'un rustre, d'un bandit, qui, bientôt, sera un forçat! »

Renaud de Valcor ne broncha pas. Aucun muscle ne tressaillit sur sa face. Il regarda Gilbert comme on regarderait un interlocuteur qui, tout à coup, dans la conversation, se met à parler une langue inconnue.

Ce fut l'autre, qui, après sa brutale sortie, se décontenança, un peu à la façon de quelqu'un qui, croyant escalader dans l'obscurité une marche très haute, trouve le sol d'un palier. L'élan avortait. Mais alors?... Ou bien il avait fait fausse route, ou bien il avait découvert sa tactique à un adversaire extraordinairement fort, qui, désormais, serait sur ses gardes. Troublé, il fit une gauche retraite.

— « N'agissez-vous pas comme si vous étiez le père de Bertrande, en venant ici réclamer je ne sais quoi pour cette fille, et pour l'enfant qu'elle m'attribue, — à tort, sans doute? »

Renaud ne releva pas l'impudence de l'insinuation.

— « Je ne suis pas de ceux qui réclament, » dit-il avec hauteur, « ni pour moi, ni pour les autres. Je suis venu vous poser une question, prince de Villingen, et vous donner un avertissement.

— Voyons la question.

— Comptez-vous remplir votre devoir à l'égard de Bertrande et de votre fils?

— Quel devoir?... Epouser la mère et reconnaître l'enfant?

— Vous l'avez dit. »

Un formidable éclat de rire, juvénile, sincère, à peine forcé, retentit. Renaud le laissa s'éteindre et continua :

— « Vous êtes absolument décavé, monsieur. Fixez la dot que vous exigez d'une femme pour la faire princesse de Villingen. Bertrande l'aura. »

La stupeur cloua Gilbert. Longuement il re-

garda celui qui venait de prononcer ces stupéfiantes paroles, et qui, de son côté, fixait sur lui un œil tranquille.

— « Monsieur le marquis de Valcor, » prononça enfin le jeune homme, détachant lentement les syllabes, « je suis votre adversaire, et je vous veux tout le mal qu'un homme puisse vouloir à un autre. Cependant je ne me servirai pas contre vous d'une proposition qui vous compromet étrangement. Je ne m'en servirai pas, parce que, vraiment, j'admire votre héroïsme. Cette preuve morale, je ne veux pas l'accepter, je ne veux pas l'apporter à votre procès, je ne veux même pas l'entendre. N'insistez pas. Retirez-vous.

— Je ne vous comprends pas du tout, » fit le marquis. « Je ne vois pas quel héroïsme il peut y avoir à doter une jeune fille à qui je m'intéresse, et dont c'est la seule chance de salut. Peut-être un peu de générosité... A peine... Je suis tellement riche!

— Non, non, monsieur. Personne ne s'y tromperait, » dit Gilbert en secouant la tête. « On est sur les traces de votre véritable personnalité. Vous ne le saviez peut-être pas en entrant ici. Vous n'avez pas pu en douter après mon allusion de tout à l'heure. Et cependant vous n'hésitez pas à vous trahir pour sauver celle dont vous êtes le protecteur et le défenseur naturel, votre fille, Bertrande Gaël. Je vous le répète... Je trouve ça... épatant! — passez-moi le mot. — Parole d'honneur!... J'en suis impressionné. C'est d'une âme peu ordinaire.

— Laissons... laissons... monsieur, » inter-

rompit Renaud avec une dédaigneuse désinvolture. « Nous ne faisons pas ici mon procès. Ma personnalité, comme vous dites, relève d'autres juges, et est au-dessus de votre opinion. Oui, ou non, épouserez-vous Bertrande?

— Jamais de la vie!

— Je suis prêt à la doter... princièrement.

— On n'achète pas un Villingen, monsieur.

— Mes adversaires vous ont bien acheté. Car je suppose que vous ne vous êtes pas fait mon ennemi par simple goût pour les vilenies obscures. »

Gilbert blêmit de fureur.

— « Non, monsieur, non, » rectifia-t-il, « ce n'est pas l'intérêt qui me guide, c'est le sentiment. J'aime une jeune fille, dont l'alliance m'honorera autant que me déshonorerait l'indigne union que vous me proposez. Je suis fiancé à l'héritière de l'antique et noble famille de Valcor.

— A Micheline!... » cria le marquis, dans l'explosion d'une surprise effarée.

— « Non, monsieur, pas à mademoiselle Micheline. Mais à mademoiselle Françoise de Valcor-Plesguen.

— Ah! » dit longuement Renaud, dont les paupières à demi closes laissèrent glisser un mépris accablant.

— « Maintenant, monsieur, » reprit le jeune homme, « j'ai répondu à votre question, et, je m'en vante, avec une franchise que vous n'attendiez pas. Quant à votre avertissement, je vous en dispense. J'attendrai votre provocation publique, pour que nous puissions aller sur le

terrain sans raconter à tout le monde nos petites affaires. Je vous préviens que je ne commencerai pas, car je tiens beaucoup à être l'offensé. Nous n'avons donc plus rien à nous dire. Bonjour. »

Sur ce mot, il sonna, pour que son domestique reconduisît le visiteur.

L'après-midi même, Gilbert revenant d'Auteuil, en voiture, avec Escaldas, lui disait :

— « C'est Valcor qui sera l'agresseur. Je choisirai l'épée. Vous savez que personne ne tire mieux que moi. Je n'ai pas à faire le modeste. C'est assez connu. Je piquerai mon homme où je voudrai.

— Je vous entends, » fit le Bolivien d'un air sagace, car il mesurait depuis un moment la profonde haine personnelle qui s'ajoutait à l'antagonisme des adversaires, depuis les meurtrières paroles échangées entre eux, et dévoilant des sentiments plus meurtriers encore.

— « M'entendez-vous si bien que ça? » demanda le prince avec un sourire de doute.

— « Parbleu!

— Où croyez-vous donc que je toucherai notre marquis de carton?

— Au cœur, si vous voulez le tuer net. Au ventre, si vous lui destinez une torturante agonie.

— Peau-Rouge! » s'écria facétieusement Gilbert en haussant les épaules.

Cette taquinerie sur son origine exaspérait le métis. Il se tut, maussade.

— « Voyons, Escaldas, réfléchissez. Je commettrais une faute irréparable en faisant mourir Valcor.

— Mon Dieu, » dit le Bolivien, « son imposture n'en serait pas plus difficile à prouver. Au contraire. Le patrimoine reviendrait toujours aux Plesguen. C'est la fortune que nous poursuivons, et non l'homme. Vous, du moins. Quant à ma rancune, un bon coup d'épée la satisferait amplement.

— Surtout si vous n'aviez pas à risquer votre peau pour le donner.

— Dame!

— Eh bien, noble étranger, je ne pense pas comme vous. Et pour cause. Je suis prince de Villingen, et il ne me conviendrait pas de ne plus avoir à dépouiller que des femmes. D'ailleurs, l'opinion serait vite pour elles contre nous. Et vous savez, dans ce procès, l'opinion joue un fameux rôle. Puis, moi, je hais maintenant Valcor plus que vous ne le haïssez vous-même. La mort, même si je lui traversais les entrailles, ne le ferait pas assez souffrir. Non, non, c'est au bras que je veux lui appliquer ma pointe.

— Au bras? » répéta Escaldas, étonné.

— « Parfaitement. Au bras gauche. A la hauteur de son tatouage. Il faudra bien qu'il laisse voir sa blessure aux médecins. Et alors...

— Oh! bravo! Ça, c'est très fort! » cria le métis, enthousiasmé. « Je demande à être témoin.

— Mais vous demandez trop, mon cher. Votre nom marquerait mal à côté du mien, dans les procès-verbaux, » riposta Gilbert dédaigneusement.

Le prétexte du duel n'était pas difficile à

trouver. La moindre algarade publique entre le marquis de Valcor et le prince de Villingen prendrait un caractère sérieux, par le fait que ce dernier affichait partout son antivalcorisme enragé, affectant de ne donner qu'à M. de Plesguen le nom et le titre appartenant à l'autre.

Dans la journée du lendemain, Gilbert reçut par télégramme pneumatique un fauteuil pour le Théâtre-Français, joint à une carte sur laquelle il lut :

MARQUIS DE VALCOR

Il comprit.

Le soir, dès le couloir de l'orchestre, il ne s'étonna pas d'apercevoir la haute silhouette, si élégante en frac, de Renaud, qui gagnait une place voisine de la sienne.

Au premier entr'acte, les deux hommes mirent un tel empressement à se rencontrer qu'ils bousculèrent des spectateurs. Ceux-ci s'arrêtèrent en grommelant, et aussitôt entendirent ce dialogue :

— « Vous pourriez me saluer, monsieur, » disait Renaud. « N'avez-vous pas été reçu chez moi?

— Non, monsieur, » ripostait le prince. « J'ai été reçu par vous dans le château du marquis de Valcor. »

Du bout de sa canne, Renaud fit sauter le chapeau de Gilbert.

— « Demain, monsieur, » fit celui-ci, « vous recevrez mes témoins.

— J'y compte. »

Ce fut tout. Ni l'un ni l'autre ne reparut dans

la salle, n'étant pas venus pour la pièce qui se jouait sur la scène, mais pour celle qu'ils exécutèrent si prestement, et qui, d'ailleurs, eut le succès de la soirée. Nul ne soupçonna qu'elle ne fût pas absolument improvisée. Une rencontre entre ces deux personnages devait forcément mal tourner, et tous ceux qui les avaient reconnus dès la première minute s'y attendaient.

Le prince, après tout, n'était pas satisfait de son rôle. Il n'avait pu préparer sa réplique, ne sachant en quels termes son partenaire lui chercherait querelle. Et maintenant il craignait de ne pouvoir réclamer la qualité d'offensé et garder le choix des armes.

Il enjoignit à ses témoins de soutenir la thèse suivante :

« Je n'ai pas insulté mon hôte de l'été dernier, en affirmant que j'avais été reçu par lui chez le marquis de Valcor. Il se fait tort à lui-même en reconnaissant que, dans ma pensée, je pouvais entendre ainsi par là deux personnes distinctes. »

Point ne fut besoin de recourir à pareille subtilité. Renaud était bien l'offenseur, puisque, sur la phrase mal prise ou mal comprise par lui, il n'avait pas proposé l'envoi de ses témoins, mais recouru à une voie de fait. Le duel avait pour cause le coup de canne enlevant le chapeau de Gilbert et non ce qui pouvait s'être dit avant cet acte de violence. Le prince de Villingen était donc bien l'offensé. Il avait le choix des armes, et se décida pour l'épée.

Les témoins furent d'une catégorie sociale qui, suivant la leste remarque de Gairlance,

n'aurait pas aisément frayé avec un José Escaldas. La vieille noblesse de France et la jeune noblesse d'Empire semblaient un peu descendre en champ clos pour leur compte, dans ce duel qui mettait aux prises, non seulement des hommes, mais des idées adverses.

Ce procès de Valcor était un levain par lequel fermentaient bien des passions.

Il en est ainsi dans les pays très divisés, où la moindre question particulière risque de faire apparaître la divergence profonde des âmes, l'impossibilité de penser de même sur un sujet donné. Le péril moral, pour une race, est là tout entier, dans ce qu'il a de pire. Peu importe l'objet contesté. Il est négligeable comme la couleur de l'allumette qui fait sauter une poudrière. Les haines qu'il détermine le dépassent toujours, parce qu'elles existeraient sans lui, comme la conflagration existait dans la poudre avant que l'allumette y tombât.

Le duel entre Renaud et Gilbert eut lieu le matin, dans les bois des Fonds-Maréchaux, près de Versailles. Les intentions du marquis étaient meurtrières. Il voulait tuer Gairlance. S'il avait pu, il l'aurait tué deux fois, — d'abord comme son implacable et dangereux ennemi, ensuite comme séducteur de Bertrande et insulteur de Micheline.

Le prince ne se fût pas pardonné de blesser à mort celui qui, si âprement, traquait sa vie. Ses raisons, il les avait données à Escaldas. Mais la confiance exprimée en sa sûreté de tireur qui pique où il veut, commençait à faiblir devant un

jeu forcené. Non pas qu'il doûtat de la victoire. Il se sentait supérieur. Seulement il se demandait s'il ne serait pas contraint à quelque terrible riposte par la furie même des attaques.

A sa grande surprise, cet adversaire, son aîné de vingt ans, ne semblait pas se fatiguer plus que lui.

Ils en étaient à la huitième reprise, et le prince aurait pu finir dix fois, s'il ne s'était obstiné à toucher au bras gauche. L'entreprise était vraiment d'une difficulté fantastique, avec un homme qui s'effaçait et se couvrait jusqu'à n'être plus qu'une main à l'extrémité d'une lame. L'exaspération gagnait Gilbert. Dans ses prunelles noires passaient des éclairs de férocité.

Cependant, il réussit.

Par une feinte, il amena une offensive, puis par une brusque dérobade, un léger changement de position. Et alors, comme le marquis allait foncer, il écarta son fer par une parade foudroyante, se fendit lui-même en bondissant comme un chat, et lui traversa l'épaule gauche.

Cette botte extraordinaire, où tout autre se fût enferré, — car l'épée du marquis avait enlevé un lambeau de côté à la chemise de Gairlance, — laissa les témoins dans un tel étonnement qu'ils furent quelques secondes avant de se porter au secours du blessé.

Celui-ci chancelait sous le choc et l'horrible douleur, la pointe de l'épée cassée restant engagée dans l'articulation. Il ne tomba pas pourtant, eut la force de rester debout jusqu'à ce qu'on vînt à son aide.

On l'étendit sur le revers d'un talus gazonné.

Son médecin se pencha sur lui, commença de couper la chemise, où s'élargissait une tache de sang.

À quelques pas de là, le prince de Villingen, entre ses deux amis, dont il n'écoutait pas les félicitations, dardait un intense regard vers ce bras saignant, qu'on dépouillait. Mais les autres le lui cachaient par intermittences. Il ne distinguait rien. Sa curiosité s'irritait. Une anxiété si aiguë parut sur sa physionomie que ses témoins s'y trompèrent.

— « Cette blessure ne présente rien de grave, » déclara l'un d'eux, tandis que l'autre partait pour s'en assurer.

Les convenances empêchaient Gilbert d'aller regarder les tressaillements de souffrance de cette chair déchirée par son arme, dont un morceau y restait encore. Il marcha nerveusement de long en large, attendant le rapport de l'ami qui s'était rendu vers l'autre groupe.

Celui-ci revint avec des gestes de satisfaction.

— « Vous pouvez partir tranquille, » dit-il à son client. « Pas l'ombre de danger. Douloureux, mais voilà tout.

— C'est à l'épaule ?

— Oui.

— Vous avez vu le bras du marquis ?

— Parbleu !

— Qu'y a-t-il sur ce bras ?

— Comment, ce qu'il y a ?... Une blessure... du sang.

— Soit... Mais au-dessous, sur le bras même, n'y a-t-il pas... une marque ? »

Le prince haletait. Pourquoi cet imbécile, en lui répondant, prenait-il un air si stupide? Voyons... S'il y avait un tatouage... C'était assez remarquable, chez un personnage d'un tel rang, pour frapper un observateur. Serait-il possible que ce tatouage n'existât pas?

Cependant l'autre à ce mot « une marque » eut l'air de comprendre.

— « Tiens! Vous le saviez donc?

— Ah! » rugit Gairlance. « Ça y est! Il est tatoué!

— Vous pouvez le dire.

— Et ça représente?... Une ancre, entre un *B* et un *G*, n'est-ce pas? »

Un éclat de rire, que ne contint pas le sérieux de la situation, ni le fait qu'un homme souffrait, près de là, tandis qu'on arrachait le fer d'entre ses os, — retentit.

— « Vous en avez de bonnes, Villingen! Non!... s'imagine-t-on Valcor avec une ancre, un *B* et un *G* sur le biceps!

— Mais alors?...

— Tatoué... C'est une façon de parler. Il a une vilaine cicatrice, voilà tout.

— Une cicatrice!...

— Oh! très couturée, peu jolie à voir. Il a expliqué devant moi... Un coup de zagaie, reçu en Amérique, chez les Peaux-Rouges. La pointe empoisonnée... Il a eu le courage d'y appliquer lui-même le fer rouge. Il a brûlé les chairs atteintes... Sans cela, il était fichu.

— Malédiction!!... » hurla le prince.

— « Ah! il n'est pas banal, votre adversaire, » ajouta l'interlocuteur, qui se méprit une fois de

plus. « On lui conteste son titre. Mais, marquis ou non, c'est un rude lapin. Il ne fallait pas moins d'un tireur comme vous pour le mettre sur le flanc. »

Sans que cet éloge le touchât le moins du monde, Gilbert tourna brusquement le dos. Et ses deux témoins échangèrent un regard, chacun portant l'index à son front, pour indiquer le désordre mental, quand le prince de Villingen s'éloigna, hors de lui, parlant tout seul.

— « Il a brûlé son bras.... Il a brûlé au fer rouge l'empreinte sur son bras! Comment triompher d'un être pareil?... Mais c'est le diable! » grondait le jeune homme, emporté par un véritable égarement de fureur, où se mêlait une involontaire, une irrésistible admiration.

XXII

LA TENTATION D'UNE MÈRE

Sur une route de Bretagne, dont aucun ombrage ne cachait les sinuosités blanches, filait une élégante charrette anglaise.

L'absence des hauts arbres, sur ce sol granitique, si pauvre en terre et toujours balayé par les souffles de l'Océan, ne gênait pas en cette saison et cette journée également finissantes. Septembre prenait déjà des airs d'automne. Et le soleil, voilé de brumes roses, ne répandait qu'une lumière et une chaleur adoucies.

Les promeneurs qu'emportait la légère voiture goûtaient la sensation d'infini que donnent les vastes horizons, et s'enchantaient des teintes pourpres et mauves épandues sur les bruyères de la lande, et qu'avivaient les obliques rayons de l'astre déclinant.

— « Tiens ! regarde, Liline, jusqu'où la politique va se nicher, » dit gaiement Renaud de Valcor.

Assise à sa droite, sur un siège plus haut, Micheline conduisait le vigoureux cob. Derrière eux, un domestique se tenait immobile, les bras croisés, avec cet air absent des valets bien stylés, dont pas même un regard ne doit indiquer qu'ils entendent les propos de leurs maîtres.

M[lle] de Valcor ne fit pas attention à ce que son père lui montrait. Elle ne vit que le mouvement de sa main tendue.

— « L'écharpe!... l'écharpe! » s'écria-t-elle avec un ton de gronderie tendre.

— « Bah! » dit-il, « voilà ce que j'en fais, de ton écharpe. »

Il détacha une épingle, qui, au revers de sa jaquette, maintenait le foulard de soie noire où devait reposer son avant-bras gauche, puis, roulant ce foulard en boule, le lança gaminement dans un fossé.

Micheline arrêta net le cob, et, rieuse quand même dans sa gravité mélancolique, elle s'exclama :

— « Oh! méchant petit père! »

Se tournant alors vers le domestique :

— « Alain, descendez chercher l'écharpe de monsieur le marquis.

— Je te préviens, » dit celui-ci, continuant à plaisanter, « que, s'il y a de l'eau dans le fossé, je ne la reprendrai pas. »

Mais elle lui représentait qu'il ne devait pas se croire encore guéri. Son épaule blessée avait été plus longue à se remettre qu'on ne l'avait prévu. Il fallait craindre des complications articulaires, peut-être une arthrite, s'il fatiguait son bras trop tôt.

Il assura que c'était fini, tout à fait fini, et fit de nouveau remarquer à Micheline ce que, tout à l'heure, elle avait négligé de regarder.

— « Ceux qui ont dressé cette pierre, il y a une vingtaine de siècles, ne se doutaient guère de cela, hein ?... » dit-il, exagérant, comme toujours à présent, pour égayer sa fille, la bonne humeur et l'entrain.

Elle contempla, de son beau regard profond, la chose paradoxale.

C'était un menhir, un de ces monolithes érigés, parfois isolément, parfois en lignes ou en cercles, et qui représentent les vestiges de l'obscure pensée celtique. L'humanité moderne renonce à reconstituer le sens exact de ces primitifs monuments. Quand on les considère, hérissant la lande par milliers, comme à Carnac, on se sent le cœur étreint par l'antique erreur d'une espérance abolie. Mais on ne sait quelle était cette espérance religieuse, exprimée en de si sauvages symboles.

Celui-ci était un bloc haut de deux mètres à peine. Sur sa rude face grise se détachait, en jaune vif, une bande de papier collée, sur laquelle on lisait en grosses capitales :

RENAUD DE VALCOR

CANDIDAT CONSERVATEUR

— « C'est un vestige de votre nouvelle gloire, monsieur le député, » dit Micheline, avec un effort, elle aussi, vers l'enjouement.

— « Ne m'appelle pas ainsi. Tu me porterais malheur.

— N'êtes-vous pas élu, père? Cette élection n'est-elle pas une superbe victoire sur les ennemis qui mènent contre vous une campagne abominable? Ah! comme je suis reconnaissante à nos braves Bretons! Comme je bénis le noble cœur qui s'est effacé pour vous faire place! »

Elle ignorait, ou ne voulait pas savoir, que ces manifestations généreuses avaient été fortement suggestionnées par la fortune du marquis. Le député démissionnaire, un vieillard, pouvait désormais terminer ses jours dans l'aisance et doter une petite-fille qui était son idole. Les électeurs, s'ils n'avaient qu'exceptionnellement reçu leur récompense en espèces sonnantes, comptaient sur des avantages matériels pour le pays, et, en particulier, sur l'agrandissement du port du Conquet.

Cependant, il fallait le reconnaître, l'argent avait joué le minimum du rôle que lui réservent de plus en plus les luttes politiques. L'élan de la région avait été sincère. Satisfaction capable de consoler l'affection filiale de Micheline et de relever sa fierté. Mais l'héritière de Valcor avait d'autres causes de tristesse. Elle les oubliait, à cette minute, où, son admirable visage éclairé de tendresse et d'orgueil, elle s'écriait :

— « N'êtes-vous pas élu, père? La voix de cette chère Bretagne ne proclame-t-elle pas votre nom? — ce nom qui lui est sacré, et que des misérables osent tenter d'avilir en vous l'arrachant. »

Il répliqua :

— « Oui, je suis élu. Mais je ne suis pas validé. Il importe que le procès en faux soit jugé à la

confusion de mes adversaires, avant que la Chambre ait à statuer sur mon élection. C'est-à-dire... jugé?... Il suffirait que la Chambre des mises en accusations ait décidé qu'il y a lieu de poursuivre Escaldas et Plesguen. Ah! si ces canailles étaient coffrées avant la rentrée du Parlement!...

— De qui cela dépend-il?

— De magistrats et d'experts qui sont en vacances pour le moment. Mais... je verrai à presser les choses.

— Par vos influences?

— Par *mon* influence, » dit-il, en appuyant sur le singulier. « Il n'en est qu'une puissante. Heureusement, je la possède.

— Laquelle? » demanda Micheline.

Il pensait : « l'argent ». Mais devant le pur et profond regard qui se tournait vers lui, il répliqua :

— « Mon bon droit.

— Père chéri!... » murmura la jeune fille, en rassemblant les rênes dans une main, pour appuyer tendrement l'autre sur celle de son père. Elle ajouta, en soupirant : — « Ah! si seulement ma pauvre mère peut voir le beau jour de votre triomphe!

— Voyons, » observa le marquis, « son état n'est pas inquiétant. Un peu de langueur, un ébranlement nerveux trop justifié. Quand toute cause de tourment aura disparu, sa santé se remettra vite.

— Dieu le veuille! »

Renaud de Valcor éprouva une espèce de commotion à l'accent triste de cette parole. Ce

n'est pas qu'il s'inquiétât pour Laurence. Même s'il l'avait vue aussi réellement atteinte qu'elle était, il n'en eût pas ressenti beaucoup de chagrin. Sa femme tenait une si petite place dans son cœur! Mais voir sa Micheline souffrir... Il ne pouvait le supporter.

— « Chère enfant, » reprit-il après un instant de silence, « comme cela m'afflige de constater ta persistante mélancolie! Resterais-tu tellement soucieuse si tu ne doutais pas de moi, de la justice de ma cause?

— Oh! mon père!... »

Tous deux parlaient dans un souffle, à cause du domestique, derrière eux. La gravité de leurs intonations n'en fut que plus saisissante.

Non, elle ne doutait pas de lui. Cela rayonnait dans les magnifiques yeux noirs. Elle ne tenta même pas d'autres protestations. La sourde véhémence de son cri avait tout exprimé. Elle ne lui dit pas davantage ce qui, plus encore que la maladie de Laurence, la déchirait, — l'angoisse sans trêve qui, à cette minute, se faisait plus lancinante, à mesure que se découvraient au loin, sur la route, les ombrages et les toits de Ferneuse. Où était son fiancé? D'où venait le silence dans lequel il s'enfermait? Pourquoi la comtesse Gaétane elle-même avait-elle cessé d'habiter une demeure d'où elle ne s'absentait jamais autrefois? Si l'étrange conduite de la mère et du fils avait pour cause l'effroyable campagne de calomnies engagée contre son père, lui serait-il possible, à elle, Micheline, d'accepter un cœur qui attendait, pour lui revenir, l'arrêt de la justice humaine? Oh! lire à

cette heure dans la pensée d'Hervé!... Elle ne la comprenait plus, cette pensée. Les longs mois d'absence rendaient si lointains, si indistincts, les derniers serments échangés, et même le visage si cher, les yeux de clarté, les cheveux blonds, la moustache d'or, les traits graves et doux, pétris d'une virilité fière, avec un charme presque féminin.

— « A quoi penses-tu? » demanda le père.

Il le savait. Il reconnaissait bien certaine tourelle grise au-dessus des arbres, et la haie sombre, bordée d'un saut-de-loup, contournant le parc de Ferneuse. Ce spectacle remuait assez de choses en lui-même. Quand pourrait-il glisser au doigt de l'orgueilleuse Gaétane l'anneau, gage de l'ancien amour, que, si follement, il avait laissé là-bas, avec tous les spectres d'un passé qu'il croyait anéanti, qu'il supposait sans résurrection possible? Si seulement il avait fixé dans sa mémoire les mots fatidiques, inscrits à l'intérieur! Aurait-il jamais imaginé que cet infime détail, une petite bague tout unie, un souvenir, une devise amoureuse, pussent avoir une si capitale importance.

« Insensé! » s'écriait-il en lui-même. « Dire qu'un scrupule m'a empêché de rapporter cet anneau, et que tout l'effort de ma vie se brisera peut-être à ce frêle bijou. La seule superstition dont j'aie suivi la contrainte sera-t-elle l'écueil absurde où s'échouerait ma destinée? »

Il fit un effort pour répéter à Micheline sa question :

— « A quoi penses-tu? »

La jeune fille donna le change.

— « A cette malheureuse Françoise, » répondit-elle. « Quel effondrement de toute sa vie si son père est arrêté pour ce faux ! »

Le marquis haussa les épaules avec une certaine irritation.

— « Tu la plains ?...

— Mon Dieu, ne sera-t-elle pas la victime innocente ?...

— Une victime ! Cette petite misérable, dont l'ambition est cause de tout.

— En êtes-vous sûr, mon père ?

— Parbleu ! Tu pourrais en être aussi sûre que moi, en te rappelant la jalousie qu'elle te porte depuis votre enfance. Mais j'ai mieux que ces présomptions morales. Ce chenapan de Villingen m'a dit en face que leur mariage s'accomplira quand elle sera légalement l'héritière de Valcor.

— Elle l'aime... » murmura Micheline.

— « Tu l'excuses ?... Mais c'est son ignominie... Un pareil amour !... Si tu savais quel être de boue est ce bandit titré ! »

Ils se turent, gardant chacun le secret des images qui s'évoquaient entre eux. Lui, voyant successivement la malheureuse Bertrande sous les roues de son automobile, l'album infâme où Micheline elle-même était perfidement salie, puis un mince corps, souple et agile, qui bafouait la soif meurtrière de son épée.

Micheline se retrouvait dans la charmille du parc, près du tennis, écoutant sans le vouloir les déclarations du prince, tandis que s'approchait Françoise, avec un visage si livide et des yeux si hagards que jamais elle ne pourrait en oublier l'expression.

« Comme elle doit me haïr! » pensa Mlle de Valcor. « Voilà ce que mon père ne peut pas mesurer, puisqu'il ignore cette scène. Et à quoi bon lui apprendre?... »

Elle effleura du fouet la croupe rebondie du cob. On passait devant la grille monumentale de Ferneuse. Ni l'un ni l'autre des promeneurs ne tourna la tête pour apercevoir, au bout de l'avenue, la façade close de la maison.

Un peu plus loin, là où finissait le parc, et où s'ouvrait, de l'autre côté de la route, le sentier descendant à la mer, un homme surgit inopinément, qui venait de l'intérieur des terres en suivant le saut-de-loup. Son apparition fut si soudaine que le cob fit un écart. Et l'étranger ne parut pas lui-même moins saisi, car il bondit en arrière, glissa sur la pente du petit fossé, et s'empêtra dans les broussailles.

Occupée de son cheval, Mlle de Valcor ne fit guère attention à ce maladroit. Mais son père se retourna, observant l'inconnu d'un regard singulièrement aiguisé.

— « Quand tu seras au tournant, tu arrêteras, » dit-il d'une voix trouble.

Et, comme elle tirait sur les guides un peu trop tôt à son gré :

— « Plus loin... là, derrière les arbres... » commanda-t-il, nerveux.

Un taillis cacha la voiture. M. de Valcor se souleva, tâchant de distinguer entre les branches la silhouette équivoque. Il la vit sortir de sa retraite aussitôt que la route parut vide, traverser cette route, et s'enfoncer dans le sentier qui descend à la mer. Avec un geste vague, Renaud se rassit.

— « Va, » dit-il.

— « Quelqu'un que vous connaissez, père? » demanda la jeune fille.

— « J'en ai eu l'impression.

— Et... vous vous étiez trompé?

— Je ne sais. Cela n'a pas d'importance. »

Il ne voulait pas avouer qu'il avait cru voir Escaldas, mais un Escaldas incertain, — travesti et grimé, — apparition sinistre. C'était seulement aux yeux, à la flèche de jais du regard heurtant le sien, qu'il avait soupçonné l'homme. Ensuite, la taille et l'allure de l'individu, se dessinant sur l'espace, confirmèrent l'intuition. Mais le visage était méconnaissable.

« Il allait vers la mer, » pensa le marquis. « Un seul but possible de ce côté : la maison des Gaël. J'irai *la* voir, *la* questionner, » résolut-il, désignant ainsi en lui-même, par cet unique pronom, la vieille Bretonne, au cœur abrupt et inébranlable comme les granits de la côte.

La charrette anglaise, vigoureusement enlevée par son cob, pénétrait maintenant sous les ombrages séculaires de Valcor. A proximité de l'habitation, Renaud et Micheline, laissant la voiture au groom, se dirigèrent à pied vers une tente de coutil, qui se dressait sur la terrasse bordant la mer. L'ouverture de cette tente, tournée vers le sud, vers le large, laissait entrer une brise douce, imprégnée des sels et des aromes de l'Océan. Sous cet abri de toile, étendue sur une chaise longue, rêvait la marquise de Valcor.

A quoi rêvait-elle?

Souhaitait-elle de mourir avant que les doutes affreux dont s'était corrodé son amour rencon-

trassent une foudroyante confirmation? Ou bien demandait-elle aux puissances infinies, planant sur l'immensité, de la laisser vivre jusqu'au jour des compensations certaines? Qui l'eût pu dire? Ni son mari, ni sa fille... — moins frappés, d'ailleurs, de ce que dissimulait le calme apparent de ses traits, que de l'altération croissante de ces traits eux-mêmes.

Rien ne frémissait plus sur le visage exsangue et maigri de Laurence, que la flamme sombre des larges yeux noirs. Cette fragile créature, jadis toute vibrante et secouée de nerfs, ne sentait plus en elle les folles détentes de leurs ressorts. Elle ne réagissait plus, s'abandonnait, entraînée vers l'anéantissement par des suggestions irrésistibles, goûtant déjà, dans des langueurs et des repos sans fin, l'oubli des torturantes énigmes, où sa vie s'était brisée et éparpillée comme une source sur des pointes de roc.

Elle sourit quand Micheline l'embrassa, et elle tourna vers Renaud des prunelles craintives, mais où brûlait une inextinguible tendresse. Celui-ci négligea leur caresse soumise. Hanté par l'image du passant suspect, il n'attendait que l'instant de descendre à la grève, sans que cette démarche parût trop extraordinaire.

En ce moment, l'homme qui le préoccupait se trouvait, comme le marquis l'avait prévu, auprès de Mathurine Gaël.

C'était bien Escaldas.

Il n'avait fallu rien moins que le coup d'œil pénétrant et sûr de Renaud pour pressentir la personnalité véritable sous cette physionomie

d'emprunt. Le métis avait rasé sa barbe poivre et sel, qu'il portait en fourche, et l'avait remplacée par une barbe postiche d'un gris d'argent, étalée en éventail. Sur son front dégarni, il avait adapté de fausses mèches de même teinte, dont les crêpelures, se mêlant sur ses tempes aux frisures tigrées de ses propres cheveux, composaient l'aspect à la fois naturel et étrange qu'offrent certaines têtes prématurément blanchies au sommet et sur les côtés, tandis que l'occiput reste à peu près noir. De savants maquillages de la peau et des sourcils, des rides imprimées en sens différents des rides sincères, achevaient la transformation. Escalcas s'appliquait à la rendre plus vraisemblable en forçant à l'impassibilité ses muscles faciaux, généralement d'une mobilité simiesque.

Tel quel, assis en face de la vieille Mathurine, il semblait un vieillard au regard presque jeune, avec un teint méridional, et certaine vivacité d'un sang resté chaud, mais que tempérait, outre les années, l'exercice de quelque grave profession.

La grand'mère de Bertrande se trouvait d'autant plus éloignée de le reconnaître que ses rencontres avec le Bolivien avaient été rares. Il s'était si merveilleusement grimé beaucoup moins pour elle que pour les gens du pays, et surtout ceux du château. Non seulement il tenait à ce que sa démarche ici demeurât secrète, mais encore il aurait craint pour sa vie s'il se montrait à découvert dans une région fanatiquement dévouée à celui qu'il trahissait de façon notoire.

— « Madame, » disait-il d'un ton papelard, « ma visite ne doit pas vous inquiéter. Je suis homme de loi, chargé d'une enquête délicate. Mais je ne vous apporte aucune occasion d'ennui. Au contraire. Je suis peut-être auprès de vous le messager d'une grande joie.

— Il n'est plus de joie pour moi, monsieur, » répliqua l'aïeule.

Depuis la fuite de Bertrande, Mathurine avait vieilli. Ses cheveux ne pouvaient devenir plus blancs, mais leurs boucles de neige ne foisonnaient plus sous la coiffe noire avec une souplesse juvénile. Devenues grêles et rares, elles s'aplatissaient en bandeaux minces, dégageant le visage émacié, durci. Pas une parcelle de chair, pas une goutte de sang, ne semblaient palpiter sous la peau desséchée, où se creusaient de durs sillons. Mais toujours l'eau ensoleillée des yeux étincelait, dorée et pourtant froide, d'un éclat fixe et vivace.

— « Vous dites qu'il n'est plus de joie pour vous, » reprit l'étranger. « Mais, pourtant, si votre Bertrand, si votre premier-né, n'était pas mort?... S'il avait jadis échappé au naufrage?... »

Un tressaillement ébranla la vieille femme. Elle plongea dans les yeux de l'étranger ses intimidantes prunelles, puis, lentement, elle prononça :

— « Si mon fils était vivant, je le saurais. Il ne m'aurait pas laissée le pleurer pendant plus de vingt années.

— Peut-être les circonstances... »

Elle l'interrompit :

— « La terre n'est pas si grande. Celui qui y

a sa mère et peut y vivre sans elle, est pire que mort.

— Votre fils, » demanda l'étranger, « portait bien un tatouage sur le bras gauche : une ancre entre ses initiales? »

Méfiante, elle dit avec indifférence :

— « Tous les garçons de la côte se font des dessins de ce genre. »

Il reprit très vite, sentant qu'elle se troublait, sous cette placidité voulue.

— « Mais tous n'ont pas, au-dessus de ce tatouage, vers l'épaule, trois signes bruns disposés en triangle, dont un presque aussi grand et aussi foncé qu'un grain de café. »

A ces mots, quelque chose d'éblouissant passa sur le visage de Mathurine. Ce ne fut ni rougeur ni pâleur, car les traits parcheminés ne laissaient point transparaître la sève vitale. Ce fut un reflet d'âme, un illuminement, un prodige d'expression, dont le faux vieillard s'émerveilla.

— « Qui?... » demanda-t-elle, inclinée en avant, et dardant sur lui ses clairs yeux aigus, « qui... a sur le bras gauche, au-dessus d'une ancre et des initiales de mon fils, trois taches en triangle? »

Escaldas jeta un coup d'œil autour d'eux. Dans la salle de la petite maison, ils étaient bien seuls, portes closes. Cependant il ne crut pas devoir répondre à voix haute. Il s'approcha de la vieille femme, et, très bas, murmura, près de son oreille, un nom...

Elle recula, comme touchée par le feu.

— « Vous mentez!... vous mentez!... » cria-t-elle.

— « Je ne mens pas.

— Vous mentez!... Sortez d'ici!... Je ne veux plus entendre un mot de vous!... »

Sa colère était surhumaine. Escaldas crut voir que l'excès de cette colère venait d'une intolérable angoisse.

— « Songez, » observa-t-il avec force, « songez à ceci... Votre indignation devient un témoignage, tel que je n'osais l'espérer. »

Elle s'immobilisa, de l'immobilité pleine d'épouvante d'une somnambule qui s'éveille au bord d'un abîme.

— « Un témoignage?... Comment?... Que voulez-vous dire?...

— Sans doute. La justice est en train d'établir la réelle identité de cet homme. On vous fera comparaître. Vous aurez à déclarer la vérité, au nom du Christ. Mais jamais vous ne la ferez éclater plus manifestement que tout à l'heure devant moi. »

Mathurine regarda son visiteur. Elle avait repris son sang-froid. Elle lui dit :

— « On me fera comparaître?... Vous n'êtes donc pas le juge, vous, comme vous prétendiez?... »

Escaldas trouva sans doute inutile désormais de trop composer son personnage, car ce n'est pas l'audace dans le mensonge qui lui manquait.

— « Je ne me suis pas présenté à vous comme un juge d'instruction, mais comme un homme de loi. Je suis avoué. L'avoué de M. Marc de Plesguen. »

Si peu qu'elle connût des péripéties de l'Af-

faire Valcor, Mathurine comprit quel piège on était venu lui tendre. Elle éclata d'un rire strident, d'un rire tellement spontané, ironique et sagace, que son interlocuteur en fut décontenancé.

— « Qu'est-ce qui vous fait rire, madame Gaël ? »

Point de réponse, mais un regard qui valait le rire et souffletait aussi fort.

— « Parlons raison, » reprit Escaldas. « Vous venez de livrer votre fils. Celui qui se nomme réellement Bertrand Gaël est un homme perdu si vous refusez de vous entendre avec moi pour le sauver?

— Je viens de livrer mon fils!... » répéta-t-elle.

Escaldas resta saisi du changement de sa voix. Rien n'y demeurait de l'émotion récente. Etait-ce un effort inouï de volonté, ou cette femme parlait-elle sincèrement?

— « Livrer mon fils!... » reprenait-elle. « Mais mon fils n'existe plus. Ou, s'il existait, comme vous osez le prétendre, sous un nom volé, parmi des richesses volées, dans l'état infâme de bigamie, ce n'est pas une fois que je voudrais le livrer... c'est vingt fois! Bien mieux, je le tuerais de ma main, de cette main que voilà... Tenez!... »

Elle avançait un poing, crispé comme sur le manche d'un couteau. Son geste, son regard, étaient vraiment terribles. Elle gronda, farouche :

— « Un Gaël!... Vous accusez un Gaël de ces actions monstrueuses!... Et vous imaginez qu'après avoir pleuré vingt ans l'enfant qui mou-

rut victime de son devoir, pauvre, vaillant, sans reproche, je pourrais me sentir des entrailles de mère en le reconnaissant sous la face d'un voleur! »

Un spasme, comme d'un sanglot refoulé, la convulsa. Mais elle raidit contre le dossier de bois de son siège sa haute taille maigre, et riva ses clairs yeux effrayants sur ceux du soi-disant avoué.

Celui-ci restait abasourdi. N'avait-il pas cru, en pénétrant dans cette maison de misère, trouver une enthousiaste alliée dans la pauvresse, dont le témoignage valait désormais un prix incalculable? Si ce cœur de mère ne tressaillait pas, du moins l'inattendue fortune devait-elle enivrer l'humble créature.

Cependant il recouvrait la parole, s'écriait:

— « Mais, madame, c'est de la pure folie! Songez que l'homme dont nous parlons, quel qu'il soit, a accompli de grandes choses. C'est sous l'impulsion personnelle du vivant que les caoutchouteries d'Amérique, créées par l'autre, se sont développées depuis vingt années. Si cet homme est Bertrand Gaël, vous voilà riches, vous, vos fils, votre petite-fille. Pensez à celle-là surtout. La malheureuse!... N'a-t-elle pas besoin de la puissance de l'or, qui seule peut effacer sa faute, et préparer un sort à son enfant?...

— Son enfant! »

Le cri fut si douloureux qu'Escaldas, — Escaldas même, — eut un remords, un tressaillement de pitié.

— « Mon Dieu... Madame... Ne saviez-vous pas qu'elle est mère?... »

L'aïeule ne dit ni oui ni non, resta rigide. Vieux cœur breton, escarpé et inébranlable, comme les granits de la côte. Sauf l'irrésistible exclamation, il ne laissa plus rien échapper.

Mathurine ignorait la maternité de Bertrande, parce que le marquis de Valcor, en la rassurant sur le sort de la fugitive, s'était bien gardé de tout dire. Suivant lui, Bertrande travaillait comme dentellière à Paris. Elle avait connu de mauvais jours, dont il saurait la garantir, maintenant qu'il l'avait retrouvée.

Hélas!... cette phrase ne contenait plus dans la réalité rien de vrai, même avec ses réticences. Bertrande avait échappé à l'influence de son protecteur, avait rejeté ses bienfaits. Son amour pour Gilbert l'avait emporté sur tout. Comment pouvait-elle garder encore quelque chose de commun avec l'ennemi mortel de celui qu'elle adorait? Après le duel, Gairlance l'avait vue revenir, son bel enfant dans les bras, et, reconquis, le cœur touché de fierté paternelle, il avait renoué le tendre lien. Pour le moment, il offrait à Bertrande une existence possible, embellie d'une apparence d'attachement. Combien cela durerait-il?... Ne jouait-il pas, d'autre part, auprès de Françoise, son rôle de fiancé?

Renaud de Valcor n'avait révélé à Mathurine aucun de ces détails, encore moins ce qu'il prévoyait dans l'avenir, ni surtout l'amertume qu'il gardait d'avoir vainement essayé d'arracher à tant de honte et de risques la malheureuse égarée. Comment, d'ailleurs, eût-il expliqué son propre déchirement, à la pensée de cette enfant, détournée de lui à jamais, qui le fuirait mainte-

nant si elle venait à l'apercevoir? Oh! la ramasser encore, brisée et sanglante, contre les roues de sa voiture, pour la tenir du moins quelques jours sous son toit, pour se faire son appui, son défenseur, son champion! Mais cela n'était plus. Cela ne reviendrait jamais.

Cependant Mathurine restait muette, et le Bolivien, dans sa fausse barbe blanche, glissait les arguments qui, croyait-il, pouvaient encore la persuader.

— « Voyons, madame, vous ne doutez plus que celui qui se fait appeler depuis plus de vingt ans le marquis Renaud de Valcor ne soit votre fils Bertrand. Vous serez appelée en justice pour en témoigner. On vous fera constater, sur le bras de cet homme, les signes dont, tout à l'heure, la seule description vous a bouleversée. Ne vaudrait-il pas mieux, pour lui, pour vous, pour tous les vôtres, que vous alliez le trouver maintenant? Découvrez-lui que vous connaissez la vérité. Un fils ne trompe pas sa mère. Il ne niera pas. Ou, du moins, se verra-t-il à la veille d'être confondu. Engagez-le à restituer, » continua le Bolivien, « sans attendre qu'on les lui arrache ignominieusement, ce titre, ce domaine, ces biens familiaux de Valcor, qui appartiennent à Marc de Plesguen. Qu'il parte ensuite, qu'il s'exile pour éviter le bagne, qu'il aille exploiter ses caoutchouteries d'Amérique. Même si nos droits l'obligent à céder une part des revenus de cette fameuse Valcorie, il restera assez riche pour faire nager dans l'or sa double famille. »

Escaldas allait sourire de ce dernier mot. Il se contint. Le visage de l'aïeule, pétrifié dans son

expression rigide, lui en imposait, quoi qu'il en eût.

— « C'est vous qui serez confondu, » prononça-t-elle. « Vous et ceux qui vous ont dicté votre abominable mensonge. Mon fils Bertrand Gaël a péri en mer, voici plus de vingt années. Le marquis Renaud de Valcor n'a rien à craindre de vos calomnies. »

Le faux vieillard n'insista pas. Mais il demeurait à sa place, fixant sur la paysanne des yeux inquiétants d'éclat sous ses sourcils grisâtres et son front chenu.

— « Qu'attendez-vous ? » demanda-t-elle avec impatience.

— « Voyons, ma bonne dame, » recommença-t-il, « nous pouvons envisager un autre point de vue de la question. » Il baissait la voix davantage encore, avançait le buste avec une flexion cauteleuse, et, de l'accent, du geste, du regard, se faisait enveloppant, insinuant, persuasif. « Voyons... J'admets... Vous êtes sincère... Vous ne pouvez reconnaître Bertrand Gaël dans Renaud de Valcor. Mais les juges l'y reconnaîtront peut-être... Des présomptions singulières existeront, je vous assure. Eh bien, madame Gaël, si vous vouliez simplement ne pas démentir ces présomptions... au besoin... les... oui, les confirmer... M'entendez-vous?... Les personnes qui m'envoient n'épargneraient rien pour vous manifester leur reconnaissance.

— Vraiment ? » s'écria Mathurine.

— « Certes, » fit l'autre, s'animant. « Vous n'auriez qu'à fixer vos conditions. On assurerait votre existence. On doterait votre petite-fille.

On la marierait même. En y mettant le prix, on trouverait un brave garçon qui l'épouserait et reconnaîtrait le bébé. Ce serait l'honneur, le bien-être...

— L'honneur surtout, » appuya l'aïeule avec une ironie qu'il ne saisit pas.

— « Oui, la réhabilitation, puisque vous y tenez tant. Allons, madame Gaël.

— Que faudrait-il faire pour cela? » demanda la grand'mère de Bertrande.

— « Bien peu de chose. Quand vous serez appelée chez le juge d'instruction, il faudrait lui dire que, dans sa première jeunesse, votre Bertrand, votre aîné, ressemblait à Renaud de Valcor d'une façon frappante. Le fait — c'est de notoriété publique — est fréquent entre vos deux familles. Puis, lorsqu'il vous demandera si votre fils avait sur le corps quelque signe indélébile permettant d'établir son identité, vous décririez ces grains de beauté en triangle sur le bras gauche, et ce tatouage, ineffaçable à moins d'une profonde cautérisation de la chair.

— Comment savez-vous, » questionna Mathurine, « que ces marques existent sur la personne du marquis?

— Par une blessure qu'il reçut en duel. La souffrance l'ayant presque fait évanouir, on lui découvrit l'épaule, bien qu'il s'y refusât. Plusieurs personnes étaient présentes. Même si l'instruction n'ordonnait pas un examen signalétique intime, nous produirions des témoins. Et alors, vous arriveriez, vous, ignorant censément cette circonstance, avec une description identique se rapportant à votre fils. »

Mathurine l'interrompit.

— « Suffit. Je sais ce que j'aurai à dire au juge.

— Vous avez bien compris ?

— Parfaitement. Je lui raconterai qu'on est venu pour essayer de m'acheter, pour me promettre beaucoup d'argent si je révélais, comme ayant existé sur mon fils, des signes qu'on a découverts au bras de M. de Valcor, après un duel. J'expliquerai comment on me les a décrits, ces signes...

— On ne te croira pas, damnable vieille! » hurla Escaldas, étourdi de surprise et de fureur. « On pensera que le marquis t'a payée pour débiter cette fable. »

Mathurine secoua la tête. Une joie féroce avivait l'or vert de ses prunelles, que l'âge n'éteignait point.

— « On me croira, » déclara-t-elle. « Car je ne parlerai pas la première. Il faudra bien que vous indiquiez ces marques au juge, pour qu'il s'en occupe et me questionne. C'est votre arme d'attaque, et non une ressource de défense. Si vous ne vous en servez pas, qui donc aurait intérêt à les mettre en cause? Et vous ne pouvez plus vous en servir, sans que ma déposition vous rende aussitôt suspects.

— Sorcière de malheur! » s'écria le faux avoué.

Il eut un geste si menaçant que Mathurine recula. Agile encore dans sa rude vieillesse, elle saisit, près de l'âtre, une pelle à long manche, et la brandit. Son bras maigre paraissait garder une vigueur encore redoutable. Le lâche qu'était

Escaldas trembla devant le lourd outil de fer. Par un mouvement instinctif, croyant le coup lancé, il leva brusquement son coude à la hauteur de son front.

Quand il l'abaissa, Mathurine vit que les cheveux argentés se déplaçaient sur le crâne luisant, tandis que la barbe du faux vieillard lui remontait dans la bouche. Elle ricana.

— « Va-t'en donc, déguisé de carnaval! » fit-elle avec un magnifique mépris. « File d'ici, gredin! Ou j'ameute contre toi les gars de la côte. Et je te réponds que tu n'en mèneras pas large. »

L'homme voulut répondre. Mais sa barbe dérangée empêtra sa langue et ses lèvres. Il haussa les épaules, montra le poing à la terrible vieille. Puis, le dos tourné, il sortit en hâte, comme s'il sentait derrière lui l'élan de la pelle de fonte.

Deux heures environ plus tard, comme la nuit tombait, l'aïeule, qui méditait dans la salle déjà obscure, sans songer à allumer la lampe, vit une haute silhouette se dessiner dans le carré pâle de la porte.

— « C'est moi, maman Gaël. »

De l'ombre, après un silence, une voix étouffée sortit.

— « C'est vous, monsieur Renaud? »

Le marquis entra.

— « Attendez, » dit-elle, « que je fasse de la lumière.

— Ce n'est pas la peine.

— Si, si. »

Dans la molle lueur jaune, elle vit surgir

cette belle tête mâle. Elle y déchiffrait l'orgueil qu'y lisaient tous les autres. Mais elle y voyait aussi quelque chose de très doux, qui n'y était que pour elle seule.

— « Vous venez de recevoir une visite, maman Gaël?

— Comment le savez-vous?

— J'ai cru, tout à l'heure, sur le sentier de la plage, reconnaître mon pire ennemi.

— Quel est-il, cet ennemi?

— Celui que j'ai le plus comblé de bienfaits, naturellement : José Escaldas.

— Cet étranger que vous nourrissiez depuis longtemps?

— Lui-même. Vous ne l'avez pas reconnu, malgré sa barbe postiche et ses faux cheveux blancs?

— Je le reconnais, maintenant que vous le nommez. Ce sont bien les vilains yeux noirs fricassés dans de la bile, qui, jamais, ne m'ont rien dit de bon.

— Que pouvait-il vouloir de vous, maman Gaël? »

Il y eut une minute muette, pendant laquelle le tic-tac de l'horloge, dans sa gaine de bois, s'éleva, heurtant les nerfs de ces deux êtres d'une sonorité formidable.

Enfin, une voix qui tremblait un peu éteignit le battement solennel du temps.

— « Il venait m'affirmer que vous êtes mon fils. »

Nouveau silence.

Renaud de Valcor n'avait pas tressailli.

— « Quelle a été votre réponse?

— Que lorsqu'on porte le nom de Gaël, on ne vole pas celui de Valcor. Et que, si mon Bertrand était là, maintenant, sous vos traits, monsieur le marquis, je le tuerais de ma main, comme un infâme, un criminel et un imposteur.

— « On ne tue pas les morts, » dit vivement Renaud. « Et Bertrand est mort. Mais vous avez bien fait de répondre ainsi, maman Gaël. »

Il appuya son coude à l'angle de la pauvre table, posa sa joue sur sa main et s'enfonça dans une rêverie profonde.

Mathurine, les bras tombés sur ses genoux, ses vieux doigts entrelacés comme dans la prière, le contemplait.

Soudain, il tourna la tête. Leurs regards se croisèrent. Alors, — très doucement, tout bas, il dit :

— « Une mère ne peut pas haïr son enfant. »

La vieille femme gémit, — sanglot lugubre.

— « Et Bertrande... Bertrande!... » clama-t-elle. « C'est mon enfant aussi, celle-là. Perdue... Elle est perdue!... Pourquoi?... Son père... disparu dans un naufrage. Sa mère... folle. Folle de chagrin, et surtout... »

L'aïeule s'arrêta, puis reprit, scandant les syllabes, la voix lointaine, les yeux envahis d'une clarté subite :

— « Ma bru n'a déraisonné qu'après une apparition bien étrange. N'affirmait-elle pas avoir rencontré son mari, sur la lande, à la brune?...

— La folie causa l'hallucination, et non l'hallucination la folie, » prononça vivement Renaud.

— « Plût à Dieu! » cria Mathurine. « Car, si l'Océan n'a pas gardé mon fils, comme on ose l'affirmer, ses crimes s'augmenteraient de l'assassinat de ces deux âmes. Si ma petite-fille a connu le mal, c'est parce qu'elle n'a pas eu de parents pour l'en préserver. Mes pauvres mains tremblantes d'âge n'ont pu la retenir. Et la voilà mère!... Sans époux!... Mère et déshonorée!... »

Renaud eut un mouvement. On avait donc appris la vérité à cette aïeule douloureuse?... La lâche action!

— « Je châtierai cet Escaldas! Je l'écraserai comme un serpent immonde.

— Il a pu croire... il a pu dire, » s'écria Mathurine, « que mon fils vivait, d'une vie qui serait celle d'un démon... Quel monstre aurais-je mis au monde?... Il me faudrait donc prier nuit et jour le ciel de foudroyer l'être qui me fut le plus cher, que mes entrailles et mon sein ont nourri!... »

Elle s'était dressée. Elle jetait vers M. de Valcor de telles phrases comme des imprécations, avec une voix vibrante, des yeux étincelants, une face d'indignation et de désespoir.

— « Taisez-vous!... Votre fils est mort, maman Gaël, » s'écria Renaud avec violence. « Ne l'accusez pas!... Ne le maudissez pas!... »

La vieille femme recula, chancelante.

— « Oui... C'est vrai... Bertrand est mort... monsieur le marquis, » proféra-t-elle d'un accent brisé.

Alors, se laissant glisser sur sa chaise, elle pleura, le visage dans ses mains.

Lui, bouleversé de pitié, regardait les cheveux

blancs, au bord de la coiffe noire, les doigts osseux, entre lesquels scintillaient ces larmes de la vieillesse, rares et affreuses, — plus affreuses peut-être que des larmes d'homme fait.

Cela dura quelques minutes. Puis, comme ne pouvant plus supporter ce qu'il y avait d'inexprimable et d'oppressant dans l'atmosphère de cette humble chambre, Renaud se leva, balbutiant un vague au revoir.

Mathurine n'entendit pas, ou ne voulut pas entendre. Elle garda son attitude. Ses mains voilaient toujours sa figure, cachaient ses yeux ruisselants. Elle ne voyait rien sans doute, ne percevait rien, tournée vers les ténèbres intérieures.

A ce moment, le marquis de Valcor, certain que nul regard, pas même ce pauvre regard noyé, ne surprendrait son geste, mit un genou en terre, s'inclina, et, saisissant un pli de la simple robe de serge, posa ses lèvres sur l'ourlet usé.

Ensuite, il se redressa, sortit, gravit le sentier qui rejoignait la route.

Un groupe de pêcheurs et de paysans étaient là, qui l'attendaient. Électeurs de la veille, fiers d'avoir voté pour le noble personnage et de s'en donner l'importance, ils venaient de s'attrouper autour du break automobile, aux panneaux armoriés.

Quand ils virent paraître la fière silhouette du grand seigneur, sa haute et svelte stature, si jeune encore d'énergie, sa physionomie intimidante, quand ils remarquèrent ce bras en écharpe, qui ajoutait on ne sait quel prestige martial à sa hardie tournure, ils éclatèrent en acclamations.

— « Vive notre député!

— Hourra pour le marquis de Valcor! »

Il les salua, le chapeau à bout de bras, avec une grâce hautaine de souverain.

— « Merci, mes amis, merci! »

Un sourire charmant éclaira ses traits. Il parut goûter une joie particulière à cette petite manifestation. Pourtant, tous remarquèrent sa pâleur.

Assis sur la banquette de sa voiture, il se retournait encore pour marquer combien le touchait cette ovation, qui ne cessait pas. Mais, quand la distance eut éteint les cris d'enthousiasme, quand il fut seul derrière son chauffeur et son valet de pied, trop corrects pour risquer un coup d'œil vers lui, l'animation heureuse disparut de sa face. Sa tête se pencha sur sa poitrine, et, autour de son front soucieux, des pensées vertigineuses tournoyèrent, comme là-bas tournoyaient les mouettes autour d'une noire aiguille de granit dressée contre la mer laiteuse et la blême agonie du couchant.

XXIII

COUP DE THÉATRE

« Il ne faut pas que le marquis de Valcor soit validé. Cette élection n'a pas une signification simplement personnelle. Vous savez bien ce qu'elle représente, mon cher Garde des Sceaux? »

L'homme qui parlait en ces termes au Ministre de la Justice n'était rien moins que le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur.

— « Parbleu! » s'écria son interlocuteur. « Cette satanée affaire a pris des proportions telles que le triomphe des valcoristes serait un succès pour la réaction. L'entrée de Valcor à la Chambre équivaudrait à une mise en minorité du Cabinet. D'ailleurs, les deux choses se suivraient de près. Vous n'en doutez pas plus que moi.

— Alors, que comptez-vous faire?

— Peu de chose.

— Comment, peu de chose? » cria l'autre en bondissant.

Le Garde des Sceaux prit un air sagace et posa le doigt sur une serviette de maroquin, placée par lui, à son entrée dans la pièce, sur le bureau de son collègue.

— « Savez-vous ce que j'ai là, mon cher Président?

— Non.

— Le rapport des experts sur la fameuse lettre que le marquis arguë de faux. »

Le chef du Cabinet bondit.

— « Ah!... enfin terminé! Eh bien?

— Les experts sont unanimes. L'écriture est celle de Valcor. »

Les deux hommes politiques, échangeant un regard de férocité triomphante, savourèrent leur joie durant une minute muette et silencieuse. Puis le Ministre de l'Intérieur ergota :

— « L'écriture de Valcor... Duquel? Du vrai ou... de l'autre?

— Peu importe!

— Je sais bien. Le résultat immédiat est que cette pièce est authentique, et que l'accusation va en tirer tout le parti qu'elle prétend possible. Notre adversaire est battu sur ce point capital. Le procès au civil va être repris. Tout cela est parfait. Mais enfin, les experts ont-ils eu, pour point de comparaison, l'écriture ancienne du marquis, alors qu'il n'y avait pas de doute sur sa personne, avant son premier départ d'Europe? Existe-t-il des documents de cette époque-là?

— Il n'en manque pas. Les experts constatent dans leur rapport... » (Ici le Garde des Sceaux tira un papier de sa serviette.) « ... que l'écriture du marquis, à l'âge de vingt à vingt-deux ans, c'est-à-dire avant qu'il partît pour son voyage d'exploration, est identique, — sauf de faibles modifications, — à celle de l'homme qui passe pour lui à l'heure actuelle. Mais n'est-ce pas dans l'ordre des choses? Un gaillard de cette audace et de cette force, décidé à se substituer à son noble sosie, a dû commencer par imiter son écriture. Aussi, que le personnage en question soit simple ou double, ce n'est pas affaire aux experts de conclure. Nous verrons cela jugé au civil, et, sans doute, ensuite, au criminel. Ce qui donne une immense valeur à cette lettre, c'est sa date. Elle fut tracée pendant la période obscure où s'accomplit la substitution, si un tel crime eut lieu. Elle indique nettement l'existence d'un individu ressemblant, *comme un frère,* au marquis de Valcor. Elle est de la main de celui-ci. Cependant, aujourd'hui, ne pouvant l'expliquer, il la dénie, l'arguë de faux. Sur ce point, le voici confondu. C'est un coup dont il ne se relèvera pas dans l'opinion, arrivât-il même, — ce qui n'est plus vraisemblable, — à gagner son procès. »

Au cours de cette explication, le Président du Conseil marquait, par de fréquentes inclinations de tête, la parfaite logique et l'évidente clarté de ce qu'il entendait.

— « Savez-vous, » reprit-il, « ce que je vais vous demander, mon cher ami? Gardez secret ce rapport pendant quelques jours. Quand je dis

« secret », j'entends que vous ne le rendiez pas officiel. Les indiscrétions ne me gêneront pas, au contraire. La nouvelle va filtrer au Palais, dans les couloirs de la Chambre, dans la presse et le pays, que ce fameux « bordereau » — puisque c'est le nom qu'on lui donne, par un rapprochement tout au moins ingénieux — est authentique, malgré l'éclatante dénégation de l'intéressé. Cela va chauffer l'opinion, d'autant plus que tout le monde le dira sans que personne puisse l'affirmer. Rien ne rend plus fiévreux l'état d'âme du public.

— Et puis, » interrompit le Garde des Sceaux, « un peu avant que soit discutée l'élection...

— La veille même...

— Soit, la veille même, ou le matin, nous faisons éclater la bombe. C'est là une tactique admirable.

— Vous voyez d'ici le désarroi de ses partisans à la Chambre? Ils n'auront pas le temps de se ressaisir, de s'entendre. La plupart, découvrant son indignité, le lâcheront avec éclat. Ce sera un effondrement.

— Et quel camouflet pour la Droite, qui s'appuie sur de pareilles branches pourries, qui met son espoir en de tels champions! »

Les deux Ministres exultaient.

Enfin, on allait en finir avec cette affaire Valcor! Jamais les vieux partis ne s'en relèveraient. Voilà donc la noblesse! Un de ses noms les plus fiers tombait au ruisseau. Celui qui le revendiquait ne valait guère mieux que l'imposteur. Marc de Plesguen, fauteur du scandale, pouvait

ramasser la couronne aux feuilles d'ache alternées de perles, il ne ferait qu'y ajouter sa propre boue. Sa caste le vomirait. Il lui assénait le pavé de l'ours pour la débarrasser d'un parasite qui ne la gênait pas.

— « Mais qui le gênait, lui, car il détenait son héritage.

— Parbleu ! Ces gens-là ne connaissent que la loi de l'égoïsme, la politique individuelle.

— Ils prétendent qu'ils ont fait la France. C'est la France qui les a faits. Et quand elle se détourne d'eux, voyez ce qu'il en reste. »

Sur ce mot, M. le Ministre de la Justice prit sa serviette de maroquin, serra la main de son Président avec une vigueur qui disait leur commune joie. Puis il sortit, tête haute, radieux.

Sans doute, il pensait être un de ceux qui « font la France », suivant son expression. Du moins lui semblait-elle fort bien faite, tant qu'elle se laissait gouverner par lui et par ses amis.

Comme le hasard d'une rue barrée détournait l'Excellence de son chemin, tandis qu'il revenait de la place Beauvau, sa félicité s'accrut de passer sous certaines fenêtres de la rue Boissy-d'Anglas. Il reconnut la maison où demeurait un chef de groupe, jouissant à la Chambre de quelque autorité, le nommé Eugène Pavert, homme intelligent et éloquent, mais peu scrupuleux et d'une ambition effrénée.

Pavert était le leader d'une petite fraction du Centre, dont il jouait comme d'un appoint dans ces circonstances où vingt voix suffisent à déplacer une majorité. A certains jours, ce person-

nage avait tenu des ministres à sa merci et s'était trouvé pour une heure l'arbitre de l'État.

En ce qui concernait l'affaire Valcor, il ne pouvait plus prendre ce rôle de balancier, s'étant lié les mains par un engagement à fond avec la Droite. On prétendait même qu'il avait touché un chèque, un de ces chèques qui sont entrés dans l'histoire politique de la France, comme les drapeaux pris à l'ennemi entraient jadis aux Invalides, et qui en tapissent la voûte.

On croyait Pavert à la solde du marquis, parce que jamais on ne l'avait vu prendre une attitude si décisive. Le Cabinet actuel ne lui pardonnait pas cette défection ouverte et sans retour possible. Et c'est pourquoi le Ministre de la Justice, songeant à la déroute prochaine de cet adversaire, à la fois redouté et méprisé, mais surtout exécré, levait un regard qui dardait toutes les flèches de l'ironie vers les fenêtres de certain appartement, rue Boissy-d'Anglas.

Qu'eût-il pensé s'il avait — non pas vu, car le spectacle n'aurait eu pour lui rien de surprenant, — mais entendu, ce qui se passait au delà de ces fenêtres, d'ailleurs soigneusement closes et voilées de blancheurs élégantes?

Dans le cabinet d'Eugène Pavert se tenaient trois personnes : le maître du logis, le marquis de Valcor, et un individu à mine d'employé médiocre.

Ce dernier, — du même geste que, tout à l'heure, le Garde des Sceaux, chez le Président du Conseil, — tirait des papiers d'une serviette. Mais la serviette était en moleskine, et les pa-

piers tout autres que ceux dont se réjouissait le Gouvernement.

Rien en apparence de plus inoffensif que ces documents. L'un était une simple feuille blanche. L'autre, une fiche portant l'adresse d'une grosse maison de papeterie et quelques signes vagues ressemblant à une marque de fabrique.

— « Parlez, Baillegean, » dit le marquis. « Monsieur Pavert vous écoute. »

Le leader du petit groupe qu'on appelait par raillerie « l'Extrême-Centre », paraissait effectivement tout oreilles.

C'était un homme de trente-huit à quarante ans, chevelu et barbu comme un fleuve, l'air fougueux, même au repos, assez médiocre en somme, mais qui se croyait du génie parce qu'il exerçait par la parole une influence immédiate et facile. Il possédait les dons physiques de l'éloquence : la voix, le mouvement, l'expression, la verbosité, avec cet on ne sait quoi de magnétique dont une foule est subjuguée sans avoir besoin de comprendre, surtout même lorsqu'il n'y a rien à comprendre.

En ce moment, carré dans un fauteuil, — les épaules en arrière, les bras croisés, le regard coulant de haut, — même sans ouvrir la bouche, il était significatif, comme un acteur qui « joue » ses silences. N'ayant pas grand'chose en dedans de lui-même, il ne s'y repliait jamais. Toute sa personne paradait sans cesse en dehors.

— « Eh bien, voici... monsieur le député, » commença celui que Renaud avait nommé Baillegean. « Je vais tout vous dire. C'est ma car-

rière que je jette à l'eau. Mais ma conscience...

— Ah! assez, Baillegean, » interrompit le marquis avec un sourire dédaigneux. « Les compensations que vous avez acceptées doivent refréner, sinon votre conscience, du moins votre langue. Passez au fait. »

Baillegean eut une inclination déférente vers M. de Valcor, qui, enfoncé sur le divan de cuir du cabinet de Pavert, fumait tranquillement un cigare. Puis il reprit, se retournant vers son auditeur :

— « Monsieur le député sait que je suis expert-chimiste près le Tribunal. Or, il y a deux ou trois semaines, je fus appelé par le juge d'instruction chargé de l'enquête préalable sur la pièce qu'on appelle le « faux Valcor », et que le public a surnommé « le bordereau » par analogie avec...

— Passez, Baillegean, passez! » fit une voix nerveuse, venue de l'angle du divan de cuir.

— « Le juge d'instruction me confia la fameuse lettre, m'enjoignant de l'examiner au double point de vue de l'encre et du papier. Quant à l'écriture, mes collègues spéciaux avaient déjà donné leurs conclusions.

— Dites-les tout de suite à monsieur Pavert, ces conclusions, Baillegean.

— Les trois experts en écriture qui ont travaillé sur la pièce sont unanimes. Ils certifient qu'elle émane de la main de monsieur le marquis de Valcor, et qu'elle remonte à la période de son premier voyage en Amérique, c'est-à-dire à la date qu'elle porte, soit 1880. »

Pavert sursauta. Son regard effaré chercha les yeux de Renaud. Celui-ci fit un geste de la main,

comme pour dire : « Attendez seulement un peu. »

— « J'emportai la pièce, » poursuivit le narrateur, « et je la soumis à l'expertise. D'abord, pour l'encre. Vous savez comment nous procédons, monsieur le député. Nous enlevons avec une pointe de canif un fragment de caractère, moins d'un millimètre carré, et nous le soumettons à l'analyse chimique. Je trouvai que la proportion de couperose verte, ou sulfate de fer...

— Le résultat, Baillegean, le résultat, » reprit la voix impatiente.

— « Le résultat ! » s'écria le petit expert, dont le discours bondit en avant comme un cheval piqué qui fait une lançade. « Le résultat ressortait clair comme le jour. Cette encre-là était relativement fraîche. Ce n'étaient pas des années, mais à peine des mois, qui avaient pu s'écouler depuis la fabrication du document.

— Bigre ! » s'écria Pavert.

— « Quant au papier, c'était plus rigolo encore. Sa teinte jaunâtre, qui devait lui donner l'air vieux, provenait d'une adroite suspension dans de la fumée. L'analyse chimique démontrait ça aussi. Mais point n'en était besoin. Le filigrane prouvait que ce papier-là n'avait pas deux ans d'existence. C'est un papier à lettres dont on se sert depuis trente ans peut-être dans la famille de Valcor, avec le même format, le même chiffre. Mais la maison qui le fabrique, en passant à un autre propriétaire, a changé son filigrane il y a dix-huit mois.

— Fichtre ! » s'exclama Pavert.

Il se dressait sur son siège, les yeux désorbités.

— « Si monsieur le député veut voir... » ajouta l'expert, qui se leva.

Il se dirigea vers la fenêtre, en élevant sa feuille de papier blanc contre le jour.

Le leader de « l'Extrême-Centre » le suivit. Et l'expert fit sa démonstration, tandis que, sans bouger de sa place, Renaud continuait à fumer son cigare, levant vers le plafond des yeux rêveurs, l'esprit comme détaché de cette scène.

Pavert, nature exubérante, lançait des « Nom d'un chien!... Parbleu!... Épatant!... Pas de doute!... Un enfant ne s'y tromperait pas. »

Puis il revint à sa place en gesticulant, s'assit, et demanda à l'expert :

— « Mais vous avez déjà remis votre rapport aux magistrats?

— Parfaitement.

— Eh bien, qu'est-ce qu'ils ont dit? Ça a dû leur en flanquer, une tape. »

Ici, le marquis intervint, non plus pour presser, mais pour ralentir :

— « Racontez la scène comme elle s'est passée, Baillegean. »

Celui-ci reprit :

— « J'ai couru trouver le juge d'instruction. Vous pensez si je brûlais de raconter ma découverte. Je tenais la clef de l'Affaire. Les autres n'y avaient vu que du feu. Le faux éclatait. J'arrivai tout chaud, tout bouillant. — « Monsieur le juge d'instruction, voilà. L'encre date de moins de six mois, et le papier de moins de deux ans. Il a été maquillé à la fumée. Le document a été fabriqué de toutes pièces. On a merveilleusement imité l'écriture du marquis de Valcor, puisque

trois de mes confrères ont pu s'y tromper. Mais enfin, on l'a imitée. Je vais vous en donner la preuve matérielle, irréfutable. »

— Bon !... Alors... le juge? » suggéra Pavert, haletant.

— « Le juge... Il est devenu vert. Il s'est mis à crier : — « Vous êtes fou, Baillegean, vous êtes fou ! — Mais non, monsieur le juge. D'ailleurs, il n'y a qu'à regarder. Ce n'est pas une opinion que j'apporte ici. C'est un fait. Voulez-vous voir par vous-même? — Je n'ai pas besoin de voir, » me dit-il. « Il y a autre chose que j'ai vu, et qui rend ceci impossible. — Mais quoi donc, monsieur le juge? — Vous le savez comme moi, Baillegean, » me dit-il. Il tremblait presque, la sueur lui coulait sur les joues. — « Voyons, Baillegean, vous n'allez pas faire une chose pareille... Vous savez que c'est un crime, mon pauvre garçon... » Je finis par comprendre qu'il me croyait payé pour affirmer ce que j'affirmais. Naturellement, je me défendis comme un beau diable. Mais lui, déclarait : — « Vous ne ferez admettre ça par personne, Baillegean. La pièce est conforme à la photographie qui en fut prise, voici plus de trois ans aujourd'hui, dans la maison Perez Gonzalez. Cette maison reconnaît la lettre, qui est restée vingt ans dans ses archives, et dont nous lui avons envoyé une autre photographie, faite ici même, depuis que le document nous est parvenu. Un nommé Escaldas, le même qui a pris la photographie de l'original en Bolivie, le certifie authentique. On sait par quelle voie ce papier a passé avant de tomber entre nos mains. Vous voyez bien, mon ami, que votre

expertise est le résultat d'une erreur, à moins qu'on ne la suppose celui d'un calcul. Si vous continuez à la soutenir, vous risquez gros. Réfléchissez bien, Baillegean. »

— « Mais il voulait vous clore la bouche, ce gredin! » cria Pavert.

— « Je commençais à m'en apercevoir, » reprit l'expert-chimiste. Mais je continuais à faire la bête. — « Attendez, » me dit le juge d'instruction. « Puisque vous vous entêtez dans l'absurde, mon pauvre Baillegean, je vais aller demander l'avis de monsieur le Procureur Général. Nous verrons s'il m'autorise à prendre au sérieux de pareilles fantaisies. » Sur ce, le voilà qui part, très agité, et qui descend au Parquet. Je perdais l'espoir de le voir remonter ce jour-là, tant ce fut long. Enfin, il se ramène. Non plus pâle et hors de lui comme avant, non plus avec des phrases entortillantes : « Mon pauvre Baillegean, mon ami, etc. » Mais rogue et assuré, comme le chien du commissaire. « Voilà, » me dit-il, « dans votre intérêt, renoncez à votre thèse. Elle est formellement contredite par toutes les données de l'enquête. Quelqu'un se trompe. Et si ce n'est pas vous, il faudrait donc admettre que ce sont tous les témoins, la banque Rozalez, les magistrats de Paris, ceux qui ont instruit à La Paz par commission rogatoire, et par-dessus le marché les trois experts, vos collègues. Donc, Baillegean, choisissez : ou vous examinerez mieux ce document, et l'on vous tiendra compte de votre bonne volonté... »

— « Les canailles!... » gronda Pavert.

— « ... Ou nous renoncerons à nous servir de

votre science, que nous avons lieu de tenir pour suspecte. »

— « Qu'avez-vous répondu? » demanda le député.

— « Que j'avais expertisé la pièce en toute conscience. Et qu'il était inutile d'attendre un autre travail de moi sur ce document, puisque je ne pouvais y voir que ce que j'y avais déjà vu.

— Bravo, monsieur Baillegean! Et ensuite?

— Ensuite, j'ai pensé que cette histoire intéresserait monsieur le marquis de Valcor, et je suis venu la lui raconter.

— Vous ne le regrettez pas, je parie? » s'écria Pavert avec un gros rire.

— « On ne doit jamais regretter de suivre sa conscience, » riposta l'expert-chimiste avec une dignité falote, qui amusa M. de Valcor lui-même.

— « Eh bien! mon brave Baillegean, » fit le marquis, « puisque votre conscience a été l'alpha de votre discours, trouvez bon qu'elle en soit l'oméga. Vous ne pouvez mieux terminer. Merci d'avoir si nettement exposé les choses. Et maintenant, au revoir. J'ai à causer avec monsieur Pavert. »

Le spécialiste, se voyant congédié, replia sa serviette en moleskine.

— « Un instant, » dit le marquis. « Veuillez nous laisser les pièces de comparaison : le nouveau et l'ancien papier à lettres, la note relative à la modification du filigrane. »

Baillegean n'avait sans doute rien à refuser à celui auquel le liait... sa conscience, — peut-être

aussi sa gratitude et son intérêt. Il étala sur le bureau de Pavert les papiers demandés. Puis il salua, et sortit.

Lorsqu'il se trouva seul avec le chef de « l'Extrême-Centre », M. de Valcor quitta sa position nonchalante sur le divan de cuir. Il se leva, vint jeter le bout de son cigare dans la cheminée, où flambaient les premières bûches d'automne, puis, se plantant devant le député, il le regarda au fond des yeux, et lui dit :

— « Eh bien? »

L'autre s'était ressaisi, tâchait de dominer son emballement. Il devinait à peu près ce qui allait suivre, et pensait que tout son sang-froid ne serait pas de trop pour en tirer le meilleur parti possible.

— « Eh bien, mon cher marquis, je vous félicite de grand cœur. Je ne doutais pas, vous le savez, de votre bon droit. Je l'ai proclamé jusqu'à compromettre mes intérêts politiques. La preuve en est faite désormais. Vous m'en voyez le plus heureux des hommes.

— La preuve en est faite, » répéta sardoniquement Renaud. « La preuve en est étouffée, vous voulez dire.

— Bah! on ne met pas une chandelle comme ça sous le boisseau.

— Judiciairement, elle y est. On va publier le rapport des experts, déclarer qu'il n'y a pas lieu de poursuivre pour le faux, passer outre au procès. Me voilà condamné dans l'opinion, avant même que soient repris les débats de mon affaire au civil. Le témoignage de Baillegean?... Il sera récusé devant n'importe quel tribunal.

On déclarera que l'homme est fou ou vendu. Vous avez vu s'étaler le système. Deux camps pourront s'organiser de nouveau en France, sur ce point comme sur le fond. Il y aura des milliers de gens qui discuteront sur un chiffon de papier, et pas un ne l'aura vu. Faire examiner de bonne foi la pièce par une personne compétente sera plus difficile que réunir cent mille gens passionnés qui seront prêts à se faire hacher pour la déclarer authentique. Mais, avec tout cela, je serai invalidé dans six jours, et condamné au bagne dans six mois. »

Cette boutade fit rire Pavert.

— « Alors? » dit-il. « Je vous vois venir, mon cher collègue. Car vous êtes mon collègue. Vous ne doutez pas de votre validation?

— Non, puisque c'est vous qui me l'obtiendrez.

— Ah! ah!... Vous comptez sur la politique plus que sur la justice, je le vois.

— Oh! la justice...

— Nous la connaissons. Eh bien, marquis, qu'attendez-vous de moi?

— Une chose à laquelle vous pensez, Pavert. Et qui vous séduit, avouez-le.

— Oh! il y a des coups à recevoir.

— Vous ne les craignez pas.

— Vous voulez que j'interpelle à propos de votre affaire, et que je mette ces petits papiers-là en pleine Chambre, sous le nez du Garde des Sceaux. »

En parlant, le député tapota railleusement, du bout d'un couteau d'ivoire, les feuillets laissés par l'expert.

— « Vous donnerez à votre initiative la forme d'une interpellation, si bon vous semble. C'est affaire à vous et à votre groupe. Tout ce que je vous demande, c'est de prendre la parole au moment où l'on discutera mon élection. D'ici là, ils auront sorti le rapport de leurs experts, soyez tranquille. On m'accablera sous cette déclaration terrible, et, en apparence, indiscutable : la lettre est authentique, elle fut écrite il y a vingt ans. Sentant qu'elle porte avec elle ma condamnation, je l'aurais donc arguée de faux, ajoutant cette imposture audacieuse à toutes les autres. Car, à l'unanimité, les experts nient qu'il y ait faux. Après ça, et quand les aboyeurs de la Gauche seront venus raconter que j'ai répandu des flots d'or en Bretagne, que je fais agrandir le port du Conquet, que tous mes électeurs ont été achetés, croyez-vous qu'il y aura beaucoup de camarades pour me donner leurs voix? C'est alors, mon bon Pavert, que vous vous taillerez un succès, quand vous viendrez à la tribune pour dire : « Permettez... Il y a une toute petite chose... Oh! presque rien... Le filigrane du papier... »

Renaud éclata de rire. Un rire comme il n'en venait pas souvent aux lèvres de ce dédaigneux. Il souriait beaucoup, parce que le sourire a de la condescendance. Il ne riait guère, parce que le rire est un abandon. Mais, ici, pendant une minute, il se laissa emporter par une âpre joie.

Eugène Pavert, enchanté au fond de son rôle, ne s'empressait pas de l'accepter. Ne fallait-il pas faire sentir le prix d'un tel service?

— « Mon Dieu... » fit-il en plongeant la

main parmi les mèches désordonnées de sa chevelure.

Il suspendit sa phrase, l'air absorbé, soucieux, les yeux au loin. Un général examinant son champ de bataille.

— « Qui vous gêne? » demanda Valcor, redevenu grave.

— « Ne pourriez-vous pas, mon cher marquis, faire porter ceci à la tribune par quelqu'un d'autre? Peu vous importe l'adresse ou l'habileté de l'orateur. Le fait est là, qui parle de lui-même.

— Comment? » s'écria Renaud, très surpris. « N'est-ce pas dans votre ligne politique?

— C'est trop dans ma ligne politique. Beaucoup trop... Comprenez-vous? Cela me pousse définitivement à droite. J'ai partie liée avec l'opposition réactionnaire, après cela. Mon groupe va regimber. Ce que vous appelez ma ligne politique ne peut pas être rigide, mais brisée. Que devient le système de balance qui fait ma force et celle de mes amis? »

Il ergota pendant un moment avec cette abondance, cette ampleur de mots qui caractérisaient sa faconde grasse et vide.

Le marquis, d'abord étonné, comprenait.

— « Je me rends très bien compte de ce que vous ferez pour moi, Pavert. Mais vous n'avez pas affaire à un ingrat. Voyons, comment pourrais-je?...

— Pas d'argent. Je n'en accepte pas, » déclara le chef de « l'Extrême-Centre » avec un geste noble.

— « Vous-même, je ne dis pas. Aurais-je

l'idée de vous en offrir? Mais votre journal?... Votre groupe a un organe, n'est-il pas vrai?

— Oui. L'*Équilibre parlementaire.*

— Fait-il ses frais, l'*Équilibre parlementaire?*

— Peuh!...

— Eh bien, si je l'*équilibrais?* » suggéra de Valcor.

Il sourit. Peut-être du calembour... Peut-être d'autre chose.

— « Si vous y tenez... A la rigueur... Là, je ne peux pas dire non : il y va de l'intérêt de l'Idée. »

Pavert prononça le mot avec une majuscule.

Le marquis ne broncha pas. Il sortit son carnet de chèques, prit une plume sur le bureau, et, levant les yeux sur le député, qui, détaché maintenant, s'affairait dans des paperasses.

— « Soixante?... quatre-vingt mille?...

— Cent, » fit l'autre nettement.

Renaud signa, déchira le pointillé et glissa sous l'encrier de bronze ce mince rectangle, qui enrichissait de cent mille francs l'Idée, avec un grand I.

« Qu'est-ce que ça représente, pour ce gaillard à tête d'Absalon? » se demanda-t-il. « Des femmes?... Des banques au baccara?... Ou de sages coupons de rentes? »

Le temps de lui serrer la main, il n'y pensait plus. Il descendit les étages, lança de loin dans la rue un coup d'œil circonspect, et partit d'un pas allègre, car il s'était bien gardé de venir dans un de ses équipages et de faire stationner sa livrée devant la porte du leader le « l'Extrême-Centre ».

Celui-ci, pourtant, tirait le chèque de dessous l'encrier de bronze, le regardait d'un air sombre.

— « *Au porteur,* » lut-il. « Mais il a certainement inscrit mon nom sur le talon, le roublard! Et puis... sait-on jamais? Ça pourra me gêner si je deviens ministre. J'aurais dû demander deux cent mille. »

Le regret empoisonnait la satisfaction de Pavert. Le nabab n'eût pas marchandé. Pourquoi y avoir mis de la pudeur?

— « Tonnerre de chien! » s'écria le député en tapant du poing sur son bureau. « Comment imaginer aussi qu'il avait de quoi les mater tous? Je n'ai plus eu mes moyens quand je l'ai vu si calé. Porter ce joli truc à la tribune! Plus d'un, à la Droite, aurait fait la commission pour rien. »

C'était exact. Cependant, Renaud de Valcor tenait à Eugène Pavert, et, pour son compte, se félicitait pleinement de la transaction. Il fallait un metteur en scène de cette trempe pour donner au coup de théâtre tout l'éclat, tout le retentissement possibles. Dans les couloirs de la Chambre, on disait crûment, entre copains, du leader de « l'Extrême-Centre » : « Il a de la g... »

C'est à cause de cette qualité que Valcor l'avait choisi.

Il en eut pour son argent.

On n'a pas oublié cette séance mémorable.

La veille, les journaux du soir, et, le matin, ceux de la première heure, avaient publié le rapport des experts, déclarant authentique la fameuse lettre. Le Palais-Bourbon, avec l'affluence

des gens à ses portes étroites, ressemblait à une fourmilière quand les insectes se pressent aux trous qui y donnent accès. En dedans, les tribunes regorgeaient de monde. Tous les députés étaient à leur poste. On allait donc voir exécuter ce fameux marquis, cet homme légendaire, cet aventurier de haut vol. Son effondrement, d'ailleurs, ne diminuait en rien l'excitant attrait de son énigmatique aventure. Au contraire. S'il n'était pas l'héritier légitime du vieux et illustre nom qu'il portait, qui était-il? Le roman se corsait. Les paris étaient ouverts, comme pour ces feuilletons à réclame sensationnelle, qui, en d'immenses et impressionnantes affiches, promettent des primes à qui saura prévoir le mystère de leurs personnages et les péripéties de leur dénouement.

Le débat sur son élection commença par des escarmouches.

Des honorables de la Gauche tentèrent de prouver que l'or de ce richissime personnage avait été son premier agent électoral.

D'autres, de la Droite, vinrent le montrer comme la providence de sa province, et demander si les bienfaits répandus sur un pays laborieux et pauvre disqualifiaient un citoyen, l'empêchaient de représenter cette vaillante population maritime, dont il prenait à cœur le bien-être et les véritables intérêts.

Les uns parlèrent d'obscurantisme, d'une coalition de curés, citèrent un prédicateur de village qui, dans un sermon, avait indirectement enjoint à ses ouailles de voter pour le marquis.

Les autres vantèrent la tradition, l'héritage

d'un passé glorieux, le rôle tutélaire des anciennes familles.

Mais un ministériel aborda le fond des choses, le côté brûlant de la discussion.

— « Messieurs, sans anticiper sur un jugement qui sera prononcé dans une autre enceinte, » s'écria-t-il avec une fausse réserve, « nous venons d'avoir, depuis hier, des indications après lesquelles nous ne saurions accueillir sans inquiétude et sans défiance la personnalité qui prétend occuper ici un siège. Nous n'avons pas à discuter cette personnalité. C'est affaire, pour le moment, au Tribunal civil. Souhaitons que cela ne soit pas prochainement du ressort de la Cour d'assises. Mais cette seule éventualité... »

Un épouvantable brouhaha coupa ce discours.

La tempête était déchaînée.

La Droite huait l'orateur, criait :

— « Assez! C'est un scandale! A l'ordre! »

La gauche applaudissait en tonnerre.

Au Centre, on vit une haute silhouette se dresser, une tête chevelue s'agiter, un bras se tendre vers le bureau :

— « Je demande la parole!... »

C'était Eugène Pavert.

Son intervention étonna tellement qu'un si lence relatif se produisit.

A la tribune, le ministériel reprenait :

— « Quand un homme arguë une pièce de faux et qu'elle ne l'est pas, n'en peut-on conclure que cette pièce est singulièrement menaçante pour lui? Et quel est alors le faussaire, sinon...

— Assez! » criait-on. « Pavert! Pavert! »

Car on ne se souciait pas d'un développement prévu. Tandis que chaque parti se demandait, non sans inquiétude, quelle surprise lui réservait l'équilibriste de « l'Extrême-Centre. » Sur qui allait-il frapper? Jusqu'à présent, il s'était montré valcoriste notoire. Allait-il offrir, après le rapport des experts, une éclatante abjuration? Ou ferait-il surgir quelque dessous, favorable, contre toute vraisemblance, au champion des vieux partis? S'il s'obstinait, il pouvait peut-être arrêter la déroute. S'il lâchait Valcor, c'en était fait de cet étrange destin. L'appoint de son groupe consoliderait le bloc de la Gauche contre une Droite ébranlée. L'invalidation devenait certaine. Nul ne croirait plus au marquis. L'aventurier resterait, qui n'aurait alors qu'à disparaître.

Pavert commença.

Pour la première fois de sa vie, il fut bref. Ayant quelque chose à dire, par hasard, il se garda bien de le noyer dans des mots.

Quel Démosthène eût produit pareil effet?

Lorsqu'il leva une simple feuille blanche, parlant de ce vulgaire petit accident commercial, une marque de fabrique filigranée dans du papier, un silence de mort plana dans l'hémicycle. La stupeur, l'attention, sur les bancs et dans les tribunes, suspendaient les cœurs passionnés. Mais, quand il raconta l'intimidation de l'expert, les manœuvres du juge d'instruction et du Procureur Général, quand il fit remonter l'inspiration de ces manœuvres jusqu'au Gouvernement, quand il prit à partie, directement, le

Garde des Sceaux, mettant celui-ci au défi de le contredire, les forces orageuses se déchaînèrent, et plus violemment que la première fois. Ce fut un de ces tumultes où les voix furieuses, les battements de pupitres, les cris d'animaux, les menaces, les injures, les hurlements de victoire, les rugissements de rage, font d'une assemblée parlementaire un tableau d'humanité plus lugubre, sinon plus tragique, qu'un champ de bataille.

Quand enfin l'épuisement fit tomber une espèce de calme sinistre sur ce délire, le résultat de cette frénétique séance commença de se dessiner. C'était, pour le marquis de Valcor, un extraordinaire succès personnel. Il avait cessé d'être en cause. Pas une voix ne s'élevait plus pour demander son invalidation. Les passions politiques, déchaînées d'abord sur son nom, laissaient maintenant ce nom s'élever, planer sur le débat, comme devenu tout à coup intangible.

Le Gouvernement était sur la sellette, et c'était un morceau plus savoureux à dévorer que le nouvel élu du Finistère.

Si le Cabinet ne tomba pas, c'est que Pavert, pour des raisons à lui, n'avait pas transformé sa question en interpellation. Mais le Ministère pressentait, qu'épargné aujourd'hui, il n'en tomberait, prochainement, que de plus haut.

Le Président du Conseil montrait une face livide. Son attitude était d'autant plus piteuse que l'attaque le trouvait désarmé. Le malheureux ne connaissait rien du filigrane. Il en restait à la conversation triomphante avec le Garde des Sceaux et au rapport des experts.

Quand le leader de l' « Extrême-Centre » en-

treprit sa démonstration, le chef du Cabinet sourit, haussa les épaules, et souffla vers son collègue de la justice:

— « Démentez. »

L'autre se recroquevillait, aplati comme sous une massue, non point pâle, mais couleur de brique et les yeux hors de la tête. Il feignit de ne pas entendre. Lorsque enfin, poussé, hissé à la tribune, il dut donner une explication, il se contenta de déclarer, au milieu d'une tempête de sifflets et de vociférations, que les faits apportés par l'honorable M. Pavert paraissaient invraisemblables, mais qu'il allait ouvrir une enquête. Il insinua qu'on devait se méfier de telles manœuvres, surtout en considérant la fortune immense qui pouvait acheter tous les témoignages et toutes les consciences.

A cette perfide parole, une certaine agitation se produisit sur un point de la galerie, au-dessus des tribunes. C'était Baillegean qu'on expulsait, pour une tentative de bruyante protestation. L'expert promena dans les couloirs sa conscience indignée.

Cependant, à la tribune, le Garde des Sceaux, assailli par de fauves hurlements, eut une inspiration qui faillit devenir funeste à Valcor.

— « On vous joue, » cria-t-il en se tournant vers la Droite. « On vous apporte une fable qui ne résistera pas à la vérification. Elle ne saurait être soutenue jusqu'à demain. Mais qu'importe demain? Aujourd'hui, dans l'entraînement de la passion, vous aurez validé une élection scandaleuse. C'est tout ce qu'on veut vous arracher par la plus habile des surprises. Dans vingt-

quatre heures, vous verrez clair. Trop tard! Ceux mêmes qui auront fait de vous leurs dupes riront ouvertement de votre crédulité. Leur résultat sera atteint. Une coalition d'imposture, soudoyée par des flots d'or, aura étouffé la justice dans une Chambre française. Et le pays consterné contemplera, parmi ses législateurs, le plus audacieux des aventuriers. Vous aurez fait triompher, messieurs, la plus grande mystification du siècle. »

Quand le Garde des Sceaux descendit de la tribune, ses collègues du Ministère le félicitèrent vivement.

Le silence relatif, tout à coup tombé sur cette assemblée en délire, indiquait avec quelle force l'argument avait porté. On le pesait. On réfléchissait. Si, après tout, l'histoire du filigrane était fausse? On ne pouvait y aller voir. Le Garde des Sceaux la démentait. Était-il, par hasard, de bonne foi? Mais qui l'était, dans cette affaire, où le parti pris devenait plus exigeant que le besoin de savoir, et où certains s'attacheraient le bandeau sur les yeux plutôt que de constater ce qu'ils niaient depuis des mois. Entêtement, esprit de caste, prestige d'une fascinante individualité, et tant d'autres éléments obscurs mêlés aux sentiments que soulevait cette aventure extraordinaire. A côté de valcoristes convaincus, il y en avait d'autres qui eussent persisté à défendre le héros du jour, même si, consciemment ou non, ils en étaient venus à douter de son bon droit.

Elle s'achevait, cette séance, dans un accablement anxieux et lourd.

On vota.

Une petite minorité avait bien proposé le renvoi de la discussion, pour éclaircir cet incident du filigrane. La Chambre s'y était opposée en masse. Valcoristes et antivalcoristes voulaient profiter de l'échauffement de l'heure, chaque parti pensant qu'il en devait bénéficier. Les premiers se disaient : « Après le coup de théâtre du filigrane, il sera validé. » Les seconds : « Après le raisonnement du Garde des Sceaux, qui oserait marcher à fond, sinon les enragés et les vendus ? »

La fastidieuse cérémonie du scrutin à la tribune étant terminée, les deux camps s'étonnèrent quand le Président déclara qu'il fallait procéder à un pointage.

Il était près de neuf heures du soir. Une lassitude accablait la salle. Beaucoup de députés s'en allèrent se réconforter à la buvette, puis revinrent, agressifs et bruyants de nouveau.

Enfin, vers neuf heures et demie, le résultat du vote fut proclamé. Les valcoristes l'emportaient. La majorité ratifiait l'élection. Renaud, marquis de Valcor, était député.

Ce vote, commenté le lendemain par tous les journaux du monde, parut un jugement anticipé de la fameuse Affaire.

Ce n'était pas seulement un siège à la Chambre qu'obtenait le personnage énigmatique et discuté. C'était la reconnaissance éclatante de ses droits, de son titre. C'était, du même coup, la revanche des calomnies déversées à cause de lui sur l'aristocratie française. Elle revendiquait hautement comme sien, cette aristocratie,

un être d'initiative et d'énergie, explorateur intrépide, véritable fondateur d'une industrie essentielle, jusque-là laissée à des exploitations hasardeuses, destructrices. La noblesse moderne, tant décriée pour son inertie, pour son inadaptation sociale, trouvait en Valcor le champion qui la relevait. N'était-ce pas pour cela, précisément, qu'une cabale infâme s'efforçait d'avilir ce héros, de contester le vieux sang de ses veines ? On avait joué du sénile Plesguen. Fantoche qui, sans le savoir, sans le vouloir, faisait le jeu des pires adversaires de sa caste. Mais aujourd'hui enfin la lumière éclatait, les intrigues ténébreuses apparaissaient dans toute leur vilenie, avec cet incident du filigrane.

Les feuilles réactionnaires firent entendre de véritables hymnes de victoire, non seulement au lendemain de la validation, mais surtout lorsque, après enquêtes et contre-enquêtes, il fut prouvé que les faits apportés à la tribune par Eugène Pavert étaient incontestables.

Tout ce qu'il avait dit était exact.

Exacte, la composition de l'encre, qui assignait à l'écriture une date de moins de douze mois.

Exact, le filigrane qui faisait remonter à deux ans au plus la fabrication du papier.

Exacte, la pression inqualifiable exercée sur l'expert par le juge d'instruction, obéissant au Procureur Général, qui lui-même prenait son mot d'ordre dans le cabinet du Ministre.

Le marquis de Valcor attendit, sans se montrer, — mais non sans alimenter l'enthousiasme de la presse, de *sa* presse, à lui, qui éprouva son

adroite et généreuse reconnaissance, — le silence humilié de ses ennemis et l'épanouissement de son apothéose. Puis, un jour, — un beau jour de novembre, vif, clair et fin, où s'annonçait une séance intéressante à la Chambre, il se rendit pour la première fois au Palais-Bourbon.

Il ne s'y rendit pas de trop bonne heure, afin que l'hémicycle fût plein et les tribunes bien garnies.

Dans une de celles-ci, sa fille Micheline montrait sa beauté pure et fière, qui faisait sensation.

Sa mère, de plus en plus malade, ne l'accompagnait pas. Elle était venue avec une parente âgée, une grande dame, la duchesse de Servon-Tanis, cousine de son grand-père maternel, — une vieille « sang-bleu », qui tenait la famille à distance depuis le scandale de l'Affaire, mais qui, aujourd'hui, ne craignait pas de s'en rapprocher. Sa présence authentiquait mieux que de séculaires parchemins la noblesse du nouvel élu.

L'altière personne et sa ravissante compagne attiraient tous les regards, par la réunion des prestiges les plus séduisants du monde chez la femme : la grâce radieuse d'un jeune visage, une fleur admirable de distinction sous des cheveux blancs, et la plus sûre élégance de toilette, conforme à l'âge respectif, à l'endroit, à la circonstance.

Mais, à la porte de droite, un homme parut. Aussitôt, députés et public n'eurent d'yeux que pour lui.

Le marquis de Valcor entrait.

On le vit s'arrêter un instant, sans hésitation ni gaucherie, sans arrogance non plus, tandis qu'il choisissait de loin, parmi les places restées libres, celle où il irait s'asseoir.

Sa tenue, l'expression de sa physionomie, étaient d'une aisance parfaite, bien qu'il se sentît le point de mire de l'énorme assemblée.

Pendant la première seconde, où l'effet de son apparition suspendit tout, ceux qui ne le connaissaient pas encore de vue examinèrent avidement ce rare type d'homme. Sa haute taille, dans l'impeccable redingote fleurie d'un œillet blanc, sa tête superbe, son air de supériorité tranquille, l'intellectualité puissante, la volonté indomptable, empreintes sur ses traits, en imposèrent aux plus récalcitrants.

La Droite entière se leva et l'acclama de cris et de battements de main.

Les murmures et les huées de la Gauche ripostèrent un instant, mais sans conviction.

C'était un spectacle tellement significatif que les farouches socialistes eux-mêmes le contemplaient comme une scène de théâtre bien machinée : toute cette fraction de la Chambre, représentative d'idées anciennes et d'une grandeur disparue, saluant, frémissante et debout, cet être vraiment fait pour incarner les fiertés de race, avec les traditions d'aventures, de hardiesse et de conquête.

Devant cette embarrassante ovation, le marquis de Valcor n'eut pas le mauvais goût de répondre par des gestes de souverain, non plus que la maladresse de s'y soustraire par un effacement

confus. Il eut, vers les collègues qui l'applaudissaient, un long regard de reconnaissant orgueil. Puis, sans trop de lenteur ni trop de précipitation, d'un pas direct, et comme sûr du terrain qu'il foulait pour la première fois, il s'avança, monta quelques gradins, et prit place à l'extrémité d'un banc, au milieu même de la Droite.

Dans la tribune, Micheline essuyait furtivement les larmes radieuses qui menaçaient de déborder ses longs cils.

« Ah! si Hervé était seulement ici!... » songeait-elle. « S'il assistait à une telle victoire!... »

Et, comme un écho, un de ces échos de silence que nulle oreille ne perçoit, mais dont les vibrations ébranlent mystérieusement les cœurs, un soupir presque semblable s'exhalait, éperdu, là, plus bas, dans cette arène brûlante, où fermentaient tant d'intérêts et de passions.

Qui l'eût deviné, ce soupir, arraché au triomphateur par une pensée d'amour? Ce soupir gonflant, avec un nom de femme, cette poitrine, si calme en apparence, sur laquelle, maintenant, Renaud de Valcor croisait les bras?

N'était-il donc pas satisfait, le vainqueur du jour? Ne triomphait-il pas des êtres, du sort et des plus effrayants obstacles qui puissent entraver une destinée humaine? Ne rêvait-il pas quelque domination nouvelle, sur ce champ de la politique, où il arrivait en favori, en chef?

Les bravos qui l'avaient accueilli s'éteignaient à peine. Les beaux yeux étoilant les tribunes ne se déprenaient pas encore de sa mâle séduction. L'âcre encens de la jalousie flottait vers ses narines, de tous les coins de cette salle, pleine

d'hommes souhaitant de vivre l'heure qu'il vivait.

Et lui, n'avait dans l'âme qu'un appel, qu'un cri, qu'un désir :

« Gaétane!... Où est-elle?... Ah! que n'est-elle ici!... »

Fin de :

LE MARQUIS DE VALCOR

Première Partie de :

LE MASQUE D'AMOUR

TABLE

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 4062.